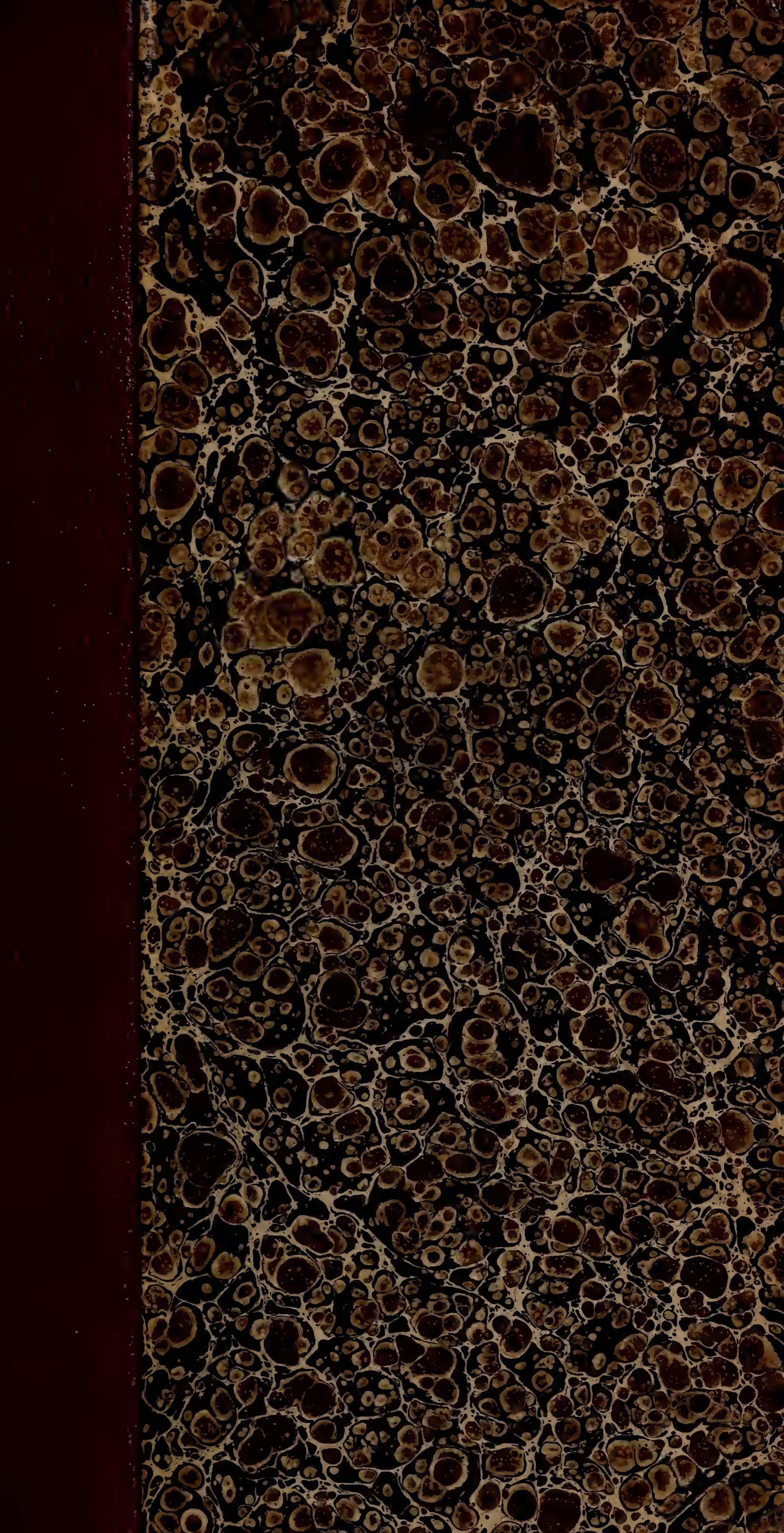




JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

TRENTE-HUITIÈME ANNEE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS ET Cie

RUE DE RIVOLI, 174.

1863

Paris.— Typ. de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Paris, 6 janvier 1863.

Au moment où nous préparons les premières pages de nos récits missionnaires pour l'année 1863, l'Eglise, attentive à un nouveau signe des temps, implore sur elle-même et sur le monde entier une effusion abondante du Saint-Esprit. Il y a là pour nous et pour l'œuvre qui nous est chère entre toutes un inestimable encouragement. C'est de Lodiana, d'une station missionnaire, qu'est partie la proposition qui, se répétant d'année en année, et chaque fois accueillie avec plus d'empressement, semble destinée à doter le protestantisme évangélique d'une fête nouvelle : « la *fête des intercessions*, » comme nous l'avons entendu appeler.

« Celui qui arrose sera arrosé, » a dit le Seigneur, et fidèle à sa promesse il a voulu que l'œuvre de la conversion des païens fût la première à recueillir les fruits du recours tout nouveau au trône de grâce qu'elle avait provoqué. On se rappelle, en effet, qu'immédiatement après le premier concert universel de prières des réveils furent signalés dans plusieurs parties du champ missionnaire. Celui qui ne se lasse point de bénir, lorsqu'on ne se lasse point de l'invoquer, nous montrera encore cette année que ce n'est pas en vain que d'innombrables voix ont fait monter vers lui, dans toutes les langues qui se parlent ici-bas, ce cri de l'amour et de la foi : « Seigneur Jésus, viens bientôt ! »

Disposons-nous à répandre abondamment la semence de vie ; arrosons largement les champs où elle a été déjà déposée ; ne nous épargnons point ; hâtons-nous d'apporter les dîmes aux lieux ordonnés pour les recevoir; « qu'il y ait de la provision dans la maison de l'Éternel, et nous verrons s'il n'épuise pas sur nous ses bénédictions de telle sorte que nous n'y puissions suffire. »

La fin de l'année dernière a été signalée pour nous par une grande épreuve : l'interruption forcée de notre mission de Chine. C'est le premier échec de cette nature que nous ayons subi, mais nous avons la consolation de savoir qu'il a été causé par des coups partant directement de la main de Dieu ; par conséquent, nous pouvons répandre notre douleur dans ses bras paternels et miséricordieux, et croire que si nous ne comprenons pas ses vues à notre égard, elles sont cependant parfaitement sages et bonnes.

Quelque courte qu'ait été l'apparition de nos missionnaires dans le vaste empire où nous les avions envoyés, elle n'a pas été sans fruits. Leur parole bénie pour plusieurs de nos soldats, les secours qu'ils ont prodigués aux malheureuses victimes de hordes insurgées, le pillage de Tché-Fou arrêté par leur intervention, l'hospitalité qu'ils ont donnée à maints serviteurs de Christ et notamment aux veuves de deux martyrs, le témoignage rendu à la vérité, au nom des Eglises évangéliques françaises, au sein des troupeaux chinois de Hong-Kong, de Shang-Haï, et jusque dans le camp des Taï-ping, ne sont pas de petites compensations à nos sacrifices. Les habitants de Tché-Fou n'oublieront pas la jeune chrétienne qui les a si vivement impressionnés par sa charité expansive, son incessante activité; et sa tombe est restée au milieu d'eux comme un mémorial du bien qu'elle voulait et que nous voulions leur faire. Ils voient le modeste édifice où nos frères expliquaient chaque jour, pendant des heures entières, la Parole de Dieu et distribuaient des traités. Cette

salle, maintenant déserte, instruit encore les passants par les inscriptions dont elle est décorée. On lit sur la façade extérieure la désignation si simple, mais si bien choisie : *Salle de Jésus*, dans l'intérieur, sur une paroi : « Dieu est amour; » sur une autre : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils au monde ; » ailleurs les dix commandements.

Nous nous arrêtons pour ne point diminuer notre soumission par des regrets qu'il nous est difficile de réprimer. Nous avons d'ailleurs à laisser parler M. Rau, qui vient de nous transmettre quelques lignes qu'il désire faire passer sous les yeux des amis de notre œuvre.

Quelques mots de M. Rau *à ses frères en la foi.*

Paris, le 17 décembre 1862.

Débarqué depuis peu sur les rives de la France, avec mon compagnon affligé et sa jeune famille, je bénis le Dieu dont la protection nous a couverts pendant notre long voyage. Mais comment ne pas m'arrêter aussi à considérer ses voies, si mystérieuses à notre égard? Il n'y a pas trois ans que nous partions, accompagnés de vos prières et pour obéir à son ordre. Nous devions nous attendre à sa bénédiction ; et pourtant sa main s'est appesantie sur nous. Il nous a fait connaître la souffrance, l'angoisse et le deuil. Il nous a contraints à repasser les mers non plus comme la première fois, mais souffrants, affaiblis et pleurant celle dont les orphelins nous rappelaient sans cesse le souvenir.

Vous, frères, dont la sympathie nous est demeurée fidèle et que notre entreprise comptait pour soutiens, vous vous êtes sentis frappés avec nous. C'est au nom de cette solidarité que je m'adresse à vous dans ces quelques lignes.

Je ne suis point abattu, et si mon malheureux ami,

brisé par une douleur peu commune, pouvait vous adresser la parole, il vous dirait aussi, en pensant à notre œuvre, qu'elle n'a pas été une déception. Comme chrétien, l'épreuve ne saurait m'étonner, et je sais en outre que Dieu ne mène jamais à l'aventure ni son Eglise ni aucun de ses enfants.

A mon départ pour la Chine, non seulement je n'espérais aucune conversion immédiate chez les païens au milieu desquels je me rendais, mais je me demandais même s'il nous serait possible d'avoir accès auprès d'eux, de leur adresser la parole et de vaincre assez leur défiance pour être écoutés. J'allais pourtant, parce que le Seigneur a dit d'aller par tout le monde et qu'aucune objection ne pouvait tenir contre un ordre aussi positif. A peine arrivé dans le champ missionnaire, mes craintes se dissipèrent. Des frères aînés, nous prenant avec eux, nous firent parcourir les rues d'une immense cité. Nulle part on n'était surpris de notre présence; nous entrâmes dans plusieurs chapelles ou lieux de prédication ; partout l'Evangile était annoncé et souvent par des gens du pays. On venait, on s'en retournait avec ordre ; c'étaient des allocutions générales, des questions adressées par les auditeurs; ceux qui paraissaient les plus attentifs se rapprochaient peu à peu de l'orateur et s'asseyaient souvent auprès de lui pendant des heures entières. Nous nous arrêtions sur des places, dans les carrefours les plus fréquentés, devant le tribunal du premier magistrat de la ville, et là, le missionnaire, se mettant en évidence, rassemblait la foule autour de lui par sa seule parole ; les gardes mêmes étaient au nombre de ceux qui l'écoutaient. Jamais je n'avais vu une telle liberté accordée à la prédication de l'Evangile. Au nord de la Chine, où nous sommes allés nous établir plus tard, nous avons retrouvé de semblables dispositions parmi des hommes que l'influence européenne n'avait pourtant pas encore atteints. Il nous a suffi d'un temps relativement court pour dissiper bien des préventions, pour nous faire ac-

cepter, nous et notre but hautement avoué, et même pour nous acquérir déjà une certaine influence.

Je ne crois pas inutile, chers frères, de vous communiquer ces résultats de nos observations et de chercher à déraciner un préjugé peut-être trop général au milieu de nous et que j'emportais moi-même en quittant l'Europe. Les peuples de la Chine ne sont pas inaccessibles à notre influence; ils ne refusent pas de nous écouter ; le temps des semailles chrétiennes est venu pour ce vaste pays. Sans doute, la vérité impressionne encore peu les cœurs, et les consciences semblent dormir d'un sommeil de mort, mais l'éveil a été donné aux intelligences, et sur cette terre de liberté pour toutes les sectes philosophiques et religieuses, on entend répéter la question que l'on faisait autrefois à Athènes à l'occasion du christianisme : « *Ne pourrons-nous point savoir quelle est cette nouvelle doctrine dont tu parles ?* » Me trouvant l'année dernière à Tien-tsin, chez un ami, un missionnaire américain, j'assistai pendant plusieurs jours à des entretiens que lui avait demandés un vieux mandarin d'une province éloignée. Il ne voulait pas repartir sans avoir une idée précise du système religieux prêché par les étrangers. Son cœur ne parut pas touché, mais son intelligence saisit le caractère de notre foi, car il dit, avant de nous quitter: « Ainsi, je le vois, votre doctrine ne procure aucun avantage temporel, elle ne traite que des questions d'une autre vie, » et il se confondit en remerciements pour la bienveillance avec laquelle le missionnaire l'avait reçu.

Les diverses croyances religieuses qui se partagent aujourd'hui la Chine sont neutralisées par l'indifférence ; les prêtres sont méprisés et on assiste machinalement à leurs cérémonies. C'est comme si l'on avait choisi cette terre et ses intérêts pour lot et pour unique espérance. Mais la verge divine se promène sur cet immense empire. Des calamités de tout genre, des catastrophes fondent sur des po-

pulations entières. Oh ! si la croix pouvait être plantée aux yeux de tous comme un étendard consolateur ! Peut-être que quelques-uns, fatigués de scepticisme, regarderaient à elle, et leurs cœurs recommenceraient à battre en comprenant l'amour divin.

En attendant, il y a une œuvre commencée et on a rassemblé quelques troupeaux de croyants. Vos délégués, placés dans des lieux nouvellement explorés, ont eu la joie de ne pas les quitter sans avoir au moins mis la main à ce travail. C'est aujourd'hui une consolation pour eux. Etant du nombre des premiers missionnaires qui ont pénétré dans la province du Chanton, les regards se sont naturellement fixés sur eux. En les abordant, en entrant en relation avec eux, en examinant de près leurs actes et leur genre de vie, on voulait pénétrer le caractère et les intentions de ces hôtes étranges venus d'au-delà des mers, et juger du degré de confiance que l'on pouvait leur accorder. Quel est votre but ? qui vous envoie ? quel gouvernement vous fournit des ressources ? » étaient des questions auxquelles il fallait sans cesse répondre. Et on s'étonnait fort d'apprendre que notre mission ne relevait d'aucun monarque terrestre, et qu'il était pourvu à nos besoins par le dévouement des vrais disciples de Jésus dans notre patrie. « Ah ! disait maint lettré, c'est comme dans les beaux jours de la Chine, aux temps anciens, lorsque Confucius, ou ses disciples, voyageaient dans le seul but de répandre la doctrine. »

Nous avons toujours regardé comme importante cette action indirecte exercée sur les esprits par le seul fait de notre présence ; mais Dieu avait aussi commencé à délier nos langues. Plusieurs villages de nos environs avaient déjà entendu le nom de Christ sortir de notre bouche; nous recevions, l'après-midi, des visiteurs avec lesquels nous nous entretenions autant que nous le permettait notre connais-

sance encore bornée de la langue, nous donnions des livres; notre sœur Mme Bonhoure n'attendait plus que des secours d'Europe pour rassembler autour d'elle des jeunes filles abandonnées. C'est alors que le Seigneur nous a frappés.

Je ne m'étendrai pas sur la terrible épidémie qui a ravagé les côtes de la Chine et du Japon, sur les scènes déchirantes dont nous avons été témoins, sur nos fatigues pendant ces jours et sur notre stupeur quand le fléau nous a atteints nous-mêmes. Le dimanche 20 juillet, Mme Bonhoure jouissait encore de toute sa santé, et nous nous entretenions ensemble des victimes déjà faites par la mort; nous nous demandions quand il plairait à Dieu d'arrêter les deux fléaux qui ravageaient simultanément le pays: l'épidémie et une multitude d'énormes sauterelles dont le soleil était obscurci et qui détruisaient toutes les récoltes. Hélas! ce jour-là même était marqué pour nous plonger dans le deuil! Mme Bonhoure se sentit indisposée pendant la soirée, et à onze heures tous les symptômes du choléra s'etaient manifestés. Elle reçut le coup sans montrer la moindre crainte. Elle rassurait son mari; la sérénité de son âme ne se démentit ni dans les souffrances, ni au moment suprême où il devint évident pour elle, comme pour nous, que ses jours allaient être tranchés. Le matin, à huit heures et demie, elle cessait de vivre, nous laissant dans le doute si ce qui venait de se passer était une réalité, et si quelques instants avaient pu consommer une si grande perte! Pour elle, elle avait confessé sa foi jusqu'au seuil de l'éternité; foi simple, ferme, respectée par le doute, comme on l'avait toujours reconnue chez elle pendant sa vie. J'avais souvent admiré moi-même cette foi enfantine dans un esprit si supérieur! Ce don d'en haut, elle l'avait reçu étant encore en bas âge, mais plus tard la promptitude et la justesse de son coup-d'œil l'avaient bien servie dans tout ce qui touche au domaine spirituel. Son appréciation des hommes et des

choses était en général aussi sûre que rapide. Son âme avait discerné sans peine la grandeur et le prix des biens invisibles. Ses rares qualités la rendaient éminemment propre à l'œuvre à laquelle elle s'était consacrée, et je n'hésite pas à dire qu'elle était, en quelque sorte, l'âme de notre mission. L'influence qu'elle exerçait était partout vivement appréciée; les Européens isolés sur les plages lointaines où nous vivions se groupaient autour d'elle, et il serait difficile de dire quels regrets sa perte a causés dans tous les ports de la Chine où nous avions des amis et des connaissances. Mais il est surtout une famille, il est un cœur où le vide qu'elle a laissé est encore cruellement senti. Cette douleur et le sort de deux petits orphelins privés d'une si excellente mère, réclament encore la continuation de vos sympathies et de vos prières.

Mme Bonhoure n'était pas encore ensevelie que je tombais malade, laissant mon ami seul dans les amertumes de son deuil. Ses soins pour moi n'en ont pas moins été marqués au coin de l'intelligence que donne une affection véritable. Mon cas était désespéré, au jugement de tous, mais Dieu a béni les moyens employés pour me sauver. En lui rendant grâce, je ne saurais oublier les personnes dont il s'est servi pour mon bien, ni manquer de mentionner ici, outre le nom de mon collègue, celui du consul anglais, M. Morrison (1), auquel nous devions déjà beaucoup, et qui, pour m'arracher au quartier malsain dans lequel nous habitions, m'a fait transporter chez lui et m'a prodigué lui-même pendant plusieurs semaines les soins les plus empressés.

Ne perdez pas courage à cause de nous, frères en Christ, je vous le répète en terminant. Nous vous sommes revenus comme les épaves d'un naufrage, mais la flotte missionnaire

(1) M. Morrison est le fils du célèbre missionnaire du même nom.

continue à s'avancer vers des conquêtes assurées. Ne cessez pas de la soutenir; la lutte dans laquelle elle est engagée en vaut la peine.

Oscar Rau.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE LÉRIBÉ.

Lettre de M. Coillard, *en date d'août* 1862.

Un juif chez les Bassoutos. — Dédicace d'un temple. — Souvenirs des réfugiés huguenots de France. — Les deux premiers baptêmes à Léribé.

Messieurs et très honorés frères,

Vers la fin du mois de juillet, une de mes occcupations a été de couper du bois à brûler, que nous tirions, non sans peine, du fond d'un précipice. M'étant un jour rendu à la *forêt*, c'est-à-dire à une gorge assez pittoresque où ne croissent que des arbrisseaux et des broussailles, ma compagne en fit l'occasion d'un pique-nique pour les enfants de l'école. Vers le soir, deux petites filles, accourant à notre rencontre : « Un pasteur est arrivé! s'écrièrent-elles d'aussi loin qu'elle nous virent. — Un pasteur! Quel est son nom? D'où vient-il? Est il seul, — vieux ou jeune? — Mais à toutes nos questions les enfants répondaient : Nous ne savons pas. Nous voilà donc pressant le pas et nous perdant en conjectures. Quel ne fut pas notre étonnement en arrivant à la maison d'y trouver M. Cachet, israélite d'origine, que nous avions connu au Cap, missionnaire parmi les mahométans, et actuellement pasteur de

l'Eglise hollandaise à Lady Smith, dans la Natalie. Jamais visite ne causa plus grande sensation parmi des Bassoutos. Le bruit s'étant répandu qu'un pasteur juif venait d'arriver chez nous on accourait en foule au presbytère pour le voir. Il n'est pas jusqu'à Molapo qui ne s'extasiât à la vue de ce descendant d'Abraham. « Aujourd'hui, dit-il, en fixant les yeux sur lui, c'est comme si je voyais un grand roi ; depuis que nos missionnaires nous parlent des juifs, mon cœur a désiré en voir un. Je me demandais toujours s'ils existaient vraiment, s'ils ressemblaient aux autres hommes ; aujourd'hui je suis satisfait. » Puis il constata la différence qu'il trouvait entre M. Cachet et les autres misssionnaires, et finit par citer saint Paul avec beaucoup de bon sens et d'à-propos. Le lendemain une foule de païens encombraient la chapelle, sans doute autant pour voir que pour écouter ce « descendant de ceux qui ont crucifié le Seigneur. » Ce fut un événement qui fera époque dans l'histoire de ces pauvres gens. Dans leurs souvenirs, leur chronologie et les discours officiels, ils diront toujours : « Quand le pasteur juif est venu. »

M. Cachet avait chevauché nuit et jour pour nous visiter et m'inviter à prendre part à la dédicace d'un temple érigé à Bethléem, un nouveau village de l'Etat libre. Bien que j'eusse fait récemment une absence de plusieurs jours, je ne pus refuser l'invitation de notre ami. Partis de très bonne heure, nous n'arrivâmes qu'au milieu de la nuit. Nous soupâmes en route chez un fermier où se trouvaient, je suis sûr, plus d'une centaine de personnes se rendant à la fête, et qui, en attendant, s'asseyaient sans cérémonie à la table du maître du logis. Une telle compagnie était quelque chose de nouveau pour moi. Je pensais combien la civilisation en Europe a multiplié nos besoins et notre égoïsme. La vie du colon hollandais a conservé quelque chose de primitif et de pa-

triarcal qui nous est inconnu : on est partout accueilli d'une manière simple et hospitalière.

Le clair de lune était magnifique. En arrivant à Bethléem, je cherchais des yeux la nouvelle ville. A distance, deux ou trois chétives cabanes ; plus près, un long bâtiment couvert de zinc, l'église, et tout autour une petite ville de wagons et de tentes d'nne éclatante blancheur et tout étincelante de lumière ; — c'était là Bethléem. Après avoir répondu aux salutations de nos nombreux visiteurs, nous allâmes chercher, sur uu peu de paille, dans la sacristie, le repos dont nous sentions grand besoin. Le lendemain, à onze heures, eut lieu la cérémonie de la dédicace.

L'emplacement du futur village est une plaine qui se perd d'un côté en légères ondulations et de l'autre est bornée par quelques collines et un petit ruisseau ; du reste, aussi loin que s'étend la vue, elle chercherait en vain pour s'égayer la verdure de quelque arbre ou arbrisseau. C'était un étrange spectacle que ce campement dans le désert. Nos pères, les ancêtres spirituels de cette multitude, avaient aussi, sous un autre climat, leurs campements dans le désert, mais hélas ! dans quelles circonstances !... La foule, rassemblée près du ruisseau, forma une immense procession ouverte par l'entrepreneur et le comité de construction, suivie par les ministres (le pasteur de LadySmith, celui de Winburg et votre missionnaire) et le conseil presbytéral. On se mit en marche en chantant le cantique de Salomon ; c'était quelque chose de bien solennel. Devant le temple, un vaste cercle fut formé, et quand les chants eurent cessé, l'entrepreneur remit la clef au pasteur officiant ; celui-ci s'avançant, au milieu d'un profond silence, ouvrit la porte en disant : « J'ouvre ce temple au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. » Puis chacun entra avec ordre. Des prières furent offertes et des discours faits par chacun des pasteurs. Malheureusement, ne pouvant encore me servir librement de la langue hollan-

daise, je dus recourir à un interprète. — Du samedi jusqu'au lundi matin eurent lieu services sur services. On ne sortait de l'église que pour y rentrer : catéchisme, réunions de prières, réception de catéchumènes, consécration d'anciens, sainte Cène, baptêmes, mariages, se succédèrent sans interruption.

Je comprends que pour un pasteur seul, ces temps de fêtes exceptionnelles soient une véritable corvée; mais combien insuffisants doivent être ces moyens de grâce pour une population disséminée, ignorante et pleine de préjugés ! Invité à faire les frais d'une réunion, je crus devoir ne pas perdre l'occasion, la seule, peut-être, de parler franchement. Je mentionnai donc comme un fait étrange que ce fût la première fois (à ma connaissance) qu'un missionnaire français prît part à de telles solennités chez les fermiers. Je touchai aux préventions que l'on avait contre nous, montrai combien elles sont injustes, puisque nous accomplissons parmi les natifs une œuvre de paix et d'amour, prêchant le même Evangile qui se prêche chez les blancs, puisqu'aussi le Seigneur, dans ses mystérieuses dispensations, nous avait appelés à travailler auprès des descendants de Français qui étaient venus chercher dans cette contrée la liberté de prier et de servir leur Dieu selon sa Parole. Et si le Seigneur en avait ainsi ordonné, n'était-ce point afin de renouer des liens de parenté et d'affection entre les descendants des réfugiés et les chrétiens de la mère patrie, en concentrant sur une œuvre commune l'intérêt, la sympathie , les sacrifices des uns et des autres ? Je parlai aussi de l'Eglise réformée de France, etc.... L'émotion fut telle que plusieurs personnes élevèrent la voix pour protester de leur fraternelle affection pour les Eglises de notre patrie, et de leur chaude sympathie pour notre mission. Après cela, notre tente ne se désemplissait pas de gens qui venaient nous entendre parler français, — la langue de leurs aïeux. Si, parmi ceux qui prétendaient à cette communauté d'origine, il en était que leurs

noms hollandais ou allemands démentaient, plusieurs assuraient à bon droit que leurs pères étaient venus directement de France.

Le lendemain matin, M. Cachet me remettait 250 francs collectés spécialement pour notre école, et nous reçûmes nous-mêmes des preuves touchantes de beaucoup d'affection. Ces braves gens me suppliaient de les visiter plus souvent, promettant de mettre des chevaux à ma disposition chaque fois que je pourrais leur consacrer un dimanche.—Je suis sûr que vous bénirez Dieu avec moi de cette nouvelle source de sympathie qu'il nous a ouverte si près de nous et d'une manière si inattendue. Cette transformation dans les dispositions des fermiers, leur intérêt pour la cause des missions parmi les païens est quelque chose de si nouveau, de si extraordinaire, que nous ne pouvons qu'y voir l'œuvre de Celui qui peut incliner les cœurs des hommes comme des ruisseaux d'eau, et peut-être aussi une réponse aux prières universelles de Janvier. Celui qui a fait les promesses est fidèle.

29 septembre 1862. — Le 24 du mois dernier, nous reçûmes dans l'Eglise, par le baptême, nos deux premiers candidats *Nkele* et *Ma-Mosilinyane*. La curiosité nous avait amené beaucoup de païens. La cérémonie fut solennelle et pour nous pleine d'émotions que je n'essaierai pas de décrire. Dans mon discours, je m'attachai à expliquer à mes auditeurs ce que c'est que le baptême, car ici nous en sommes encore à l'A B C. Puis, Nkele se leva, au milieu d'un silence profond et solennel, et d'une manière aussi simple que touchante, rappela les longues années où il avait vécu dans l'ignorance et le péché; comment dans son amour le Seigneur l'avait fait passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière ; dit que maintenant son seul désir était de le servir, de vivre et de mourir pour *Lui*. Les deux candidats, debout devant la chaire, répondirent à plusieurs questions d'une ma-

nière satisfaisante, puis, après avoir pris les engagements d'usage, ils s'agenouillèrent et reçurent sur leurs fronts le signe visible de leur adoption en Christ. Nkele désira prendre le nom de *Johanne* (Jean), surtout à cause de M. John Bost, dont il m'a souvent entendu parler, et Ma-Mosilinyane, celui d'*Anna*. Puissent ces nouveaux noms, symboles d'une vie nouvelle, leur rappeler sans cesse que pour ceux qui sont en Christ, étant de nouvelles créatures, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles! » Voilà donc les fruits de près de quatre années de labeurs ! et rien encore ne nous fait présager que ce soit là les prémices d'une abondante moisson. Deux conversions ! Que c'est peu de chose! Et pourtant, si ce sont deux âmes arrachées à l'empire de Satan, à la mort éternelle, et mises en possession de la vie et du bonheur qui sont en Christ, nous savons que les anges du ciel s'en seront réjouis avec nous, et dussent ces fruits être les seuls accordés à notre ministère, nous ne dirions point avec le prophète Esaïe : « J'ai travaillé en vain, j'ai usé ma force pour néant et sans fruit, » mais plutôt avec le Psalmiste : « Eternel, toutes tes œuvres te célébreront et tes bien-aimés te béniront. »

Mais, pour que notre joie fût parfaite, il faudrait que nous pussions oublier les douloureuses expériences que nos devanciers ont souvent faites et le nombre, hélas ! trop grand, d'indigènes qui sont retournés au monde après avoir embrassé le christianisme !

Au point de vue de la profession extérieure, nos deux néophytes nous ont donné de la satisfaction. *Nkele* me semble être une de ces âmes humbles et timides dans lesquelles la grâce de Dieu travaille progressivement et sans bruit. Depuis mon arrivée ici, il a été un de mes auditeurs les plus assidus. Ne se contentant pas de ce qu'il entendait à l'Eglise, il venait souvent passer des heures entières le soir avec son missionnaire, lui faisant question sur question sur ce qu'il n'avait pas

compris le jour, car il était extrêmement borné en tout ce qui concernait les choses de Dieu. Lorsqu'à sa prière je le reçus comme catéchumène, la haine de son chef ne connut plus de bornes. Il lui prit son cheval et son fusil. Nkele eut aussi à essuyer beaucoup de petites vexations auxquelles les Bassoutos sont sensibles et de très graves démêlés avec son père, sa femme et les parents de celle-ci; mais il tint ferme. Cette persévérance, ses progrès dans la connaissance des choses spirituelles, et sa conduite en général, nous font espérer que la grâce toute puissante de Dieu a vraiment commencé d'agir dans son cœur.

Ma-Mosilinyane est une personne à laquelle je n'ai pu que difficilement me fier. Je ne sais pendant combien de mois elle est venue me parler de ses péchés en termes outrés. Je trouvais peu de sentiment chez elle, mais beaucoup de visions.—Tantôt elle avait vu une lumière, entendu une voix; tantôt aussi elle marchait sur des flots de sang et de feu. Elevée à Béerséba, elle savait lire et connaissait les rudiments du christianisme. Je la reçus comme catéchumène, espérant un jour trouver davantage dans ce cœur qui me paraissait si vide. — Elle vivait dans un petit village, à trois quarts de lieue d'ici, où résidait aussi un devin, qui, après lui avoir tendu pendant longtemps, mais en vain, mille piéges pour la faire tomber dans le péché, lui avait voué une haine implacable. La belle-sœur de Ma-Mosilinyane qui, demeurait aussi là, succomba à une courte maladie en l'absence de son mari. Ma-Mosilinyane l'alla voir sur son lit de mort, lui parla de son âme et pria avec elle. Le mari de la défunte en fut furieux, et, à l'instigation du devin, accusa Ma-Mosilinyane d'avoir ensorcelé sa femme.

Il s'ensuivit de longues persécutions qui ont souvent obligé notre néophyte et son époux à se cacher dans les antres des montagnes. Enfin, n'y pouvant plus tenir, ils se refugièrent auprès de nous. Dans ces circonstances, et de-

puis, Ma-Mosilinyane n'a pas démenti sa profession chrétienne ; j'aime donc à espérer qu'elle aussi est entrée dans le chemin étroit qui conduit à la vie.

Nous avions parmi nous, à l'occasion du baptême de ces candidats, deux représentants de l'Eglise hollandaise, descendants de refugiés français. Ils parurent touchés de la cérémonie. Ils prirent la Cène avec nous, et, avant de partir, adressèrent de touchantes paroles à Johanne Nkele. — J'avais espéré faire coïncider cette fête avec la visite de quelques frères composant une commission. Cette commission n'arriva que huit jours plus tard. Son mandat était de voir comment obvier aux difficultés matérielles qui nous ont, depuis plusieurs mois, rendu la vie fort dure. Nos frères ont reconnu l'impossibilité absolue de prolonger notre séjour au milieu de ce village où nous ne pouvons qu'à grand'-peine nous procurer l'eau qui nous est nécessaire, sans parler d'autres inconvénients plus sérieux peut-être. Leur choix s'est fixé sur le penchant d'une montagne, à vingt minutes d'ici, où coule une fontaine. L'exposition en est magnifique, la vue grandiose. Ce choix met fin à beaucoup de nos embarras. Placés entre deux grands villages très rapprochés, nous pourrons étendre notre activité. Notre poignée de chrétiens s'établira près de nous. L'espoir d'un changement, sans abandonner une œuvre qui nous est d'autant plus chère qu'elle est plus difficile, ranime notre courage et éclaircit un peu notre horizon. Nous nous recommandons avec instance aux prières et aux sympathies de nos amis chrétiens.

F. COILLARD.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

LES MISSIONS DU TRAVANCORE. — ESCLAVES ET BRAHMINES.

(Premier article.)

Au mois de novembre dernier (1), nous avons fait dans le royaume de Travancore, au sud-ouest de l'Inde, une excursion dont nous espérons que nos lecteurs ont conservé un bon souvenir. S'il en est ainsi, qu'ils veuillent nous suivre encore dans le même pays, non plus parmi les Arriens des monts Ghaut, mais chez les habitants de la plaine. Les récits que nous avons à leur présenter nous ont beaucoup édifiés, et, s'ils ne produisent pas sur d'autres le même effet, ce sera certainement parce qu'en voulant les abréger, comme nous y sommes forcés, nous leur aurons ôté de leur intérêt. Quoi qu'il en soit, les faits restent, et on en trouverait difficilement peut-être qui missent dans un jour plus éclatant la puissance de l'Evangile de grâce au sein des populations les plus diverses. C'est de ses progrès parmi les esclaves et parmi les brahmines, ces deux extrémités de l'échelle sociale aux Indes, que nous avons à parler.

L'ancien royaume de Travancore, devenu tributaire des Anglais, tout en conservant quelques-unes de ses institutions particulières, est une des contrées les plus riches et les plus agréables de l'Inde. Malheureusement la population, dont le chiffre paraît s'élever à près de deux millions, ne répond pas, au point de vue moral, à la beauté du cli-

(1) Deuxième série, première année, page 414 et suivantes.

mat et du sol. On trouve, à côté de la caste des brahmines, partout si orgueilleuse, et des autres castes supérieures, dont la principale est celle des Nairs, des castes inférieures toujours méprisées et opprimées, et, plus bas encore, des esclaves dont les souffrances et la misère dépassent peut-être tout ce qu'il est possible à des occidentaux de se représenter. Traités par leurs maîtres avec plus de dédain et de dureté que les peuples civilisés n'en témoignent aux animaux qui les servent, jamais parole ou regard d'intérêt ne vient apporter le moindre adoucissement à leurs peines. Si la maladie paralyse leurs membres, s'ils s'estropient en tombant du haut des palmiers dont ils ont à cueillir le fruit, si l'ardeur du soleil leur fait perdre la vue, nul ne s'occupe d'eux et ils n'ont devant eux que l'alternative de se laisser mourir de faim ou de voler. Aussi les voit-on, dans le ressentiment ou dans la prévision de ces maux, se dérober par la fuite au pouvoir qui les écrase et aller chercher un refuge au fond des jongles, triste ressource qui n'est le plus souvent pour eux qu'un changement de misère.

Abrutis par une existence si contraire aux lois de l'humanité, ces parias sont tombés dans un état d'ignorance tel que la plupart d'entre eux sont incapables de compter jusqu'à dix, et qu'en dehors de leurs occupations de tous les jours, les idées les plus simples semblent ne s'être jamais présentées à leur esprit. En fait de religion, tous leurs sentiments se bornent à la terreur que leur inspirent les démons, et toutes leurs pratiques à de stupides incantations et à l'usage de sacrifier des coqs pour apaiser les esprits malfaisants. Dans certaines circonstances, un homme qui prend le titre de *danseur du diable*, joue un r ôlesingulièrement étrange. Le corps barbouillé d'ocre rouge et jaune, les bras et les jambes couverts de plumes et de peaux de bêtes, ayant au cou des clochettes ou des anneaux de cuivre, et les cheveux horriblement épars, on le voit, armé d'un

long couteau, s'avancer au milieu de l'assemblée, après s'être préalablement préparé à ce qu'il va faire par de copieuses libations d'arrack. Là, il se met à sauter et à danser; il imprime à son corps les contorsions les plus effroyables et à son visage les grimaces les plus hideuses. A force de s'exciter par ces exercices violents, il en vient à prendre véritablement toutes les allures d'un démoniaque. Il bondit, il écume, il pousse des cris effroyables; à cette vue la foule émerveillée s'écrie qu'un grand acte religieux vient de s'accomplir, et dès ce moment l'homme qui en a été l'instrument revêt aux yeux de tous ce caractère presque sacré qu'obtiennent si facilement, chez les peuples idolâtres, tous ceux qui, d'une manière ou de l'autre, parviennent à se poser comme sorciers ou devins, en relations avec les puissances infernales.

Depuis que la suprématie anglaise domine dans le Travancore l'esclavage y a été aboli en droit, comme dans toutes les autres possessions britanniques; mais les mœurs qu'il avait créées résistent encore à ce progrès, et, en fait, c'est toujours avec une certaine justesse qu'on donne le nom d'esclaves aux parias dont nous venons de décrire les mœurs.

Les castes supérieures du Travancore ne sont, du reste, ni moins superstitieuses ni moins faciles à tromper que ces pauvres esclaves. Un seul trait suffira pour montrer à quel point l'indouisme les retient encore dans ses liens abrutissants. La famille régnante du Travancore n'appartenant pas à la caste des brahmines, chacun des rajahs doit racheter ce désavantage par le bizarre procédé que voici. A son avènement au trône, il donne aux brahmines une somme d'or égale au poids de son corps ; de ce métal on fait une vache à laquelle on ajoute des cornes et des pieds d'argent ; puis, l'œuvre achevée, le rajah est contraint de passer par l'intérieur de l'animal en y entrant par la bouche, et ce n'est qu'après en être sorti par l'autre extrémité qu'il est re-

gardé comme digne de marcher l'égal des enfants les plus privilégiés de Brahma. La sainte statue devient ensuite la propriété des brahmines, qui ont soin d'en appliquer la matière à leurs besoins personnels.

Après ces préliminaires un peu longs, mais nécessaires pour faire mieux comprendre les récits qui vont suivre, laissons les missionnaires nous raconter quelques-uns des effets de la prédication de Christ parmi ces classes si diverses et d'abord parmi les esclaves.

Le Rév. Baker, celui-là même qui nous a fait connaître les Arriens des monts Ghaut, nous fournira notre premier exemple.

« Dans une de mes tournées d'évangélisation, dit-il, nous suivions, sur le flanc d'une montagne, un sentier tracé par le pied des éléphants, quand nous aperçûmes à quelque distance une épaisse colonne de fumée sortant du milieu de rochers. Mon guide m'assura qu'aucun être humain n'habitait ce lieu. Je voulus cependant m'en assurer, et qu'on juge de ma surprise, quand, au lieu des chasseurs ou des contrebandiers que je m'attendais à voir, nous trouvâmes, dans une misérable hutte en feuillage, deux hommes et deux femmes, dont l'apparence était tout ce que l'imagination peut se représenter de plus désolé. Les hommes étaient couverts de morceaux d'écorce battue qui, à la rigueur, pouvait passer pour une sorte d'étoffe; mais les femmes n'avaient pour tout vêtement que de longues touffes d'herbe attachées à la ceinture. C'étaient des esclaves qui s'étaient soustraits par la fuite à la tyrannie de leurs maîtres, à plus de cent milles (35 lieues) de là. Ils étaient dans ces rochers depuis plusieurs mois, vivant de miel sauvage, de racines et de quelques fruits qu'ils parvenaient à se procurer dans leurs courses vagabondes. Au sein de cette existence, qui se rapprochait si fort de celle de la brute, ils avaient cependant encore éprouvé quelques besoins religieux. Une

pierre placée debout sous un petit hangar était leur dieu ; ils lui offraient, avec des fruits, je ne sais quel breuvage extrait du palmier sauvage, et le plus âgé des deux hommes revendiqua devant nous le titre de « prêtre du démon. »

« Au moment où je fis cette rencontre, je venais de jeter, à deux ou trois lieues de là, les fondements de notre village chrétien de Mundakyam (voir deuxième série, première année, page 423). Je persuadai à ces gens de s'y rendre, en leur promettant de les protéger et de leur assurer une part de riz et de sel. Quelques jours après ils arrivèrent, en effet, mais timidement et comme s'ils craignaient encore que je ne leur eusse tendu un piége, dans l'intention de les livrer à leurs maîtres. Rassurés à cet égard, ils nous devinrent bientôt très utiles pour chasser les éléphants et pour garder nos moissons contre les autres animaux de la jongle. Nos chrétiens récompensaient leur travail d'une manière loyale et généreuse. Ces procédés, si différents de ceux que ces infortunés avaient subis jusque-là, les rendirent plus communicatifs. Ils nous racontèrent leur histoire et nous montrèrent les traces souvent affreuses des plaies ou des brûlures qu'on leur avait faites au service de leurs anciens maîtres.

« A cette époque, M. Moody, correspondant de la Société des Missions de l'Eglise établie à Madras, vint visiter notre village naissant. Nos pauvres fugitifs lui plurent, et cet intérêt redoubla qnand il sut qu'un grand nombre de malheureux, réduits à la même condition, vivaient dans les jongles, sans que personne eût jamais songé à leur procurer le moindre soulagement, soit temporel, soit spirituel. De retour à Madras, il communiqua ces faits à quelques amis, et peu de temps après il me fit demander, de leur part, s'il faudrait beaucoup d'argent pour envoyer quelque chrétien indigène instruire ces pauvres réfugiés de la forêt. Au moment où la lettre de M. Moody me parvint je présidais une réunion de nos communiants. Je leur en fis connaître le contenu et leur

demandai ce qu'ils en pensaient. Ils se regardèrent quelques instants sans rien dire; mais à la fin un vieillard se leva : « Monsieur, me dit-il, il y a quelques années que j'avais en-« trepris, parmi ces esclaves fugitifs, un petit commerce. « J'allais leur vendre du sel, des vases de terre cuite, et « divers ustensiles en fer. Eh bien, je retournerai mainte-« nant parmi eux, pour les instruire, si vous m'en croyez « capable. Assurez-moi seulement la nourriture et le vête-« ment ; c'est tout ce qu'il me faut. En mon absence, mon « fils aîné prendra soin de la famille. »

« Verkey Moopent (c'était le nom du vieillard) avait été jadis un homme peu recommandable; mais depuis assez long-temps déjà il avait réformé ses voies et, quoique peu instruit, je le savais croyant et sincèrement pieux. J'acceptai donc son offre, et demandai quelle somme pouvait représenter la nourriture et le vêtement auxquels il bornait ses prétentions. Tous les assistants s'accordèrent à penser que 30 roupies par an (75 francs) seraient suffisantes. Dès le même soir, je fis connaître ce résultat à M. Moody. La réponse de ses amis ne se fit pas attendre; chaque année, depuis lors, les 30 roupies nous furent régulièrement envoyées, avec de bonnes paroles d'encouragement et des promesses de prières, et de là sont provenues toutes les bénédictions qu'il me reste à raconter.

« Verkey s'en alla, on peut bien le dire, à la chasse des esclaves épars dans les jongles, s'abouchant avec eux, leur portant des paroles d'affection et les engageant à fréquenter une école du dimanche, que j'établis spécialement pour eux à Mundakyam. Cette école s'ouvrit avec les quatre individus que j'avais découverts les premiers et deux ou trois autres venus des environs. Insensiblement leur nombre s'éleva à quinze, puis à trente. Ils se réunissaient sous un vaste hangar en bambous ayant un toit d'herbes. Arrivant de grand matin, ils apportaient avec eux, pour leur repas du milieu de la

journée, des racines rôties, des fruits sauvages ou quelques poignées de riz enveloppées dans de larges feuilles. Nous les divisions en plusieurs cercles, qu'instruisaient soit les membres les plus avancés de la communauté, soit quelques jeunes filles de notre pensionnat. Quelque temps auparavant, une école du même genre avait été fondée à une assez grande distance de nous, dans un lieu nommé Mallapalli, par d'autres agents de la Société. Un jour, la maison où elle se tenait fut brûlée et les esclaves qui la fréquentaient furent dispersés par les ennemis de l'Evangile. Plusieurs des victimes de cette persécution se sauvèrent dans les montagnes et vinrent s'unir à notre petite troupe d'élèves. Nous les instruisîmes du mieux que nous pûmes en leur faisant apprendre le catéchisme de l'Eglise anglicane, celui de Watts, des textes choisis et des cantiques, auxquels ils prenaient beaucoup de plaisir. Ces soins ne restèrent pas sans fruits ; bon nombre de ces gens arrivèrent assez promptement, non-seulement à croire, mais à pouvoir rendre raison de leur foi et à montrer par leur vie que l'Evangile avait vraiment atteint leur cœur. Nos réunions se composaient alors de 130 à 140 personnes, et en peu de temps je pus évaluer à 170 le chiffre de ceux qui avaient reçu nos instructions.

« Suivant une habitude que je crois prudente, je n'en invitais cependant aucun à se faire baptiser, mais me contentant de parler quelquefois de cette institution d'une manière générale, et trois ans se passèrent sans qu'aucun m'exprimât à cet égard le moindre désir. Mais je savais à quoi m'en tenir sur les motifs de cette réserve. Comment ces pauvres parias auraient-ils osé espérer que des chrétiens voulussent les admettre dans leurs rangs à titre de frères ? Ils se rappelaient encore trop vivement que, parmi leurs compatriotes, ils étaient du nombre de ces créatures souillées que vingt-cinq mètres au moins de distance doivent séparer toujours d'un homme de caste. Telle est, dans ce pays, pour le dire en

passant, la rigueur de cet usage que les anciens chrétiens syriens eux-mêmes forcent ces misérables à s'y soumettre.

« Un dimanche après midi, cependant, à la suite d'une instruction sur l'unité des enfants de Dieu en Christ, chef suprême et tête de l'Eglise, quelques regards d'intelligence que se jetaient entre eux mes auditeurs éveillèrent ma curiosité. Je leur en demandai l'explication. Ce fut l'ancien prêtre du démon dont j'ai parlé plus haut qui me répondit : « Monsieur, me dit-il, pourrions-nous être baptisés? » A cela je répondis par les paroles de Philippe à l'Ethiopien (Act. VIII, 37) ; et aussitôt la voix d'une pauvre femme, nommée Elachi, qui depuis longtemps remplissait avec un zèle remarquable les fonctions de monitrice, se fit entendre : « Oh ! monsieur, s'écria-t-elle, voilà long-temps, bien long-« temps que nous désirions cela et que nous le demandions « dans nos prières ! »

« Ce cri, parti du cœur, était émouvant. Cependant avant de rien promettre, je crus devoir consulter l'Eglise, et dès le soir même, je posai la question devant notre classe de communiants. Ces chrétiens appartenaient aux castes les plus diverses. Il y avait parmi eux d'anciens brahmines, des chetties, des Nairs, des chrétiens syriens, des Chogans, des Arriens, mais tous avaient été baptisés d'eau, et le plus grand nombre, je le crois du moins, avaient reçu le baptême de l'Esprit, de sorte que, malgré cette diversité d'origines, nul ne fit d'autres objections que celles que pouvait suggérer, quant à tel ou tel des esclaves, le défaut d'instruction ou de piété. Pas un des assistants ne songea à faire revivre le moindre préjugé de caste. « Nous avons jeté tout cela ar-« rière de nous, quand nous avons mangé ensemble, » dit un des brahmines de la congrégation. Heureux de cet assentiment, j'en fis part à nos réfugiés, et depuis ce moment le baptême n'a jamais été administré à Mundakyam sans qu'il y ait eu parmi les néophytes un nombre plus ou

moins considérable de ces pauvres parias, que, du reste, je n'ai jamais dispensés, plus que les autres, des épreuves destinées à constater la réalité de leur conversion.

« Mais ce n'est pas tout. Peu de mois après les premiers de ces baptêmes, quelques-uns des nouveaux chrétiens vinrent un jour me dire : « Nous vous avons l'autre jour en-
« tendu expliquer l'Epître que saint Paul écrivit à Philémon,
« en lui renvoyant un esclave qui s'était échappé de chez
« lui ; pensez-vous que notre devoir soit de retourner aussi
« chez nos maîtres? Quand nous les quittâmes, nous étions
« païens; aujourd'hui que nous sommes devenus chrétiens,
« que nous conseillez-vous de faire? »

« Je répondis qu'il y avait là pour eux une affaire de conscience, et que s'ils croyaient devoir aller offrir leurs services à ceux auxquels ils avaient appartenu jadis, ils feraient bien d'obéir à ce sentiment. Là dessus, treize d'entre eux partirent. De ce nombre quelques-uns appartenaient à la petite troupe venue de Mallapali, après la destruction de l'école établie dans ce lieu; ceux-là furent bien reçus de leurs maîtres et contribuèrent efficacement à la reprise des exercices interrompus. Deux nous revinrent au bout de quelques jours, portant sur leurs corps la trace de coups que leurs anciens maîtres leur avaient fait appliquer. Je dis à ceux-là qu'ayant accompli leur devoir, ils pouvaient désormais se considérer comme relevés de toute obligation. Les autres ne revinrent pas, et comme pendant longtemps je n'en entendis pas parler, j'eus un instant la crainte qu'ils ne fussent retournés au paganisme.

« Mais ces appréhensions se trouvèrent sans fondement. Au temps des moissons, qui attire tous les ans dans les montagnes des milliers de travailleurs pour y récolter les blés, une foule d'esclaves parut dans nos districts, et parmi eux se trouvèrent, à notre grande joie, tous ceux que nous avions cru perdus. Ils se hâtèrent de venir nous voir en nous ame-

nant un grand nombre de leurs compagnons de travail, auxquels ils avaient parlé de l'Evangile, et qui voulaient, eux aussi, l'entendre annoncer dans notre école! Nous eûmes ainsi, pendant six semaines, des auditoires très nombreux, et lorsque le moment de redescendre dans la plaine arriva, presque tous ces gens vinrent me prier de leur donner des lettres de recommandation pour des missionnaires du bas pays, afin de pouvoir continuer à recevoir des instructions. J'accédai avec bonheur à ce désir; des œuvres du genre de la nôtre furent, en conséquence, organisées à Pallam et à Cottayam, et, d'après tout ce que j'en ai appris, j'estime que, dans ces deux localités et sur ma station, plus de quatre cents esclaves ont reçu le baptême depuis quatre ans. Un autre mouvement du même genre, mais complètement indépendant de celui que je viens de raconter, a eu lieu dans le district de Tirnwalla et a pris aussi de grands développements. Et c'est ainsi que dans ce champ de travail, la petite pierre qui n'a pas été taillée par la main des hommes, sape peu à peu par la base la vieille statue de fer et d'argile, pour devenir à la fin cette grande montagne qui doit un jour couvrir la terre entière. Que le Seigneur soit loué de ce qu'aujourd'hui, comme jadis, son Evangile est annoncé aux pauvres! »

A ce récit du Rév. M. Baker, un peu long, mais que nous ne pouvions abréger plus que nous ne l'avons fait, nous aurions à joindre d'autres témoignages non moins réjouissants sur l'œuvre qui s'accomplit parmi les esclaves du Travancore. Nous nous bornerons à un seul.

Le Rév. M. Hawksworth, missionnaire à Cottayam, et l'un de ceux auxquels M. Baker avait recommandé quelques-uns de ses auditeurs du temps des moissons, parle aussi des conquêtes que l'Evangile a faites parmi les esclaves du lieu et des merveilleux changements que cette lumière venue du ciel opère dans leurs idées et dans toute leur

conduite. Ces changements sont tellement sensibles, que les païens les plus remplis de prévention en sont frappés. Un jour que le missionnaire visitait une de ses écoles d'esclaves, il y vit avec étonnement entrer un riche propriétaire, appartenant à l'une des plus hautes castes du pays. Que venait faire cet homme au milieu de ce rassemblement d'êtres abjects, dont le souffle seul aurait dû lui donner l'idée d'une souillure? L'Indou se chargea lui-même d'expliquer sa présence au missionnaire. Depuis quelque temps, lui dit-il, il avait remarqué combien s'étaient améliorés le caractère et la conduite des esclaves devenus chrétiens, et il avait eu la curiosité de voir à quelles causes un changement si heureux devait être attribué. « Voyez cet homme, ajouta-t-il, « en montrant du doigt un des assistants; autrefois ses vices « et ses violences en avaient fait la terreur de tous ceux « qui le connaissaient, et maintenant le voilà devenu un « homme raisonnable. » D'où vient cela? demandait le païen. Le lendemain le puissant Nair reçut, de la main même du pauvre esclave qu'il avait cité en exemple, un exemplaire du Nouveau Testament, qui aura pu, pour peu qu'il en ait fait usage, lui révéler le secret des transformations qui l'avaient surpris. Dans une autre partie du même district, un propriétaire, également riche et puissant, a rendu un témoignage non moins explicite aux effets de la Parole sainte. « Ces esclaves chrétiens, a-t-il dit, se distinguent « de tous les hommes de leur classe par leur bonne conduite « et, en particulier, par le soin scrupuleux qu'ils mettent à « s'abstenir de toute espèce de mensonge. »

Tels sont les fruits de la prédication de l'Evangile parmi les eslaves du Travancore. D'autres récits, que nous reproduirons dans notre prochaine livraison, nous montreront l'Esprit du Seigneur à l'œuvre parmi les brahmines du même pays.

CALIFORNIE.

LES CHRÉTIENS DES ÎLES SANDWICH EN PAYS ÉTRANGER.

Nos lecteurs de l'année dernière n'auront pas oublié le tableau qu'a tracé de l'état de la religion aux îles Sandwich la correspondance d'un chrétien des Etats-Unis (37me année, page 569 et suiv.). Un extrait d'une autre lettre, écrite de Californie, va nous montrer que ce n'est pas dans leur patrie seulement, et au sein de l'atmosphère religieuse qu'ils y respirent, que les chrétiens des îles Sandwich savent manifester leur foi par leurs œuvres. Cette lettre, dont l'auteur, nommé M. Gulick, est le fils d'un des premiers missionnaires d'Hawaï, a été publiée dans un journal d'Honolulu.

« En arrivant ici, écrit-il, j'y ai trouvé vingt-quatre Océaniens, la plupart Hawaïns, ainsi que deux hommes des îles de la mer du Sud, deux femmes hawaïennes, trois autres femmes de race indienne et quatre enfants de sang mêlé. Cette rencontre ne m'a point étonné ; mais ce à quoi j'étais moins préparé, c'est le spectacle de leur conduite exemplaire. Deux des femmes indiennes parlent la langue des Sandwich très correctement; toutes savent très bien coudre, façonner, laver et repasser les vêtements et le linge de leurs maris et de leurs enfants ; toutes aussi parlent d'une manière touchante de leur ignorance des temps passés, de la valeur de l'Evangile qu'elles ont reçu, et du malheur de ceux de leurs parents qui n'ont pas encore ouvert leur âme aux rayons de cette lumière venue d'en haut ; toutes se montrent enfin désireuses de s'instruire encore davantage. Ce qui m'a surpris et réjoui, c'est de voir que ces braves gens ont mis à part pour le service de Dieu la meilleure des maisons qu'ils eussent à leur disposition; qu'ils ont orné ce local d'un plancher très propre, qu'ils l'ont meublé de

siéges et d'une table faisant office de chaire, et qu'ils s'y réunissent non-seulement plusieurs fois le dimanche, mais deux fois tous les jours pour célébrer en commun leur culte du matin et du soir; qu'outre cela, ils ont, dans les divers endroits où leurs travaux peuvent les conduire, des réunions de district, et tous les jeudis un service du soir. Depuis quelques semaines enfin ils ont organisé aussi des exercices de chant sacré. Leurs habitations sont pour la plupart assez misérables, mais Kenao, le Sandwichien le plus à son aise qui se trouve ici, a arrangé la sienne d'une manière vraiment confortable; il l'a peinte à l'extérieur, et a tapissé proprement les deux chambres dont elle se compose.

« En somme, je n'ai pas trouvé en Californie de communauté plus intéressante et mieux ordonnée que celle-ci. Des deux femmes indiennes qui parlent la langue des îles Sandwich, l'une lit sans peine la Bible et d'une manière très intelligente. Cette femme est remarquablement pieuse; elle s'unit au chant des cantiques, prend quelquefois la parole dans les réunions de prières et paraît avoir l'habitude de prier beaucoup en particulier. Des deux enfants qu'elle a, l'aînée, jeune fille de huit ou dix ans, bien instruite pour son âge et d'un caractère sérieux, a été dernièrement malade de la petite-vérole et m'a beaucoup édifié par la patience avec laquelle elle a supporté ses souffrances.

« Cette petite colonie a mis un frein aux progrès de l'ivrognerie en expulsant de son sein tous ceux qui voulaient s'adonner à la boisson, à la fainéantise ou au larcin. Elle a collecté dernièrement dans ses rangs 500 dollars (2,500 fr.) pour se construire une petite chapelle qu'on espère voir s'élever dans le courant de l'année. Il a été décidé, en outre, quelque temps avant mon arrivée, que ceux de ses membres qui le pourraient consacreraient, tous les mois, quelque chose à l'œuvre des missions parmi les païens, œuvre qui paraît les intéresser beaucoup. »

AFRIQUE DU SUD.

LE VIEUX JOB, AIDE-MISSIONNAIRE HOTTENTOT.

Les missionnaires de la Société wesleyenne ont fondé dans le pays des Namaquois, à l'ouest de la colonie du Cap, des stations florissantes dont il a été question plus d'une fois dans cette feuille. Il y a là des Eglises vivantes, des âmes qui se sont vraiment consacrées à Christ et, comme on va le voir, des gens qui, pour avoir conservé quelque chose de leur simplicité primitive, ne s'en montrent pas moins aptes à bien juger des choses de l'Esprit.

« C'est, écrit un missionnaire, un personnage original, mais un homme très sérieux et très sincère que Job Witbooi, un de nos aides-missionnaires indigènes et conducteur de classe à Nistbeth-Bath.

« Je ne saurais mieux dépeindre son caractère qu'en invitant mes lecteurs à me suivre, le lundi après-midi, dans la réunion de classe qu'il préside. Il est quatre heures; la cloche d'appel s'est fait entendre et les membres de l'assemblée sont réunis dans la chapelle. Cinq minutes après, tout au plus, un pas court et précipité se fait entendre, la porte s'ouvre et livre passage au digne vieillard. Il s'avance, le chapeau à la main et sous le bras un mouchoir de coton qui renferme, soigneusement empaquetés, sa Bible, son recueil d'hymnes et une paire de lunettes dont la monture délabrée raconte les longs services. Une fois à sa place, cinq autres minutes se passent à défaire le paquet, à ajuster les lunettes et à choisir le cantique qu'on devra chanter.

« Pour Job, un cantique est un cantique ; tous ceux que renferme le livre sont bons à chanter, de sorte qu'il lui arrive parfois d'indiquer pour le soir un chant du matin, ou même d'arrêter son choix sur une hymne dont personne

ne connaît l'air. Mais alors il rectifie ses erreurs avec bonhomie, et, quoi qu'il en soit, il s'unit de toute son âme à la voix des chanteurs. Il fait ensuite la prière et ouvre les exercices du jour. Assis sur un siége à part, au centre des membres de la classe, et tournant entre ses mains ses lunettes, ce qui est une de ses habitudes les plus invétérées, Job invite l'un des assistants à raconter ses expériences personnelles. Suivant l'ordre reçu, c'est lui qui devrait parler le premier des siennes, mais il préfère, dit-il avec candeur, que les autres s'expliquent avant lui, parce qu'il se sait enclin à parler longuement, et qu'en se réservant pour la fin, il est plus sûr de ne priver personne du temps qu'il lui faudra pour exposer l'état de son âme.

« Une fois l'exercice commencé, notre *Boorganger* (conducteur) écoute avec une attention scrupuleuse chaque membre rendre compte de ses impressions, et à chacune des phrases qu'il saisit bien on le voit faire de la tête un signe d'intelligence qu'accompagnent parfois des interjections pleines de bienveillance. La communication finie, il donne ses conseils, et alors il s'exprime avec une simplicité, un bon sens pratique et une justesse qui font oublier tout ce que ses manières ont pu avoir d'étrange. Toutes ses paroles vont au cœur parce qu'elles viennent du cœur. Chacun sent en l'écoutant, que le pieux vieillard ne dit rien qu'il n'ait compris et éprouvé lui-même depuis longtemps.

« Sa mémoire est excellente, de sorte qu'il se rappelle très exactement et longtemps les plus légers détails des récits d'expériences qu'il a pu entendre. Souvent même, en s'adressant à l'un des membres de la classe, on le verra se souvenir des paroles prononcées par une autre personne dans une réunion précédente. Il s'interrompt alors pour revenir sur ces mots oubliés des autres et en faire le sujet de quelques salutaires exhortations.

« Je citerai un exemple remarquable de sa bonne mémoire

Un jour, un membre de la classe avait parlé des directions intérieures du Saint-Esprit. A la réunion suivante, quelqu'un d'autre eut occasion d'en parler aussi. Là-dessus Job, se reportant à la réunion précédente et se sentant pressé d'émettre quelques idées qui lui étaient venues à l'esprit depuis, se tourna vers celui qui avait parlé la semaine précédente, et de son ton le plus pénétré : « Vous le voyez, mon « frère, lui dit-il, nous avons ici deux opérations du « Saint-Esprit en apparence différentes, mais c'est le « même Esprit. Autrefois, continua-t-il, je m'étais figuré « qu'il devait y avoir une différence complète entre les « expériences d'un Anglais et celles d'un Hottentot; mais un « jour Mme Risdale (femme d'un missionnaire), m'ayant fait « entrer chez elle pour m'entretenir des choses du salut, se « mit à me raconter quelques-unes des particularités de sa « conversion. En l'écoutant il me semblait qu'elle racontait « ce qui m'était arrivé à moi-même, de sorte qu'au bout « d'un moment je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Het is « dezelve Geest, het is dezelve Geest. Myn gevoelens was net « zoo.* (C'est le même Esprit ; c'est le même Esprit. J'ai res- « senti absolument la même chose). Oui, mon frère, nous « sommes ici plusieurs, les uns d'une nation et les autres « d'une autre, mais c'est un seul Esprit, c'est le même Esprit « qui nous conduit tous. »

« On peut juger par ce trait de l'attention que méritent les remarques de notre vieil ami. Toutes révèlent l'homme qui a vécu en communion avec le Seigneur, et qui a les habitudes de la réflexion et de la prière. Puisse notre bon Dieu bénir de plus en plus ses travaux et permettre qu'il les continue longtemps encore parmi nous! »

VARIÉTÉS

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DU CONTINENT AFRICAIN.

Nos lecteurs connaissent le nom du capitaine Speke. Ils se rappelleront que c'est aux recherches intrépides de ce voyageur anglais et de son compagnon de voyage, le capitoine Burton, que l'on doit à peu près tont ce que l'on sait des régions de l'Ouniamési et des grands lacs situés dans l'intérieur de l'Afrique orientale. (*Journal des Missions*, 37me année, page 260). Le capitaine Speke, est retourné sur le théâtre de ses premières investigations et s'y emploie depuis deux ans à rechercher si les lacs explorés par lui communiquent avec le Nil. Les dernières nouvelles que l'on ait reçues de cette expédition portaient la date du 30 septembre 1861. Les voyageurs se trouvaient alors dans un lieu nommé Bagweh, situé à 3° 28" de latitude sud entre les lacs Tanganika et Nyanza.

A cet endroit, la marche de l'expédition avait été entravée et même arrêtée par plusieurs causes, dont les principales étaient le défaut de porteurs disposés à s'engager plus avant dans ces régions inconnues, et des inondations qui avaient rendu impraticables des passages déjà dangereux en temps ordinaire. Malgré ces obstacles et ces retards, le capitaine ne désespérait nullement de réaliser son projet, qui était de gagner, en continuant à se diriger vers le nord, quelque affluent du Nil et de le descendre jusqu'en Egypte. En cas d'impossibilité absolue, il se proposait de gagner la côte orientale par des routes encore inexplorées, au nord du lac Nyanza.

En même temps, un autre voyageur, également anglais, M. Petherick, ancien consul de sa nation à Khartoun, est parti de la haute Egypte pour remonter le Nil aussi loin qu'il le pourra, dans l'espoir de rejoindre par cette voie l'expédition du capitaine Speke.

On s'attend à recevoir très prochainement de nouveaux renseignements sur ces aventureuses expéditions, qui ne sauraient, quel qu'en soit le résultat, manquer d'aboutir à faire mieux connaître cette partie du continent africain, et qui, à un autre point de vue, ont tant de titres à l'attention du monde chrétien.

L'Evangile doit être prêché dans toutes les parties du champ de Dieu et ce champ, c'est le monde. Que les voyageurs aillent donc à la découverte, afin que les missionnaires puissent ensuite suivre leurs traces. Cela est dans l'ordre des choses, et plus le champ s'étendra, plus vive en apparaîtra la gloire de ce Christ auquel appartient « l'assemblée des peuples. »

NOUVELLES RÉCENTES

MADAGASCAR.

Les six missionnaires envoyés à Madagascar par la Société des Missions de Londres sont arrivés à Tananarivo le 30 août dernier, et ils y ont reçu l'accueil le plus bienveillant, non-seulement des chrétiens indigènes, mais du roi et de tous les grands fonctionnaires. Ils ont pu ainsi assister au couronnement du roi et de la reine, qui a eu lieu le 23 septembre, avec beaucoup de pompe et d'éclat. A cette imposante cérémonie

les chrétiens eurent leur place marquée près de l'estrade royale, et au moment où le roi plaça lui-même la couronne sur sa tête et sur celle de la reine, ils offrirent tous ensemble une fervente prière pour implorer la bénédiction divine sur le monarque et sur le pays.

Le Rév. Ellis écrit que la mission présente un aspect de plus en plus encourageant. Le nombre des chrétiens répandus dans les provinces paraît être beaucoup plus considérable encore qu'on ne le pensait.

Nous avons parlé d'une souscription ouverte en Angleterre pour construire, à Antananarivo, cinq lieux de culte sur les lieux illustrés par les souffrances des martyrs. Malgré les charges énormes que la détresse manufacturière fait peser en ce moment sur la charité anglaise, l'appel en faveur des chrétiens malgaches a excité une telle sympathie qu'en un mois environ les souscriptions se sont élevées à plus de 130,000 fr.

L'évêque anglican de Maurice a visité Madagascar et s'est déclaré très édifié de tout ce qu'il y a vu chez les chrétiens indigènes. Sur sa proposition, la Société des Missions de l'Eglise établie paraît décidée à fonder aussi une œuvre dans cette île, mais sans la moindre intention d'entrer en rivalité avec la Société de Londres. Les agents de la mission anglicane ne devront s'établir sur aucun des points occupés par les indépendants.

AFRIQUE.

LA BIBLE EN ABYSSINIE.

On sait que par les soins de l'évêque Gobat, de Jérusalem, et des missionnaires qu'il emploie en Abyssinie, la Société biblique britannique et étrangère a pu, depuis quelques

années, répandre dans ce pays un grand nombre d'exemplaires des Livres saints en langue amharique. La lettre suivante, que vient de recevoir le comité de cette institution, prouve que ces distributions n'ont pas été sans fruit pour quelques âmes. Nous la reproduisons de l'anglais le plus littéralement possible :

« Puisse cette lettre, écrite par nous, Debterah Saneb et Debterah Mascal, arriver à la Société biblique de Londres !

« Nous vous souhaitons santé et grâce, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Les frères que Samuel Gobat a envoyés dans notre pays avec la Bible nous ont appris à connaître l'amour de Christ et l'ont fait habiter dans nos cœurs. Avant cela, nous vivions dans une profonde ignorance ; maintenant nous nous réjouissons dans la lumière de l'Evangile. Nous sommes encore bien faibles et mauvais ; veuillez cependant ne pas nous rejeter, mais prier le Père de notre Seigneur Jésus-Christ pour que sa cause soit honorée parmi nous comme elle l'est parmi vous. Nous savons que vous priez pour nous, mais par cette lettre nous vous supplions de le faire encore avec plus de ferveur. »

D'un autre côté, le Rév. H. Stern, que la Société emploie dans les mêmes contrées à répandre les Saintes-Écritures surtout parmi les juifs, ou Fellaschas, comme on les appelle dans ce pays, écrit que jamais, dans les autres contrées de l'Afrique ou de l'Asie qu'il a parcourues, il n'a vu les Écritures recherchées et demandées avec une telle ardeur. « Les Fellaschas, en particulier, dit-il, paraissent avoir véritablement faim et soif de la Parole du Dieu vivant. J'en ai vu plusieurs nous suivre des journées entières, à travers les montagnes ou dans des marais insalubres, en nous criant du matin au soir : *Abiet, Ketab Schudus ! Abiet, Ketab Schudus !* (Maître, le saint Livre ! Maître, le saint Livre !) »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Un pasteur d'origine nègre, le révérend Crummel, qui a pris ses degrés à l'Université de Cambridge, remplit, depuis quelques années, les fonctions de professeur de sciences morales au collége de Monrovia, capitale de la colonie de Libéria. Se trouvant dernièrement en visite à Londres, il y a donné d'intéressants détails sur l'influence que cette colonie paraît destinée à exercer sur l'évangélisation de l'Afrique. On pénètre de là dans l'intérieur du continent par quatre grands cours d'eau. Ces voies de communication amènent chaque année dans la colonie un grand nombre de nègres, appartenant à la nation des Mandingues ou à d'autres tribus, qui se montrent généralement assez accessibles à la prédication de l'Evangile. Le chiffre des esclaves libérés qui ont trouvé un refuge dans la colonie est de 15 à 20,000, et l'on compte parmi eux beaucoup de chrétiens aussi zélés que sincères.

PALESTINE.

On a ouvert récemment en Angleterre une souscription dont le but est d'aider à construire un temple protestant à Nazareth. A la suite d'une œuvre missionnaire commencée en 1850 dans cette localité et dans les environs immédiats, on y compte déjà plus de 150 protestants et trois écoles y fonctionnent avec un assez grand nombre d'enfants. Quoique généralement pauvres, les protestants de Nazareth ont contribué d'une manière proportionnellement abondante pour la construction projetée.

Plusieurs autres villages de l'ancienne Galilée, entre autres ceux de Jafa, de Keuel, de Kama et de Schefa Amar, renfer-

ment un certain nombre de protestants, qu'on peut évaluer à 250, — ce qui porte à 400 au moins le chiffre des chrétiens évangéliques de la contrée. Un missionnaire, deux catéchistes et trois maîtres d'école sont à l'œuvre dans ce champ de travail.

INDE.

Un journal qui se publie en langue indostane annonce que quelques riches Indous de Calcutta, de Bénarès et de plusieurs autres villes du nord, voyant avec un vif déplaisir les succès toujours croissants des missionnaires évangéliques, ont conçu le projet de former une Société de Missions rivale, ayant pour objet spécial de combattre le christianisme et de retenir les indigènes dans les liens de leur antique foi. Si cette institution parvient à vivre, dit le journal, elle pourra dans quelques endroits donner naissance à des conflits, mais elle n'aboutira certainement qu'à faire mieux ressortir la puissance de l'Evangile, en révélant les craintes qu'il inspire à ses adversaires.

— Sur les trente millions d'enfants que l'Inde entière peut compter, il en est environ 227,000 qui fréquentent des écoles anglaises, savoir : 127,000, les écoles fondées par le gouvernement, et 100,000 environ, les établissements missionnaires. Un journal de Calcutta, le *Friend of India*, prouve par des chiffres positifs que proportionnellement l'éducation coûte beaucoup plus cher dans les écoles du gouvernement que dans celles des missions.

UN TÉMOIGNAGE RENDU A LA BIBLE.

En présence du développement que prennent les travaux missionnaires dans le nord de l'Inde, les sectateurs les plus

fanatiques du système brahmanique s'effraient. La Bible, traduite dans les nombreux dialectes du pays, se répand ; elle est lue dans les écoles, beaucoup d'Indous encore païens commencent à la goûter, et l'opinion s'établit peu à peu que ce livre est destiné à régler les croyances et la vie du peuple indou. Dernièrement un journal du Bengale, intitulé *le Sanjjana Ranjana* et rédigé par des païens, s'exprimait sur ce sujet d'une manière remarquable. « La Bible, disait-il, est le meilleur, le plus excellent des livres anglais. On ne saurait, dans cette langue, trouver son pareil. Comme dans la canne à sucre chaque nœud, depuis les racines jusqu'à l'extrémité de la plante, est plein de douceur, chaque page de la Bible est remplie des plus précieuses instructions. Un fragment de ce livre apprendra plus de saine morale que des milliers d'autres écrits sur le même sujet. Pour ceux qui étudient la langue anglaise dans le désir de gagner de la sagesse, aucun livre n'est plus digne d'être lu que la Bible. »

CHINE.

Il y a une dizaine d'années que cinq missionnaires fixés à Schang-haï se formèrent en comité pour travailler à une traduction complète de la Bible en langue chinoise. De ces savants sinologues, trois furent forcés de se retirer bientôt pour cause de maladie, et dernièrement nous avons annoncé la mort du quatrième, le Rév. M. Bridgman. Le dernier survivant, qui est le Dr Sampson Culbertson, n'en a pas moins continué sa tâche, et aujourd'hui on annonce qu'il l'a heureusement terminée. Le but principal qu'on s'est proposé dans cette version nouvelle est la reproduction la plus exacte possible du sens des Ecritures, et pour y arriver, dans un idiome aussi difficile que le chinois, il a fallu se livrer à des travaux dont on ne saurait savoir trop de gré

aux auteurs et en particulier au Rév. M. Culbertson. Plusieurs lettrés chinois, soigneusement choisis par les traducteurs, ont pris, sous leur direction, une part active à ce long labeur. Tous les chrétiens se réjouiront d'apprendre l'achèvement d'une telle entreprise, en se rappelant que la langue chinoise est celle d'un tiers au moins de la grande famille humaine.

MORT D'UN MISSIONNAIRE.

L'intéressante mission d'Abbéokuta, que nos lecteurs connaissent depuis longtemps, vient de perdre un de ses directeurs les plus capables et les plus zélés. Le Rév. Thomas King, que pleure l'Eglise nègre d'Egbein, y exerçait le pastorat depuis plusieurs années, à la grande édification des fidèles et pour la conversion de beaucoup d'âmes. Il avait traduit dans la langue du pays diverses portions de l'Ecriture sainte, des catéchismes et plusieurs autres écrits. Tout le monde l'aimait, l'honorait, et sa perte a été sentie comme celle d'un serviteur de Christ, aussi dévoué que fidèle et plein d'affection pour tous. Ses obsèques ont eu lieu en présence d'une foule immense, unanime à exprimer les regrets les mieux sentis sur cette mort prématurée.

N'oublions pas d'ajouter que le Rév. King était nègre, originaire des environs mêmes d'Abbéokuta, et qu'il avait été un de ces pauvres esclaves que les croiseurs anglais arrachent à la traite. L'Evêque anglican de Sierra Leone l'avait ordonné prêtre, il y a quelques années.

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine-au Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

RÉSUMÉ DES DERNIÈRES NOUVELLES.

Sécheresse et famine au sud de l'Afrique. — Baptêmes à Morija. — Libéralité des chrétiens de Thaba-Bossiou. — Arrivée de M. Jaques au Sénégal. — Départ de M. et Mme Perrelet pour l'Ile de France.

Paris, 6 février 1863.

Une sécheresse sans exemple continue à répandre la consternation dans presque toute l'étendue de l'Afrique méridionale. Nous avons déjà fait mention de cette calamité, mais nous étions loin d'en soupçonner l'intensité et les terribles effets. Nous pouvons maintenant juger de ce qu'elle est par les lignes suivantes de M. Lemue :

« Depuis six mois nous n'avons pas été favorisés d'une seule ondée. Au lieu de pluie nous avons des tourbillons de poussière. Aussi tout le pays est brûlé. Il n'y a plus trace de végétation ; bœufs, chevaux, moutons périssent par milliers. Les sables s'amassent par monceaux comme ferait la neige dans nos climats d'Europe. La faim commence à se faire sentir partout. On a épuisé le Lessouto qui est, vous le savez, le grenier de l'Etat libre et d'une partie de la Colonie. Les fermiers hollandais s'y rendent encore avec des chariots remplis de moutons vivants, qu'ils font transporter ainsi parce qu'ils ne peuvent presque plus marcher. Ils ont en outre

des charrues et des marchandises de toute sorte au moyen desquelles ils espèrent induire les Bassoutos à se défaire des grains qui leur restent. Les denrées ne peuvent plus arriver des ports de mer faute de moyens de transport. Des wagons chargés restent sur les grandes routes parce que les attelages ont péri. Un homme entreprenant a essayé de ravitailler la ville de Hope-Town en proie à la famine, il y a perdu quatre-vingts bœufs de trait. Il avait été décidé que nous aurions ici, en janvier prochain, notre conférence annuelle à Carmel ; il a fallu y renoncer à cause de la disette et il est douteux qu'aucun frère puisse la recevoir chez lui ; on parle d'ajourner indéfiniment cette réunion.

« Les missionnaires ont senti le besoin de consacrer plusieurs jours à l'humiliation et à la prière, persuadés qu'ils sont que ce fléau ne vient pas à l'aventure, mais qu'il est une juste rétribution des iniquités des habitants du pays. Les scandales ont été fréquents pendant ces dernières années. Il y a peu de congrégations qui n'aient pas à déplorer la chute de quelques-uns de leurs membres. La cupidité, les spéculations effrénées, la duplicité vicient de plus en plus la société ; Dieu ôte aux hommes les biens qu'ils affectionnent aux dépens de leur nature immortelle.

« Les jours d'humiliation mis à part pour nos troupeaux touchent à leur fin ; la voix des prophètes qui menace les impénitents s'est fait entendre ; des prières touchantes sont montées vers le Père des miséricordes, nous attendons sa délivrance. Quoiqu'il fasse, il est juste ; à nous seuls soit la confusion de face.

« Ceux qui ont émigré d'ici n'ont pas été plus heureux que ceux qui sont restés. Il leur en est advenu comme à Elimélech et à Nahomi, au pays de Moab. Le vide qu'ils ont fait en nous quittant s'est peu à peu rempli. La semaine dernière encore plusieurs familles de Béthulie se sont retirées ici, d'autres voudraient suivre cet exemple, mais les

moyens d'existence manquent. Vu le nombre des habitants actuels, les membres de l'Eglise sont en moindre proportion que par le passé. Je ne m'en plains pas : n'est-ce pas Dieu qui nous envoie des gens du dehors pour les instruire dans ses voies ? Comment cette population subsistera-t-elle pendant les jours de famine qui avancent à grands pas ? Dieu seul le sait ; nous savons que tout ce qu'il fait est bon ! »

Les effets du fléau que M. Lemue décrit d'une manière si navrante ont été moins sentis dans le haut paÿs occupé par les Bassoutos. Ce peuple, essentiellement agriculteur, a du reste en général des grains en réserve pour une ou deux années. Cependant là aussi l'avenir paraissait bien sombre. Les blés semés en septembre et en octobre n'avaient point encore germé vers la fin de novembre. Le lit du Calédon et ceux de ses nombreux affluents étaient complètement secs, chose qui, de mémoire d'homme, ne s'était jamais vue. Les païens et leurs chefs, après avoir eu recours aux *faiseurs de pluie* et à toutes les cérémonies usitées en pareil cas, s'attroupaient autour des missionnaires pour leur demander d'implorer pour eux la miséricorde de Dieu. Au moment où l'on nous écrivait, il venait de répondre aux prières de ses serviteurs par quelques ondées rafraîchissantes qui auront été, nous l'espérons, le commencement de la délivrance. Les circonstances dans lesquelles ce retour de la faveur divine s'est produit étaient de nature à vivement impressionner les populations.

M. Mabille préparait depuis quelques temps, à Morija, plusieurs néophytes à leur réception dans l'Eglise. Dieu lui ayant récemment accordé un enfant, il eut l'idée de faire coïncider le baptême du nouveau-né avec celui des adultes qui demandaient à faire publiquement profession de la foi chrétienne. Les pasteurs de Hermon et de Thaba-Bossiou furent invités à cette fête. Les indigènes y accoururent, au nombre d'environ 400, demandant que, dans cette occasion

solennelle, on n'oubliât pas les souffrances du pays. Un ouragan épouvantable, fruit de la sécheresse, venait d'emporter le toît encore tout neuf et en apparence très solide du temple de Morija, et cette dispensation douloureuse avait puissamment contribué à accroître l'humiliation des cœurs. On se réunit sous les arbres du vaste jardin de la cure, près du tombeau de la fidèle servante de Christ dont la petite fille allait être introduite dans l'Eglise avec vingt-et-un nouveaux rachetés du paganisme. La cérémonie fut on ne peut plus touchante. Le soleil dévorait la terre de ses feux, mais nul n'y faisait attention en ce moment. M. Jousse adressa de sérieuses paroles à la multitude ; M. Mabille baptisa les catéchumènes, puis M. Dyke prenant tour à tour dans ses bras sa nièce et quelques petits noirs, nés en même temps qu'elle, les consacra au Seigneur en leur appliquant le symbole de l'alliance évangélique. De ferventes prières d'intercession montèrent vers le trône de grâce. Dans l'après-midi, quelques centaines de membres de l'Eglise s'approchèrent de la table sainte avec leurs pasteurs. C'est alors que le ciel se couvrit de nuages et que l'on entendit tomber sur le sol calciné quelques gouttes qui bientôt se transformèrent en une pluie délicieuse. Le lendemain et le surlendemain ce bienfait fut renouvelé !

La disette n'a pas empêché les chrétiens de Thaba-Bossiou de penser aux besoins de la Société qui leur a envoyé la parole de vie, ils ont même déployé une libéralité beaucoup plus grande que celle dont ils avaient fait preuve dans des temps d'abondance. « Cette année, » écrit M. Jousse, la collecte a produit 520 fr., somme entièrement fournie par les membres de l'Eglise, à l'exception de 72 fr. qui proviennent d'étrangers. Une femme me disait en m'apportant deux corbeilles de blé : « J'avais cultivé un petit champ dont le revenu devait être consacré au Seigneur, mais le bétail a fait invasion dans ce champ et en a détruit le produit; néan-

moins c'est avec plaisir que j'apporte cette offrande. » C'était environ la dixième partie de sa propre récolte. Une autre femme est allée plus loin dans sa générosité. Son champ n'avait rapporté que deux corbeilles de blé ; elle m'a remis les deux corbeilles, puis elle s'est mise à aider dans les travaux de la moisson de plus fortunés qu'elle, qui lui ont donné à peu près ce qui lui est nécessaire pour l'année. Notre vieille aveugle Lucia, qui depuis longtemps ne va plus travailler aux champs et qui vit en quelque sorte de la charité publique, a voulu, elle aussi, faire offrande au Seigneur d'un panier de blé. Un vieillard qui demeure à cinq lieues environ de la station, entra un samedi soir dans mon cabinet et jetant sur mon bureau une pièce d'or de 25 fr., il me dit : « Voilà l'offrande d'un vieux pécheur ! » En général ce sont les plus pauvres qui ont donné avec le plus d'empressement et de joie ; serait ce peut-être qu'ils sentent plus profondément tout ce que le Seigneur a fait pour eux ! « Puisse l'exemple de nos frères de Thaba-Bossiou n'être point perdu pour nous dans les temps difficiles que nous traversons ! Sachons comprendre que si la main du Seigneur nous appauvrit, c'est afin de rendre la nôtre plus libérale. »

Nous sommes heureux de pouvoir apprendre aux amis de notre œuvre que M. Jaques est arrivé à sa destination, dans le Sénégal. Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans son voyage, c'est l'extrême facilité avec laquelle il s'est effectué. Notre frère nous écrit de Saint-Louis, en date du 17 décembre : « la main paternelle du Seigneur n'a cessé de me protéger et de me garder de la manière la plus évidente. — J'ai d'abord eu la douceur de passer ma dernière soirée en France au milieu des excellents amis et frères de Bordeaux, qui s'étaient réunis pour me faire leurs adieux et offrir à Dieu des prières en ma faveur. Plusieurs d'entre eux m'ont accompagné jusqu'au vaisseau ; leurs paroles pleines d'affection et d'espérance ont été un baume précieux pour mon

cœur. Dès le début le Seigneur m'entourait de sa plus tendre sollicitude.

« Je n'ai eu qu'à me louer des procédés des trois personnes qui occupaient la même cabine que moi. J'ai bientôt fait la connaissance d'une jeune dame, fiancée à un missionnaire de la Société de Bâle, établi près de Rio-Janeiro, et qui allait, accompagnée de sa mère et de son beau-père, rejoindre son futur époux. Les relations chrétiennes que j'ai pu entretenir avec ces personnes ont été fort douces et n'ont pas peu contribué à soutenir notre moral.

« La mer a été moins mauvaise qu'on n'aurait pu s'y attendre, vu la saison avancée. Un relâche à Lisbonne a fait agréablement diversion à la monotonie du voyage.

« Nous sommes heureusement arrivés, le 7 décembre, à Saint-Vincent, où j'ai dû changer de navire, mais pour y gagner plutôt qu'y perdre.

Saint-Vincent est une île, ou plutôt un assemblage confus de rochers et de montagnes abruptes, sans verdure et sans vie. La végétation s'y compose de quatre palmiers que l'on a plantés devant l'unique hôtel de la bourgade de Saint-Vincent et que l'on entretient à force de soins et d'arrosements. La population noire ou mulâtre est peu agréable et a une assez mauvaise réputation.

« Parti de Saint-Vincent le 9, nous avons cotoyé la plupart des îles du Cap-Vert, et le 12, par une mer magnifique, nous sommes arrivés à Gorée, de grand matin. J'avais été indisposé la veille, mais je pus me lever et mettre la dernière main à mes préparatifs; puis je montai sur le tillac, le cœur plein de je ne sais quelle émotion mêlée d'inquiétude à la pensée de voir cette côte africaine où Dieu m'appelle à le servir. »

« Gorée est un îlot en forme de croissant, défendu à chaque extrémité par un fort en pierres et en briques. Au milieu, des maisons blanches et à terrasses sont disposées

sans beaucoup de régularité, ce qui donne à la ville un aspect assez pittoresque. Je ne pus descendre à terre, occupé que j'étais de mon bagage. Tout avait été arrangé d'avance pour mon trajet de Gorée à Saint-Louis, en sorte que je n'eus qu'à passer du « Télémaque » sur le « Grand Bassom, » petit navire de guerre où je me suis trouvé en très nombreuse compagnie. Le lendemain, grâce à la tranquillité de la mer, nous avons pu atteindre l'embouchure du Sénégal, entre huit et neuf heures du matin. La barre était excellente, nous l'avons franchie sans encombre et sommes entrés dans l'étroit chenal par lequel s'écoulent les eaux du fleuve. A dix heures et demie, nous saluâmes Saint-Louis, dont nous avions aperçu de loin les blanches maisons. Saint-Louis paraît au premier abord une ville mauresque; les maisons y sont à terrasses, avec une grande cour carrée intérieure; les rues sont larges, tirées au cordeau; des palmiers et des cocotiers balancent dans les airs leurs cîmes touffues.

Dès mon arrivée, je suis allé voir le gouverneur qui m'a fait le plus excellent accueil.

Je vais me mettre immédiatement à l'étude du oualof et continuer celle de l'arabe.

« Ma santé est, grâce à Dieu, excellente. La température est très supportable, en ce moment, et varie entre 22° et 24° centigrades, dans ma chambre. La seule chose désagréable est un vent d'est qui souffle jusqu'à une ou deux heures de l'après-midi, et qui est chaud et sec.

« Continuez à soutenir de vos prières votre jeune missionnaire, qui sent bien vivement sa faiblesse et le besoin d'une puissante bénédiction d'en haut! »

A ces prières, qui ne seront point refusées à M. Jaques, nous demanderons à nos frères en la foi d'en joindre d'autres pour deux nouveaux ouvriers qui, dans quelques jours, vont quitter l'Institut des Missions pour entrer dans la moisson du

Seigneur. M. et Mme Perrelet s'embarqueront le 25 de ce mois, au Havre, pour l'Ile de France. Ils vont prêter le secours de leur ministère à MM. Lebrun, père et fils, dont nos lecteurs doivent se rappeler les appels pressants et réitérés. Nul de nous ne peut voir, sans une vive satisfaction, notre Société contribuer à l'avancement du règne de Dieu dans des lieux dont le nom seul suffit pour réveiller quelques-unes des impressions les plus vives et les plus ineffaçables de notre enfance. Aux charmes dont les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre l'ont entourée, l'Ile de France joint, pour le missionnaire, les attraits d'une œuvre extrêmement importante. Aux milliers de nègres et de mulâtres nés dans la colonie, et parlant notre langue, se sont ajoutés, depuis quelques années, des Coulies de l'Inde, des Malgaches et des représentants de presque toutes les tribus africaines échelonnées le long des côtes du golfe de Mozambique. Si l'on voulait fonder une institution, destinée à fournir des évangélistes indigènes aux peuplades de l'Afrique orientale, c'est à l'Ile de France qu'il faudrait l'établir. Cette pensée, qui nous est souvent venue, se réalisera, nous l'espérons, un jour. On sait quel avantage M. de Froberville a tiré, pour ses études sur les races ostro-nègres, de la rencontre, dans cette île, des types et des idiomes les plus variés.

M. et Mme Perrelet partent aux frais et seront au service d'une Société de Missions locale, qui doit sa formation à la Société des Missions de Londres. Mais en sacrifiant les liens officiels qui l'unissaient à un missionnaire, qu'il se sent heureux d'avoir préparé pour l'œuvre de Dieu et qui a tout son amour et toute son estime, le Comité directeur a l'assurance que rien ne saurait rompre ou relâcher les liens moraux et fraternels qui l'attachent à lui.

Un extrait d'une lettre que M. Casalis a récemment reçue

de M. Jean Lebrun donnera quelque idée de l'impatience avec laquelle M. Perrelet est attendu :

« Merci de la bonne nouvelle que nous apporte votre lettre. Hier au soir, l'Eglise s'est réunie et a été unanime à bénir le Seigneur tout d'abord de ce qu'il a enfin exaucé nos prières, puis à vous témoigner sa profonde reconnaissance pour le vif intérêt que vous prenez à notre œuvre.

« N'oubliez pas, je vous en prie, de remercier bien sincèrement le Comité de la Société des Missions pour cette touchante marque d'amour fraternel et de sympathie chrétienne.

« Notre frère, M. Perrelet, sera un lien entre nous et nos chères Eglises de France, et nous ne doutons pas que vous ne vous intéressiez toujours, par son intermédiaire, à l'œuvre de l'évangélisation de l'Ile de France.

« Mon pauvre père, accablé d'infirmités, ne peut plus s'occuper de rien. Heureux de le posséder encore au milieu de nous, nous demandons instamment au Seigneur de nous donner de le prendre toujours comme exemple de ce qu'il faut être et de ce qu'il faut faire pour être à la hauteur de la vocation que Dieu, dans son amour, nous a adressée.

« Depuis que je vous ai écrit, mon frère et collègue, que vous connaissez, a eu une attaque d'apoplexie. Tout le côté droit de son corps est paralysé. Sa langue, qui l'était aussi, est un peu dégagée. La convalescence sera longue. Que Dieu veuille avoir pitié de lui et de nous! »

Vous comprendrez qu'à côté des soucis et des embarras que me suscite sa maladie, je doive être accablé de travaux et ne savoir comment satisfaire à tout. Jugez comme votre lettre est venue à propos dissiper mes plus douloureuses prévisions. Que Dieu est bon! »



MADAGASCAR.

RADAMA II ET UN AMI DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Au moment où un si grand intérêt s'attache à tout ce qui concerne Madagascar et son souverain, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant un incident qui vient de nous mettre en rapport direct avec Radama II.

L'un des plus chauds amis de l'œuvre des Missions, M. Ernst, de Paris, a eu l'heureuse idée de témoigner sa sympathie au jeune roi des Hovas en lui envoyant un très beau microscope solaire. Ce présent était accompagné de la lettre suivante :

Paris, 12 août 1862.

« Roi Radama,

« Les missionnaires de la Société de Londres vous remettront un microscope solaire de la part d'un ami dévoué de l'Evangile qui demeure à Paris. Son nom est M. Ernst. Il s'occupe de la confection d'instruments destinés à la marine et aux ingénieurs. Mais ses pensées s'élevant plus haut que ce travail, il s'intéresse surtout à l'avancement du règne de Dieu dans le monde.

« Ayant appris votre heureux avènement au pouvoir et le noble emploi que vous faites de votre autorité pour protéger et encourager ceux de vos sujets qui désirent servir Dieu, d'après les enseignements de sa sainte Parole, il a désiré vous témoigner sa vive sympathie et vous exprimer ses vœux pour votre prospérité, en vous offrant un microscope solaire. Cet instrument, dont vous voudrez bien permettre aux missionnaires de faire l'essai devant vous, a la propriété de grossir immensément les plus petits objets, et de montrer avec quelle sagesse Dieu a créé toutes choses, quels

soins il a donnés même à la formation des organes d'insectes qui sont presque imperceptibles pour l'homme.

« Veuillez agréer cet instrument comme l'hommage d'un chrétien qui prie pour vous et pour votre peuple, et qui demande à Dieu de faire de Madagascar le séjour de la paix, de la vérité et d'une civilisation basée sur l'Evangile.

« Agréez, Sire, les vœux que fait aussi pour vous celui qui vous adresse ces lignes, et qui, après avoir annoncé le salut aux peuplades de l'Afrique méridionale, pendant vingt-trois années, consacre maintenant le reste de ses jours à former des missionnaires. Dieu vous protége et vous bénisse ! »

E. Casalis.

A cette lettre, le directeur de la maison des Missions vient de recevoir la réponse suivante, écrite en anglais, d'une très belle main, dans un style clair, généralement bon, mais avec quelques incorrections qui montrent que le secrétaire de Radama n'a été aidé par aucun Européen.

Antananarivo, 29 novembre 1862.

Monsieur,

Le roi de Madagascar m'a chargé de vous informer qu'il a reçu, par l'entremise de M. Ellis, le doyen des missionnaires de la Société de Londres, le précieux microscope solaire que M. Ernst a envoyé à Sa Majesté.

Les produits de la science et des arts qui peuvent contribuer à faire mieux comprendre les œuvres étonnantes de Dieu dans l'immense étendue de la création, et à établir chez nous une civilisation basée sur les Ecrits sacrés, sont tout particulièrement agréables à Sa Majesté. Elle m'a chargé d'envoyer, par vous, ses plus vifs remercîments à M. Ernst, pour le magnifique et très instructif instrument

dont il lui a fait présent, et pour les vœux sincères qu'il fait pour la prospérité de Madagascar.

Recevez aussi, vous-même, les remercîments de Sa Majesté pour les sentiments d'amitié et de bienveillance que vous lui avez exprimés.

Signé : RAMAMRAKA,

premier secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères.

La lettre porte un sceau, dont le champ présente un aigle couronné, aux aîles à demi déployées; on lit à la légende : *Ministre Any Ny Vahing avy any Andafy* (*Madagascar.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

LES MISSIONS DU TRAVANCORE. — ESCLAVES ET BRAHMINES.

(Deuxième article.)

Les trésors de la grâce libéralement ouverts à de pauvres esclaves, à de misérables parias, déshérités de tout ce que les hommes aiment et recherchent sur la terre, offrent un de ces spectacles auxquels on ne s'arrache qu'avec peine (1). Qu'il nous soit permis d'ajouter encore deux traits à ceux que nous avons déjà fait passer sous les yeux de nos lecteurs.

« Elisabeth, l'une de nos esclaves converties, écrit un des missionnaires, vient d'être mise en possession d'une de ces

(1) Voir notre dernière livraison, janvier 1863, page 17 et suivantes.

demeures célestes que Christ a promises aux siens. Elle avait eu à souffrir beaucoup pour sa foi. Un soir, on la lia au tronc d'un arbre, avec menaces de mort, si le lendemain matin elle refusait encore de renoncer Christ. Pendant la nuit, une main amie vint couper ses liens. Elle s'enfuit alors aux montagnes, et, depuis, elle y est toujours restée, servant le Seigneur, parlant de ses miséricordes avec amour, et montrant par toute sa conduite que sa piété ne consistait pas en vaines paroles. Durant sa maladie, l'assurance d'être bientôt reçue dans la maison de son père céleste entretenait dans son âme une patience et une joie parfaites. C'est dans ces sentiments qu'elle nous a quittés. »

« Nous avons, dans le district de Pallam, écrit-on encore, quatre esclaves qui ne sont arrivés au baptême qu'en passant par le feu. La constitution physique de l'un d'eux en a été atteinte au point de ne laisser aucun espoir d'une guérison complète. Traîné un jour dans la jongle, il y fut impitoyablement battu et laissé pour mort. Deux jours après quelques-uns des nôtres passant sur le théâtre de ces violences, l'y trouvèrent respirant encore, et eurent beaucoup de peine à le transporter jusqu'ici. Depuis lors, nous avons pu le baptiser, et, malgré son état de faiblesse, il est un de ceux qui, par motif de conscience, ont cru devoir retourner se mettre à la disposition de leurs anciens maîtres. Une telle preuve de droiture aurait dû désarmer ces bourreaux; mais il n'en a rien été. Ceux de ses compagnons de service, qu'il cherche à évangéliser, sont, comme lui, journellement soumis à des épreuves de tout genre. On leur retranche à chaque instant une partie de leurs aliments, déjà si misérables ; on les prive de toutes les douceurs qu'ils parviennent à se procurer, et plusieurs ont été cruellement fustigés à diverses reprises. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, rien ne réussit à les détourner de la voie droite qu'ils ont embrassée. De personne, peut-être, on ne peut mieux que d'eux, affirmer qu'ils ac-

complissent le précepte apostolique de « posséder leur âme par la patience. »

Mais si c'est une des gloires de l'Evangile que d'être ainsi prêché aux pauvres, les riches et les grands n'en sont pas pour cela privés. Les sept ou huit mille chrétiens indigènes que renferme aujourd'hui la Travancore (1) appartiennent, par leur naissance, à toutes les classes sociales. Il se trouve parmi eux des anciens chrétiens syriens ou de saint Thomas, assez nombreux dans cette partie de l'Inde ; d'autres sont d'origine mahométane; il y a des Indous de toutes les castes, des Chogans, des Soudras, des Nairs, et, enfin, il y a des Brahmines. Nous ne parlerons ici que des derniers. Passer des esclaves aux Brahmines, c'est franchir d'un seul bond tous les degrés de l'échelle sociale dans l'Inde, mais c'est en cela même que gît l'éloquence du contraste que nous voulons faire ressortir.

Les traits caractéristiques les plus généraux de cette caste hautaine sont bien connus. Sortis, suivant les schasters, du cerveau de Brahma, les Brahmines (2) se donnent pour les seuls dépositaires, interprètes et gardiens des traditions religieuses. A ce titre, ils réclament toute espèce de priviléges, soit temporels, soit spirituels, et sont si bien parvenus à faire admettre ces prétentions par toutes les autres castes, qu'aucun Indou païen n'oserait les leur contester.

A ces traits communs à toute leur caste, les Brahmines du

(1) Ces chiffres ne s'appliquent qu'aux missions de l'Eglise établie d'Angleterre. Ils s'élèveraient de beaucoup si nous pouvions y joindre les résultats, très réjouissants aussi, des travaux de la Société des Missions de Londres.

(2) Ou Brahmanes, comme les appellent plus volontiers les écrivains français. Brahmines est le mot anglais. Nous ne l'en conservons pas moins, non-seulement parce qu'il a toujours été employé dans cette feuille, mais encore parce que prononcé à la manière anglaise, il se rapproche davantage du mot indou.

Travancore, qu'on désigne plus souvent sous le nom de Nambouris, joignent quelques particularités qui leur sont propres. Regardés comme la noblesse du pays, ils possèdent la plus grande partie du sol cultivé, et vivent presque tous dans leurs terres, dont il est très rare de les voir se défaire. Moins foncés en couleur que le reste de la population, et doués généralement d'une figure et d'un port majestueux, ils se dispenseraient de porter le célèbre cordon brahminique qu'on les reconnaîtrait encore parmi tous. Mais, dédaigneux par principe de toute industrie et de tout commerce, ils passent généralement leur vie dans la mollesse, et, sauf les cas où l'on essaye de porter atteinte à leurs priviléges, ils ne s'occupent que très médiocrement des choses qui se passent autour d'eux. Aussi les missionnaires sont-ils rarement exposés, comme le sont ceux des autres parties de l'Inde, à les trouver en face d'eux dans les discussions publiques, la bouche pleine d'injures, ou tout au moins d'arguments subtils. La littérature sacrée de l'indouisme leur est généralement étrangère, et il en est beaucoup qui ne savent pas même lire. Leurs femmes, soumises à une réclusion presque complète, sont plus ignorantes encore, si possible. On ne les voit jamais sortir de chez elles, pour se rendre dans les temples ou au bain, sans s'abriter sous un vaste parasol qui les dérobe aux regards, et sans être précédées d'une femme de caste inférieure, chargée d'intimer aux passants l'ordre de s'éloigner du chemin qu'elles parcourent.

On évalue à 14,000 environ le nombre des Nambouris répandus dans le Travancore et dans le royaume limitrophe de Cochin.

Avec des mœurs telles que celles qu'on vient de voir, il est facile de comprendre que les Brahmines du Travancore n'offrent que peu de prise à la prédication de l'Évangile. Mais la charité chrétienne est persévérante autant qu'ingénieuse, et les effets de la foi sont saintement contagieux. En

dépit de tous les obstacles, le mur d'enceinte que la superstition, l'orgueil et l'inertie ont élevé autour des Nambouris a du, sur plusieurs points déjà, livrer passage à la force toute-puissante de Christ. A peu près toutes les congrégations chrétiennes du Travancore comptent aujourd'hui dans leurs rangs quelques représentants de cette noblesse du pays. Rarement le baptême s'administre à un certain nombre de néophytes sans que la désignation d'ancien brahmine puisse être accolée aux noms de plusieurs d'entre eux, et les moyens dont Dieu s'est servi pour les attirer à son Fils sont souvent admirables. C'est à une conversion de ce genre que nous consacrerons le reste de cet article.

Dans le courant de l'été dernier, le Rév. M. Peet, de Mavelikara eut le bonheur de baptiser une famille brahmine tout entière. Laissons-le raconter lui-même les particularités de cette belle victoire de la foi :

« Les ancêtres de ces néophytes, dit-il, étaient originaires du Tinevelly, mais étaient depuis longtemps venus s'établir dans le Travancore. La famille se compose du père, de la mère, de trois fils adultes déjà mariés, et de trois autres fils encore enfants. Les femmes de deux des fils aînés vivent maintenant chez leurs parents. On verra plus loin l'histoire de celle du troisième :

« Ces gens jouissaient dans le pays d'une excellente réputation. Des informations très minutieuses que j'ai du prendre, il n'est rien sorti qui ne fût à leur avantage. Depuis leur conversion, on n'a pas manqué de dire d'eux, comme autrefois de saint Paul, qu'ils avaient perdu le sens ; mais du reste rien que des louanges. La mère passait pour être une femme remarquablement douce, très charitable, et on ne parle du fils aîné, même depuis son baptême, qu'en l'appelant *Wydeya Kutti*, c'est-à-dire, l'enfant sage.

« Au point de vue humain, c'est à la mère qu'est due la conversion de la famille entière. Cette femme n'a jamais

su lire, mais elle a une grande portée d'esprit et une décision de caractère peu commune.

« Dans son enfance elle avait été chargée de servir de guide à un vieux parent brahmine qui avait perdu la vue. Un jour que, dans une de leurs pérégrinations, un homme de caste infime s'était approché d'eux plus qu'il ne l'aurait du, la jeune fille laissa échapper un cri d'horreur ; le vieillard se contenta de faire une remarque dont sa compagne ne se rappelle pas les termes précis, mais qui laissa dans son esprit l'idée que la distinction des castes n'était qu'une imposture. Une fois reçue, cette impression ne s'effaça plus de sa mémoire. Après son mariage, d'autres événements la rendirent plus vive encore et conduisirent enfin notre sœur actuelle à se convaincre que tout le système brahminique n'était qu'un grossier tissu de fables, ridicule, insoutenable et surtout mortel pour les âmes. Mais par quoi le remplacer ? La pauvre femme, n'ayant plus ni foi, ni espérance, ni Dieu, tomba dans un tel état de tristesse et d'abattement que sa santé finit par en être altérée. Mais cela même lui fut un gain. Son mari, qui lui était tendrement attaché, s'alarma de cet état, en rechercha les causes, et sur les instances de la malade, consentit, il y a de cela deux ou trois ans, à se rendre avec elle à Trevandrum, capitale du royaume, pour y conférer de la religion avec les docteurs brahmines les plus célèbres du pays. Mais, après quelques entretiens, ces docteurs s'emportèrent, n'eurent plus pour arguments que des menaces ou des injures, et finirent par faire donner aux époux l'ordre de quitter la ville.

Peu de temps après, le mari se trouva fortuitement, comme diraient les gens du monde, mis en rapport avec des chrétiens indigènes. Ils lui parlèrent de leur foi et lui remirent quelques-uns de leurs livres. Ce fut pour sa femme comme un jet de lumière brillant tout à coup au sein d'une profonde nuit. Les dix commandements surtout frappaient l'attention

de la famille ; d'autres portions des Saintes-Écritures, puis, le *Voyage du chrétien*, par Bunyan, fortifièrent ces impressions, et, un jour, au sein du cercle domestique, la mère déclara qu'elle venait enfin de trouver ce qu'elle avait si longtemps cherché en vain. Tous les membres adultes de la famille, entraînés bientôt par elle, ou plutôt par l'Esprit d'en haut, se déclarèrent également convaincus. Un de mes dignes collègues, le pasteur indigène Kunneet fut alors consulté par eux. Il les instruisit, pria pour eux, avec eux, et le baptême que nous avons pu leur administrer, après un examen aussi consciencieux que satisfaisant, montre avec quelle puissance l'œuvre de la grâce s'est accomplie dans leurs âmes.

« Ce ne fut pas, du reste, sans passer par le creuset de l'épreuve qu'ils purent se joindre ainsi publiquement à nous. Les trois fils aînés y furent exposés les premiers. Un jour, on les avait vus entrer dans la maison missionnaire ; huit heures ne s'écoulèrent pas avant que le bruit de cet événement se fût répandu au loin, et en vingt-quatre heures un coup fut monté pour les arracher à notre influence. Quelques brahmines du voisinage intentèrent contre eux une accusation de vol. Ils furent en conséquence assignés à comparaître devant le magistrat du district. L'ayant appris, je les chargeai d'une lettre pour ce fonctionnaire ; mais, en route, des brahmines les arrêtèrent, et, les ayant enfermés, passèrent la nuit entière à essayer de les détourner de la foi. Le lendemain, il fallut cependant les conduire au tribunal. Là, le magistrat, homme tout dévoué à l'indouisme, ouvrit ma lettre, la brûla en prononçant contre le christianisme et contre moi des injures grossières ; puis, menaçant les trois frères des châtiments les plus terribles, il les fit conduire en prison ; mais là s'arrêta la poursuite. L'accusation de vol était tellement dénuée de base que, malgré qu'il

lui en coûtât beaucoup, l'Indou se vit, quelques jours après, forcé de leur rendre la liberté.

« Dès ce moment, la famille entière sollicita plus vivement qu'elle ne l'avait encore fait le privilége du baptême. Ce n'était pas faire preuve d'un médiocre courage. Rompre avec tout un passé, avec des préjugés si longtemps enracinés, avec tant d'avantages terrestres pour embrasser l'opprobre du Christ ! Seuls disciples de l'Evangile dans le lieu qu'ils habitaient, entourés de mahométans et de païens, les gens qui connaissent l'Inde païenne pourront seuls comprendre tout ce qu'ils eurent à supporter. Les disciples du faux prophète ayant inutilement tenté de leur faire embrasser le Coran, se moquèrent d'eux, leur disant qu'ils allaient tout simplement changer une idolâtrie contre une autre, et finirent par se montrer les plus ardents de leurs persécuteurs. Ainsi traqués et signalés à l'animadversion de tous, les pauvres gens n'osaient plus sortir de chez eux pendant le jour et faisaient, pour arriver jusqu à nous, un long détour qui les forçait à marcher toute une nuit.

« Outre sa part dans ces épreuves communes, le fils aîné eut à livrer un combat d'une nature plus douloureuse encore. Ce jeune homme, âgé d'environ vingt-cinq ans, était marié depuis quelques années à une charmante femme de sa caste, âgée de dix-sept-ans, et qu'il aimait beaucoup. Sous l'empire de ce sentiment, il avait, pendant des mois, fait tous ses efforts pour amener à sa nouvelle foi cette épouse chérie, dont il me disait un jour, en frappant sur l'un de ses bras : « Je l'aime plus que je n'aime cette chair. » Une autre fois, je le vis arriver chez moi pâle, défait, et plein d'angoisses. « Monsieur, me dit-il, ma femme et sa mère menacent de « se détruire elles-mêmes à cause de mon changement (on « sait que les Indous n'accomplissent que trop aisément ce « genre de menaces). Si elles le faisaient, en serais-je res- « ponsable devant Dieu? Quand j'essaye de raisonner

« avec elles ou de leur lire la Bible, elles mettent leurs « doigts dans leurs oreilles et me crient qu'elles brûleront « la Bible. Je leur réponds que si elles le font, le même feu « me consumera. Que dois-je faire? » — « Mon ami, lui « répondis-je, c'est bien sincèrement que je compatis à vos « épreuves. Une femme bien-aimée m'a quitté pour aller au « ciel, et je ne m'en consolerai complètement que lorsque « j'irai la rejoindre auprès du Seigneur. Mais il y a pour « tous des devoirs auxquels on ne saurait se soustraire. « Quand Dieu nous appelle à des sacrifices, quels qu'ils « soient, nous n'avons qu'une chose à dire, c'est : Que ta « volonté soit faite, Seigneur! » Développant ensuite cette idée et l'expliquant par divers récits des Saintes-Écritures, je lui en fis l'application directe et terminai en disant : « J'ai fini, mon frère ; Christ a déclaré que celui qui ne « renonce pas à tout pour le suivre ne saurait être son dis- « ciple; allez donc et faites ce que votre conscience vous « inspirera. » — « Tout cela, me répondit le jeune homme « en poussant un profond soupir, est parfaitement vrai. Je « vais aller tenter un dernier effort et s'il ne réussit pas « mieux que les précédents, je ferai mes adieux à la mère « et à la fille. » Après ces mots, nous priâmes ensemble et il partit. Je dirai ici, pour n'avoir pas à y revenir, que l'époux dut se résigner à être baptisé sans son épouse, mais que Dieu lui réservait néanmoins une grâce tant désirée. Deux mois après lui, la mère et la fille, gagnées par l'Esprit, ont aussi pu être admises dans l'Eglise, et elles y goûtent, l'une et l'autre une joie parfaite. La jeune épouse apprend maintenant à lire.

« Un autre des fils avait pour femme la fille d'un brahmine très influent et qui remplit au tribunal du district un emploi assez important. Cet homme, irrité au plus haut point du changement projeté par son gendre, le menaça de le faire arrêter et châtier sévèrement. Le jeune homme, un

peu effrayé, vint, quelques jours avant celui qu'on avait fixé pour le baptême, se cacher dans les environs de la mission. Mais bientôt sa conscience lui reprocha cet acte de faiblesse et dès le lendemain de son arrivée, je le vis, en plein jour, apparaître dans mon cabinet, la tête rasée, la *kudumbi* ou touffe de cheveux brahminique enlevée, le cordon sacré coupé, et la figure rayonnante de joie, comme celle d'un homme à qui des chaînes impatiemment supportées auraient été enlevées. Vivement ému de cet acte de courage, je mis la main sur la tête du jeune homme, le bénis avec chaleur, et, l'embrassant du plus profond de mon cœur, lui souhaitai la bien-venue au nom du Seigneur.

« Le jour du baptême arrivé, toute la famille reçut ce sceau de la foi en même temps que douze autres néophytes appartenant à des castes inférieures, nouvelle preuve de sincérité qui ne sembla leur coûter aucun effort. Le père prit le nom chrétien de Juste, la mère celui de Sarah, et les six fils ceux de Joseph, Jacob, Matthieu, Jean, Philippe et Samuel. La jeune épouse et sa mère, dont j'ai parlé plus haut, se nomment aujourd'hui Marie et Elisabeth.

« Après la cérémonie, qui fut particulièrement solennelle et pleine d'édification, le désir de soustraire pour quelque temps nos nouveaux frères aux haines féroces de leurs voisins, et en même temps de les instruire plus à fond encore, me les fit garder quelque temps chez moi, et ce séjour me procura les moyens de m'assurer encore mieux de la sincérité de leur conversion. On me saura gré d'en raconter encore une preuve, la plus significative peut être, de toutes celles que j'aurai rapportées.

« Quand tous les brahmines du pays eurent appris ce qui s'était fait et que la famille entière était logée chez moi, cette nouvelle fit sur ceux qui ne s'y attendaient pas l'effet d'un tremblement de terre. Ils ne prirent pas pour cela, comme on pourrait le croire, le parti de se tenir

plus éloignés de nous que par le passé. Nous les vîmes, au contraire, arriver tous les jours par groupes plus ou moins nombreux. Les uns voulaient voir par leurs yeux avant d'admettre que des brahmines si haut placés eussent pu se dégrader à un tel point. Les autres conservaient l'espoir de parvenir à défaire ce que nous avions fait. Plusieurs prétendaient et disaient hautement que je n'étais arrivé à mon but qu'au moyen de la magie. Magique, en effet était bien le procédé dont j'avais usé. J'avais montré à ces gens le Sauveur, puis le Saint-Esprit avait ouvert leurs yeux pour voir et leurs cœurs pour apprendre, au pied de la croix, à fuir la colère à venir! Y a-t-il, en dehors du christianisme, un pouvoir quelconque qui opère des effets plus *magiques* que ceux-là?

« Mais revenons. Parmi les premiers visiteurs qui se présentèrent se trouvait un vieux brahmine, parent assez rapproché des nouveaux chrétiens. C'était un homme bien placé dans le monde, comme on dit, et très disposé à faire grand bruit de sa position. Son but, en venant à nous, était, il ne s'en cachait pas, de faire honte à nos nouveaux disciples. Il demanda à les voir. Comme deux ou trois jours seulement s'étaient écoulés depuis le baptême, je ne savais trop si je devais épargner à nos amis l'ennui des visites de ce genre et pris en conséquence le parti d'aller demander au père et à la mère s'ils étaient disposés à se montrer. A cette question, le mari parut terrifié. Il me sembla le voir trembler et, en tout cas, un regard qu'il jeta sur sa propre personne me révéla ses pensées. Quoi! plus de Kudumbi, plus de cordon sacré, et se présenter dans cet état devant un brahmine respecté depuis si longtemps! Mais la mère eut bientôt pris son parti : « Mon ami, dit-elle, à quoi bon se troubler? S'il y a un opprobre à subir, mieux vaut aujourd'hui que plus tard. » Et tous deux se dirigèrent bravement vers la vérandah. Dès qu'il les aperçut, le vieux brahmine éclata en reproches et

en injures; mais, le père, complètement remis de son trouble d'un instant, lui répondit par une profession de foi aussi ferme que solennelle. La mère, prenant ensuite la parole, y ajouta un véritable cantique de louanges à la gloire de Christ et à la confusion des idolâtres. Le vieux brahmine en resta comme pétrifié. Il fit entendre quelques paroles confuses, essaya une timide réfutation, et finit par avouer que la vérité était de notre côté, en se bornant à ajouter que les Indous et surtout les brahmines qui l'embrassaient étaient des insensés de l'acheter au prix de tant des sacrifices. D'autres groupes, qui vinrent ensuite, fournirent à nos amis l'occasion de rendre de nouveau ce témoignage courageux à l'Evangile et à moi celle de dissiper quelques-unes des préventions qui, dans ce pays, s'opposent le plus à l'établissement du règne de Christ.

« Voilà un exemple des choses que le Seigneur fait parmi nous. Que toute la gloire lui en soit donnée ! »

RÉPUBLIQUE NÈGRE DE LIBÉRIA.

TRAVAUX ET DÉVELOPPEMENTS D'UNE MISSION.

En 1831 un navire américain déposa sur le sol de la république de Libéria, alors toute nouvelle, un certain nombre de nègres affranchis qui appartenaient à l'Eglise méthodiste épiscopale des Etats-Unis. Isolés sur cette côte lointaine et inconnue, ces pauvres gens se sentaient le cœur plein d'appréhensions, et ce fut en le suivant d'un long regard chargé de tristesse que, réunis sur le rivage, ils virent repartir le navire qui les avait apportés. Mais dès qu'il eut disparu à l'horizon, une voix se fit entendre au milieu du groupe : « Prions, » disait-elle, et aussitôt tous, tombant à genoux,

supplièrent le Seigneur de se souvenir des promesses faites dans sa parole aux âmes affligées qui implorent sa toute-puissante assistance.

Ce jour était un samedi. Le lendemain, après un service célébré en commun, la petite congrégation se demanda comment elle pourrait s'assurer le bénéfice d'une prédication régulière de l'Evangile. Tous furent d'avis que la seule chose qu'il y eut à faire était de s'adresser à l'Eglise-mère, et il fut décidé que l'un d'eux reprendrait le chemin des Etats Unis pour y porter l'expression de ce vœu.

En réponse à un appel si digne de considération, l'un des évêques américains désigna, pour aller organiser l'œuvre dont il s'agissait, le révérend B. Cox, pasteur pieux et dévoué, qui n'hésita pas plus à accepter la tâche que son évêque n'avait hésité à la lui imposer.

Un mot de lui montrera de quel esprit était animé ce pieux serviteur de Christ. Pendant qu'il faisait ses préparatifs de départ, un de ses collègues l'ayant rencontré lui demanda s'il était vrai qu'il fût sur le point de partir pour l'Afrique et s'il ne savait pas que c'était aller chercher une mort prompte et certaine. — « Oui, répondit avec chaleur le « futur missionnaire; oui je sais que je mourrai bientôt en « Afrique, mais j'espère que Dieu me permettra d'y arriver, « et s'il lui plaît après cela d'ordonner que mes os y soient « rendus à la terre, qu'importe? J'aurai, par ma mort « même, établi entre l'Afrique et notre Eglise un lien qui « ne se rompra plus jusqu'à ce que l'Afrique entière ait été « amenée à la connaissance de Christ. »

Parti pour Libéria dans ces saintes dispositions (c'était en 1832), le Rév. Cox ne tarda pas, en effet, à y subir l'influence meurtrière du climat; mais ses dernières paroles furent encore un cri d'espérance et de foi : « Que mille de « mes frères, s'écria-t-il, viennent tomber ici comme moi, « s'il le faut, mais que jamais, oh! que jamais l'Afrique ne

« soit abandonnée ! » Et ce vœu du pieux missionnaire est en voie de se réaliser. Onze de ce *millier de frères* qu'il voulait voir à l'œuvre, reposent maintenant à ses côtés dans le cimetière de Monrovia sans que l'œuvre ait été abandonnée, et sans que leur mort ait eu pour effet d'effrayer ceux que l'Eglise a successivement appelés à les remplacer.

Aujourd'hui la mission fondée par le Rév. Cox n'embrasse pas seulement la république de Libéria tout entière. Elle a pour champ d'activité, depuis le Cap du Mont jusqu'au Cap des Palmes, une étendue de côtes d'environ 200 lieues, et s'avance sur plusieurs points jusqu'à dix et quinze lieues vers l'intérieur du pays. Dans cette vaste circonscription 140,000 indigènes paraissent accessibles aux efforts de ses agents; l'œuvre, régulièrement constituée est devenue un diocèse qui a son évêque particulier et ses districts, divisés, suivant les usages méthodistes, en circuits et en stations. Le collége de la mission, à Monrovia, compte parmi les bâtiments les plus remarquables de cette capitale de la république et tout semble annoncer, pour un prochain avenir, des développements plus considérables encore. Les chiffres suivants donnent, des résultats obtenus en moins de 30 ans, une idée d'autant plus digne de remarque qu'il n'y figure pas un seul individu appartenant à la race blanche.

La mission compte 1 évêque, 26 pasteurs ou prédicateurs locaux, 1,392 membres de l'Eglise, et à l'époque du dernier récensement, 89 candidats au baptême. Les écoles de la semaine, au nombre de 19, sont fréquentées par près de 600 élèves et celles du dimanche par environ mille enfants ou adultes. Neuf jeunes nègres se préparent en ce moment, dans un seminaire spécial, à devenir prédicateurs de la foi chrétienne parmi leurs compatriotes.

Telle est la situation de l'une des quatre ou cinq œuvres missionnaires dont le centre se trouve dans cette république

naissante, qu'on peut regarder comme appelée à prendre une si grande part à l'évangélisation du continent africain. Que Dieu continue à bénir de la même manière tous les efforts tentés dans ce pays pour l'avancement de son règne !



ANGLETERRE.

ÉVANGÉLISATION DES JUIFS DE LONDRES.

En donnant, l'année dernière, un compte-rendu sommaire des assemblées générales des principales sociétés missionnaires de la Grande-Bretagne, nous n'avons eu garde de négliger celle qui porte le nom de « Société des juifs de Londres » (1). Mais, depuis lors, le rapport lu en séance publique a été imprimé, et quelques-uns des faits qu'il renferme nous ont paru propres à édifier nos lecteurs. En voici donc quelques extraits.

Les recettes de l'exercice 1861-62 s'étaient élevées à environ 935,500 fr., et les dépenses à près de 840,000 fr.

Avec ces ressources, la Société emploie 120 agents payés, dont 35 sont des missionnaires consacrés, et pourvoit aux autres besoins de l'œuvre, tels que publications religieuses, lieux de culte, écoles, asiles, etc., etc.

Elle avait, en 1861, placé plus de 5,000 exemplaires de la Bible (dont les quatre cinquièmes à peu près en langue hébraïque), environ 1,500 Nouveaux Testaments, et un nombre considérable de traités dans la même langue.

On sait qu'outre la Grande-Bretagne, la Société embrasse dans son champ d'activité à peu près tous les points du globe où se trouvent des israélites accessibles à la prédica-

(1) Livraison de juin 1862, page 235.

tion de l'Evangile. Les rapports arrivés de ces nombreuses stations ont donné, sur la plupart d'entre elles, des détails encourageants ; mais nous nous bornerons à quelques citations relatives aux travaux dont Londres même est le théâtre. Ce rapport particulier était l'œuvre du Dr Ewald, qui, converti lui-même depuis de longues années, est devenu l'agent le plus actif et le plus béni de la Société parmi ses anciens coreligionnaires de cette vaste métropole.

Voici d'abord quelques curieux renseignements sur ce que l'on désigne par le nom de Mission intérieure, et qui consiste surtout en visites faites à domicile.

« Les Israélites, a dit le Docteur, ont été, autant que possible, visités dans leurs propres maisons. Ceux des hautes classes ne sont pas, dans ce pays, d'un accès facile pour vos missionnaires. A cet égard, leurs habitudes ressemblent à celles des chrétiens Gentils de la même condition. Il faut donc chercher d'autres moyens pour les atteindre. Le seul que nous ayons pu employer jusqu'à ce jour, est de leur envoyer des traités par la poste; mais les impressions que peuvent produire sur leur esprit ces messagers silencieux ne sont connus que de Celui qui scrute les cœurs et lit à découvert dans les pensées de tous. Un jour, peut-être, il nous en sera révélé quelque chose.

« La classe moyenne, les marchands et les pauvres sont plus accessibles. Mais, en général, on peut dire que l'accueil que nous recevons varie suivant la connaissance que le juif ou la famille juive possède de la Bible et du christianisme. S'ils ont lu le Nouveau Testament, ils comprennent que, comme disciples de Jésus-Christ, c'est notre devoir de prêcher l'Evangile, et ils en font volontiers l'aveu, tout en restant hostiles à notre œuvre. Une juive instruite me tenait, un jour, dans ce sens, un langage remarquable : « J'honore tout homme sincère, disait-elle, et je suis prête à lui serrer la main. M. N., qui vient me voir souvent, est un homme de

ce caractère. Il se croit obligé de prêcher la doctrine du Nouveau Testament à mes coreligionnaires. Je l'honore pour cela, et, du reste, je respecte toutes les religions, excepté une seule, qui n'en est pas une, et où je ne puis voir qu'un système de superstition, je veux dire le catholicisme romain. »

« L'accueil qu'on nous fait est généralement tout différent lorsque les personnes, complètement étrangères à la Bible, ne se font, en conséquence, aucune idée ni de nos motifs, ni de leur propre état spirituel. Alors, ils refusent de nous écouter, ou ne le font que pour tourner notre message en ridicule..... C'est parmi les femmes de cette classe que se trouvent généralement nos antagonistes les plus décidés. Très bigotes, très ignorantes, et soumises avec une incroyable servilité aux prescriptions du Talmud, qu'on leur a données pour la loi de Dieu, elles ne nous ont pas plus tôt aperçus, qu'elles élèvent la voix, se mettent en colère et, trop souvent, nous accablent d'injures. Et cependant rien n'échappe à la puissance du Seigneur. Si, malgré ces emportements, nous parvenons à nous faire écouter, il est, outre la grande doctrine du salut par la foi, un caractère du christianisme qui les étonne, et les désarme, c'est qu'au point de vue religieux, l'Evangile met la femme sur le même pied que l'homme, bien différent en cela de la loi rabbinique qui élève l'homme et abaisse la femme. Cette loi, par exemple, ordonne au jeune juif de répéter, chaque matin, dans sa prière : « Je te remercie, ô Dieu, de ce que tu n'as pas fait de moi une « femme, » et il le répète alors même que sa mère est là pour l'entendre.

« Malgré ces préventions, il a plu à Dieu, durant l'année dernière, de se servir de mes instructions pour amener à la connaissance de Jésus-Christ cinq juives, dont quatre ont fait une confession publique de leur foi, et ont reçu le baptême. La cinquième, qui appartenait à la classe élevée de la population juive, avait également ressenti dans son cœur

les effets tout-puissants de la grâce, mais lorsque ses parents s'en aperçurent, ils extorquèrent d'elle la promesse de ne pas se faire baptiser, du moins à Londres. Elle a, depuis lors, quitté l'Angleterre, mais n'en aura pas moins, je l'espère, suivi l'exemple de ses nouvelles sœurs en la foi. L'une de ces dernières a eu, depuis son baptême, la gloire de souffrir pour la cause du Seigneur. Tous les membres de sa famille, à l'exception d'un, se sont éloignés d'elle, et ont refusé de la revoir. Cette épreuve a été grande, car elle aimait tendrement tous les siens ; mais elle prie pour ces cœurs aigris, et nous espérons que ses requêtes seront exaucées.....

Beaucoup de nos convertis sont exposés à ce genre de persécutions de la part de ceux qu'ils affectionnent le plus. J'ai devant moi trois lettres adressées par des parents à leurs fils devenus chrétiens. Voici la traduction de l'une d'elles ; on verra que c'est d'un père qu'elle émane.

« Vous ne méritez pas que je me donne la peine de vous « écrire ; aussi ne mets-je la main à la plume que pour vous « faire savoir que désormais je n'entends plus avoir de « relations avec vous, et que je ne recevrai plus vos lettres. « Moi et toute la famille nous vous avons rejeté. Vous « n'existez plus pour nous ; c'est comme si nous avions cé- « lébré votre service funèbre ; vous êtes mort pour nous. « Dans mon testament, que je viens de faire, vous êtes « deshérité. Nous n'avons perdu en vous qu'un fils, tandis « que vous avez perdu toute votre famille. Votre mère est « morte, et moi, vous me poussez vers le tombeau. Est-ce « là la récompense de tout ce que j'ai fait pour vous ? Si je « pouvais vous sauver la vie au prix d'un penny (10 cen- « times), je ne le donnerais pas, et si j'apprenais qu'une « mort soudaine vous eût enlevé, je célébrerais une fête « joyeuse à laquelle j'inviterais toute cette famille que vous « avez rejetée pour toujours. »

« La chapelle juive de Palestine-Place est toujours un cen-

tre d'attraction pour un nombre considérable d'israélites devenus chrétiens. De 50 à 60 adultes y assistent au culte du dimanche. C'est un spectacle profondément édifiant que celui qu'elle présente le dernier dimanche de chaque mois, lorsqu'à la distribution de la sainte Cène, juifs et gentils s'y agenouillent ensemble autour de la table du Seigneur, montrant ainsi que le mur de séparation qui existait entre ces deux peuples a été abattu. On a vu dans une de ses occasions jusqu'à vingt-deux anciens israélites recevoir ensemble les gages sacrés de la mort de Christ.

« Le nombre des juifs que j'ai vus, cette année, suivre régulièrement mes instructions a été de 91. Sur ce chiffre, vingt-deux ont pu être baptisés, en même temps que sept enfants. C'étaient 14 juifs non mariés, 4 juifs mariés et 4 juives. Nous avons eu en outre une trentaine de visiteurs moins assidus, dont quelques-uns se sont retirés, mais dont les autres assistent encore parfois à nos exercices... En 1860, trente-deux adultes avaient été baptisés. Douze d'entre eux habitent encore Londres, et je bénis Dieu de n'avoir à dire d'eux que du bien. La correspondance que j'entretiens avec deux autres, qui nous ont quittés, me donne l'assurance qu'ils continuent à croître dans la grâce et dans la connaissance du Dieu-Sauveur.

« Dans le courant de cette année (1860), un jeune juif français, commerçant en horlogerie, avait été baptisé ici. Quelques mois après, il quitta Londres, et près d'une année s'était écoulée sans que j'eusse rien appris sur son compte, quand je reçus de lui la lettre suivante :

« Douze mois s'étant passés depuis que j'ai eu le plaisir
« de vous voir pour la dernière fois, je me suis décidé enfin
« à venir vous apprendre ce que je suis devenu. Vous vous
« rappelez peut-être qu'en partant mon intention était
« d'aller à N., mais je changeai de plan et me rendis à F.,
« où j'ai obtenu un succès remarquable. Je me sens très

« heureux d'avoir reçu le baptême dans la religion protes-
« tante. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, ce n'est pas par
« oubli, mais dans la crainte de vous causer de l'embarras.
« Je me souviendrai toujours de vous comme de mon plus
« grand bienfaiteur terrestre ; j'espère qu'il en sera de
« même de tous ceux qui vont à vous dans le but de s'ins-
« truire et d'apprendre que Jésus-Christ est vraiment le Fils
« de Dieu, et qu'il est mort sur la croix pour nous sauver
« de la mort éternelle par l'effusion de son précieux sang.
« Aujourd'hui, j'ai une seule faveur à vous demander, c'est
« de vouloir bien m'envoyer une Bible française. » — « Je lui ai envoyé cette Bible, continue le missionnaire, et j'ai appris depuis que tous les dimanches au soir, il réunit quelques jeunes gens auxquels il lit ce livre sacré. » .....

« L'année dernière a vu plusieurs membres de l'ancienne famille d'Israël mourir ici dans la paix que Jésus donne aux siens. Un d'eux, que je connaissais depuis de longues années, était tombé malade, mais avait continué à sortir aussi longtemps qu'il l'avait pu. A ma dernière visite, j'étais loin de m'attendre à ce que sa fin fût prochaine. Après lui avoir lu quelques passages de la Parole, je priai avec lui et l'exhortai vivement à se tourner de plus en plus vers Christ.
« Eh ! répliqua-t-il, à quel autre irions-nous qu'à toi, Sei-
« gneur? Tu as les paroles de la vie éternelle et nous avons
« cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu
« vivant. » Le même jour, il mourut dans le Seigneur. Il en a été de même de Mlle N., la fille du premier juif qui ait été baptisé à Londres sous les auspices de notre Société. Une autre juive croyante, qui appartenait à la classe la plus élevée de sa nation, nous a également été enlevée. Je ne l'ai pas vue sur son lit de mort, mais quelques amis présents m'ont appris que ces derniers moments avaient été remplis d'une douce paix, et que cette sœur était morte en Christ comme elle avait vécu en lui.

Depuis l'origine de la mission, le chiffre des adultes et des enfants baptisés, à Londres seulement, s'élève à 913, et celui des enfants qui ont passé par les écoles à 772. Au moment de l'assemblée générale de 1862, ces écoles renfermaient 49 garçons et 49 filles.

Telles sont quelques-unes des bénédictions accordées au zèle des chrétiens anglais en faveur de l'ancien peuple de Dieu. Le rapport de l'année qui court nous en racontera sans doute de nouvelles. Puissent-elles devenir de plus en plus abondantes!

VARIÉTÉS

LES VEUVES PAÏENNES DE L'INDE.

Quoique les faits racontés dans la lettre qu'on va lire se rapportent à une coutume que la plupart de nos lecteurs connaissent peut-être, cette lettre n'est pas sans intérêt. Elle montre à quel point les superstitions les plus barbares sont difficiles à extirper du sein des nations idolâtres, et le besoin qu'ont ces peuples d'arriver enfin à la possession de l'Evangile. Elle constate de plus indirectement un des bienfaits de l'influence anglaise dans l'Inde.

Cette lettre a été communiquée aux journaux anglais par un indou nommé Syed Abdoulat, qui remplit à l'Université de Londres les fonctions de professeur d'hindoustani. Elle émane d'un autre indou, nommé Mizza Ubbas, qui a fait des études au collége anglais de Delhi, et l'on verra que, pour arriver du fond de l'Inde, elle est de date assez récente.

« Ambah, district du Gwalior, le 26 novembre 1862.

« Nund Kishore Thakour, de Oodaïkapour, est mort le 27 du mois dernier, et sa veuve s'est brûlée volontairement sur le bûcher avec le cadavre de son mari. Un témoin oculaire raconte qu'on avait assis le corps entre de hautes piles de bois, et qui dès que les flammes s'élevèrent, la veuve se prépara à mourir.

« Cette femme avait été accompagnée au bûcher par une procession solennelle des plus proches parents de son mari, avec une bande de musiciens. Une troupe de jeunes gens et de jeunes filles était chargée de l'assister. Elle entra dans la fournaise, et, en un instant, tomba asphyxiée par les flammes. Dès que cette immolation sauvage eut été accomplie, la police, avertie, accourut sur le théâtre du drame, et se disposa à arrêter les gens qui s'en étaient rendus complices. Mais trois des parents de la femme, nommés Dalthaman, Zemin Paul et Mourli Dhar, à la tête de deux cent cinquante hommes armés, se montrèrent disposés à la résistance. La police n'étant pas en force, battit en retraite ; mais avis de l'événement fut donné au maharajah de Gwalior, qui ordonna immédiatement à l'adjudant Shiva Dâss de procéder à l'arrestation des coupables avec un détachement d'artillerie et deux compagnies d'infanterie.

« Ce ne fut néanmoins que le 22 novembre que Dalthaman, le principal instigateur de tout cela, fut arrêté avec ses parents et ses adhérents, et ce ne fut pas sans désordre. Ils s'étaient réfugiés dans une espèce de château fort où ils furent cernés de toutes parts et des canons braqués contre eux. Les assiégés, se voyant dans l'impossibilité de résister, se rendirent avec leurs armes et leurs munitions, et attendent maintenant en prison leur châtiment. Il est

probable qu'ils seront condamnés à mort et leurs biens confisqués.

« Tout cela dérive de l'ignorance barbare de certains indigènes, et une éducation graduelle est le seul moyen de mettre fin à ces abominables sacrifices. La *suttie* ou coutume de brûler les femmes sur le bûcher de leur mari est d'une très antique origine dans l'Inde, quoiqu'il n'en soit point fait mention dans les lois de Ménès. Diodore en donne une description qui est encore exacte aujourd'hui. Cette pratique inhumaine est tout-à-fait abolie dans la présidence du Bengale, dont les habitants éprouvent pour elle autant d'horreur que les chrétiens eux-mêmes. Elle a survécu dans la province troublée de l'Oude ; mais depuis que ce royaume a été réuni aux possessions britanniques, le peuple s'applique d'un commun accord à empêcher les veuves de se suicider ainsi. Dans les familles de haut rang, le prince du pays en personne s'efforce de consoler ces malheureuses victimes, qui sont les premières à vouloir se sacrifier ainsi par un sentiment de superstition aveugle, et quand la veuve persiste, on fait enlever le corps et on le brûle immédiatement.

« Pour donner une idée de ce que cette coutume avait d'enraciné autrefois, je ne puis faire mieux que de vous donner la relation d'une *suttie* dont j'ai été témoin moi-même le 28 juin 1839, à Lahore, devant les portes du palais de Hazari Bangh, à l'occasion de la mort du maharajah Runjeet Sing, le puissant souverain du Punjaub. Ce spectacle a fait sur mon esprit une si profonde impression, qu'il me souvient encore de tous les détails comme s'il datait d'hier.

« Quand les femmes sortirent en procession solennelle des portes du palais, au son de la musique et au bruit de l'artillerie, presque toute la population de Lahore était accourue. Le corps était assis entre des piles élevées de bois de

santal, et aussitôt que les flammes s'élevèrent, les infortunées victimes s'avancèrent pour mourir. Deux des veuves avaient seize ans à peine; elles étaient d'une grande beauté et regardaient autour d'elles avec orgueil, comme si elles étaient heureuses pour la première fois de leur vie de montrer leurs charmes à la multitude.

« Elles ôtèrent leurs joyaux et les distribuèrent à leurs parents et amis, demandèrent des miroirs et se mirent à se promener d'un pas lent et solennel autour du bûcher, se regardant de temps à autre et demandant avec anxiété si leur contenance subissait quelque altération. Alors elles se jetèrent dans le bûcher, et en peu de secondes tombèrent asphyxiées. Sept autres femmes esclaves subirent le même sort; elles semblaient moins résignées, et quand elles s'approchèrent du bûcher, l'horreur était peinte sur leurs figures; mais elles savaient la fuite impossible et se laissèrent tomber dans les flammes sans résistance. »

NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE.

Un chrétien anglais, M. James Howard, de Park Hill, vient de mourir en donnant à la cause des Missions des preuves d'attachement aussi remarquables par leur importance que par la largeur de vues qui les lui a dictées. Il a laissé par testament 25,000 fr. (1,000 livres sterling) à la Société biblique britannique et étrangère, et cent autres mille francs a répartir, par sommes égales, entre la Société des Missions de Londres, la Société de l'Église établie, la

Société wesleyenne et un autre Comité missionnaire affilié, si nous ne nous trompons, à la dernière de ces institutions.

La Société des Missions de l'Église établie est sur le point d'entrer en jouissance d'un legs plus considérable encore. En 1846, un chrétien, M. John Scott, lui avait légué 15,000 livres sterling (375,000 fr.) à payer après la mort de sa veuve, qui vient d'être rappelée à Dieu. La Société des Missions de Londres figurait aussi dans son testament pour un legs de 5,000 fr. qu'elle va recevoir également.

La Société biblique n'avait pas été oubliée par M. Scott. Il lui revient aussi une somme de 15,000 livres. — Ces legs, joints à quelques autres du même genre, portaient à *deux millions et demi de francs* le total des sommes consacrées par le testateur à l'avancement du règne de Christ.

De pareils exemples sont bons à citer. Un fait plus remarquable encore et que nous trouvons constaté dans plusieurs journaux, c'est que la crise industrielle qui pèse sur l'Angleterre et les immenses sacrifices d'argent qu'elle a provoqués, n'ont produit jusqu'à ce jour aucune diminution dans les offrandes consacrées à l'œuvre des Missions. Au 31 décembre les recettes de plusieurs des grandes Sociétés avaient, au contraire, été plus considérables qu'elles ne le sont ordinairement à cette époque de l'année.

EMPIRE TURC.

Plusieurs des Eglises protestantes de ce pays, s'occupent sérieusement des moyens de n'être plus aux charges des chrétiens étrangers qui leur ont envoyé des missionnaires. Celle d'Adabazar a décidé qu'elle pourvoirait entièrement à l'entretien de son pasteur.

La congrégation évangélique de Sivas s'est tellement ac-

crue depuis quelques mois que le lieu ordinaire du culte ne suffit plus à la contenir.

Dernièrement la Société biblique a publié un petit Nouveau-Testament de poche en langue arménienne. Sur 250 exemplaires, envoyés à Karpout, il en a été vendu une centaine en un seul jour.

A l'époque des dernières nouvelles, on se préparait dans toutes les Eglises protestantes de Turquie à s'unir aux chrétiens évangéliques du monde entier, pour consacrer à la prière la première semaine de l'année courante.

LE MASSACRE DU MINNESOTA.

Au mois d'octobre de l'année dernière (page 397), nous avions annoncé, en quelques lignes, que les Indiens Sioux du Minesota venaient de massacrer impitoyablement les blancs établis dans ces contrées lointaines. Un de nos abonnés, qui habite l'Etat d'Illinois, nous écrit à propos de cette nouvelle qu'elle était malheureusement trop exacte ; que le nombre des victimes a dépassé un millier et que l'atrocité du carnage se refuse à toute description. Des villes (surtout New-Alm, colonie allemande), des villages et de nombreux établissements (*settlements*) naguère florissants, n'offrent plus aujourd'hui qu'un lamentable spectacle de ruine et de désolation.

Quant à la cause de cette affreuse boucherie, elle est sans doute avant tout dans la férocité naturelle aux Indiens quand une fois leurs passions sont en jeu. Malheureusement quelques employés du gouvernement paraissent avoir excité ces passions avec une imprudence déplorable et par des procédés empreints d'une mauvaise foi évidente. Ayant à faire aux Sioux le paiement annuel des indemnités qui représentent pour eux le prix du sol qu'ils possédaient autrefois, ces

agents, au lieu d'effectuer ces paiements en espèces sonnantes, comme le portent les conventions, avaient voulu les faire en papier-monnaie. De là chez les Indiens, pour qui ce papier n'avait aucune valeur, des défiances de l'irritation et enfin l'offroyable explosion de fureur sanguinaire que nous avons racontée. Aujourd'hui l'ordre est rétabli, et trois cents Indiens ont été arrêtés et condamnés à mort comme auteurs du massacre.

A l'époque où nous écrivions la nouvelle ci-dessus rappelée, on avait des craintes sur le sort de quelques-uns des missionnaires à l'œuvre sur le champ du carnage. Ces appréhensions bien naturelles ne se sont pas réalisées. Tous les missionnaires et leurs familles ont échappé, grâce surtout, après Dieu, à la fidélité et au dévouement de ceux des Sioux qui ont reçu l'Evangile. Plusieurs d'entre ces *peaux rouges* chré:iens se sont comportés, dans ces terribles conjonctures, d'une manière admirable. L'un d'eux nommé An-pe-tu-to-ke-co (littéralement « Autre jour ») et qui est Dakota d'origine, paraît s'être surtout distingué. Accourant sur le théâtre du massacre, il rassembla une troupe éperdue, comprenant 62 personnes, dont 42 femmes ou enfants, se mit à leur tête et à travers des espaces immenses, semés de difficultés de tout genre, il les conduisit en lieu de sûreté. « Je n'avais, a-t-il dit lui-même en racontant cette épisode, ni mocassins, ni nourriture et pas même une couverture, mais mon cœur était content. » C'est le grand Esprit seul qui a fait cela. Avant sa conversion, qui remonte à quelques années, cet homme avait été longtemps la terreur du pays par ses désordres et ses violences.

GUYANE.

Un remarquable mouvement vers l'Evangile paraît s'être opéré dernièrement parmi les nègres de Surinam. Il y a quelques années qu'un homme de cette race, nommé John King, s'était adressé aux missionnaires moraves pour recevoir une instruction qui lui fut donnée et dont Dieu se servit pour le convertir à lui. De retour dans l'endroit qu'il habitait, il y bâtit à ses frais une petite chapelle, se mit à prêcher l'Evangile et acquit en peu de temps, parmi ses compatriotes, une influence qui s'étendit jusqu'aux chefs. Plus tard les missionnaires étant allés visiter cette localité, y reçurent de la population l'accueil le plus encourageant et purent baptiser, comme prémices de l'œuvre, plusieurs personnes qui leur parurent suffisamment préparées. John King, élevé alors par eux à l'emploi de catéchiste, continua ses travaux avec autant de zèle que de persévérance, et tout récemment six néophytes, instruits par lui, ont été reçus dans l'Eglise.

Sur plusieurs autres points, les populations nègres paraissent avoir également soif de la parole de Dieu. Deux missionnaires, qui ont pénétré assez avant dans les forêts du Haut-Surinam, y ont pu prêcher, en outre, l'Evangile à des descendants peu connus des aborigènes. Deux de ces Indiens, fort âgés et anciens prêtres des idoles, ont même renoncé publiquement au paganisme, en présence d'un grand nombre de membres de la tribu, attirés par la rareté du fait. On espère qu'une station pourra être fondée bientôt dans ce lieu.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

La mission fondée depuis quelques années par la Société

des Missions de l'Eglise anglicane sur les bords du Niger, offre plusieurs particularités dignes de remarque.

Elle a eu pour pères deux missionnaires nègres; les Rév. MM. Crowther et Jérémie Taylor, et encore aujourd'hui deux de ses stations, celle d'Onitscha et celle de Gbegbe, situées l'une à 50 lieues environ des bouches du fleuve, l'autre à 80 lieues plus haut, sont toutes deux dirigées par des évangélistes également nègres, nommés MM. Langley et Joseph.

En octobre dernier, MM. Crowther et Taylor, accompagnés de vingt-sept autres chrétiens africains, se sont joints à une expédition anglaise qui remontait le Niger et ont eu ainsi l'occasion de visiter ces établissements naissants, qu'ils n'avaient pas vus depuis quatre ou cinq ans. Ils y ont trouvé des œuvres prospères au-delà de tout ce qu'on pouvait attendre. A Gbegbe une congrégation de 192 personnes a été formée et M. Crowther y put administrer le baptême à huit adultes et à un enfant. Onitscha est plus avancé encore. Là, la population entière, ses chefs en tête, fit aux missionnaires l'accueil le plus joyeux. Plus de 200 auditeurs s'y assemblent régulièrement chaque dimanche autour de l'évangéliste ; tous les matins un service de prières attire un bon nombre de personnes et M. Taylor, le fondateur de la station, y a baptisé vingt-neuf prosélytes, qu'il a tout lieu de croire sincèrement convertis.

Un troisième essai de station tenté à l'embouchure même du fleuve, dans un lieu nommé Akassa, n'a pas jusqu'à ce jour présenté les mêmes encouragements. Les missionnaires n'ont cependant pas perdu l'espoir de le voir se développer et s'affermir peu à peu. Ici le plus grand obstacle aux progrès se trouve dans les rapports que les indigènes ont avec les étrangers.

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine au Roi, 18.



VUE DE LÉ OU LADAK (THIBET), voir page 92.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

STATIONS DU SUD DE L'AFRIQUE. — NOUVELLES DE M. ARBOUSSET.

Paris, 9 mars 1863.

La correspondance de nos missionnaires du Sud de l'Afrique continue à témoigner des grands embarras où la désolante sécheresse, qui a si longtemps régné dans le pays tout entier, les a jetés, eux et leurs troupeaux. Pour la plupart de nos frères l'existence est devenue extrêmement difficile. Ils ont dû, eux aussi, comme les Boers, se mettre à parcourir les villages des Bassoutos dans l'espérance de pouvoir procurer à leurs familles un peu de ce pain quotidien que nous avons ici en si grande abondance.

Madame Mabille raconte à ce propos un incident qui fait honneur à l'Eglise de Thaba-Bossiou. Notre sœur et son mari s'étaient transportés de Morija au sein de l'ancien troupeau de leur père, sachant qu'il y avait encore là quelques ressources. Ils avaient pris avec eux des objets d'échange et de l'argent, mais de bonnes chrétiennes de l'endroit, renonçant aux grands profits qu'elles eussent pu faire, se hâtèrent de *donner* une petite provision de blé à la jeune servante de Christ qu'elles ont vu grandir au milieu d'elles et qu'elles respectent maintenant comme une mère.

Nous avons raconté, dans notre dernière livraison, com-

ment, au milieu de la grande calamité qui a fait gémir tous les habitants de l'Afrique du Sud, les Bassoutos ont vu le premier signe d'un retour de la faveur céleste se manifester au moment où plusieurs missionnaires, réunis à Morija, consacraient au Seigneur vingt-et-un néophytes et le suppliaient d'avoir pitié des souffrances de tout un peuple. Madame Mabille revient sur cet incident remarquable, dans sa correspondance, et parle avec entraînement de la vive impression qu'il a produite.

« Nous avions, dit-elle, près de 1,300 personnes au service (1). Le chef Letsié, fils aîné de Moshesh, s'y trouvait. Le ciel semblait d'airain, le bétail mourait partout. Le blé, mis en terre depuis plus de trois mois, ne germait pas..... Les païens eux-mêmes, au désespoir, se décidèrent à demander aux missionnaires de recourir à la prière. Le jour de notre fête fut choisi pour cela et notre Dieu voulut bien faire éclater sa gloire. Dans l'après-midi de ce même jour nous eûmes une abondante averse. Vous pourrez comprendre avec quelle émotion et quelle reconnaissance nous entonnâmes, avec nos frères, pendant que la pluie tombait, notre magnifique cantique français :

« Grand Dieu nous te bénissons, etc ! »

« Le dimanche suivant fut mis à part comme jour d'actions de grâces et de prière pour le renouvellement du bienfait dont nous avions joui dans plusieurs de nos stations. Depuis lors le Seigneur nous a de nouveau envoyé la pluie à diverses reprises. »

On a d'excellentes nouvelles de M. Arbousset. Nos Eglises savent qu'une importante mission dans l'Océanie a été récemment confiée à cet infatigable serviteur de Christ. Nous

(1) C'est par une erreur typographique que ce nombre a été réduit à 400 dans notre dernière livraison.

(*Note des rédacteurs.*)

nous estimons heureux de pouvoir leur communiquer d'intéressants extraits de sa correspondance intime avec son ancien ami, le directeur de la maison des Missions.

A bord du vapeur *la Seine*, 15 décembre 1862.

« Mon cher ami,

« Par la grâce de Dieu, nous avons eu jusqu'ici une traversée heureuse. Partis le 2 du courant, à 3 heures du soir, de Southampton, nous voici déjà sous le tropique du Cancer, près d'atteindre l'île de Saint-Thomas, à l'entrée des Antilles. Cette fois-ci, la baie de Biscaye s'est montrée favorable. J'y ai repassé les détails de l'affreuse tempête que nous y essuyâmes, toi et moi, il y a trente ans passés, et ceux plus effrayants encore de mon triste naufrage dans ces eaux désastreuses. En Dieu seul est notre sûreté; « nos jours sont dans sa main ; » mais je sens que cette confiance, quelque grande quelle puisse être, ne doit point nous empêcher d'user des moyens de prudence. Sous ce rapport, un bâteau à vapeur offre de bien précieuses garanties. Sur un vaisseau à voiles nous aurions essuyé toute la violence d'une tempête dans le golfe de Gascogne.—La mer y était grosse : deux jours de suite elle nous a fortement secoués ; mais notre paquebot est promptement sorti de ces parages.

» Chaque jour m'éloigne d'une centaine de lieues de plus de ma famille, et me rapproche d'autant du champ de mes travaux futurs ; puisse le Seigneur m'y conduire en toute sûreté, m'animer pour mes nouveaux combats, m'y préparer des joies au milieu des peines qui m'attendent ! Certainement nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes ; mais nous sommes au Seigneur.

« A bord de ce navire, nous tâchons de faire un peu de bien. Le champ est beaucoup moins limité que dans un voi-

lier. Nous sommes près de 200 passagers, et l'équipage compte un nombre incroyable de gens. — Dimanche dernier, on se réunit dans la vaste et longue salle à manger, qui vaut une chapelle. Le capitaine lut les prières, et je prêchai ensuite. L'auditoire parut écouter avec intérêt, fut même ému. Ce service me parut bien solennel. Hier nous en avons eu deux semblables. Des missionnaires wesleyens, qui se rendent en Amérique, ont parlé avec force et dans un vrai sentiment de foi. Que Dieu y ajoute sa bénédiction !

« Les traités religieux nous manquent, ce que je regrette extrêmement. Je tâche d'avoir des conversations sérieuses avec les personnes qui s'y prêtent, et elles ne manquent pas. Cependant, les romans et autres lectures légères abondent ; on parle beaucoup plus de la terre que du ciel autour de nous. Que de matérialisme dans les cœurs ! que d'incrédulité dans les esprits ! Ces passagers anglais, français, allemands, espagnols, hollandais, péruviens, et de je ne sais combien de nations différentes, mangent, boivent, chantent, jouent aux cartes, nous étourdissent constamment les oreilles de leur bruit, et le fond de la conversation est ordinairement très léger ; on semble ne devenir sérieux que lorsqu'on s'entretient d'affaires. Que le Seigneur me rende fidèle, pour que je ne laisse échapper aucune occasion de le glorifier au milieu de mes compagnons de voyage ! — Je te quitte, pour aller sur le pont chercher un peu d'air. Vous gelez sans doute à Paris : ici nous commençons à subir une température de salamandre. — J'ajouterai un mot, si je le puis, de Saint-Thomas.

« Ton ami, etc. »

Saint-Thomas, 18 décembre 1862.

« La bonne providence de Dieu nous amena hier dans ce port en toute sûreté. C'était par une belle matinée, dans un

pays où l'on ne connaît guère qu'un été perpétuel. Quelle belle petite ville s'offrit à notre vue! Trois collines d'égale grandeur, à égales distances, couvertes de maisons danoises très propres, bien aérées, forment une espèce d'amphithéâtre que dominent des montagnes de quatre à cinq cents pieds d'élévation, fertiles, bien boisées. Cette île m'a enchanté. On y vit tranquille; seulement on y est presque en serre-chaude.

« La population peut s'élever à 12 ou 13 mille âmes. On compte dans la ville environ 2,300 moraves, 880 presbytériens, 2,200 luthériens, 2,800 épiscopaux, 3 à 4,000 catholiques, 380 juifs, 60 méthodistes, 5 à 6 swédeborgiens.

« Ma première visite a été pour M. Kleiner, excellent missionnaire morave qui m'a piloté et hébergé. Sa sérénité a été pour mon âme une éloquente prédication. Il a une institution indigène qui m'a aussi bien intéressé. Son école m'a paru fort bien tenue. Les élèves m'ont chanté des cantiques délicieux. Quand je leur ai adressé quelques exhortations, ils ont écouté avec une attention intelligente et respectueuse.

« Ensuite je suis allé voir l'école, plus nombreuse et non moins intéressante, qu'a établi M. Rohr, fidèle pasteur épiscopal. M. Hamilton, missionnaire morave, établi à Nisky près de la ville, est venu me chercher en voiture. J'ai parcouru sa station, et le soir, à 7 h. 1/2, nous avons eu une réunion bénie de l'Eglise presbytérienne (dite hollandaise) dont M. Allan est pasteur. Le temple est beau, bien éclairé; l'assemblée s'elevait à 3 à 400 personnes de toute couleur. Comme on s'intéresse particulièrement aux missions d'Afrique, j'ai donné des détails sur celle des Bassoutos. Cette soirée a été bénie!

« Adieu. On va apareiller pour Panama.

« Ton ami, T. A. »

Post scriptum. Les Danois possédent aux Antilles trois îles rapprochées les unes des autres et comparativement prospères. Sainte-Croix est la plus importante et la mieux cultivée. Un recensement de la population, fait il y a dix ans, portait à 26,000 le nombre de nègres ou autres hommes de couleur, et celui des blancs à 3,000. Le gouverneur général réside à Christianstadt. Cette île n'a pas de hautes montagnes, mais le sol en est fertile; on y trouve de belles plantations et des routes excellentes.

« L'île de Saint-Thomas est moins grande, mais plus montagneuse. Une chaîne de hautes collines bien boisées la traverse de l'ouest à l'est. La population est très variée, elle se compose de Nègres, d'Espagnols, d'Anglais, de Danois et s'élève de 14 à 15,000 âmes. Elle jouit d'un port libre et, par conséquent, d'un commerce considérable, qui seul la fait vivre, car le sol, d'ailleurs fertile, produit très peu, faute de bras pour le cultiver.

« La troisième île de ce petit archipel, qui semble n'en faire qu'une avec celle de Saint-Thomas, est appelée Saint-Jean.

« Le jour où je débarquai à Saint-Thomas, je ne us, je l'avoue, me défendre d'une espèce d'orgueil missionnaire en me disant : C'est donc ici qu'arrivèrent, en 1732, Leonhard Dober et David Nitschmann, les premiers apôtres des Nègres esclaves ! L'Eglise du Christ avait oublié le monde païen, eux s'en rappelèrent. Elle avait négligé le commandement solennel de son divin chef : « Allez et prêchez l'Evangile à toute créature ; » mais ces frères simples, obéissants, le mirent en pratique. Ils partirent d'Herrnhut pour Saint-Thomas, riches de six dollars chacun ! L'un était potier, l'autre charpentier. Ils comptaient sur leurs bras pour vivre. Dieu ne les laissa manquer de rien. C'est eux qui ont ouvert l'arène, et une armée nombreuse de messagers du salut parmi les païens ont suivi leurs pas intrépides et bénis.

Honneur à l'humble mais obéissante Eglise qui les délégua; gloire au divin chef qu'elle sert et glorifie !

« C'est lui qui accorda le succès à nos deux frères. En 1736, on vit à Saint-Thomas, dans la conversion de trois esclaves, les prémices de la moisson que Dieu préparait à ses serviteurs. — J'ai visité Nisky, où les frères établirent leur première station. Elle existe encore, et elle présente, en sus d'une nombreuse Eglise de croyants, une école de 300 élèves, sous la direction d'un missionnaire intelligent et très dévoué, M. Hamilton. Ce digne serviteur de Dieu croit que les premiers missionnaires, en vivant exclusivement du travail de leurs mains, et en s'abstenant de faire appel à la libéralité de leurs néophytes ont, par là, rendu difficile le devoir de faire contribuer les troupeaux à l'entretien du culte, et il travaille à réparer cette conséquence fâcheuse d'un désintéressement si noble en lui-même. Son vénérable collègue, M. Kleiner, de Saint-Thomas, le seconde en cela avec beaucoup de conviction.

« La mission de Saint-Thomas ne manqua pas d'épreuves à son début ; ainsi, par exemple, dix-huit personnes, suivies bientôt après de onze autres, essayèrent de fonder ici une colonie chrétienne, mais la maladie emporta le plus grand nombre. — Les nègres se montrèrent empressés à recevoir l'Evangile. Mais aussi quels hommes ils avaient pour le leur prêcher ! Frédéric Martin alla un jour arracher à une danse un nommé Mingo. Il lui raconta la passion du Sauveur. A l'ouïe de ces détails navrants, le cœur du jeune homme fut touché, des larmes de contrition coulèrent de ses yeux ; il embrassa la foi, et, pendant vingt ans, il la prêcha lui-même avec un zèle infatigable. A ses funérailles (en 1758) on vit 1,500 personnes, tant hommes de couleur que gens d'origine européenne, à la suite de son cercueil ! La prédication de Frédéric Martin fut le moyen dont le Seigneur se servit pour produire un réveil remarquable. Une persécution s'ensuivit. Les planteurs jetèrent les missionnaires

dans des cachots. Sur ces entrefaites, le comte de Zinzendorf arriva d'une manière inattendue à Saint-Thomas (1739) et par son entremise, les pieux prisonniers purent bientôt recouvrer leur liberté et reprendre leurs travaux. Cependant, la plupart des planteurs se montrèrent hostiles à l'Evangile, et les progrès de la mission en furent retardés pendant plusieurs années. » Le 17 juin 1839, les frères eurent aussi l'extrême douleur de voir deux nouveaux missionnaires essuyer un naufrage sur l'île de Portola, en vue du port ! L'un d'eux périt dans les vagues, l'autre réussit à s'accrocher à un rocher, sur lequel il monta ; et là, sous l'affreux regard de la mort, animé de l'esprit de foi et de courage d'un vrai soldat chrétien, il se mit à chanter un cantique.

« Encore quelques faits mémorables et je termine cette esquisse.

« En 1741, quatre-vingt-dix personnes furent consacrées à Dieu par le baptême à Neu-Herrnhut.

« En 1749, baptême de Cornélius, si utile pendant près de cinquante ans comme missionnaire indigène.

« En 1750, Frédéric Martin entra dans la joie de son Seigneur. Son sépulcre est en grande vénération parmi les nègres.

« L'année 1752 fut, pour Saint-Thomas un temps de beaucoup de vie spirituelle. Plusieurs centaines d'enfants affluaient aux services religieux.

« Vint ensuite un ouragan qui détruisit la ville de Friedensthal, puis un autre qui ravagea celle de Friedenberg.

« De 1789 à 1790, on vit régner une sécheresse extraordinaire, la famine et des maladies épidémiques. Deux ans plus tard, les maisons de Béthanie furent renversées par un affreux ouragan ; mais les frères relevèrent, cette année même, leur station.

« 1832. Jubilé centenaire de la mission. Depuis sa fonda-

tion jusqu'à cette époque 37,000 personnes avaient été baptisées dans les îles Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean.

« Je mentionnerai enfin que, depuis 1841, les huit écoles nationales ou danoises de Sainte-Croix, et ensuite celles des deux autres îles, ont été confiées par le gouvernement aux frères de l'Unité morave. — L'émancipation des nègres paraît avoir été avantageuse à toute la population en général. On est très tranquille dans ce pays. Saint-Thomas est administré par un lieutenant-gouverneur, qui n'a qu'une compagnie de 130 soldats sous lui, et pourtant le nombre des habitants de l'île n'est pas beaucoup au-dessous de 14 à 15,000. Que le Seigneur continue à bénir ce pays et ses habitants !

Payta (côtes du Pérou), 31 décembre 1862.

« Le 22 de ce mois je t'ai écrit deux mots de Colon, et le lendemain, de bonne heure, une locomotive nous a pris à travers l'isthme jusqu'à Panama.

« Nous n'avons passé qu'un jour dans cette ville, la seconde en importance de la république espagnole de la Nouvelle-Grenade. Entrant de nouveau dans un bateau à vapeur, nous sommes arrivés à Guayaquil, dans la république de l'Equateur. Là, on a passé une nuit, pris quelques voyageurs et fait voile pour la baie de Payta, où nous mouillâmes hier, à dix heures du matin.

« M. Blacker, le consul anglais, qui remplit aussi dans cet endroit les fonctions d'agent français, a eu l'aimable attention de nous recevoir, ma fille et moi, sous son toit hospitalier. Nous lui en sommes d'autant plus reconnaissants que les hôtels manquent à Payta et la bonne société également.

« Nous éprouverons ici un retard de deux semaines.

« Me voici donc, cher ami, plus qu'à moitié chemin du lieu

de notre destination. Je ne saurais te dire combien nos cœurs éprouvent de reconnaissance envers le Seigneur pour sa protection, pour les nombreuses grâces que sa bonté nous a accordées et, en particulier, pour celle de notre nouvelle vocation. Oh! que n'ai-je plus d'entrain! une plus grande reconnaissance et une abnégation parfaite! Que veut de nous notre maître? Quelles sont ses voies mystérieuses? Je ne réponds pas, je ne puis répondre; j'obéis et j'avance avec confiance. Être à lui, le suivre partout où sa voix m'appelle : voilà mon devoir, et c'est aussi là mon besoin. Il se chargera de tout le reste.

« Payta est triste au-delà de toute conception. Il y pleut tous les six ans. Pas le moindre petit brin d'herbe. On y boit une eau qui vient de sept lieues de loin, à dos de mulet; le linge qu'on porte, il faut l'envoyer laver à quarante-deux milles de là. Cette partie du Pérou, comme tant d'autres, est d'une aridité incroyable. Rien, absolument rien que d'immenses bancs de sable dans cet endroit et aux environs. On trouve ici trois à quatre bonnes maisons, et, à part cela, des cases mal construites, sales, qui forment des rues étroites, mal alignées. Quelques marchands espagnols, anglais ou français demeurent dans cet endroit pour y recevoir les produits que Puebla et d'autres villes de l'intérieur leur envoient. La population est presque toute indienne. Elle s'élève à 3 ou 4,000 personnes. On lui rend le témoignage d'être honnête, sobre, laborieuse. Je la trouve forte, d'apparence douce et intelligente.

« Je ne t'ai rien dit de Panama. L'isthme de ce nom n'est qu'une série de forêts impénétrables, où les lianes se marient aux arbres de haute-futaie, ce qui présente un aspect vraiment enchanteur. Si on les faisait disparaître, le sol qui les nourrit donnerait un blé plus abondant et plus beau sans doute qu'aucun autre encore connu. Comme les marais et les rivières abondent dans ces bois touffus, on y obtiendrait

aussi un riz magnifique. Je m'étonne qu'on ait eu le courage d'ouvrir un chemin de fer à travers un tel pays. Le travail a été immense; les sacrifices en vies et en argent exigés par cette entreprise, ont été énormes. Parlez-moi des Américains pour les entreprises hardies! Ce chemin fait honneur à leur caractère. Il leur rapporte, du reste, beaucoup, à ce qu'on dit. Les quelques Indiens perdus encore dans ces forêts, trouvent aux gares du chemin de fer un débouché pour leurs petits produits. Ils apportent des fruits, élèvent des bœufs, coupent du bois et en alimentent la voie ferrée, qui se passe ainsi de charbon. Malheureusement pour eux, personne n'est là pour prendre soin de leurs âmes . . !

« A la ville de Panama, peuplée de 11 à 12,000 personnes, les indigènes devraient trouver quelque instruction chrétienne.

« Un pieux Américain s'est pourtant établi là ; et, à ses frais et dépens, prenant conseil de son seul zèle personnel, il tient des réunions, ou distribue ici une Bible, là un traité religieux. J'ai visité avec lui quelques Indiens vraiment attachés à l'Evangile, sans parler de quatre à cinq personnes d'origine européenne qui sentent et pensent comme lui. Dieu bénisse abondamment les efforts de ces pieux témoins de la vérité!

« Payta. — *Le* 1er *janvier* 1862. — Les premiers mots qui sortiront de ma plume cette année seront pour toi, bien fidèle ami. Que le Dieu des saints prophètes nous fortifie pour les combats à livrer encore! Je le prie de vous bénir tous et d'établir l'œuvre de vos mains : *Work on earth, and rest in heaven* (Travailler sur la terre et se reposer dans le ciel); c'était la devise de Mme Judson, ce devra être aussi la nôtre jusqu'à la fin.

« J'aime à espérer que mes enfants restés en France jouissent d'une bonne santé. Je les ai confiés à un bon Père. Ils ont aussi des amis qui leur témoigneront de l'intérêt. Je ne suis

pas en trop grand souci à leur sujet. Ce sera pour moi un grand soulagement quand je recevrai de leurs nouvelles. Je vais leur écrire quelques lignes. Je te quitte. N'oublie jamais de me recommander à la miséricorde du Seigneur. C'est à lui que j'élève mon âme en faveur des miens et de vous tous.

« Ton affectionné et dévoué dans la meilleure des causes.

T. Arbousset.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

THIBET.

PREMIERS TRAVAUX ÉVANGÉLIQUES DES FRÈRES MORAVES.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une vue de Lé ou Ladak, capitale du pays qui porte lui-même le dernier de ces noms, mais qu'on désigne aussi quelquefois sous celui de Thibet central ou moyen.

Ce pays, très élevé au-dessus du niveau de la mer et couronné de pics singulièrement abruptes, est situé au nord-est du Punjab et fait partie des possessions du sultan ou maharajah de Cachemire.

Ses habitants ont les traits de la race mongole, mais heureusement modifiés par leur mélange avec ceux des aborigènes du Cachemire. Pour se préserver des âpres rigueurs du climat, les hommes se couvrent d'habits de laine épaisse, serrés étroitement autour du corps, et portent, par dessus, d'amples manteaux qui, pour les classes pauvres, consistent

en peaux de mouton avec la laine en dedans. Les femmes portent des jupes et des pantalons très amples, recouverts également de peaux de mouton.

Leur langue est le thibétain et leur religion cette forme du bouddisme qu'on appelle la religion du grand Lama, et dont le grand-prêtre réside à Lassa, dans le grand Thibet. A ce haut personnage sont assignées des attributions qui en font une espèce de pape ou prétendu représentant de la divinité sur la terre. Tous les pays soumis à sa domination abondent en monastères, où ses adorateurs des deux sexes sont réputés consacrer leur vie à la contemplation des choses divines et aux saints exercices de la piété. Dans leurs temples remplis d'idoles, le culte ne consiste guère qu'en pratiques extérieures aussi opposées que possible à ce que des chrétiens évangéliques ont appris à considérer comme le culte spirituel auquel Dieu prend plaisir. Les curieuses machines qu'on peut appeler les *moulins à prières* du Thibet, sont célèbres dans l'histoire des inventions religieuses les plus absurdes. Chacun sait que ces boîtes ou cylindres creux, appelés, dans la langue du pays, des *Korlos*, tournent sur un pivot, et sont disposés de manière à recevoir des prières écrites sur des morceaux de papier. Une fois ces supplications renfermées dans la machine, la main d'un homme, ou plus commodément encore un courant d'eau ou le vent, imprime au tout un mouvement de rotation, qui suffit pour que l'acte de la prière soit accompli, sans qu'aucune autre participation de l'adorateur soit regardée comme nécessaire.

Des missionnaires catholiques romains ont pénétré depuis longtemps dans ces régions lointaines, mais sans y avoir jamais fondé d'établissement stable. Il y a quelques années que deux missionnaires anglicans du Punjab les visitèrent aussi sans y laisser des traces plus durables de leur passage. Dernièrement enfin, deux autres messagers de l'Evangile,

appartenant à la Société des Frères moraves, en ont pris le chemin et, à l'heure présente, ils y sont encore, occupés à étudier la langue du pays et à répandre les premières semences de la Parole sainte.

L'un de ces frères dévoués écrivait dernièrement qu'il venait de faire dans le pays un voyage de deux mois. Il avait, durant ce laps de temps, visité seize grandes lamaseries ou couvents d'hommes, et environ quarante villages ou campements. Partout, dans cette excursion, si l'on en excepte deux lamaseries, le missionnaire avait été bien accueilli et la prédication de la bonne nouvelle du salut en Christ, écoutée avec des marques d'intérêt et de sérieuse attention.

Parlant d'un des premiers villages où il s'arrêta, le missionnaire s'exprime en ces termes :

« Dès que ma présence fut connue, un grand nombre d'hommes et de femmes se réunirent et vinrent s'asseoir en cercle autour de moi. Sans chercher la moindre circonlocution, je me mis à exposer devant cet auditoire le grand objet de mon message, l'absolue nécessité d'une réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ. Cette doctrine, entièrement nouvelle pour eux, les surprit et je les vis se regarder les uns les autres en souriant, mais sans qu'aucun m'opposât la moindre objection. L'officier d'un poste de douane, établi dans l'endroit, était au nombre des auditeurs. J'allai ensuite le voir à son bureau et lui remis un traité en langue urdu, qu'en sa qualité de mahométan il était capable de comprendre. J'entrai également en relations avec un Lama, de ceux qui ne vivent pas en communauté, mais habitent seuls dans des cavernes, et qu'on appelle pour cette raison Ripugpa (c'est-à-dire habitants des cavernes) et quelquefois Gomtschen, mot qui désigne des hommes adonnés à de profondes méditations. Dans le Lahoul, où j'avais auparavant stationné, on ne voit plus de *dévots* de cette espèce. Ici ils

sont encore nombreux. Mais je m'aperçus bientôt qu'il y avait peu à espérer de leur part. M'étant assis auprès de celui dont je parle, devant une maison où il s'acquittait de quelques-unes de ses vaines pratiques, je lui adressai plusieurs questions qui me fournirent l'occasion de lui démontrer l'impossibilité pour l'homme de devenir juste devant Dieu par ses propres œuvres; mais je ne pus obtenir de lui la moindre réponse. La soirée étant trop avancée pour qu'il pût regagner la caverne qui lui servait de domicile, cet homme s'étendit bravement sur le sol et y passa la nuit. Quant à moi, je ne quittai pas l'endroit sans y laisser quelques-uns de mes livres.

« Dans un autre village, nommé Méru, un vieillard et sa femme m'invitèrent à entrer chez eux. Ils voulurent ensuite me préparer du thé, mais leur feu répandit dans la pièce une telle fumée que je fus obligé de me réfugier en plein air. Là, j'eus bientôt autour de moi à peu près toute la population du lieu, et pendant une heure je pus lui faire entendre des exhortations qui furent suivies d'une distribution de livres. Ceci donna lieu à une scène singulière. Dès qu'un des assistants avait reçu l'un de mes écrits, les autres se pressaient autour de lui en le suppliant de leur donner sa bénédiction, ce qu'il faisait en posant gravement le livre sur la tête de chacun d'eux. J'essayai d'arrêter ces cérémonies en déclarant qu'elles n'avaient pas de sens ni aucune valeur religieuse quelconque, mais sans parvenir à mon but. Deux étrangers qui se trouvaient dans la foule me parurent plus intelligents. L'un d'eux auquel je donnai un traité, se mit sur le champ à le lire. Ces deux hommes étaient des marchands qui se rendaient de Lé à Lassa, dans le grand Thibet, avec une centaine d'ânes chargés d'abricots secs. A midi, ils m'invitèrent à prendre le thé avec eux dans une des maisons du village. Dans la conversation qui s'ensuivit, ils me dirent beaucoup de mal du chef des révoltés Taï-Ping chi-

nois, qui, suivant eux, était un méchant homme et profiterait de sa victoire, s'il l'obtenait jamais, pour expulser du pays tous les lamas. Je leur répondis que, d'après ce que j'en avais entendu dire, cet homme connaissait le nom de Jésus et paraissait croire en lui, bien que sa religion fût mélangée des plus graves erreurs. Je les exhortai, du reste, à ne pas se laisser détourner, par les méfaits réels ou prétendus d'un homme, de la lecture et de la méditation sérieuse des traités que je leur avais remis, de sorte qu'ils pussent être conduits par cette lecture à croire en Jésus comme à celui par la propitiation duquel ils obtiendraient le pardon de leurs péchés. Ils me le promirent et me présentèrent en échange quelques-uns de leur livres religieux. »

On voit, par ces courts fragments, que l'évangélisation du Ladak en est encore au temps des plus petits commencements. Mais les ouvriers, et des ouvriers sur le dévouement desquels ont peut compter, sont là, se préparant et se frayant la route à des entreprises plus importantes. Un fait curieux, qu'ont signalé plusieurs voyageurs, semble indiquer que les idées superstitieuses du pays pourraient elles-mêmes servir à la propagation de l'Evangile dans ces pays. Il existe dans le royaume de Cachemire, et on voit souvent en circulation dans les bazars du Punjab, des roupies en argent qui portent pour effigie une croix accompagnée des lettres J. H. S., qui furent, comme l'on sait, placées sur l'étendard sacré (labarum) de l'empereur Constantin pour y rappeler le nom grec de Jésus. On appelle ces pièces de monnaie des roupies de Hurri-Singh et voici, d'après les gens du pays, quelle en serait l'origine. Un des officiers les plus braves et les plus intelligents du célèbre Maharajah Runjeet Sing, nommé Hurri, avait été, pour ses talents, élevé au poste de gouverneur ou de vice-roi du Cachemire. Frappé du succès qui couronnait les entreprises du gouvernement anglais dans l'Inde, et ayant trouvé dans on ne sait quel vieux livre chrétien, l'emblême

de la croix surmonté des lettres J. H. S., il s'était imaginé que ce symbole était une sorte de charme ou de talisman magique auquel les Anglais, qu'il savait être adorateurs du Christ, étaient redevables de leur prospérité matérielle. Et dans l'espoir de leur enlever ce privilége, il avait fait frapper pour son pays sa nouvelle monnaie à l'effigie de la croix.

« Idée bizarre, dit un journal anglais, auquel nous empruntons ce curieux détail, mais vraie pourtant, en ce sens que c'est parce que l'Angleterre proclame sa foi au nom de Christ qu'il lui a été donné de réduire sous sa domination ces vastes régions de l'orient, où sa tâche la plus sacrée est de faire pénétrer la bonne nouvelle du salut en Christ. Que cette nouvelle pénètre dans le Cachemire et elle deviendra pour ce pays le principe d'une vie nouvelle, d'une grandeur véritable qu'il n'a jamais connue. Où sont les bienfaiteurs de l'humanité plus dignes d'être crus, suivis et vénérés, que ces missionnaires fidèles qui s'en vont, au prix de tant de fatigues et de tant de dangers, porter au loin, dans le Thibet comme ailleurs, non pas une vaine effigie de la croix, mais une connaissance efficace et vivante de Celui que cette croix rappelle si vivement, de l'Agneau de Dieu qui s'est immolé sur elle pour le rachat de ses élus ? »

Du reste, un projet, dont on espère que la Société des missions anglicanes pourra prochainement réaliser l'accomplissement, va donner plus d'importance aux efforts encore si humbles dont le Thibet central est l'objet. Il est question, en effet, de fonder une mission pour le Cachemire et l'on s'occupe, en Angleterre, à réunir des fonds spéciaux pour cette œuvre. La capitale du royaume, Sirinagar, qui compte à elle seule, dit-on, près de 200,000 habitants, deviendrait naturellement le centre de l'œuvre ; mais celle-ci pourra s'étendre de là aux villes de Ladak et d'Iskardo, et, plus loin encore, à plusieurs cités de cet empire chinois, dont

l'Evangile n'a pu, jusqu'à ce jour, aborder que les côtes orientales. Quel chrétien ne ferait des vœux pour la réalisation d'un tel plan? Rien dans les dispositions du gouvernement cachemirien ne peut faire prévoir de ce côté des obstacles sérieux. Les voyageurs anglais jouissent dans le pays d'une liberté complète, et plusieurs d'entre eux en ont déjà profité pour y parler publiquement de l'Evangile.



PAYS BIRMAN.

PROGRÈS DE L'ÉVANGILE PARMI LES KARENS.

La propagation du christianisme parmi les Karens du Birman est un des faits les plus importants de l'histoire des missions modernes. Voici, sur la situation présente de cette œuvre bénie, des renseignements statistiques un peu secs, peut-être, mais qui mettront nos lecteurs en mesure de suivre avec plus d'intérêt les récits de conversion ou de vie religieuse qui pourront leur venir plus tard de ce côté. Nous les empruntons à un rapport rédigé tout récemment, pour un journal anglais, par l'un des missionnaires engagés dans ce champ de travail, le Rév. Thomas, de Henzada. Il serait superflu, sans doute, de rappeler à nos lecteurs que ce sont surtout des chrétiens d'Amérique qui sont à l'œuvre dans ce pays.

« Notre plus ancienne mission parmi les Karens, dit le Rév. Thomas, celle de *Tavoy* et *Merguy*, est, depuis plus de trois ans, privée de tout missionnaire étranger. Les seuls secours de ce genre qu'elle ait eus se réduisent à quelques visites du Rév. Hibbard, de Maulmain, et à un séjour plus prolongé de Sau-Quala, l'excellent pasteur indigène qui a travaillé avec tant de zèle à l'évangélisation des montagnards

du Tongou. Grâces à Dieu, cependant, cet apparent abandon n'a ni détruit, ni même affaibli l'œuvre d'une manière sensible. Les pasteurs et les instituteurs se plaignent, à la vérité, d'être laissés à eux-mêmes « comme de pauvres orphelins, » et signalent, comme un des effets de cet isolement, une certaine langueur en ce qui concerne l'éducation; mais, en somme, la situation est loin d'être décourageante. Les services du dimanche sont partout célébrés régulièrement et bien suivis; les Eglises entretiennent leurs pasteurs et leurs maîtres d'école; elles paient les livres et les médecines qu'on leur envoie; et l'année dernière, à l'ouïe des malheurs de la guerre civile dont les États-Unis sont le théâtre, elles ont envoyé à la Société des Missions baptistes de ce pays, un subside de 70 roupies (175 fr.), qui, pour elles, représente une offrande vraiment libérale. Plusieurs des pasteurs ou instituteurs de ce district fournissent des articles au journal karen qui se publie à Maulmain.

« Cette mission compte 22 Eglises, comprenant ensemble 1,100 membres, dont 34 ont reçu le baptême dans le courant de l'année dernière. Une œuvre particulière aux Birmans proprement dits, annexée à la mission de Tavoy, a prospéré pendant quelque temps; mais, par suite de circonstances diverses, la plupart des chrétiens qui s'y rattachaient ont quitté le pays, et le pasteur indigène qui les dirige est tellement âgé qu'à vues humaines, on ne peut espérer de voir cette branche de travaux reprendre de sitôt une nouvelle vie.

« La mission de *Maulmain* possède aussi pour les Birmans une œuvre spéciale, mais florissante et pleine d'avenir, à laquelle un assez grand nombre de conversions récentes, dont je regrette de ne pouvoir donner le chiffre exact, vient d'imprimer un nouvel élan.

« Les Eglises karens de ce district sont au nombre de 15. Elles comptent au delà d'un millier de membres, et ont à leur tête 16 pasteurs ou prédicateurs indigènes. L'année dernière,

plus de 50 néophytes ont été baptisés. Les écoles, entièrement soutenues par les chrétiens de chaque localité, sont prospères; elles ont pour couronnement une école normale qui renferme un assez grand nombre de jeunes Karens destinés à devenir des maîtres d'école parmi leurs compatriotes. Cet établissement a été fondé aux frais des Eglises indigènes, et se soutient de la même manière.

« En remontant la vallée du Sittany, on arrive à la mission de *Schwaygyen*, qui, elle aussi, se trouve sans missionnaire étranger, mais qui, malheureusement, paraît souffrir davantage de cet état de choses, surtout en ce qui concerne l'Église birmane, à la tête de laquelle se trouve cependant un prédicateur distingué, originaire de l'Inde. L'insalubrité du climat peut être regardée aussi comme l'une des causes principales de cet alanguissement. La fièvre exerce souvent, dans ce district, des ravages tels, que tous ceux qui peuvent aller s'établir ailleurs le font. Dans le département karen, il y a eu cependant quelques conversions, et l'on peut évaluer à 900 environ le nombre des disciples qui se rattachent à l'œuvre.

« Plus avantageusement située, la mission du *Tongou* peut être citée comme un exemple remarquable des prodiges accomplis par la grâce dans ce pays. Environ 120 prédicateurs ou aides missionnaires y sont à l'œuvre, et l'année dernière seule, près de 300 néophytes y ont reçu le baptême. Là, aussi, nous avons une école normale qui rend de grands services, et, dans les montagnes, il est peu de villages contenant des chrétiens qui n'aient pas leur école primaire. Un des missionnaires qui ont le plus efficacement travaillé dans ce champ d'activité, le Dr Mason, rédige des livres d'éducation et s'occupe d'une révision de la version Sgau-Karen des Ecritures, qu'on peut regarder comme une œuvre de la plus haute importance. Sa femme, Mme Mason, et une autre dame, nommée Miss Marston, travaillent avec fruit à l'instruction des femmes, et peuvent déjà se faire aider par quel-

ques chrétiennes indigènes. En somme, la cause de l'Évangile dans le Tongou est poussée avec une vigueur et des succès dont on ne saurait trop louer le Seigneur. Neuf ans à peine se sont écoulés depuis que Sau-Quala proclama, pour la première fois, l'Évangile dans cette contrée, et, maintenant, près de 5,000 Karens et un certain nombre de Birmans y ont été reçus dans le sein de l'Église. Que je n'oublie pas de mentionner la libéralité chrétienne de ces congrégations naissantes. Depuis le commencement, elles ont pourvu à peu près entièrement aux besoins de l'évangélisation et de l'éducation dans leur sein. Malheureusement, le climat de cette province laisse aussi beaucoup à désirer sous le rapport de la salubrité. Les maladies y sont fréquentes et souvent mortelles. Des tribus encore sauvages et belliqueuses, établies au delà des limites du territoire anglais, inspirent aussi en ce moment de vives alarmes aux habitants du Tongou.

« En passant de la vallée du Sittany dans celle de l'Irawaddi, les choses ne se présentent pas sous un aspect moins réjouissant.

« La mission de *Rangoun* jouit d'une prospérité toujours croissante. L'Église birmane de la ville compte 150 membres et donne, à peu de chose près, tout ce qu'il faut pour l'entretien de son pasteur. Elle s'est, l'année dernière, accrue de 25 membres, et la congrégation anglicane, qui se réunit dans le même local, a eu une douzaine de baptêmes.

« Les deux branches karens de la mission, celle des Pwo-Karens et celle des Sgau-Karens (1), se développent, l'une

(1) Les Karens sont divisés en plusieurs branches, qui se distinguent les unes des autres par la langue, par les mœurs et même par quelques différences physiques. Les Sgau et les Pwo ou Poo, sont les deux principales de ces branches. Il y a de plus les Karens rouges, qui tirent leur nom de la couleur ordinaire de leurs vêtements, et qui habitent plus au nord que le reste de la nation. Des travaux évangéliques ont été commencés parmi ces derniers, mais n'ont pas encore produit des résultats bien sensibles.

et l'autre, avec plus de succès encore : 48 baptêmes, célébrés dans la première, portent le nombre des disciples Pwo-Karens à près de 400 ; l'Église des Sgau-Karens en compte environ 5,000, dont une cinquantaine ont été baptisés l'année dernière. Ce qui distingue surtout la mission des Karens Sgau de Rangoun, c'est une grande école, tout à la fois anglaise et indigène, à laquelle se rattachent les intérêts religieux locaux les plus considérables. Le séminaire de théologie est plus florissant qu'il ne l'a jamais été ; on n'y compte pas moins de 70 élèves. Quelques-uns des Karens de Rangoun et des environs sont comparativement riches, et ces congrégations ont acquis une réputation bien méritée de libéralité chrétienne.

« La mission de *Bassein*, enfin, qui s'occupe également des Sgau et des Pwo, est, au point de vue numérique, plus considérable encore que les précédentes. On y compte au moins 6,000 chrétiens, répartis entre plus de 60 Eglises, toutes pourvues de pasteurs, et dont la plupart supporteraient certainement avec avantage, à bien des égards, la comparaison avec bien des Eglises d'Angleterre ou des États-Unis. Elles entretiennent, non-seulement leurs pasteurs et leurs instituteurs indigènes, mais encore un missionnaire, le Rév. M. Beecher, et une grande école, dirigée, en partie, par un Karen, qui a été élevé aux États-Unis. Les Karens du Bassein attachent beaucoup de prix à l'instruction, et, on peut en dire autant, de la mission en général. »

Nos lecteurs auront pu lire, dans d'autres feuilles religieuses, que le nombre des Karens qui ont embrassé l'Évangile, s'élevait à 100,000. Les chiffres donnés plus haut par le Rév. Thomas, restent bien au-dessous de celui-là ; ils ne dépassent pas 20,000 ; mais il ne faudrait pas s'appuyer de cette différence pour taxer l'appréciation première d'inexactitude et d'exagération. Elle paraît vraie, au contraire, si on l'applique aux Karens qui n'ont et ne professent plus d'au-

tres croyances religieuses que celles de l'Évangile, tandis que le rapport du missionnaire ne donne, suivant l'usage américain, que le chiffre des membres effectifs de l'Église, ayant reçu le baptême, et participant à la sainte Cène. Avec de pareils résultats, les succès obtenus parmi cette race n'en restent pas moins un des plus magnifiques encouragements que Dieu ait accordés de nos jours au zèle des messagers de sa Parole.

Un des traits qui caractérisent les Karens a déjà été mentionné plus d'une fois dans ce recueil, mais mérite d'être rappelé et mis davantage en relief, comme une des raisons qui expliquent le mieux, peut-être, leur empressement à recevoir l'enseignement chrétien. C'est la singulière conformité de leurs anciennes traditions avec quelques-uns des récits de la Genèse. Cette ressemblance est telle que les premiers missionnaires arrivés dans le pays prirent les Karens pour un de ces débris des dix tribus dispersées, dont on a depuis si longtemps perdu la trace. Une connaissance plus approfondie de leur histoire parvint seule à ôter cette idée de leur esprit. Le nom même que les Karens donnaient à Dieu a un rapport frappant avec le nom hébreu de *Jehovah*. Ils l'appelaient *Youah*, disaient qu'il n'a pas eu de commencement, et, seuls peut-être parmi les nations orientales, croyaient que le monde a été *créé* par sa toute-puissance. Une sorte de poème, que les générations Karens se transmettaient oralement les unes aux autres (ce peuple n'avait pas de langue écrite avant l'arrivée des missionnaires), était, à cet égard, presque scripturaire dans quelques-uns de ses récits. Il y était dit, par exemple :

Dans les anciens temps Dieu créa le monde
Toutes choses y furent soigneusement arrangées par lui ;
Dans les anciens temps Dieu créa le monde ;
Il pouvait à son gré le faire plus grand ou plus petit.

et un peu plus loin :

Il créa l'homme, et de quoi le forma-t-il ?
Il créa le premier homme de la terre ;
Puis il finit l'ouvrage de la création.
Il créa la femme, et de quoi la forma-t-il ?
Il prit une côte de l'homme et créa la femme.

Puis encore :

Il créa l'esprit ou la vie, et comment les créa-t-il ?
Dieu, le père de tout, dit :
Je les aime, ils sont mon fils et ma fille ;
Je veux donc leur donner la vie ;
Puis, il prit une petite partie de sa vie et la souffla dans leurs narines
Alors ils vécurent et devinrent le genre humain.
Dieu créa ainsi l'homme,
Il a fait aussi la nourriture et la boisson, le riz, le feu et l'eau,
Le bétail, les éléphants et les oiseaux, etc.

L'origine du mal sur la terre et la part qu'y eut un esprit malfaisant n'étaient pas oubliées. Celui-ci portait le nom de Nauk'plau et le poème disait de lui :

Au commencement Nauk'plau était bon;
Mais plus tard il désobéit à Dieu,
Nauk'plau était d'abord divin,
Mais ensuite il brisa la loi de Dieu :
Alors Dieu le chassa et le bannit de sa demeure ;
Il a tenté la sainte fille de Dieu;
Dieu le chassa de sa présence à coups de fouet,
Parce qu'il avait trompé le fils et la fille de Dieu.

Venaient ensuite des souvenirs de la tentation, défigurés sans doute, mais étrangement fidèles encore; puis un récit du déluge, d'après lequel deux frères seuls, montés sur une sorte de radeau, auraient échappé à la destruction univer-

selle, puis enfin une histoire de la dispersion des hommes qui, depuis cette séparation, disait le poëme, « ne se reconnaissant plus pour frères, parce que leur langage était différent, devinrent ennemis et se combattirent les uns les autres. » Ici cependant s'arrêtaient ces curieuses ressemblances, et commençaient à s'introduire dans les traditions du peuple quelques-unes des superstitions les plus grossières de l'Orient, telles que la crainte des esprits malfaisants, la croyance aux fantômes, la personnification des forces ou des éléments de la nature, sous le nom de *Kélahs*, etc., etc. Des imposteurs ou prétendus prophètes n'ont pas manqué de surgir parmi les Karens idolâtres comme chez tous les peuples privés de la connaissance du vrai Dieu. Quelques faits, mal connus à la vérité, donnent aussi lieu de croire que les phénomènes, réels ou prétendus, du somnambulisme jouaient autrefois un assez grand rôle dans les cérémonies religieuses de la nation.

Aujourd'hui, les Karens évangélisés apportent à l'étude de la Bible une ardeur qu'on pourrait citer en exemple à beaucoup d'anciens peuples chrétiens. Le Rév. M. Mason de Tongou écrit à ce sujet : « Cet empressement à s'instruire est un des traits les plus caractéristiques de nos gens et surtout de ceux qui se regardent comme appelés à enseigner leurs concitoyens. Dans le courant de trois ou quatre semaines, que j'ai passées récemment à visiter nos stations, je me suis rarement mis à mes repas sans avoir autour de moi des jeunes gens qui ne se lassaient pas de m'interroger sur une foule de points. Dans mes courses à travers les montagnes, je ne pouvais m'asseoir sur quelque pointe de rocher, d'où mon regard plongeait au loin sur de vastes plaines, à des milliers de pieds au-dessous de moi, sans qu'une troupe de ces mêmes jeunes gens, ayant leurs Nouveaux Testaments à la main, ne me demandassent l'explication de tel ou tel passage, faisant porter leurs questions

tantôt sur une date, tantôt sur quelqu'une des productions naturelles mentionnées dans la Bible, tantôt sur des sujets plus difficiles encore, et que parfois un ange lui-même n'aurait pu leur expliquer. Très souvent aussi, pendant la nuit, j'entendais encore les moins instruits de ces jeunes frères questionner leurs aînés, en les priant de leur communiquer ce qu'ils avaient pu apprendre, soit de moi soit de quelqu'autre missionnaire. Les connaissances bibliques volent ainsi de de bouche en bouche, de sorte que, dans un sens, le séminaire théologique que je dirige embrasse la province entière, et compte à peu près autant d'élèves qu'il se trouve d'agents indigènes employés dans le pays à un titre quelconque. »

Les lignes qui précèdent étaient écrites, quand des nouvelles plus récentes nous ont appris que les craintes ressenties pour la mission de Tongou (page 101) n'étaient pas imaginaires. Par suite d'une mesure de rigueur, que le commissaire-délégué du gouvernement anglais avait dû prendre pour réprimer les violences d'une peuplade sauvage du voisinage, plusieurs villages chrétiens ont été attaqués, pillés et brûlés ; bon nombre d'hommes tués et une vingtaine de femmes ou d'enfants emmenés prisonniers pour être ensuite vendus comme esclaves. Le pasteur d'une des Eglises a perdu ainsi sa femme et deux de ses enfants. Les habitants d'une douzaine d'autres villages, également chrétiens, ont éprouvé, à l'ouïe de ces faits, une telle frayeur qu'ils se sont enfuis dans les forêts et dans les cavernes des montagnes. Bien des retraites inaccessibles sont devenues ainsi des maisons de prière où Dieu compte des adorateurs ; mais, au point de vue de la sagesse humaine, cette fuite est un désastre, car il est facile de prévoir que, les terres n'étant pas cultivées cette année, comme à l'ordinaire, une partie consi-

dérable de la population passera prochainement par les souffrances de la famine.



POLYNÉSIE.

UN LIT DE MORT.

« Un jour, écrit un missionnaire des îles Samoa, un exprès vint m'avertir que Kaisara, l'un des membres de notre Eglise, était gravement malade. Je me hâtai d'aller le voir et le trouvai dans un état de faiblesse extrême.

— Eh bien, mon frère, lui dis-je en l'abordant, comment se trouve votre âme sur ces eaux du Jourdain ?

— La barque est à l'ancre, me répondit-il, tout va bien ; aucun naufrage n'est à craindre ; les eaux sont calmes. »

« Parfaitement calmes, en effet; aucun souffle de doute ou de défiance n'en ridait la surface. Notre entretien roula sur les travaux du passé; nous passâmes ensemble en revue les effets de l'amour de Dieu envers les îles de la mer du Sud, et je ne saurais dire combien mon âme se sentit émue de tout ce que j'entendis sortir de cette bouche prête à devenir silencieuse sur la terre. »

— Que dirai-je de votre part à l'Eglise, quand vous aurez quitté ce monde?

— Dites à tous les frères de retenir fortement, et jusqu'à la fin, cette idée que la foi au Sauveur est le seul fondement du salut, suivant cette parole de l'Evangile : « *Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; tandis que celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui* (Jean III, 36.) »

— Cette entrevue sera peut-être la dernière que nous aurons ensemble sur la terre.

— Peut-être; mais s'il en est ainsi, nous ne tarderons pas à nous revoir dans ce monde bien autrement bon, où nous contemplerons ensemble l'éternelle beauté de notre Roi céleste, — et en prononçant ces mots, Kaisara me montrait le ciel de son doigt amaigri.

« Après ce court échange de paroles, nous priâmes ensemble, et je quittai l'humble cabane, mais peu de temps après j'y revins et reprenant l'entretien :

— Mon frère, dis-je, vous allez très prochainement nous quitter.

— Oui, le chariot est à la porte. Ce corps grossier retient encore mon âme captive, mais le fil qui les unit sera bientôt coupé et alors je prendrai mon vol.

— Cette perspective ne vous inspire aucune frayeur?

— Pas la moindre.

— Et d'où vient à votre esprit cette paix en face de la mort?

— Christ est à moi. Je lui ai confié mon âme. Qu'aurais-je à craindre?

— C'est donc en Christ seul qu'est votre espérance?

— En lui seul. N'est-il pas le seul fondement, le chemin, la porte et la vie?

« Je fis encore, près de ce lit de mort si paisible, une prière à laquelle notre frère se joignit de toute son âme. Le lendemain, rappelé encore, et jugeant dès le premier coup-d'œil que l'instant du départ était arrivé :

— Cher frère, lui demandai-je de nouveau, où en êtes-vous aujourd'hui?

— Avec Christ est mon âme.

— Entièrement?

— Oui, entièrement.

— Point de crainte en présence de tombeau?

— Aucune.

— Vous allez mourir.

« Il pressa silencieusement ma main en tenant son regard attaché au ciel, puis au bout d'un moment :

— Oui, je serai dans quelques instants auprès de Christ.

— C'est demain dimanche.

— Je le passerai dans le ciel.

— Combien eet grand l'amour de Dieu qui vous a tiré des ténèbres du paganisme pour vous donner ces espérances !

— Oh oui ! bien grand ! bien grand ! — et les yeux du mourant tournés vers le ciel rendaient grâces de cet amour avec plus d'ardeur encore que ses lèvres.

« Ces mots furent les derniers que prononça Kaisara. Il ne put plus, après cela, manifester que par des signes les sentiments de paix qui remplissaient son âme ; mais, jusqu'à son dernier soupir, le même calme joyeux resta peint sur son visage. Heureuse mort que celle de cet ancien païen ! Et quel trésor qu'une pareille assurance dans un pareil moment ! »



HOLLANDE.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS NÉERLANDAISES.

Cette institution, dont le siége est à Rotterdam, et qui compte soixante-cinq ans d'existence, est peu connue en France, mais poursuit cependant en Orient, des travaux qu'il est juste de mentionner.

Son principal, si ce n'est son unique champ de travail, est le groupe d'îles connu sous le nom d'Archipel indien. Une partie considérable de ces îles, et notamment celle de

Java, appartenant aux Pays-Bas, les chrétiens de ce pays se sont régardés, avec raison, comme appelés plus particulièrement à y faire porter la lumière de l'Evangile. Le chiffre des missionnaires employés actuellement par la Société dans ces parages s'élève à vingt-sept, dont cinq travaillent à Java, non sans quelques fruits. Les ports de cette île importante, et plusieurs autres villes ou établissements fondés par les Hollandais, possèdent en outre des pasteurs réguliers et des Eglises protestantes plus ou moins importantes. Les œuvres missionnaires, proprements dites, ont pour objet l'évangélisation de la population indigène, qu'on n'évalue pas à moins de cinq millions et dont la plus grande partie professe l'islamisme.

Ces œuvres sont loin d'avoir acquis encore les développement dont elles paraissent susceptibles, et il est fâcheux d'avoir à dire que jusqu'à ces derniers, temps, rien n'avait plus contribué à entraver leur marche que le mauvais vouloir des autorités politiques du pays.

Les îles Molluques et de Timor furent évangélisées, au commencement de ce siècle, par deux hommes de Dieu dévoués, le D[r] Kam prédicateur du gouvernement à Amboine, et par le missionnaire Lebrun, qui alla s'établir à Timor en 1819. Elles comptent maintenant onze missionnaires, et malgré bien des épreuves de plus d'un genre, la vérité y a fait des progrès encourageants. Une école normale fondée à Amboine, par Kam, dans le but de former des catéchistes et des instituteurs indigènes, renfermait en 1861 plus de cent trente élèves. Forcés d'aller continuellement d'île en île, dans des parages infestés de pirates, les missionnaires ne s'acquittent de leur ministère qu'à travers bien des dangers, et plus d'une fois déjà des troubles politiques les ont contraints d'abandonner des postes qui leur avaient donné des espérances ou même des sujets de joie.

Ceux des îles Célèbes sont plus heureux, et la partie du

champ qu'ils cultivent est celle où la Société a jusqu'ici obtenu ses plus beaux succès. La principale station de ce district missionnaire, celle de Tomohou, compte près de cinq mille chrétiens, sur une population d'à peu près le double, répartie dans 16 villages très rapprochés les uns des autres. Dans un de ces villages, qui renferme soixante familles, il ne reste plus que six païens; dans d'autres, le paganisme a complétement disparu. D'après les rapports de 1861, les missionnaires ont baptisé dans ce district 1,146 adultes et 2,096 enfants, reçu à la Cène 1,107 catéchumènes et béni 808 mariages. Les écoles sont au nombre de 147, dont 112 sont entretenues par la Société, et les autres par le gouvernement, mais toujours sous la haute direction des missionnaires; elles ne comptent pas moins de 13,000 enfants, dont environ 4,800 sont des filles. — Les chrétiens de ces contrées ont, en 1861, donné plus de 2,000 fr. (1,036 florins) pour l'œuvre des Missions hors de leur pays. Les missionnaires de ce district sont au nombre de onze.

La Société des Missions néerlandaises possède à Rotterdam un institut de Missions compte actuellement seize élèves. Depuis deux ans, elle a joint à cet établissement une maison pour les enfants des missionnaires et pour de jeunes indiens envoyés en Europe, qui n'a pas moins de dix-sept élèves.

En 1861, les dépenses de la Société s'étaient élevées à 114,500 florins (le florin vaut un peu plus de 2 fr.), et ses recettes à 94,778 florins seulement, de sorte que le déficit de l'année dépassait 40,000 fr. Nous ne savons pas encore si cette dette aura pu être couverte ou diminuée par les recettes de 1862, mais il y a lieu de l'espérer. La Société rencontre en Hollande des oppositions de plus d'un genre. Puisse-t-elle, pour en triompher, se montrer fidèle à ces principes fondamentaux de la foi chrétienne qui sont le nerf, le grand mobile et la suprême garantie de toute œuvre entreprise pour l'avancement du règne de Christ!

SOCIÉTÉS ET OEUVRES MISSIONNAIRES DU PROTESTANTISME.

Dresser une statistique complète, détaillée et parfaitement exacte des œuvres missionnaires protestantes dans le monde entier, nous paraît très difficile, si ce n'est impossible. Ces œuvres s'accroissent d'année en année; elles sont répandues d'une manière très inégale sur la surface du globe ; sauf la conformité du but et de l'esprit général, aucun centre commun ne les relie les unes aux autres, et les associations qui s'en occupent ont chacune, ou à peu près, leur manière de procéder, de classer leurs agents, de présenter leurs rapports. Comment, avec tant d'éléments divers, faire autre chose que de donner quelques aperçus généraux et des chiffres aussi fidèlement approximatifs que possible ?

C'est ce que nous allons essayer de faire brièvement au moyen des nombreux documents que nous avons sous les yeux, et, en particulier, d'un tableau synoptique que vient de publier, sur ce sujet, une des principales feuilles religieuses d'Angleterre (1).

Suivant ce tableau, le nombre des Sociétés ou Comités spéciaux, formés en vue des missions étrangères, est actuellement de 56, dont 19 en Angleterre, 5 en Écosse, 1 en Irlande, 10 en Allemagne et en Suisse, 1 en France, 3 en Suède et Norwége, 1 en Danemarck, 2 en Hollande, 13 aux États-Unis, et 1 dans les possessions anglaises du nord de l'Amérique.

Ne sont pas comprises dans ce nombre les Sociétés qui travaillent à l'évangélisation du peuple juif, plusieurs autres

(1) L'ancienne feuille mensuelle *The News of the Churches*, qui vient de changer ce titre en celui de *Narrative of the work of the Christian church at home and abroad.* Nous regrettons que la nature et le format même de notre feuille nous empêchent de reproduire entièrement l'intéressant travail dont il s'agit.

associations ayant pour objet spécial des travaux qui ne se rattachent qu'indirectemeut à l'œuvre missionnaire, comme la propagation des livres saints et des traités, l'éducation des indigènes, etc., et, enfin, un nombre assez considérable de Sociétés — branches ou auxiliaires, comme il s'en est formé déjà dans plusieurs des pays évangélisés, tels que les îles Sandwich, d'autres groupes de la Polynésie, l'Afrique occidentale, l'Inde, etc.

Toutes les Sociétés mentionnées au tableau n'ont pas, comme nos lecteurs le savent, une importance égale. En Angleterre, celles de l'Eglise établie, celle des Méthodistes wesleyens, et celle dite de Londres; aux Etats-Unis, le Conseil des missions étrangères et les Comités spéciaux des Eglises presbytériennes; sur le continent européen, celle des Frères moraves et celle de Bâle marchent en tête des autres par l'étendue de leur sphère d'action, le nombre de leurs agents et le chiffre de leurs revenus. D'autres, quoique moins puissantes, peuvent être également citées pour leur activité, et il n'en est aucune qui, dans les limites qu'elle s'est tracées, ne rende fidèlement sa part de témoignage et de concours à la sainte cause de l'Evangile de Christ.

Un fait digne d'être noté, en effet, et dont il est impossible de n'être pas frappé, pour peu que l'on s'occupe de ce sujet, c'est que, si ces Sociétés missionnaires diffèrent les unes des autres, non-seulement en importance, mais encore par leurs divergences sur certains points de dogme ou d'organisation ecclésiastique, toutes, cependant, sans une seule exception, retiennent l'unique et éternel fondement du salut dont elles envoient la nouvelle aux extrémités de la terre, à savoir Christ, Fils unique du Père, Dieu manifesté en chair et mort sur la croix pour le rachat des péchés. On chercherait inutilement, sur la carte des missions, une seule œuvre qui ait ses racines dans un sol dogmatique autre que celui-là, de sorte qu'on peut dire des païens de nos jours, comme de l'hu-

manité en général, qu'il ne leur est pas annoncé un autre nom par lequel ils puissent être sauvés, que celui de Jésus-Christ. Il y a, dans ce fait, de quoi confirmer merveilleusement la foi des adorateurs de ce nom sacré.

Le chiffre des missionnaires employés par les 56 Sociétés protestantes dépasse, dans notre liste, celui de 4,200. Mais, à cet égard surtout, la diversité des méthodes suivies par ces Sociétés, empêche d'arriver à une appréciation bien positive. Tandis que, en effet, quelques-unes ne donnent le titre de missionnaires qu'à des ministres de l'Evangile ayant reçu l'imposition des mains ; d'autres comprennent sous cette dénomination des agents de diverses qualités, tels que catéchistes ou évangélistes, ou même des artisans et des cultivateurs employés, avec beaucoup d'utilité, d'ailleurs, à des des œuvres de colonisation. D'autres tableaux statistiques, qui remontent, il est vrai, à quelques années, parlaient de 1,600 et de 1,800 missionnaires protestants à l'œuvre dans le monde entier. L'évaluation la plus exacte se trouve, selon toute apparence, entre ces deux chiffres. Mais, dans tous les cas, il faut joindre au corps missionnaire proprement dit une armée d'ouvriers indigènes de toute espèce : catéchistes, lecteurs de la Bible, maîtres d'école, colporteurs, etc., etc., dont on ne saurait estimer le nombre à moins de 18 ou 20,000.

Il règne aussi une certaine incertitude quant au chiffre précis des païens amenés à la connaissance de Christ dans le champ de travail, et sous les auspices de nos 56 Sociétés. Le tableau anglais n'enregistre que les *communiants*, et en compte au-delà de 200,000. D'autres statistiques, envisageant comme gagnés à l'Evangile tous ceux qui en ont fait profession, après avoir renoncé aux idoles, portent le chiffre des *convertis vivants* à 1,250,000 au moins, et, d'après tous les rapports qui nous ont passé entre les mains, nous avons lieu

de croire que ce chiffre reste au-dessous de la réalité, plutôt qu'il ne la dépasse.

D'après le même document, pleinement d'accord en cela avec les autres rapports, les écoles missionnaires du protestantisme contiendraient ensemble près de 250,000 élèves. Celles de l'Inde en comptent à elles seules environ 100,000.

Quant à leurs revenus, enfin, les Sociétés des Missions protestantes donnent au monde un spectacle, en présence duquel personne ne saurait méconnaître ou nier la puissance des convictions religieuses qui les poussent, les animent et les soutiennent à la poursuite de leurs immenses travaux. En additionnant toutes les recettes indiquées dans le tableau anglais, on arrive à un total d'environ 22 millions de francs ; et comme, sous ce rapport, la liste renferme encore des lacunes, qu'il faut, en particulier, y ajouter les recettes des Sociétés pour l'évangélisation des Israélites et de plusieurs autres associations dont nous avons parlé plus haut, on peut affirmer, en toute assurance, que le budget annuel du zèle missionnaire, dans les Eglises protestantes évangéliques, s'élève au moins à 25,000,000 de francs.

Telle est, à grands traits, la situation matérielle, en quelque sorte, de ces œuvres à l'histoire desquelles notre feuille est consacrée. Une autre fois, si Dieu nous le permet, nous examinerons, à un point de vue plus spirituel, et partant plus important encore, la marche, les succès et les épreuves de ces œuvres chères et bénies. Mais remercions Dieu, dès aujourd'hui, d'avoir fait lever sur ses Eglises de la Réforme ce souffle de l'Esprit qui, depuis soixante ans, les a si vigoureusement poussées dans cette voie d'activité chrétienne. Sur les 56 Sociétés ici mentionnées, il n'en est, en effet, que 6 dont l'origine n'appartienne pas à notre siècle, et celles-là même n'ont acquis toute leur importance actuelle que depuis trente ou quarante ans.

NOUVELLES RÉCENTES

INDE.

Une conversion très remarquable vient de récompenser les travaux des missionnaires de la Société presbytérienne-unie dans la province de Rajpootanah.

C'est celle d'un brahmine de la plus haute classe, très savant, très bien élevé et qui vivait au sein de l'aisance, avec un certain nombre de ses collègues, dans un des temples les mieux dotés de Nya-Nuggur. Cet homme connaissait à fond les Schasters (livres sacrés des Indous), avait beaucoup voyagé et s'était acquis de cette manière une grande réputation de sainteté, quand il eut occasion d'entendre la prédication de l'Evangile. D'abord il discuta avec les missionnaires, puis il étudia, et convaincu de l'absurdité de ses croyances premières, il prit sur-le-champ la résolution de renoncer à sa position pour se rendre utile à ses compatriotes. Dans ce but il commença par ouvrir une école qui, en moins de quinze jours, compta une trentaine d'élèves. Tout en se livrant à ces occupations, il continua à sonder les Ecritures, se lia plus étroitement avec les missionnaires, et tout récemment, à la grande stupéfaction des idolâtres du lieu, il a renoncé publiquement aux erreurs de l'indouisme, dans le bazar de la localité. Depuis lors, il accompagne dans les bazars l'évangéliste attaché à la mission, et réfute les subtiles objections des brahmines avec tous les avantages que lui donne sa première éducation. L'effet de cette conversion sur le public idolâtre a été immense. Dans le premier moment de surprise et de consternation, le nombre des audi-

teurs de la prédication chrétienne en avait diminué, parce qu'on craignait le courroux des brahmines ; mais cela n'a pas duré longtemps, et aujourd'hui les auditoires sont beaucoup plus considérables qu'ils ne l'avaient jamais été.

Évangélisation du Punjab.

Une grande conférence missionnaire, ayant pour objet l'évangélisation du Punjab, s'est tenue à Lahore, dans les derniers jours de 1862. Le gouverneur anglais de la province, sir H.-B. Edwardes, y a pris part, ainsi que plusieurs autres fonctionnaires ou laïques éminents. Le Rajah indou de Kuppoorthullah y assistait également et a plaidé avec éloquence, en très bon anglais, dit-on, les intérêts spirituels de son peuple, surtout en ce qui concerne l'éducation des femmes. Trente-trois missionnaires européens et un pasteur indigène représentaient le clergé. La discussion, très sérieuse et très approfondie, ne peut manquer de donner une nouvelle impulsion aux travaux missionnaires dans cette partie de l'Inde, encore si peu favorisée sous ce rapport. Les décisions les plus importantes ont porté sur la fondation d'une Société biblique et d'une Société de traités pour le Punjab, sur la création d'un comité laïque pour aider les chrétiens indigènes à se procurer des moyens d'existence, sur la publication d'une version des saintes Ecritures en langue Urdu, et sur les démarches à tenter auprès de la législature de l'Inde pour obtenir d'elle, en faveur des convertis indous, quelques modifications aux lois qui concernent le mariage.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Nos lecteurs n'auront pas oublié les craintes que l'on ressentait pour la mission d'Abbéokuta, menacée d'une part

par des guerres perpétuelles que se livrent entre eux les Egbas païens, et de l'autre par les sauvages armées du roi de Dahomey. La situation paraissait tellement critique que la Société des missions anglicanes avait demandé à tous ses amis des prières spéciales en faveur d'Abbéokuta, d'Ibadan et des autres postes où elle a des missionnaires. Ces appels au Dieu qui dirige à son gré les choses de la terre n'ont pas été vains. Les dernières nouvelles reçues de l'Yoruba sont à la paix. Des officiers de la marine anglaise, stationnés sur les côtes, sont intervenus entre les partis. L'un d'eux, le commodore Wilmot, s'est rendu en personne à la cour du roi Bahadung, et on peut espérer, comme résultat de cette démarche, que le sanguinaire tyran renoncera, pour le présent du moins, à son projet d'expédition contre Abbéokuta. D'un autre côté, le Rév. Hinderer, renfermé si longtemps à Ibadan, où il souffrait tout à la fois de la famine et du mauvais vouloir des autorités du pays, a été délivré de cette affreuse situation. Malheureusement, son compagnon de travaux et de souffrance, M. Jefferies, est mort, on peut dire, de misère, car la famille missionnaire n'avait pas les moyens de lui procurer les remèdes et même la nourriture dont il aurait eu besoin.

Pendant les troubles qui agitaient ainsi la contrée, le commandant de l'escadre anglaise, à Lagos, avait envoyé à tous les résidents anglais l'invitation de se réfugier sous la protection de la flotte; mais les missionnaires, plus attachés à leur devoir qu'à leur vie, et considérant que leur retraite pourrait avoir de fâcheux résultats pour l'œuvre qu'ils dirigent, ont pris, à l'unanimité, la résolution de rester à leur poste. De tels exemples de dévouement sont toujours utiles à remarquer.

MADAGASCAR.

On sait qu'indépendamment du Rév. M. Ellis, six missionnaires représentent déjà à Madagascar la Société des missions de Londres. Nous apprenons aujourd'hui qu'encouragé par les merveilleux rapports qui arrivent de cette île, le comité de la Société vient de décider l'envoi de quatre autres agents, qu'on espère pouvoir faire partir au printemps.— Le produit de la souscription ouverte pour construire à Antananarivo les Eglises des martyrs dont nous avons parlé, dépasse déjà 150,000 fr.

GROENDLAND.

Une des stations que les Frères Moraves ont fondées dans ces régions glacées a passé depuis moins de deux ans par de douloureuses épreuves, qu'un des journaux de la Société résume en ces mots :

« Au commencement de l'été de 1861, la main du Seigneur s'appesantit sur notre mission du Groendland. Dans l'intervalle de cinq semaines un jeune missionnaire et les femmes de deux de ses collègues furent couchés dans la tombe.

« Deux de ces morts avaient eu lieu à Lichtenfels, qui se trouve à 100 milles (environ 130 kilomètres) de la Nouvelle-Herrnhut. Au printemps de cette année (1862) le rév. M. Bœmisch, missionnaire adjoint, y secondait les travaux de M. Uellner et de sa femme. Leur campagne d'hiver paraissait avoir été spirituellement bénie, et ils venaient de célébrer joyeusement la fête de Pâques, quand M. Bœmisch tomba malade et mourut, après quelques jours de vives souffrances. Au moment même de son départ pour le ciel,

un navire de Copenhague cinglait vers le Groendland, portant à son bord une jeune servante de Christ, qui était la fiancée du missionnaire adjoint et allait s'associer à ses travaux. Débarquée à la Nouvelle-Herrnhut, un mois après, ce fut là qu'elle apprit que celui qu'elle venait rejoindre était lui-même allé rejoindre son Sauveur.

« Quelques jours plus tard, nouvelle mort à Lichtenfels. Cette fois c'est la femme du missionnaire Uellner qui est rappelée par le Seigneur. Ainsi, de cette famille naguère si heureuse en célébrant la Pâque du Seigneur, il ne restait plus que M. Uellner, triste, isolé, séparé de ses autres collègues du Groendland par des bras de mer ou des montagnes de glace, et de ses amis du Danemark par tout un océan. Son Dieu, sa petite congrégation d'Esquimaux et deux tombes fraîchement creusées étaient tout ce qui lui restait ! »

Espérons que Dieu aura secouru ce frère dans la mesure du besoin qu'il avait de l'être. Personne n'aura lu ces détails, tout à la fois si simples et si navrants, sans s'associer à cet espoir.

CALCUTTA.

Cette ville importante compte aujourd'hui 34 missionnaires consacrés (dont sept sont des indigènes) et 25 évangélistes, tous indigènes; six Sociétés de missions y sont représentées. Le nombre des Indous convertis *communiants*, y est de 449, dont 120 appartiennent à l'Eglise anglicane, et 84 à l'Eglise libre d'Ecosse. — On évalue le chiffre des communiants indous de tout le Bengale à près de 4,000, et celui des personnes qui ont publiquement rompu avec le paganisme à plus de 18,000.

Paris. — Imp. de Ch. Maréchal, succr de Mme Smith, rue Fontaine-au Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING.

Lettre de M. DAUMAS, *écrite sous la date du* 5 *février* 1863.

La sécheresse. — Vains recours aux faiseurs de pluie. — Délivrance. — Progrès spirituels. — Chants pieux. — Catéchumènes.

Messieurs et très honorés frères,

Par suite de la sécheresse exceptionnelle que nous avons eue dans le pays, pendant l'année qui vient de s'écouler, il n'y a pas eu possibilité pour nous de nous réunir comme de coutume. Une circulaire qui vient de me parvenir, m'apprend « que mes frères sont tous d'avis que la conférence soit remise à des temps plus propices, et que chacun de nous vous envoie directement son rapport. » En conséquence, je me mets en devoir de vous rendre compte de l'état des choses dans votre station de Mékuatling.

Depuis 27 ans que je suis dans ce pays, je n'avais pas été témoin d'une calamité pareille à celle qui a éprouvé les habitants du Lessouto. Nous avions entendu parler des sécheresses très fréquentes qu'on a du côté de Litakou ou dans le pays des Namaquois. Là, on reste quelquefois privé de pluie pendant des années entières, et les habitants émigrent d'un

lieu à un autre pour sauver leurs troupeaux. Dans le Lessouto, situé au pied de la belle chaîne des Maloutis, les pluies ont toujours été assez abondantes, et on y a toujours fait des récoltes, non-seulement suffisantes pour l'entretien d'une population nombreuse, mais encore pour celui des habitants de l'État libre, qui tirent de ce pays des milliers de sacs de blé ou de maïs pour la subsistance de leur famille. Cette abondance annuelle était cause que les *faiseurs de pluie*, si renommés dans le nord, n'avaient pas grand crédit ici. Trop souvent, cependant, la superstition invétérée de ces peuples les porte à courir vers les prophètes de mensonge, comme les Israélites d'autrefois, et à faire des sacrifices pour obtenir les faveurs qu'ils demandent. Lorsque je me rendis à Léribé, il y a quelques mois, pour me joindre à la commission chargée de changer le site de cet établissement, je passai la nuit dans l'ancienne station d'Umparani. Dans la soirée, en causant autour du feu, nous apprîmes que les Bassoutos qui sont sous la juridiction de Molapo devaient porter des offrandes de blé chez une prophétesse nommée Manchoupa, pour qu'elle fît tomber de la pluie. On s'est rendu auprès d'elle en foule, ainsi qu'auprès d'un devin aveugle qui a prétendu avoir été enlevé au ciel, et qui a répété, à qui a voulu l'entendre, toutes sortes de visions absurdes. Le dimanche, je prêchai dans la chapelle de Léribé, en présence de Molapo et d'une petite assemblée, sur Jacq. V, 18.

Les pluies se sont fait longtemps attendre, comme si le Seigneur voulait montrer à ce pauvre peuple égaré l'impuissance de ceux en qui il se confiait. Dans ces circonstances, les Églises se sont réunies pour demander à Dieu son secours. J'ai souvent été édifié de voir la manière simple et confiante avec laquelle nos chrétiens s'adressaient à Dieu. Un d'eux disait un jour : « Seigneur, tu les vois, ils courent à leurs prophètes qui sautent devant l'autel, en se faisant des

incisions, et criant de toutes leurs forces, comme on faisait devant Bahal; c'est en vain qu'ils demandent de la pluie, ils ne seront pas exaucés; mais toi, Seigneur, tu nous entends, tu nous vois, c'est toi qui couvres les cieux de nuages, aie pitié de tes créatures, arrose nos champs et exauce-nous. » — Un jour je disais à un de nos gens : Les nuages ont de nouveau disparu ; » il me répondit : « Cela ne fait rien, ayons patience ; lorsqu'on cessera d'avoir recours au mensonge et qu'on en aura reconnu l'impuissance, le Seigneur nous enverra ses bonnes pluies. » Ce chrétien simple, qui attendait le secours d'en haut avec tant de confiance, n'a pas été confus; les pluies sont venues avec abondance et ont rendu la fertilité au pays. Les imposteurs ont été réduits au silence, et, de toutes parts, on a été forcé de reconnaître que le vrai Dieu avait montré sa puissance et entendu le cri de ses enfants.

En dépit des obstacles que l'ennemi des âmes nous suscite, le Seigneur fait son œuvre auprès et au loin. Un jeune homme, appartenant à une tribu éloignée, était parti, il y a quelque temps, avec ses livres et les connaissances qu'il avait acquises au milieu de nous, pour se rendre auprès de son chef Mankopane, qui vit sous la latitude de la baie de Lagoa. Nous avons revu avec plaisir cet intéressant indigène ; il est revenu accompagné d'une centaine de ses compatriotes, qui se rendaient dans la colonie pour y chercher du travail. Ils n'avaient jamais vu une maison de prière, et ils purent, pendant leur court séjour ici, entendre la bonne nouvelle du salut. Leur conducteur me raconta son voyage, son arrivée auprès de son chef et de ses amis, après une absence de plusieurs années, leur étonnement en entendant tout ce qu'il avait à leur dire, et en voyant les livres qu'il apportait avec lui. On lui demanda si ces livres étaient les dieux que les missionnaires adoraient. Il prit alors occasion de cette question pour leur annoncer l'Evangile et leur parler du Sau-

veur. Dernièrement, j'ai admis dans la classe des catéchumènes un autre jeune homme très intéressant qui vient, lui aussi, de l'intérieur, et qui, par le moyen d'un indigène de sa tribu, qui a reçu le don de la foi dans la colonie et qui fait connaître la voie du salut parmi ses compatriotes, a été amené à la connaissance du Sauveur. Il s'est rendu ici avec le désir d'être plus pleinement instruit dans la vérité.

Autour de nous, l'œuvre continue à s'affermir et à s'étendre. Il est intéressant d'observer combien on désire s'instruire. Dès qu'il arrive quelques paquets des livres que vous avez fait imprimer pour nous en France, ils sont immédiatement enlevés. (*Récits bibliques et Recueil de Cantiques.*)

Un petit-fils du chef Moletsane, qui a été sous les soins de notre fille aînée pendant près de dix-huit mois, a été envoyé au Cap dans une école du gouvernement; il sera sous la direction du digne pasteur de Wynberg, le Dr Ph. Faure, de l'Église réformée. Le chef Moletsane assiste très régulièrement au service divin. Il me racontait qu'un jour, pendant la sécheresse, on avait planté au milieu des champs un pieu où l'on avait attaché des charmes destinés à attirer les nuages. Indigné d'une telle folie, il avait envoyé des gens pour arracher ce pieu et le jeter au loin. Il m'a fait appeler plusieurs fois pour voir une de ses femmes qui était dangereusement malade et prier avec elle. Quoiqu'elle ne fût pas membre de l'Eglise, elle était bien disposée, et elle aimait les choses de Dieu. Lorsqu'elle vit sa fin approcher, elle voulut être transportée dans la station, pour être plus près des moyens de grâce, et y être enterrée. Elle a quitté ce monde, il y a quelque temps. Le chef, plusieurs de ses fils, ses conseillers et tous les habitants de la station accompagnèrent le convoi funèbre. Un service fut célébré sur la fosse en présence de centaines d'auditeurs. Il était bien solennel d'entendre ces gens chanter en plein air un de nos plus beaux cantiques, dont chaque strophe se termine par ces mots :

« Ta volonté soit faite ! » Le chef Moletsane montre aussi ses bonnes dispositions dans ses jugements : il s'appuie souvent sur les commandements de Dieu lorsqu'il règle les cas qui lui sont déférés.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les livres que vous avez fait imprimer en France ont causé une joie extrême et sont achetés avec empressement. Le recueil de cantiques a été un objet du plus grand intérêt, et chacun veut en apprendre les nouvelles mélodies. L'aveugle que j'ai déjà mentionné dans un de mes rapports, et qui apprend les hymnes par cœur en se les faisant répéter, vint auprès de moi, un dimanche matin, me supplier de faire chanter, pendant le service, le cantique fort heureusement reproduit par notre frère, M. Rolland : *Levons-nous, frères, levons-nous.* « J'éprouve, disait le pauvre aveugle, un si grand bien dans mon âme en l'entendant ! » Naturellement, je lui accordai avec empressement ce plaisir. Nos indigènes aiment tellement le chant qu'on pourrait les réunir tous les jours pour leur apprendre de nouveaux airs.

Notre école journalière, qui avait dû être suspendue pendant que la petite-vérole sévissait parmi nous, a été rouverte l'année dernière, et est fréquentée par 100 à 120 enfants. Un indigène m'aide régulièrement à la tenir. L'école du dimanche est toujours très nombreuse ; elle se tient, ainsi que la réunion de chant, entre les deux services, pour que les indigènes qui viennent des environs puissent y assister.

Les services sont suivis, le dimanche, d'une manière très assidue. Le temple est toujours plein. Lorsque nous avons des mariages, ou que nous célébrons la sainte Cène, il ne peut pas contenir tous les auditeurs. La congrégation ordinaire est de 4 à 500 personnes. Les naturels se réunissent dans le local de l'école, tous les samedis et dimanches soir, pour s'édifier et prier ensemble.

Par suite de changements survenus dans les stations de Béthulie et de Béerséba, comme aussi à cause de la famine qui s'est fait sentir chez les Batlapis, nous avons eu un accroissement de membres de l'Église. Leur nombre s'élève à 140. Cinq ont encouru l'application de la discipline.

Il y a une douzaine de catéchumènes en préparation pour le baptême. Je les aurais déjà agrégés à l'Église sans une absence que j'ai dû faire dernièrement. Ils seront baptisés sous peu.

La classe du lundi s'accroît toujours; plusieurs personnes, réveillées cette année, y ont été admises. Généralement tous les membres de cette classe, qui s'élève à près de 90 personnes, me font plaisir par leur assiduité et leur désir de s'instruire. C'est parmi eux que je choisirai un certain nombre de candidats pour le baptême lorsque les autres auront été reçus dans l'Église.

Croyez-moi, Messieurs et très honorés frères,

Votre tout dévoué dans le Seigneur,

F. DAUMAS.

Lettre de M. G. GERMOND.

Thaba-Morèna, 12 janvier 1863.

Messieurs et honorés directeurs,

Un rapport sur une station qui est en train de se fonder peut présenter un certain intérêt pour des personnes nouvellement gagnées à l'œuvre des missions, désireuses de connaître quelles sont les difficultés au milieu desquelles le serviteur de Jésus entreprend sa tâche, ainsi que la manière dont il s'y prend pour les surmonter; mais pour vous, Mes-

sieurs, il doit en être tout autrement. Ce n'est pas pour la première fois que vous entendez parler de cuisine en plein vent, de wagon transformé en demeure permanente, de murs de clôture, de milliers de briques, de constructions ayant tant de pieds de longueur sur tant de pieds de largeur, etc., etc. Un rapport roulant, dans sa majeure partie, sur de tels détails, ne peut être que fort ennuyeux pour vous; aussi n'est-ce qu'avec répugnance que je viens encore vous ramener sur ce terrain, si fort sillonné par mes devanciers, et même je ne m'y aventurerais pas du tout, s'il était permis de laisser les directeurs de la mission dans l'ignorance sur ce que font leurs ouvriers.

Appelé à fonder une station dans le quartier de Thaba-Morèna, je me rendis à mon poste vers le milieu d'avril, et aussitôt que l'emplacement de la station eut été désigné par une commission nommée par la Conférence, je mis la main à l'œuvre. Mais l'hiver était à la porte, et je dus bientôt me convaincre de l'impossibilité de poursuivre des travaux matériels à cette époque de l'année; aussi me résignai-je à m'installer de mon mieux, moi et les miens, dans une maisonnette, que les gens de Thaba-Morèna m'avaient élevée au milieu de leur village, dans le temps que je les visitais depuis Béthesda. L'habitation n'était ni vaste, ni commode, mais on se tira d'affaire pourtant, et le printemps venu on se mit résolument à l'ouvrage.

Mais en Afrique, il faut s'attendre à toutes les contrariétés possibles, et je ne tardai pas à en faire l'expérience. Une sécheresse exceptionnelle se fit sentir dans tout le pays. Les vivres devinrent rares, bientôt hors de prix, nous dûmes restreindre le nombre de nos ouvriers, bientôt les mettre à la ration; les bœufs, maigres et exténués, ne pouvaient être d'aucun secours, il fallut donc faire transporter à bras, de la montagne, toutes les pierres nécessaires pour les fondements de la maison. Le terrain était trop argileux,

toutes les briques se fendaient au premier rayon de soleil, et ce ne fut qu'après de longs tâtonnements que nous pûmes triompher de cette difficulté. Le moment vint où je me vis obligé de congédier tous mes ouvriers, faute de vivres; je ne gardai que quelques domestiques et le maçon, et l'ouvrage n'en alla que plus lentement. Cependant, les murs de la maison s'élevaient; encore un bon coup de collier, me disais-je, et nous aurons où nous caser; mais non, mon maçon tombe malade et me quitte pour aller se faire soigner chez les siens. Je l'attendis pendant deux mois, utilisant mes loisirs à construire une petite maisonnette qui pût me servir de chambre d'étude (car la maison projetée ne doit contenir que deux pièces, outre la cuisine). Le mois dernier, j'apprends que mon pauvre maçon est mort; me voici donc en pleine saison des pluies (qui pour s'être fait attendre, n'en sont que plus abondantes), à n'avoir d'autre abri qu'une cabane provisoire grande comme un omnibus de Paris, et l'indispensable wagon. Ce n'est pas beaucoup, surtout quand on a femme et enfants, mais on se console en se disant qu'on pourrait encore être plus mal logé. Je n'ai pu encore me procurer un autre maçon, mais tout en m'informant à droite et à gauche, je me plonge dans le métier plus fort que jamais, et j'espère qu'à la fin de mars, la petite maisonnette que j'avais commencée sera terminée; nous y serons à l'abri du froid et de la pluie, et pourrons attendre patiemment qu'un maçon se présente. S'il ne s'en trouve pas, eh bien! je reprendrai la truelle, et à force d'ajouter brique sur brique, on finira bien par arriver au haut. Ce ne sera pas un fort beau travail, pour sûr, mais ce sera une consolation que de penser qu'il n'aura rien coûté à la Société.

Nous avons défriché un coin de terre pour un jardin, travail qui a été fort pénible, car cet emplacement avait été autrefois occupé par un village indigène, et ce n'est que le

pic à la main que nous sommes parvenus à remuer le sol et à le débarrasser des débris de murs qui l'encombraient.

Si les travaux matériels ont été traversés de tant de manières par des obstacles imprévus, en revanche je suis bien heureux de pouvoir vous dire que l'œuvre du Seigneur a prospéré. Non pas que la population fût particulièrement disposée à accepter l'Évangile ; à mon arrivée, je trouvai chez les païens de la bienveillance, mais rien de plus ; chez les personnes faisant profession de religion, c'était une grande joie de n'être plus obligées d'aller jusqu'à Morija, pour entendre la prédication de l'Evangile, mais quant à un désir bien sincère de profiter des moyens de grâce offerts par le Seigneur, s'il existait, il n'était guère apparent.

On fut assidu au culte dans les commencements, puis on se relâcha. J'étais bien triste, et me crus obligé de parler très sévèrement.

Plusieurs semaines se passèrent sans apparence de changement, mais cependant la glace qui couvrait les cœurs, sembla bientôt commencer à se fondre sous le souffle de l'Esprit de Dieu. Les chrétiens parurent se rappeler qu'il ne suffit pas d'une conduite extérieurement irrépréhensible, pour avoir droit de bourgeoisie dans le royaume des cieux. Ils commencèrent à travailler autour d'eux, et bientôt deux, puis trois, puis quatre personnes qui avaient jusqu'alors franchement vécu selon le train de ce monde, vinrent à moi en répétant l'exclamation du geôlier de Philippes : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? Aujourd'hui, le nombre de ces personnes réveillées, dans leur âme, s'élève à treize, et j'ai la joie de les voir persévérer dans le chemin du salut. Quand on ne fait que commencer, un tel résultat est réjouissant. Notre classe de candidats au baptême, que j'avais commencée avec deux personnes, il y a un an et demi, et qui en comptait douze lors de mon installation ici (dans le nombre, trois venaient de Morija), en compte maintenant

vingt-cinq. C'est bien plus que je n'aurais osé l'espérer; que le nom du Seigneur en soit béni ! Quant aux services, ils se tiennent dans une misérable cabane en roseaux, jadis l'habitation d'un natif, et que nous avons agrandie de moitié. Il faut l'avoir vue pour pouvoir s'en faire une idée : on y étouffe l'été, l'hiver on y grelotte ; et, comme de plus, elle ne peut suffire, nous sommes souvent obligés de tenir les services en plein air, ce que je regrette, car j'ai remarqué que le recueillement en souffre beaucoup. L'auditoire n'est pas considérable, mais il se maintient. Tant que la pluie nous tenait rigueur, il y avait foule ; maintenant qu'elle tombe à torrents, bien des gens remercient le Seigneur à la manière des neuf lépreux de l'Evangile, quitte à recourir à lui, sitôt qu'ils auront quelque nouvelle grâce à implorer !

Membres de l'Eglise	48
Candidats au baptême.................	25
Auditoire ordinaire	100 à 130

La conduite des membres de l'Église a été bonne.

P. S. Les limites ordinaires d'un rapport ne m'ont pas permis de m'étendre beaucoup sur l'œuvre intéressante qui s'est opérée ici chez plusieurs ; mais sitôt que j'aurai un abri convenable, je compte vous écrire et vous donner quelques détails, qui, j'en suis sûr, réjouiront votre cœur, ainsi qu'ils ont réjoui le mien.

P. Germond.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE

TRAVAUX MISSIONNAIRES A NINGPO.

Les missionnaires presbytériens américains établis à Ningpo, et dans les environs, ont eu, l'année dernière, à passer par de pénibles épreuves, que la bonté de Dieu leur a cependant adoucies, grâce à la protection dont il les a couverts et aux nombreuses bénédictions qu'il a fait reposer sur leurs travaux.

En décembre 1861, les révoltés Taïping s'étaient abattus sur la ville, et en avaient pris possession. Ils l'occupèrent jusqu'au mois de mai 1862, l'évacuèrent ensuite, mais un peu plus tard reparurent dans les environs et y signalèrent de nouveau leur présence par ces scènes de violence et de pillage qui portent la désolation, l'épouvante et la ruine partout où leurs armées pénètrent.

Aussitôt que le bruit de leur marche sur Ningpo se fut répandu, et longtemps avant leur arrivée, les congrégations qui se réunissaient le dimanche autour des missionnaires avaient subi une diminution sensible, parce que tous les habitants à qui leur position permettait de s'éloigner avaient quitté la ville. Ces craintes étaient exagérées pourtant, du moins en ce qui concerne les chrétiens. Par politique, ou plutôt par l'effet de la tendre sollicitude du Seigneur pour ceux qui se confient en lui, les chrétiens ont eu beaucoup moins à souf-

frir de la présence des rebelles que le reste de la population. « Avant la prise de la ville, dit un des missionnaires, nous avions beaucoup prié, et le Seigneur nous avait entendus. Aucun de nos frères n'a été frappé d'une manière grave, ni dans ses biens, ni dans sa personne, de sorte que nous avons eu lieu de nous rappeler cette promesse des Psaumes : *Il en tombera mille à ta gauche et dix mille à ta droite; mais la destruction n'approchera point de toi.* Au moment de l'invasion, quelques chrétiens avaient été pris comme bien d'autres, mais tous furent promptement relâchés. Leur courte captivité n'a eu pour effet que d'éprouver leur foi; et je suis heureux de dire que la plupart se sont tirés très honorablement de cette épreuve. L'un d'eux, Zia, qui exerce parmi nous les fonctions de catéchiste, avait été jeté dans les rangs des coolis (journaliers) et forcé de travailler comme tel; mais il avait pris la résolution de se reposer le dimanche, et l'avait hautement annoncée. Heureusement, cependant, il fut rendu à la liberté avant la fin de la semaine. Un autre membre de l'Église, nommé Kyinglin, qui avait pris avec lui-même le même engagement, le tint avec courage, et il ne s'en trouva pas plus mal : lui, aussi, fut relâché au bout de quelques semaines.

« Cette calamité publique, continue le missionnaire, a tourné également au bien de plus d'un païen. Quelque temps après le départ des rebelles, un de nos évangélistes fut, un jour, à la sortie du service, accosté par un Chinois qui lui dit qu'il avait cessé d'adorer et de prier les idoles, parce qu'au moment où les Taïping l'emmenaient captif, un missionnaire, qu'il ne connaissait pas, était intervenu en sa faveur, avait obtenu sa liberté, et l'avait ensuite exhorté à ne plus invoquer que le vrai Dieu. Un autre jeune homme, délivré à peu près de la même manière, a depuis lors suivi régulièrement les instructions d'un de mes collègues, et a pu dernièrement être admis au baptême. En outre, la protection visible dont

les chrétiens ont été l'objet, tandis que les adorateurs des idoles restaient sans appui contre les envahisseurs du pays, a comme démontré la vanité des faux dieux. Ce fait, proclamé dans des sermons, et commenté dans quelques traités mis depuis en circulation, est aujourd'hui bien connu des habitants de Ningpo ; et il en est un certain nombre chez lesquels il a fait naître des réflexions sérieuses. »

Les services que les missionnaires ont pu, à titre d'étrangers plus respectés que les indigènes, rendre à un grand nombre de citoyens paisibles, ont produit aussi un excellent effet. « Pendant et immédiatement après l'invasion, dit l'un d'eux, nous ne pouvions pas nous montrer dans la ville sans y recevoir, pour ainsi dire à chaque coin de rue, des remerciements et des témoignages de reconnaissance très souvent exagérés. Aujourd'hui, ces démonstrations extérieures se produisent plus rarement, mais les souvenirs sont restés, et nous nous apercevons à plus d'un signe réjouissant que généralement l'opinion publique nous est très favorable. »

Pendant cette année de craintes et de souffrance, l'œuvre spirituelle a marché lentement, mais a avancé pourtant.

A Ningpo même, sept adultes et cinq enfants chrétiens ont reçu le baptême. Les annexes des environs, qui sont au nombre de trois, celles de Bao-Ko-Tah, de Yuyiao et de Sanpoh, quoique plus exposées encore que la ville aux déprédations des rebelles, ont vu s'accroître aussi le nombre des auditeurs de la Parole. Toutes les chapelles sont bien fréquentées, et les distributions de livres saints et de traités aussi abondantes qu'avant l'envahissement de la ville. La présence de ces cruels destructeurs a cependant empêché la fondation d'une œuvre nouvelle dont la populeuse cité de Ziao-Hying, située à l'intérieur, à 35 lieues de Ningpo, devait être le siége.

Les deux écoles-pensionnats de la ville renferment chacune environ vingt-cinq élèves. Quatre des jeunes filles sor-

ties de l'une d'elles, ont déjà pu recevoir le baptême, et plusieurs jeunes gens élevés dans celle des garçons ont, suivant les usages chinois, subi leur examen et obtenu le titre de *lettrés*, dont ils se prévalent pour enseigner leurs compatriotes. L'histoire de l'un d'eux montre tout ce qu'on peut attendre de ce genre de coopération. Ce jeune Chinois, admis dans l'école il y a quelques années, avait d'abord donné très peu d'espérance; mais peu à peu son intelligence se développa, et, ce qui valait mieux encore, son cœur fut touché à salut par la puissance de l'Esprit saint. Une fois ses *degrés* obtenus, les missionnaires l'employèrent d'abord comme évangéliste auxiliaire, puis ensuite il s'en alla, avec leur consentement, ouvrir une école dans son village natal, où ne se trouvait pas alors un seul chrétien. Là, il prit l'habitude de terminer chacune des journées en lisant à ses élèves quelques passages des Écritures qu'il leur expliquait et qu'il faisait suivre d'une prière. Peu à peu, quelques-uns de ses voisins vinrent se joindre à cette partie de ses leçons, et, aujourd'hui, après deux ans de cet humble travail, le village a vu plusieurs conversions, qui ont permis d'y établir un culte régulier assez suivi pour qu'on puisse espérer d'avoir bientôt dans ce village une annexe nouvelle. Plusieurs autres localités ont été remuées dans le même sens par des moyens analogues à celui-là.

Le rapport auquel nous empruntons ces détails, présente un fait qui montre de quel dévouement sont animés quelques-uns des disciples indigènes que l'Évangile compte à Ningpo. Lorsque la nouvelle de la prise de Pékin par les armées européennes arriva dans cette ville, un des missionnaires, le Rév. Martin, conçut aussitôt le projet d'aller fonder une mission dans la capitale du Céleste-Empire. Deux agents indigènes, nommés Lu et Wongwe, s'offrirent aussitôt pour l'accompagner, et leurs services furent acceptés. Mais le premier avait sa femme et une vieille mère; il fallait

leur faire agréer cet arrangement, qui devait les priver de leur soutien. Leur hésitation ne fut pas longue, et leur réponse mérite d'être citée : « Nous nous sommes, dirent-elles « d'un commun accord, consacrées au Seigneur en tout ce « que nous sommes et avec tout ce que nous possédons. « Eh bien ! si l'on pense que Lu sera plus utile à Pékin qu'ici, « qu'il parte et que Dieu l'accompagne ! »

La nouvelle des entraves mises depuis à la présence des missionnaires à Pékin, et la mort du Rév. Culbertson, de Schanghaï, qui devait diriger cette entreprise nouvelle, y ont fait renoncer pour un temps.

Ce décès du D[r] Culbertson a été un deuil pour tous les missionnaires qui représentent le protestantisme en Chine. Il a suivi de près l'achèvement de la nouvelle version de la Bible que ce pieux et savant missionnaire a entreprise avec le D[r] Brigmann, mort lui-même deux ans avant son collaborateur.

TRAVAUX DE L'ÉGLISE ANGLICANE A HONG-KONG.

Dans une lettre écrite à l'archevêque de Cantorbéry, sous la date du 30 janvier dernier, l'évêque anglican de Hong-Kong donne d'intéressants détails sur ce que l'Église établie d'Angleterre, c'est-à-dire l'évêque lui-même et ses collaborateurs font à Victoria pour l'évangélisation des païens. Une population d'environ 100,000 Chinois, attirée à Victoria par le rapide accroissement qu'a pris cette ville d'origine anglaise, mérite bien que l'on s'occupe de ses intérêts spirituels.

« Durant les neuf derniers mois, dit le très Rév. Smith, vingt et un Chinois ont été baptisés par nos mains, y compris neuf élèves de notre collége. De cinquante personnes que j'ai confirmées, dimanche dernier, dix-huit étaient des Chinois. Sur les 8,000 dollars que nous avons recueillis dans la colonie même pour la construction de notre école indigène de

filles, plus de 1,000 dollars ont été donnés par des indigènes. Ce bâtiment n'est pas encore achevé, mais quinze jeunes Chinoises, réunies déjà dans un local temporaire, y viendront bientôt former le noyau d'une institution, qui, je l'espère, prendra de l'importance. Une collecte faite, il y a quelques mois, dans la cathédrale a produit 160 livres sterling (4,000 fr.), destinées à payer les frais d'établissement d'un missionnaire. Un lecteur indigène de la Bible, chargé par quelques membres de notre Église de visiter chaque jour les Chinois employés à leur service, le fait entièrement à leurs frais... Un Comité de dames anglaises s'occupe avec un vif intérêt de notre école de jeunes filles chinoises. Une réunion de prières en faveur des missions, a lieu tous les mois dans la chapelle du collége, et attire une cinquantaine d'Européens, ce qui est beaucoup, quand on se rappelle que des préventions très anti-missionnaires prévalent encore dans les rangs de la population européenne, et que la presse locale se montre souvent hostile à notre œuvre...

« Un encouragement que je ne dois pas omettre de mentionner, c'est que le gouvernement (anglais) distrait annuellement de ses revenus coloniaux une somme d'environ 1,500 livres (37,500 fr.) pour soutenir, dans l'île et surtout à Victoria, un bon nombre d'écoles chinoises primaires sous la direction d'un Comité dont je suis le président. Le Nouveau Testament en langue chinoise est un des livres de classe en usage dans ces écoles.

« En ce moment, l'agent et le soutien le plus précieux de la mission est notre catéchiste indigène Lo-Sam-Yuen, qui est en rapport avec elle depuis douze ans, et qui demeure au collége, grâce aux généreuses offrandes annuellement envoyées pour cet objet par une famille de Torquay. De ces douze ans de services, Lo-Sam-Yuen en a passé cinq en Australie parmi ses compatriotes employés aux mines d'or, et les témoignages les plus honorables nous ont attesté le bien

qu'il y a fait. Revenu ici depuis quelques mois, j'espère pouvoir lui conférer bientôt l'ordre du diaconat. Son retour a comme ravivé nos espérances et nos travaux. Une de mes plus douces occupations du dimanche est d'aller le soir, dans la chapelle du collége, célébrer avec lui le service chinois, et d'y entendre de 70 à 80 voix chinoises s'unir pour chanter ensemble, sur nos vieux airs sacrés, quelques-uns de nos plus beaux cantiques traduits en leur langue, avec accompagnement d'harmonium, et avec une chaleur d'expression qu'on est loin de sentir toujours dans des congrégations anglaises. Notre frère indigène prononce, dans ces services, un sermon chinois, au sujet duquel il a l'habitude de me consulter à l'avance. »

Quant aux résultats spirituels de l'œuvre, l'évêque Smith dit qu'il n'a aucun trait saillant à signaler, mais qu'ils sont généralement satisfaisants. Les traces d'une éducation païenne, et par conséquent très défectueuse, apparaissent encore de temps en temps dans la conduite des Chinois convertis; mais, en général, ils vivent d'une manière conforme à leur profession de la foi; ils se font remarquer surtout par leur douceur et leur politesse. Les élèves du collége se montrent généralement très dociles, et l'on a rarement à déployer à leur égard les rigueurs d'une discipline sévère. La lettre n'indique pas le nombre des jeunes Chinois qui suivent les cours, mais elle parle de trente pensionnaires soutenus dans l'établissement au moyen d'un fonds spécial. Tous les élèves des deux classes supérieures ont reçu le baptême chrétien, à l'exception de deux dont l'admission dans l'Église a été différée jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur dix-huitième année, par suite de l'opposition d'une partie de leur famille. Le gouverneur anglais de Hong-Kong porte un vif intérêt à l'établissement, et lui a fait dernièrement un présent considérable de montres et de télescopes pour être distribués en prix aux élèves les plus distingués.

Dans sa lettre, le pieux évêque ne s'occupe naturellement que des travaux missionnaires de son Église, dont il est le représentant et l'agent principal. Nos lecteurs savent que d'autres Sociétés de missions, notamment celles de Londres et celle de Bâle, sont aussi à l'œuvre dans l'île de Hong-Kong et à Victoria même. Un des missionnaires de Bâle, M. Lechler, écrivait dernièrement qu'il prêche tous les dimanches devant des auditoires de 80 à 100 personnes.



BIRMAN

UN PASTEUR KAREN.

Le court et simple récit qu'on va lire aurait pu trouver place dans le tableau que nous avons tracé dernièrement de la mission parmi les Karens (livraison de mars, page 98 et suiv.), mais pour être isolé, il n'aura rien perdu de son intérêt. C'est Mme Mason, femme du missionnaire de ce nom à Tongou, et la fidèle compagne de ses travaux apostoliques, qui nous le fournit.

« De toutes les tribus karens qui se trouvent dans les environs de Tongou, dit-elle, la plus belliqueuse et la plus sauvage est celle des Bghaïs. Aussi était-ce pour nous, il y a quelques années, un grand sujet de préoccupation, je dirais volontiers d'anxiété, que de savoir quel pionnier missionnaire nous pourrions charger d'aller planter pour la première fois l'étendard de Christ au milieu de ces hordes redoutées.

« Qui donc pourrions-nous y envoyer ? demandais-je un jour, en présence de mon mari, à Schapau, notre *tntauman* (batelier en chef).

« —Je ne sais trop, madame, me répondit le Karen, et la

tête appuyée sur sa main, il resta plongé dans ses réflexions; mais quelques instants après, d'un ton tout à la fois triste et humble, et comme se parlant à lui-même,

« —Oh ! reprit-il, si j'étais assez instruit pour y aller moi-même !

« — Mais peut-être l'êtes-vous assez, dit mon mari; et en « tout cas Dieu peut suppléer à ce qui vous manque.

« Notre ami Schapau était venu à nous par le chemin de l'affliction. Ayant eu le malheur de perdre à peu près en même temps sa femme et tous ses enfants, à l'exception d'un seul, ces épreuves l'avaient comme écrasé, et sa profonde tristesse était, à première vue, ce qui frappait le plus dans sa personne. Mais il y avait quelque chose de plus. Poussé par le désir de contribuer aux progrès de l'Évangile parmi ceux de sa nation, il était venu nous offrir ses services; nous nous l'étions attaché comme *tutauman* et en peu de temps, son ardeur à s'instruire, sa douceur et son empressement à se rendre utile nous l'avaient fait prendre en grande estime. N'est-ce point là, me demandai-je à moi-même à l'ouïe de sa réflexion et de la réponse de mon mari, n'est-ce point là précisément l'homme que nous cherchons? » — Pour me fixer sur ce point, je me mis sur le champ à faire subir à Schapau une sorte d'examen biblique, et pendant deux longues heures que dura notre entretien, je fus étonné de trouver en lui, à défaut de connaissances bien étendues qu'il n'avait pu acquérir, une justesse de pensées et une énergie de conviction qui dépassaient encore mon attente. Ayant lui-même le sentiment que l'examen tournait à son honneur, il s'en montrait tout heureux et laissa percer sa joie en s'écriant, avec la naïveté d'un enfant, qu'il ne se serait jamais cru si savant dans les choses du salut.

« — Eh bien ! oui, lui dis-je en terminant, je vous crois « capable de donner aux Bghaïs le premier enseignement « chrétien ; mais aurez-vous le courage de vous séparer de

« votre enfant pour aller vivre parmi cette race de pillards « et de *mangeurs de chien?*

« Et puis, ajoutai-je, en qualité de *tutauman* vous gagnez « ici 15 roupies (37 fr. 50 c.) par mois, tandis que comme « évangéliste parmi les Bghaïs, vous n'en recevriez plus que « quatre.

« — Je ne sais ce que je dois faire, me dit le Karen ; j'y « penserai » et prenant son Nouveau-Testament resté sur a table, il sortit ; mais, peu de temps après, nous le vîmes reparaître, la figure rayonnant d'un éclat presque surhumain.

« — Eh bien, Schapau, lui dit M. Mason, qu'avez-vous « décidé? Pouvez-vous aller chez les Bghaïs au prix de 4 rou« pies par mois?

« — Pour quatre roupies, non, maître; mais pour Christ, « oui, je le puis, et s'il le permet, je le ferai !

« Un coup d'œil et un serrement de main échangés terminèrent l'arrangement ; mais jamais, aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai l'expression de simplicité et de dévouement que présentait le visage de notre ami karen au moment où il nous fit cette sublime réponse.

« Et Schapau alla chez les Bghaïs, et ce que Dieu lui a donné de faire dans ce champ de travail a certainement fourni un sujet de cantique aux anges. Consacré, depuis lors, au saint ministère, il a baptisé près d'un millier de Bghaïs, fondé une quarantaine d'Églises, et maintenant il vient de partir pour aller ouvrir une nouvelle mission parmi les Karens rouges. Que le Seigneur soit loué au sujet de cet homme! Son histoire me paraît être une illustration frappante de cette parole de Jésus, qu'il « sera donné davantage à celui qui a déjà. »



INDE.

SOUFFRANCES ET FIDÉLITÉ D'UN INDOU CHRÉTIEN.

Un missionnaire baptiste de Delhi, le Rév. T. Evans, cite un remarquable exemple du courage et de la patience que peuvent inspirer des convictions chrétiennes franchement acceptées.

« Dernièrement, dit-il, nous avons, M. Greyson et moi, fait, à l'ouest de Delhi, une tournée de prédication, qui nous a fourni l'occasion de prêcher l'Évangile dans un grand nombre de villages. La plupart de nos auditeurs appartenaient à la caste des *Jat*; et nous n'avons eu qu'à nous louer de leur empressement à nous écouter. Là cependant n'était pas le but principal de cette excursion. Son terme était Rona, où nous voulions voir notre cher frère Subha Chund, et nous assurer par nous-mêmes des progrès que l'Évangile fait parmi ses amis.

« Vous savez qu'il y a quelques années, lorsque Subha Chund se déclara chrétien, tous ses amis s'éloignèrent de lui, sans en excepter sa femme, qui le quitta pour six mois, emmenant avec elle leur bétail chez son père, dans un autre village. Subha l'avait du reste autorisée à prendre tout ce qu'elle voudrait, parce qu'il se sentait la force de tout perdre pour le nom de Christ.

« Après cette séparation, ses parents et ses voisins firent plus encore ; ils chassèrent Subha du village. Alors il s'en alla tout seul (seul, non, Dieu était avec lui), prendre gîte dans un de ses champs, sous un arbre, et tel fut, pendant sept mois, le seul toit qui abritât sa tête. De là, il s'en allait chaque jour parler de Jésus-Christ dans son village. On l'insultait, on l'outrageait de toutes les manières imaginables. Lui ne répondait rien ou ne répondait que par des paroles

affectueuses et par des bénédictions. Or cela même devint une prédication vivante. A la longue, cette manière d'agir fut remarquée, admirée. Peu à peu quelques personnes s'enhardirent au point d'aller, de nuit, trouver l'ermite sous son arbre, pour l'entendre lire, chanter et prier ; et, aujourd'hui, le village qui l'avait repoussé compte cinquante familles au moins qui lui sont sincèrement attachées et qui, pour cela seul, car on ne peut pas encore dire qu'elles soient chrétiennes, se voient, à leur tour, traitées comme des parias par les autres habitants du village.

« Subha Chund est respecté de tous ceux qui le connaissent. Ceux-là mêmes qui résistent encore avec le plus d'obstination à ses paroles rendent hommage à la pureté de sa vie. Ayant, en prêchant dans son village, demandé à mes auditeurs si l'Evangile n'avait pas amélioré Subha Chund : « Oh !
« pour cela, c'est vrai, s'écria un de ses ennemis les plus con-
« nus; oui, c'était autrefois une rude corde de chanvre, tan-
« dis qu'aujourd'hui, c'est un doux cordon de soie. »

« Ainsi nous pouvions hardiment recommander la foi chrétienne en vertu des changements qu'elle a produits dans l'âme de ce frère. Subha nous a appris une bonne nouvelle: C'est que sa femme, revenue auprès de lui, peut maintenant, être envisagée comme chrétienne et qu'elle lui a rendu toute son affection. Nous espérons pouvoir la baptiser bientôt. Assurément cette œuvre est l'œuvre du Seigneur. Puisse-t-elle n'être pas gâtée par la main des hommes ! »



MADAGASCAR.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

Les dernières nouvelles reçues d'Antananarivo confirment toutes les espérances inspirées par les premiers succès

du Rév. Ellis et de ses compagnons d'œuvre. Les congrégations y deviennent de plus en plus nombreuses; il se manifeste dans leur sein une véritable soif d'instruction; sous l'inspiration du jeune monarque et à son exemple, la nation semble se montrer avide de toute espèce d'améliorations civiles ou morales, et Dieu y répand les plus précieuses bénédictions sur la prédication de son Évangile.

De la capitale, le mouvement tend à se répandre dans les provinces, et quelques fragments d'une lettre, écrite le 29 novembre dernier, par M. Ellis, suffiront pour donner une idée des perspectives que le zèle des missionnaires voit ainsi s'ouvrir devant lui.

« Il y a quelque temps, écrit-il, que je vis arriver chez moi quelques chrétiens d'Ambohimanga, ville située à douze ou quatorze milles d'ici et qui a été longtemps la capitale du royaume. Ils venaient nous demander de les aider à introduire l'instruction chrétienne et le culte du vrai Dieu dans cette importante cité, qu'on peut considérer comme la forteresse de l'idolâtrie dans ce pays, car elle a toujours été au pouvoir des partisans les plus déterminés du vieux système qui avait à sa base la sorcellerie, l'astrologie, le tangéna (poison violent) et tous les autres moyens d'intimidation sous lesquels l'île entière a si longtemps gémi. Plusieurs d'entre eux avaient même déclaré hautement que jamais ni l'homme blanc ni son culte ne mettraient le pied dans Ambohimanga. Malgré ces menaces, les chrétiens du lieu et leurs frères les plus influents d'Antananarivo pensaient que l'Évangile trouverait là un accès assuré, si l'on obtenait du roi le don d'un terrain pour y bâtir une chapelle et une école, et si je me rendais moi-même sur les lieux. Immédiatement après avoir reçu ces ouvertures, j'allai trouver le roi, qui m'octroya sur-le-champ l'objet de ma demande, et approuva mon projet de voyage. Un de ses officiers reçut, de plus, l'ordre de m'accompagner, pour signifier aux habitants

du lieu que je venais avec sa permission, et qu'il comptait sur leur loyauté pour qu'aucun obstacle ne fût apporté par eux à la célébration du culte chrétien.

« Partis en conséquence au point du jour, le 16 du mois dernier, nous arrivâmes vers les huit heures au pied de la montagne de granit sur laquelle cette ville est bâtie. Des magistrats locaux nous attendaient à la porte avec une troupe de soldats. L'officier qui nous accompagnait se hâta de leur faire connaître les intentions royales. Ils répondirent en protestant de leur désir de plaire au roi, et en nous invitant à entrer dans la ville. Sur leur ordre, les soldats, qui avaient d'abord paru vouloir nous barrer le passage, redressèrent leurs armes et nous fîmes notre entrée, les magistrats et leurs soldats formant la tête du cortége, moi venant à leur suite dans mon palanquin, et les chrétiens qui m'accompagnaient fermant la marche. Dès que nous eûmes pénétré dans la ville, ces derniers entonnèrent un cantique chrétien, et ce fut au son de cette sainte musique, unie à celui des tambours de la troupe armée, que nous arrivâmes au centre de la cité. De là, tandis que l'officier royal avait une nouvelle conférence avec les magistrats, on nous conduisit vers une maison où les chrétiens du lieu, au nombre de plus de deux cents, nous attendaient en chantant aussi les louanges du Dieu de l'Évangile. La foule des curieux était telle que nous eûmes de la peine à pénétrer dans la maison ; mais ces difficultés vaincues, tout alla pour le mieux. L'auditoire était assis sur des nattes étendues sur le sol ; on nous fit prendre place sur quelques chaises devant une table placée auprès de la fenêtre. Là, Andriambelo, l'un des pasteurs indigènes les plus éloquents de la capitale, prit la parole, et s'adressant tout à la fois, grâce à notre position, aux chrétiens réunis dans la salle et aux païens restés dans la rue, il exposa, d'une manière aussi claire et solide que sommaire, les doctrines fondamentales de la foi chrétienne. Nous allâmes en-

suite prendre un léger repas, puis, dans une seconde réunion, je pris la parole, et choisissant pour mon texte la parabole de l'enfant prodigue, j'en donnai une explication appropriée à la circonstance.

« Au sortir de ce second service, les magistrats nous offrirent en présent des volailles, du riz, etc. ; puis ils nous accompagnèrent, ainsi que tous les chrétiens du lieu, jusqu'au pied de cette colline du haut de laquelle on avait menacé de nous repousser à coup de pierres, si nous avions eu l'audace d'en tenter l'ascension. Après avoir pris congé des magistrats, nous nous acheminâmes vers un village voisin, nommé Fenoarivo. Trois cents chrétiens y étaient réunis dans une chapelle nouvellement construite. Une chaleureuse allocution d'Andriambelo leur rappela leurs priviléges et leurs devoirs. Nous les recommandâmes ensuite au chef suprême de l'Eglise et reprîmes le chemin de la cité royale. Mes compagnons de route chrétiens se sentaient comme accablés de joie par l'heureux succès de notre excursion. Ambohimanga ouvert à la prédication de l'Evangile leur paraissait une merveilleuse victoire remportée sur les vieilles superstitions dont cette ville est comme la forteresse. Suivant eux, il était impossible qu'aucune localité de la province nous restât désormais fermée. Depuis lors, un des prédicateurs d'Antanarivo va tous les dimanches édifier nos frères d'Ambohimanga, et ses rapports nous donnent lieu de croire que la bonne nouvelle du salut y gagne tous les jours du terrain...

« Du reste, le christianisme s'étend avec une telle rapidité dans les villages de cette province, qui est celle d'Imerina, que si nous ne craignions de demander à la Société plus que ses ressources ne lui permettent d'accorder, nous la supplierions de nous envoyer au printemps deux missionnaires nouveaux, qui auraient pour tâche d'aller visiter ces villages, d'y donner des directions aux pasteurs indigènes et

d'y organiser des Eglises nouvelles. Je n'ajouterai qu'un mot : c'est que sous tous les rapports et de quelque côté que se portent nos regards, les préparatifs que le Seigneur semble faire pour appeler à lui ce peuple, marchent avec une rapidité telle que, malgré tous nos efforts, il nous est impossible d'avancer du même pas. »

Dans une seconde lettre, portant la date du 16 décembre, M. Ellis confirme toutes les bonnes nouvelles données dans la première, et annonce des progrès encore plus réjouissants. Le dimanche précédent, 30 néophytes avaient été admis dans l'Eglise d'Antananarivo, qui le dimanche précédent s'était accrue déjà de 19 membres. Les six missionnaires arrivés après M. Ellis étaient tous à l'œuvre, chacun dans son champ de travail particulier, et se montraient, dit leur collègue, aussi étonnés que joyeux des merveilleuses facilités que Dieu leur avait préparées dans ce pays.

« Quant au roi, continue le missionnaire, il se montre toujours parfaitement sérieux et sincère dans la liberté qu'il laisse à ses sujets d'embrasser la foi chrétienne, ou d'exhorter les autres à l'embrasser. Le fait suivant en est la preuve évidente. Il y a quelque temps qu'un chef, hostile aux progrès du christianisme, avait osé faire publier, sur le marché d'un village nommé Ilasy, un prétendu *kabar*, ou message royal, défendant toute réunion de prière et toute prédication chrétienne. A l'ouïe de cette interdiction, les païens triomphèrent ; mais les chrétiens, d'abord un peu alarmés, eurent la bonne idée d'envoyer à Antananarivo un messager chargé d'une lettre pour le roi et d'une autre pour nous. L'effet ne s'en fit pas attendre. Dès le même jour, le roi fit mander dans la capitale, pour y être mis en jugement, le chef qui s'était permis de parler en son nom sans y avoir été autorisé, et le même jour aussi, le messager de nos frères d'Ilasy put reprendre le chemin de son village, avec toute

une cargaison de livres sacrés et d'autres publications chrétiennes, qu'il prit soin de faire voir dans tous les villages qu'il eut à traverser. »

En communiquant à ses amis les détails qu'on vient de lire, le Comité de la Société des missions de Londres fait remarquer que ces lettres du Rév. Ellis se sont croisées avec une communication qui lui causera deux agréables surprises. Dans un passage non reproduit ici, ce digne missionnaire exprimait la crainte que la crise produite en Angleterre par les souffrances de l'industrie cotonnière, n'empêchât de ramasser les fonds nécessaires pour aider à la construction des chapelles commémoratives dont il avait demandé l'érection. Il recevra donc avec bonheur l'avis que ces ressources sont à peu près trouvées, et l'autorisation de commencer sans retard la réalisation de ses projets. On a vu de plus qu'il osait à peine demander un renfort de *deux* missionnaires, et la lettre du Comité lui annoncera que *quatre* ouvriers nouveaux se mettront prochainement en route pour aller le rejoindre. Que Dieu veuille bénir ces efforts tentés avec foi en vue d'une œuvre si belle et si pleine d'espoir !

Quelques journaux français annonçaient, il y a quelque temps, la mort de Ra-Haniraka, secrétaire en chef de Radama, en ajoutant qu'il était remplacé par un M. Laborde, fils du consul de France à Madagascar. La première partie de cette nouvelle paraît être fondée, mais non pas la seconde. Les fonctions du défunt, écrit M. Ellis, ont été partagées entre son fils aîné et un de ses neveux, deux jeunes gens aimables et bien disposés en faveur de l'Evangile. La plupart des membres de leur famille font profession de christianisme.



ABYSSINIE.

NOUVELLES DE LA MISSION PARMI LES JUIFS DE CE PAYS.

Nous avons, en janvier dernier (page 35), dit quelques mots des travaux bibliques que poursuit en Abyssinie, surtout parmi les fellaschas, ou juifs, le révérend M. Stern, agent de la Société biblique britannique et étrangère.

Une nouvelle lettre de ce missionnaire, publiée dans le journal de la Société de Londres pour la conversion des juifs, renferme de nouveaux et intéressants détails sur cette œuvre.

M. Stern avait reçu de quelques amis anglais une somme d'argent destinée à venir matériellement en aide à quelques unes des pauvres familles qu'il a charge d'évangéliser. Il commence par rendre compte de l'emploi de ces offrandes charitables.

« Quant aux 50 dollars destinés à des œuvres de charité, je n'ai qu'une chose à dire. C'est que le Seigneur veuille faire retomber sur les amis qui se sont ainsi souvenus de la misère de nos pauvres fellaschas, toutes les bénédictions auxquelles ces secours ont donné naissance. Beaucoup d'enfants nus et de mères à demi-nues ont reçu des vêtements du pays. Beaucoup d'autres qui n'avaient rien à manger ont maintenant, pour un temps du moins, de quoi se soustraire aux souffrances de la faim. Le blé est extrêmement cher. Un grand nombre de ceux que nous instruisons n'ont fait, durant la dernière saison des pluies, qu'un seul repas par jour, et plusieurs d'entre eux doivent s'attendre à n'en pas faire davantage durant l'hiver prochain. Des sept dollars qui me restent, je compte donc, Dieu le voulant, acheter un peu de blé, en prévision de cette nouvelle disette. Dans ces distributions, nous avons pris pour règle ce précepte évan-

gélique : « Faites du bien à tous, mais principalement aux « domestiques de la foi, » et je pense avoir le droit d'ajouter, qu'on peut appliquer à ceci cette autre parole du Seigneur : « Je vous dis en vérité que tout ce que vous avez « fait pour l'un de ces petits d'entre mes frères vous me « l'avez fait à moi-même. » En vous remerciant donc, j'ose exprimer ici l'espoir que votre charité ne se lassera pas et que vous m'enverrez de nouveau quelques fonds pour le même objet.

« Quant à l'œuvre spirituelle, nos rapports vous prouveront qu'il y a véritablement ici un champ missionnaire où la moisson mûrit rapidement. Le seul regret que nous éprouvions c'est d'avoir à confier nos convertis à cette Église sans esprit et sans vie qui s'appelle l'Église d'Abyssinie. Oh ! combien il est à désirer que le jour d'une complète liberté religieuse luise enfin pour ce pays !

« Mme Flad (femme d'un des missionnaires) voit souvent venir à elle des femmes de fellaschas, qu'elle s'efforce de rendre attentives aux choses du salut. Plusieurs d'entre elles, voyant comment sont élevés les enfants de la mission, ont exprimé à cette sœur le désir de lui amener les leurs pour qu'elle les instruise. Nous voudrions que la chose fût possible, mais on n'y pourra penser, vu les préjugés qui règnent encore parmi les fellaschas, que lorsque les parents eux-mêmes auront été baptisés.

« En ce qui concerne nos écoles, j'ai le plaisir de vous annoncer que 55 petits garçons les fréquentent et que, depuis six mois surtout, plusieurs d'entre eux ont fait des progrès très sensibles. Trois hommes, âgés de 30 à 50 ans, apprennent également à lire, dans le but de pouvoir étudier par eux-mêmes la parole de Dieu. Les fellaschas de plusieurs villages nous demandent des maîtres d'école que, malheureusement, il nous sera difficile de leur procurer, car il ne peut être question d'instituteurs chrétiens, et nous devrons

attendre que quelques-uns de nos convertis puissent s'adonner à cette profession. Pour remédier à ce mal, il faudrait que la Société nous fournît les moyens d'ouvrir une maison spéciale, où nos jeunes convertis fellaschas pussent être préparés, sous notre surveillance, à devenir instituteurs, lecteurs de la Bible ou colporteurs. »

Une lettre de Gondar, plus récente encore, puisqu'elle porte la date du 3 novembre dernier, annonce que l'œuvre continue à faire des progrès encourageants. Le 21 juillet précédent, 22 prosélytes fellaschas avaient, avec l'autorisation du roi, reçu publiquement le baptême, à la suite d'une instruction et d'un temps d'épreuve convenables; et un peu plus tard, du 3 août au 4 septembre, le même sacrement avait été administré à 19 autres néophytes, ce qui porte le nombre total de ces conversions à 41. Sur ce chiffre il y avait 19 hommes, 11 femmes, 8 jeunes garçons et 3 jeunes filles. Trois des hommes sont âgés de 50 à 60 ans.

Le Rév. M. Flad, qui donne ces derniers détails, ajoute que plusieurs des néophytes avaient eu, avant leur baptême, à souffrir beaucoup de l'opposition de leurs familles, et que pendant l'un des baptêmes, on entendit, dans le voisinage du lieu où il se faisait, une troupe de gens poussant ensemble ces gémissements aigus et prolongés que les fellaschas du pays ont l'habitude de faire entendre quand « ils pleurent leurs morts. » L'événement paraît, du reste, avoir fait une vive impression sur les habitants de la ville. On en a entendu plusieurs s'écrier que jamais rien de pareil ne s'était vu en Abyssinie.

VARIÉTÉS

QUELQUES PRATIQUES IDOLATRES DU JAPON.

Un missionnaire américain, établi depuis quelques temps à Kanagawa, le révérend M. Ballagh, donne sur l'idolâtrie, telle que la pratiquent les Japonais, des détails qui ne manquent pas d'intérêt.

« Ce peuple, dit-il, est complètement vendu à l'idolâtrie ; non pas, à mon avis, que ce système ait réellement beaucoup de prise sur ses idées, mais parce que toutes les classes se trouvent comme enlacées dans l'épais réseau de ses coutumes et de ses vaines cérémonies.

« Une invasion du choléra, qui l'été dernier, a fait ici, comme en Chine, d'épouvantables ravages, m'a particulièrement fourni l'occasion d'étudier cette face des mœurs japonaises.

« Rien de plus affligeant à voir que les procédés auxquels les populations effrayées recouraient, pour essayer d'échapper au fléau. Un jour, sous les rayons d'un soleil brûlant, nous vîmes des Japonais à demi nus, promener sur leurs épaules, de porte en porte, une sorte de châsse qui contenait une statue du « dieu des cieux, » qu'ils faisaient de temps en temps osciller d'une certaine manière. Une foule immense d'hommes de tout âge, également nus ou à peu près, les suivait, en se livrant à chaque oscillation du dieu, à des mouvements frénétiques, et en poussant des cris forcenés dont la violence ne peut être comparée qu'à celle d'une mer en fureur lancée contre les rochers du rivage par un

ouragan. Un Européen, pour qui cette scène était encore nouvelle, s'écria qu'elle lui donnait la première idée exacte qu'il se fût faite des absurdités les plus folles de l'idolâtrie, et moi-même j'en fus frappé au-delà de tout ce que je peux dire. J'avais cependant déjà vu la même cérémonie, mais pratiquée avec plus d'ordre, par des personnes plus décentes, revêtues de leurs habits de fête, — tout aussi stupides pourtant, puisque le but poursuivi et les espérances conçues étaient absolument les mêmes.

« Une autre pratique que nous avons entendue plutôt que vue, représentait ce qu'on pourrait appeler les prières publiques des sectes bouddhistes. Ces réunions avaient lieu la nuit. Des troupes d'hommes et d'enfants s'en allaient aussi de porte en porte, portant, en guise de rosaire, une longue corde à laquelle pendaient une grande quantité d'anneaux, et marchant en procession sous la conduite d'un prêtre qui frappait en cadence une petite cloche, et de temps en temps donnait le signal des *prières*. Celles-ci consistaient en ces trois mots : *Na-ma A-mida Butsa* (nous t'invoquons, ô Bouddha), répétés à tue-tête par toute la troupe, et cinquante fois de suite peut-être, à chacune des portes où l'on s'arrêtait, c'est-à-dire devant toutes les maisons de la rue ou à peu près. Plus d'une fois il nous est arrivé d'entendre, au même moment, plusieurs de ces processions pousser leurs clameurs insensées dans différentes directions. La cérémonie achevée, chaque bande s'en retournait dans les *Mias* (couvents de moines bouddhistes), ou dans son quartier, au son du tambour, absolument comme le ferait chez nous une compagnie de soldats rentrant à la caserne.

« Dès que la maladie se déclarait dans une localité, le recours aux divinités les plus renommées redoublait, ou pour mieux dire ne cessait plus. Portant leurs idoles dans leurs bras, et armés d'énormes bâtons ou massues, les habitants d'un quartier s'en allaient, toujours en foule, à la ren-

contre du mauvais esprit, pour le chasser loin de leurs maisons avec force cris et coups de bâton frappés en l'air. Quelques-uns d'entre eux, portant une longue corde en paille, la tendaient ensuite à travers la rue pour empêcher l'ennemi en fuite de revenir sur ses pas, ou pour arrêter tout autre fléau du même genre. Ces cordes passent pour être, dans beaucoup de cas, un préservatif souverain. Sur les grandes routes, on en voit souvent qui, suspendues par les extrémités à des perches élevées, sont censées barrer le passage aux esprits malfaisants dont on veut se préserver.

« On a aussi, pendant toute la durée du fléau, invoqué d'une façon toute particulière une divinité célèbre, nommée *Mitaké no sama*, qui habite sur une montagne du même nom, à quelque deux cent milles d'ici. Cette distance étant trop considérable pour que les suppliants pussent tous aller trouver le dieu, sa grandeur avait daigné condescendre à venir elle-même les trouver. Une image, le représentant, m'a-t-on dit, sous la forme d'un chien, était promenée de couvent en couvent, et y recevait tous les hommages et toutes les supplications aussi favorablement que le dieu en personne l'aurait pu faire sur sa célèbre montagne. En temps ordinaire, deux jours de chaque mois sont, en toute saison, consacrés spécialement au service du grand Mitaké, mais dans les temps d'épidémie, comme celui que nous avons traversé, tous les jours sont également favorables pour recourir à son assistance, et jamais, disent ses prêtres, personne ne l'invoque en pareil cas sans être guéri. Si le fait dément ces assertions, si l'adorateur prend la maladie et en meurt, c'est uniquement parce qu'il n'avait pas imploré Mitaké d'un cœur sincère. Pour accomplir avec fruit les bizarres cérémonies de son culte, il faut s'être préalablement baigné dans une onde pure, et se présenter devant lui en vêtements d'une irréprochable blancheur. Mais en aucun cas, les femmes ne peuvent ni s'approcher de la sainte montagne,

ni même des couvents où se trouve exposée l'image du dieu. Elles sont pour Mitaké, des êtres impurs dont la présence souillerait sa demeure. A leur défaut, les hommes y abondent. J'ai vu souvent, le soir, des troupes d'adorateurs s'en aller, lanterne en main, supplier Mitaké d'éloigner la maladie de leurs personnes et de leurs maisons.

« L'ancien culte « de la Reine des cieux » se célèbre encore dans ce pays avec une ferveur et au moyen de pratiques qui rappellent d'une manière frappante la description qu'en faisait autrefois le prophète Jérémie. On lui offre surtout des gâteaux et les premiers fruits de chaque saison. C'est aux pleines lunes des septième et neuvième mois surtout, que des hommages spéciaux lui sont rendus; mais pendant le choléra on a souvent aussi imploré sa protection.

« Il y a, dans la pensée des Japonais, certains jours de l'année où le vent est fort à redouter, non pas pour ses propriétés réelles, mais probablement parce qu'il sert alors de véhicule à un esprit malfaisant. Ces jours-là, l'ouverture de tous les puits est soigneusement obstruée, de manière à ce que l'esprit ne puisse s'y introduire, et les Japonais dévots jeûnent rigoureusement jusqu'à deux heures de l'après midi. »

« Le culte du soleil, enfin, qui tient une grande place dans les cérémonies religieuses du Sinto, n'a pas manqué d'en occuper une plus grande encore pendant ces jours d'épidémie. Je n'ai, jusqu'à présent, vu aucun Japonais s'arrêter et prier au moment où les premiers rayons du jour se montraient à ses regards; mais dans les grands Mias, et je crois dans quelques temples, l'astre du jour ne se lève ni ne se couche jamais sans qu'on l'y salue du son des cloches et d'un battement de tambours plus ou moins bruyant et prolongé. Le salut du matin a lieu dès que l'aube paraît, c'est-à-dire, en cette saison, à quatre heures environ. A cette occasion, toutes les grandes cloches s'agitent à la fois,

et joignent leurs sons à celui des grands tambours, qui lent d'abord, va graduellement en s'accélérant, et finit par une sorte de roulement très prolongé qui recommence à plusieurs reprises. La cloche du soir se met en branle un peu après le coucher du soleil. Celle-là fait entendre de doux et mélancoliques tintements, qui seraient loin d'être désagréables à l'oreille si l'on pouvait y associer d'autres idées que celle d'une pratique superstitieuse, moins grossière sans doute, mais tout aussi contraire que d'autres aux droits de Celui qui a dit à l'homme de n'avoir pas d'autre dieu devant sa face.

« Malgré toutes ces dévotions, ordinaires ou extraordinaires, les ravages du choléra ont, comme je l'ai déjà dit, été grands à Kanagawa. Aussi avons-nous vu souvent s'accomplir dans notre voisinage la cérémonie des funérailles. Ce qui m'a le plus frappé, c'est, d'un côté, un redoublement de sonneries de cloches, et de l'autre les prières adressées, à grand renfort de cris et de pleurs, aux âmes bienheureuses admises dans le *Go-ka-saka*, c'est-à-dire littéralement « dans le séjour extrêmement heureux. » Cette invocation des saints est un des traits caractéristiques de la religion du pays. Elle joue un grand rôle dans toutes les fêtes, et surtout dans celle des lanternes, où l'on prie longuement, soit pour le repos des âmes passées dans un autre monde, soit pour demander à ces âmes de répandre à leur tour des bénédictions sur les vivants. »



NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

TRENTE-NEUVIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

Bien qu'un peu pressés par le temps, nous ne voulons pas que ces pages arrivent entre les mains de nos lecteurs sans leur porter des nouvelles de la belle et touchante fête missionnaire qui a marqué pour nous la soirée du 16 avril. L'asemblée était très nombreuse, évidemment pleine de sympathie, et l'aspect général de la réunion, les faits du rapport, les discours prononcés, tout s'est réuni pour montrer aux plus indifférents (s'il s'en trouvait dans les rangs de l'auditoire) à quel point l'œuvre des missions est chère à nos Eglises, quelles racines elle a poussées dans le sol de nos habitudes religieuses, de quelles douces émotions elle est la source pour les âmes pieuses à qui Dieu a donné d'en apprécier l'excellence.

Le compte-rendu de la séance et le rapport, qui seront bientôt publiés, ne pourront pas sans doute rendre l'animation ou faire passer sur le papier tout l'intérêt d'une pareille réunion, mais ils constateront du moins les progrès de la cause, les sympathies toujours croissantes dont elle est l'objet, et l'abondance des faits édifiants qui en marquent à chaque pas le développement. Nous ne pouvons aujourd'hui que citer quelques noms et quelques chiffres.

M. le comte *Jules Delaborde*, président de la Société, occupait le fauteuil, et sa voix éloquente a, comme toujours, fait entendre de ces bonnes paroles qui vont tout à la fois

à l'esprit et au cœur. Il a trouvé dans l'histoire même de la Société et du bien qu'elle a fait, sous la bénédiction divine, un argument irrésistible contre les attaques, passionnées autant que superficielles, dont la Bible est en ce moment l'objet de la part d'une science qu'on peut hardiment taxer d'impiété.

Le rapport, lu par le directeur de la Maison des missions, a porté tour à tour sur les missions évangéliques du monde entier, et sur les humbles mais persévérants travaux de la Société des missions de Paris. Il a pu, sur tous les points du globe où travaillent des missionnaires, signaler des progrès, des œuvres portant leurs fruits ou tout au moins donnant des espérances, et chez les nations chrétiennes d'où partent ces messagers de la Bonne nouvelle, un redoublement d'intérêt, d'efforts, de sacrifices d'autant plus remarquables que la plupart de ces nations ont à pourvoir, en ce moment même, à de grands besoins, nés ou de la guerre ou des souffrances de l'industrie. Les lecteurs habituels de notre journal connaissent la plupart des faits relatifs à notre chère mission française du Lessouto. M. Casalis en a retracé l'ensemble en y ajoutant encore quelques détails nouveaux. Il a mentionné également les entreprises formées récemment par la Société sur d'autres points du monde, et a terminé en signalant les généreux dons mis à la disposition de la Société par le testament de M. Gabriel Eynard et par les héritiers de M. Auguste Dassier (20,000 et 10,000 fr.).

Après ce rapport, M. le comte Robert de Pourtalès, trésorier, a rapidement exposé la situation financière. Il en résulte que la Société a reçu cette année 193,261 fr. et qu'elle en a dépensé 173,169. Il y a donc eu excédant des recettes sur les dépenses ; mais en tenant compte du déficit de l'exercice précédent et des sommes dues en ce moment aux missionnaires à l'œuvre, la Société se trouve encore en face d'un déficit d'environ 8,000 fr.

Plusieurs orateurs ont ensuite pris la parole et plaidé cha-

leureusement une cause déjà toute gagnée sans doute dans les cœurs des assistants, mais en faveur de laquelle le zèle chrétien ne saurait trop s'enflammer. Ce sont : M. le pasteur *Du Pasquier*, président du synode de l'Eglise de Neuchâtel et de la Société des Missions de ce canton, M. le pasteur *Atger* d'Avèze, qui quitte son église pour aller rejoindre M. Arbousset aux îles de la Société, puis MM. les pasteurs *Bernard*, de Mulhouse, *Ruffet* et *Barde* fils, de Genève. De ferventes prières, prononcées par MM. les pasteurs *Monod* et *Valette*, et des chants appropriés à la circonstance ont encore contribué à l'édification de cette séance, dont il est impossible que les effets ne soient pas bénis.

ROYAUME D'AVA.

TROIS JEUNES BIRMANS.

Les journaux religieux de Calcutta s'occupent avec intérêt d'un fait arrivé récemment dans cette ville, et dont on ne peut encore prévoir les conséquences. Un prince d'Ava, frère du roi régnant, avait, il y a quelques années, envoyé dans un collége protestant de Calcutta, trois jeunes Birmans qu'il désirait voir bien instruits, surtout en mathématiques et en autres sciences d'une application usuelle. Ces jeunes gens se sont, en conséquence, adonnés aux études de ce genre, et y ont fait, dit-on, des progrès très remarquables; mais soumis comme tous les élèves aux réglements du collége, ils avaient dû assister à certains exercices chrétiens, tels que lectures de la Bible et prières, et, sans aucune autre tentative de la part de leurs maîtres, ils y avaient puisé un tel goût pour les idées chrétiennes qu'au moment de retourner dans leur patrie, ils ont de leur propre mouvement demandé le baptême avec instance. Après quelques hésitations, un missionnaire écossais n'a pas cru pouvoir se refuser à le leur

accorder, et c'est marqués de ce sceau du chrétien, qu'ils viennent de reprendre le chemin de Mardelay, capitale du royaume d'Ava. On se demande maintenant, avec anxiété, quelle position ces nouveaux disciples de Christ pourront prendre et garder au milieu de leurs concitoyens. Ils savaient, en partant, qu'une profession franche de leur foi pouvait avoir pour conséquence immédiate la prison, la perte de leur avenir, ou peut-être la mort, et ils avaient courageusement accepté cette perspective. Dieu veuille leur donner la force d'être fidèles ! On espère que le haut commissaire de la reine d'Angleterre, dans le Birman, le colonel Phayre, qui est en relations directes et fréquentes avec la cour d'Ava, et dont les sentiments chrétiens sont bien connus, pourra suivre d'un regard bienveillant la destinée de ces trois jeunes gens, et, s'il en était besoin, intervenir en leur faveur.

Ils se nomment Oung-Zoo, Moung-Mien, Pow-Thou, et sont âgés, le premier, de 19, le second, de 16, et le troisième, de 15 ans.

UNE FAMILLE MISSIONNAIRE.

Au mois de septembre 1862 (page 359) nous parlions d'une mission de l'Inde qui présente cette remarquable particularité d'avoir été fondée par un seul missionnaire, aidé de sa famille, et d'être encore dirigée par six des fils de ce vénérable serviteur de Dieu, aujourd'hui entré dans son repos. Dernièrement, le 15 octobre, le plus jeune de ces MM. Scudder, a reçu l'imposition des mains à Chittoor, par le ministère de ses cinq frères aînés et de plusieurs autres missionnaires de la contrée. Les exhortations adressées, suivant l'usage, au candidat le furent par un missionnaire de Madras, le Rév. D[r] Winslow, qui, quarante-deux ans auparavant, s'était acquitté des mêmes fonctions à l'égard du père.

Nous avons dit, dans l'article rappelé plus haut, qu'un septième fils de M. Scudder, missionnaire aussi, avait été obligé par l'état de sa santé de retourner aux États-Unis, où il occupe un poste d'aumônier militaire. Des six autres, tous ministres du saint Evangile, trois sont en même temps docteurs en médecine et travaillent avec leurs frères, en cette double qualité, dans le champ de la mission, qui va toujours en s'élargissant. L'œuvre comprend actuellement six stations, et des admissions récentes ont porté à près de 300 le chiffre des *membres effectifs* de ces congrégations. C'est à l'Eglise réformée hollandaise des Etats-Unis qu'appartient cette intéressante mission.

LES MISSIONS PROTESTANTES DE L'INDE.

D'après une statistique toute récente, dressée avec le plus grand soin par un des missionnaires anglais les plus distingués du Bengale, le Rév. Mullens, gendre du célèbre A. Lacroix, le nombre actuel des missionnaires protestants employés dans l'Inde et le Birman est de 724, dont 183 sont indigènes. On compte, en outre, dans les mêmes champs de travail 1,776 catéchistes, 1,542 Eglises, 213,182 chrétiens, et dans les écoles environ 100,000 élèves, dont près de 20,000 sont des filles.

ERRATUM. — Une grave erreur de chiffre s'est glissée dans notre livraison du mois de mars dernier, page 114, ligne 6. Notre imprimeur nous a faire dire que le nombre des missionnaires employés dans le monde entier par les Sociétés protestantes est d'environ 4200. C'est 2400 que nous avions écrit et qu'il faut lire.

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE

STATIONS DE BÉRÉE ET DE MOTITO.

Encore la sécheresse au Lessouto. — Lettre de M. Maitin. — Les sorciers démasqués et les progrès de la foi. — Extrait d'une lettre de M. Duvoisin. — Lettre de M. Frédoux. — Un réveil à Motito. — Conversion et retour à l'Evangile.

Comme on pouvait s'y attendre, nos missionnaires se voyant appelés, dans le même moment, à nous rendre compte de l'état de leur œuvre et des incidents qu'elle a présentés pendant l'année dernière, tous s'étendent plus ou moins longuement sur les menées des imposteurs qui ont profité de la sécheresse, dont le pays a tant souffert, pour raviver d'anciennes superstitions. Malgré ce que nous en avons déjà dit, dans nos livraisons précédentes, nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs une lettre de M. Maitin qui roule presque en entier sur ce sujet. Outre les choses édifiantes qu'elle contient, elle nous paraît avoir un intérêt spécial en ce qu'elle établit, d'une manière frappante, le fait important que les devins ne croient plus pouvoir agir sur le peuple sans se réclamer du Dieu que les missionnaires annoncent

et sans mêler quelques-unes des vérités de sa Parole aux mensonges qu'ils débitent.

Voici ce qu'écrit le missionnaire de Bérée, en date du 28 janvier : « Dans tout le Lessouto, la croyance à de soi-disant prophètes s'est emparée plus ou moins des esprits et a détourné les cœurs de ces vérités, toujours antipathiques à l'homme naturel, que nous avons mission de répandre; mais nulle part peut-être plus qu'à Bérée, ne s'est fait sentir l'influence pernicieuse que pendant quelques mois ont exercée une Manchoupa et un Katsi, pour ne pas parler d'autres qui ont aussi prétendu faire les inspirés. Ces deux personnages vivant à une petite distance de Bérée et se trouvant particulièrement favorisés par le chef Mashoupa, ont attiré des foules avides d'entendre leurs oracles. Mêlant quelques-unes des vérités annoncées par les missionnaires aux rêveries de leur imagination malade, sinon diabolique, ils ont si bien su éblouir leurs adeptes que ceux-ci se sont livrés à des cérémonies toutes plus absurdes les unes que les autres. Quand un chef comme Mashoupa, qui a précédemment senti la puissance de l'Évangile, se faisait l'exécuteur de pratiques qui, à son dire, devaient sauver la nation, comment s'étonner que ses sujets non encore complètement gagnés à la vérité fussent entraînés à déserter le culte des chrétiens? Aussi, à mesure que les prédictions relatives à la guerre et à la pluie se succédaient, et que le jeune chef mettait tout en œuvre pour conjurer les malheurs qui, d'après lui, menaçaient le peuple, perdions-nous l'un après l'autre des auditeurs assidus, mais mal affermis. Bientôt il ne nous resta plus que les membres de l'Eglise qui, grâces à Dieu, ont été préservés de la contagion et n'ont pas craint de s'attirer la désapprobation du chef, soit en refusant de donner le blé destiné à obtenir de la pluie, soit en condamnant les pratiques auxquelles on avait recours. Malgré toutes les prédictions et les cérémonies, la délivrance ne venait pas; le bétail commen-

çait à périr, et la perspective d'être privé d'une récolte cette année devenait de plus en plus effrayante. Les Bassoutos commençaient à s'apercevoir qu'ils s'étaient fourvoyés en mettant leur confiance dans des choses de néant. Déjà des païens se hasardaient à dire qu'il fallait prier le Dieu des chrétiens, et abandonner les imposteurs qui avaient trompé les chefs. Mais Mashoupa tenait bon. Un jour il vint me saluer, et, comme il entrait dans notre demeure, quelqu'un me dit qu'il revenait de chez le prophète Katsi. C'était le moment ou jamais de faire appel à ses sentiments d'autrefois et de lui montrer les conséquences de la voie qu'il suivait. J'eus un long entretien avec lui, mais sans résultat apparent. Quelques jours se passent cependant, et quelle n'est pas ma surprise de recevoir un message de Mashoupa qui me prie instamment d'aller prêcher chez lui le dimanche. N'ayant pas donné une réponse positive, un second messager me fut envoyé. Je chargeai deux membres de l'Eglise de faire les services dans la station, et, accompagné de M. Duvoisin, je me rendis auprès du chef. Peu de jours auparavant j'avais entendu parler d'un nouveau prophète, qui avait fait son apparition d'abord à Morija et ensuite à Thaba-Bossiou. Mais j'ignorais que déjà il était chez Mashoupa, où, tenant à la main un exemplaire d'un Nouveau Testament en hollandais, soigneusement enveloppé dans un mouchoir, il se donnait comme envoyé de Dieu. Mashoupa parut très satisfait de nous voir, et je puis dire que je ne l'avais jamais vu déployer un tel zèle pour faire venir les habitants de son village au service. Une grande congrégation était déjà formée qu'il envoyait encore de maison en maison l'ordre que personne ne manquât à la réunion. — Le service terminé, Mashoupa fit rester hommes et femmes, et s'adressant à moi, il dit : « C'est bien, Monsieur, que vous soyez venu ; vous nous avez instruits ; je désire que vous entendiez maintenant un Mossouto qui nous est arrivé ces jours derniers de la colonie.

Il y a quelque chose de miraculeux non-seulement dans ce qui lui est arrivé, mais aussi dans les choses qu'il nous annonce. Ecoutez-le, interrogez-le, si vous le désirez; vous nous direz ensuite ce que vous pensez de ses enseignements. » Naï, c'est le nom du soi-disant envoyé de Dieu, parla longuement. Evidemment il s'efforçait d'appuyer sa mission en se servant d'un langage plus ou moins biblique, répétant qu'il fallait prier Dieu et cesser de croire aux sortiléges, etc. Je lui fis des questions, réfutant dans ses réponses ce qui méritait de l'être, mais tout en le suppliant de penser au salut de son âme et de s'instruire des choses de Dieu avant de prétendre enseigner les autres. Une voix se fit entendre, c'était celle de Mashoupa : « Tu as peur, Naï! pourquoi trembles-tu ainsi devant le missionnaire ? Tu hésites, tu n'oses pas dire en sa présence tout ce que tu nous as dit en particulier! » Ceci me donna occasion d'adresser de sérieux avertissements à mes auditeurs et à Naï en particulier que j'invitai néanmoins à venir dans la station apprendre à connaître le Seigneur. Le dimanche suivant, il était au nombre de mes auditeurs. Après le service, je lui parlai et quelques membres de l'Église l'exhortèrent aussi. Sa mission était finie; le lendemain il quittait le village de Mashoupa, comme il nous l'avait annoncé.

« A dater de ce moment, un changement visible se manifesta dans les dispositions des habitants de la station... Il faut prier Dieu, il n'y a que Dieu qui puisse nous donner de la pluie, répétait-on de tous côtés. Mashoupa, non content de venir lui-même aux services du dimanche, envoyait dans les villages inviter hommes et femmes à se rendre à la maison de prière. Pendant environ deux mois l'affluence de nos auditeurs a été telle que souvent notre chapelle, qui est assez vaste, était entourée d'une foule de personnes qui ne pouvaient pas trouver place dans son enceinte. Nous ne nous faisions pas d'illusion : ce qu'on venait chercher, nous ne l'i-

gnorions pas, c'était moins le pardon des péchés que la pluie qu'on avait vainement demandée à de faibles créatures. Ce n'était pas cependant sans éprouver un vif sentiment de reconnaissance envers le Seigneur que nous voyions les projets de l'ennemi de notre œuvre déjoués, et toute puissance attribuée au Dieu de l'Evangile. Et puis, à supposer que tous ces auditeurs nouveaux cessassent de fréquenter le culte, dès que la cause de leur détresse n'existerait plus, nous avions au moins le privilége de parler à beaucoup d'âmes de l'amour du Sauveur dont quelques-unes pourraient tôt ou tard être touchées. Quoi qu'il en soit, tout en prêchant la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ, nous avons demandé au seul dispensateur de tous biens les pluies nécessaires à la terre, et une fois de plus il a été reconnu que ce n'est jamais en vain qu'on invoque Dieu.

« Comme je m'y attendais, quand l'objet après lequel nos Bassoutos soupiraient a été obtenu, notre auditoire a beaucoup diminué. Je bénis Dieu toutefois de ce que beaucoup d'âmes ont reçu des impressions qui ne leur ont pas permis de rentrer dans l'indifférence où elles se trouvaient avant ce mouvement. Ces personnes continuent à assister aux services religieux. Elles n'ont pas encore fait de démarches qui me permettent de les considérer autrement que comme bien disposées, quoiqu'un changement réel se soit opéré en elles.

« A l'époque de mon arrivée dans le Lessouto, je remarquai plus d'une fois un jeune homme assis à la porte de M. Casalis. La figure à moitié cachée dans son manteau de peau, il poussait des soupirs en attendant le moment de pouvoir parler à son pasteur. On ne sait si c'était fourberie ou faiblesse de sa part, mais pendant assez longtemps il se conduisit d'une telle manière qu'on le considéra comme un homme dangereux pour les chrétiens. Enfin il quitta la station de Thaba-Bossiou, et depuis plusieurs années je ne l'avais plus revu. A la fin du service qui eut lieu chez Mashoupa, un in-

dividu m'aborda avec ces paroles : « Qu'elles sont sérieuses les vérités que vous venez de nous annoncer, et combien nous sommes coupables de les avoir repoussées ! » — Qui êtes-vous ? — Ne reconnaissez-vous pas Mokhésing ? C'était l'homme en question. Depuis lors, lui et sa femme n'ont pas manqué de venir tous les dimanches aux services. Je n'ajoute qu'un mot à leur sujet : les païens de leur village les comptent au nombre des chrétiens.

« Si je devais juger des progrès de l'œuvre par le nombre de nos candidats actuels, je dirais que nous avons lieu de nous attrister. Vu des déceptions antérieures, je n'ai pas cru devoir baptiser ceux que j'instruisais déjà l'année dernière. Aujourd'hui je pourrai, avec plus de confiance, admettre dans l'Église ceux qui ont persévéré. Si je suis affligé de n'avoir pas eu le privilége de recevoir de nouveaux catéchumènes dans ma classe, je ne crois pas pour cela que l'Evangile n'ait pas gagné du terrain à Bérée. Parmi nos auditeurs se trouvent des personnes qui, sans avoir été reçues formellement dans l'Eglise, n'en sont pas moins, je le crois, sous l'influence de la grâce de Dieu, qui les prépare pour le royaume des cieux. Ainsi un jeune homme qui vivait à une certaine distance de la station, assistait à nos services sans que j'eusse jamais eu l'occasion de m'entretenir avec lui. Il tombe malade, une femme, membre de l'Eglise, le visite, l'exhorte et prie avec lui. Peu à peu le cœur du jeune homme s'ouvre, il fait part de ses sentiments à la chrétienne qui le presse de se convertir, il déclare que dès qu'il sera guéri il ira parler au missionnaire, parce qu'il veut appartenir à Dieu. Mais le mal empire, et Elisabeth renouvelle ses visites. Un jour, elle trouve les parents réunis faisant des préparatifs pour purifier le malade. Celui-ci protestait, parlait de sa foi, de sa confiance en Dieu et les engageait à abandonner ces choses futiles pour s'occuper de leurs âmes. Apercevant la chrétienne, il lui dit : « Viens, oh ! viens, ma

mère. N'est-ce pas toi qui es véritablement ma mère, toi qui m'as fait connaître le chemin du salut ? Je n'ai pas besoin de leurs purifications ; je suis un pécheur, mais c'est le sang de Jésus qui me purifie. » Des encouragements lui étant adressés, « Parle, ma mère, dit-il, tes paroles me font du bien. Je vais partir, prie encore une fois pour moi pour que je quitte ce monde en paix. » La prière terminée, le malade saisit la main de sa mère en la foi, et ses dernières paroles furent : « Adieu, ma mère, bientôt tu me retrouveras dans le ciel, auprès de Jésus ! » — A part quelques fautes plus ou moins graves qui ont attiré sur leurs auteurs la censure de l'Eglise et leur suspension de la Sainte-Cène, les membres du troupeau ont donné des preuves que leur piété s'affermit. Je bénis le Seigneur de ce qu'aucune des personnes qui nous ont attristés par une conduite en désaccord, en certains points, avec leur profession de foi, n'a abandonné l'Evangile pour retourner au paganisme. Ce sont des faiblesses, des inconséquences que nous avons à déplorer, cette année, plutôt que des chutes graves. Tout considéré, je crois que l'œuvre du Seigneur a fait des progrès dans l'Eglise et hors de l'Eglise.

« Nous nous affligeons quelquefois, et avec raison, en voyant nos plus belles espérances s'évanouir comme un songe. Qu'y a-t-il en effet de plus cruel pour le cœur du missionnaire que d'apprendre qu'un de ses enfants en la foi est rentré dans le monde ? Et cependant le Seigneur peut lui ménager un sujet de joie qui ne saurait être comparé qu'à celui de la douleur qu'il a ressentie. Il y a environ deux ans, un membre de notre Église nous quitta tout-à-coup, et alla se fixer dans un village païen où il ne tarda pas à redevenir en apparence ce qu'il était avant sa conversion. Le missionnaire, des membres de l'Église cherchèrent inutilement à ramener cette brebis égarée. Il y a quelques jours, ce pauvre jeune homme vint me trouver. Il était dans un état difficile à décrire. L'émotion lui permettait à peine de parler, il confessait ses

péchés et demandait pardon. Depuis quelques mois déjà, il avait renoncé à sa vie du péché et il se trouvait dans le plus douloureux isolement. Quand je lui demandai comment il avait été réveillé, il me répondit : « Cette parole de Jésus, malheur à celui par qui le scandale arrive ! a été pour moi comme une épée qui m'a percé le cœur. J'ai voulu l'oublier, cette parole, mais je l'ai entendue répéter : malheur ! et ma conscience a été forcée de répondre : oui, malheur à toi, tu as scandalisé l'Eglise, tu as scandalisé les païens eux-mêmes ! » Est-il nécessaire d'ajouter que ce jeune homme demande à reprendre sa place parmi nous ?

« L'école a été tenue par Mme Maitin. A quelques exceptions près, elle a été fréquentée par une quarantaine d'enfants. Des leçons régulières ont également été données tous les dimanches soir.

« Le triste état du pays, résultant de la sécheresse, et les exigences de l'œuvre ne nous ont pas permis d'entreprendre un voyage, pour cause de santé, qui avait été sanctionné par la Conférence. Je voudrais pouvoir ajouter qu'il n'est plus nécessaire. Tout ce que je puis dire, c'est que nous ne remplissons nos devoirs qu'avec peine et que nos forces sont épuisées. Que le Seigneur nous soit en aide !

« Notre cher frère, M. Duvoisin, est avec nous, et, avec son secours, je ferai tout ce que je pourrai pour que la station de Thaba-Bossiou souffre aussi peu que possible de l'absence de mon bien-aimé collègue, M. Jousse. Une petite collecte en faveur de la Société a produit 139 fr. J'envoie la liste des donateurs.

« Recevez, Messieurs et très honorés directeurs, l'expression de mes sentiments respectueux et de mon dévouement en Jésus-Christ.

J. Maitin.

Ainsi que le fait entendre la fin du rapport du missionnaire de Bérée, M. et Mme Jousse doivent momentanément interrompre leurs travaux à Thaba-Bossiou. Ils ont été autorisés par le Comité, pour d'importantes raisons, à venir passer quelque temps au milieu de leur famille et de leurs amis. Ils amènent quatre enfants missionnaires, que leurs parents désirent faire élever en France. Thaba-Bossiou va ainsi passer provisoirement sous les soins de M. et Mme Maitin dont le poste habituel sera occupé par M. Duvoisin. On jugera des sentiments avec lesquels ce jeune serviteur de Christ entre en fonctions, par ces lignes que nous venons de recevoir de lui :

« Voici six mois que je suis dans le Lessouto. J'ai partagé ce temps entre Thabana-Moréna et Bérée, et, sauf Hermon, j'ai fait tout le tour des stations. Partout j'ai été enchanté de l'accueil que l'on m'a fait. Combien d'amis excellents! Somme toute, j'ai été trompé en bien : la réalité m'a paru plus riante que le tableau que j'avais rêvé. Je suis entré dans la carrière missionnaire avec appréhension et surtout par sentiment de devoir; j'y resterai maintenant par goût. Il est vrai que je n'en connais encore que les roses; quand les épines se feront sentir, peut-être tiendrai-je un autre langage. Je suis donc à Bérée, chez nos amis Maitin; bientôt je prendrai leur place. J'aime infiniment mieux cela que d'avoir à fonder moi-même une station, du moins au commencement. Et ce qui me plaît mieux encore c'est la proximité de Thaba-Bossiou. Je pourrai toujours, lorsque je serai tenté de m'ennuyer, aller m'y refaire le cœur, tout en portant mes discours à corriger à M. Maitin. » — Parlant de l'état du pays depuis les pluies, M. Duvoisin ajoute : « La contrée est magnifique. Du sommet des montagnes jusqu'au fond des vallées, le Lessouto n'est qu'un tapis de verdure. Hier je suis allé avec M. Maitin escorter, jusqu'au Calédon, Mlle Daumas qui revenait d'une visite à Thaba-Bossiou. Quoique nous fussions

à cheval, l'herbe humide de rosée nous trempait jusqu'à mi-jambe. Le jardin de Bérée est fort beau, les pêches couvrent le sol. Le champ de maïs semble une forêt : nous en avons mesuré des tiges qui ont jusqu'à dix et onze pieds de hauteur. »

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Frédoux, *en date du* 28 *février* 1863.

Messieurs et chers directeurs,

Vous apprendrez avec plaisir que le premier dimanche de cette année, seize adultes ont été admis solennellement, dans ce lieu, comme membres de l'Eglise ; cinq d'entre eux avaient reçu le baptême dans leur enfance ; je baptisai les onze autres, et avec eux quatorze enfants, qui tous, à l'exception d'un seul, étaient ceux des néophytes. Notre catéchiste de Mamousa se trouvait alors avec nous, et deux des candidats admis appartenaient au troupeau qu'il dirige.

Cette réception, Messieurs, a été principalement le fruit d'un mouvement religieux dont, jusqu'à présent, je vous ai à peine signalé l'existence, et sur lequel il convient que j'entre maintenant dans quelques détails.

Sur la fin de 1861, après notre retour du pays des Bassoutos, nous vîmes se manifester parmi les habitants de Motito, un intérêt pour les choses spirituelles et des émotions religieuses auxquelles nous n'étions pas accoutumés. Ce fut comme des jours d'une pluie rafraîchissante venant à la suite d'une longue sécheresse. A l'église principalement, pendant le chant des cantiques, les âmes étaient vivement ébranlées. Quelques personnes gémissaient, sanglotaient et étaient forcées de sortir. Les réunions religieuses étaient nombreuses ; on accourait à l'école. Le mouvement atteignit jusqu'aux villages les plus païens.

Enfin, au bout de quelque temps, quarante personnes environ s'étaient mises sur les rangs comme désireuses de faire partie du peuple de Dieu.

Ce réveil si réjouissant des âmes ne manqua pas de faire naître une vive opposition de la part d'individus chez lesquels l'inimitié pour l'Evangile sommeillait auparavant. Quelques personnes durent subir des outrages à cause des nouveaux sentiments qu'elles manifestaient. Un dimanche, en particulier, qui était le lendemain d'un jour où nous avions eu une très intéressante réunion pour les jeunes convertis, les adversaires firent éclater hautement leur hostilité. Parmi les personnes sur lesquelles avait passé un souffle nouveau, se trouvait un charmant jeune homme appartenant à une famille païenne. Le matin de ce saint jour, de très bonne heure, ses parents se saisirent de lui, et tout en lui faisant subir d'autres mauvais traitements, ils frottèrent son corps d'un mélange de graisse et d'ocre rouge, sorte de symbole du paganisme dans ces contrées. En se voyant l'objet d'un pareil outrage, le jeune homme aurait bien pu s'écrier : « Mon corps est dans vos mains, ô mes persécuteurs; mais mon âme, comment ferez-vous pour la saisir, et pour la faire rentrer dans les voies qu'elle a quittées ? » Echappé des mains de ses persécuteurs, il accourut le même jour à nos services religieux. Des traces d'ocre rougissaient encore son visage au milieu de l'assemblée; mais cette fois, elles se trouvaient transformées, pour ainsi dire, en une sorte de décoration chrétienne; car c'est l'Evangile, non le paganisme qui triomphait sous elles. Pauvre et cher jeune homme, avant d'avoir pu être admis comme membre de l'Eglise, il a été entraîné vers le nord, où sa famille a émigré, en grande partie, sans doute, pour le faire échapper aux influences chrétiennes. C'est avec bien du regret qu'il s'est séparé de nous, comme le témoignaient des larmes silencieuses

qui, avant son départ, coulaient lentement de ses yeux. Que Dieu veuille se souvenir de lui, et le préserver de toute chute!

Ce jeune converti ne fut pas le seul à souffrir pour l'Evangile. Dans le même moment où on lui faisait subir les mauvais traitements dont j'ai parlé, une pauvre femme était, dans le même village et pour la même cause, meurtrie de coups par son mari, tandis que l'un de ses fils, qui partageait ses sentiments, ayant pris la fuite, se voyait poursuivi par ses aînés, qui cherchaient à se saisir de lui. Celui-ci était alors l'objet de profondes impressions religieuses, et nous donnait de bonnes espérances. Malheureusement, il s'est beaucoup relâché depuis. Quant à la mère, elle persévère toujours dans ses sentiments, bien que des difficultés relatives à sa position aient, jusqu'à ce jour, été un obstacle à son admission.

Parmi les principaux habitants de Motito se trouve un homme dont le nom a autrefois figuré dans plus d'une des lettres de vos missionnaires. Cet homme est Magano. Après avoir fait quelque temps partie du troupeau chrétien, il s'était laissé séduire par le péché, était devenu ou redevenu polygame, et pendant de longues années, il est resté séparé de l'Eglise. Vers l'époque du réveil qui nous occupe, ou même déjà avant, son âme fut fortement ébranlée ; il manifesta, lui aussi, le désir de retourner à Dieu, et enfin il se sépara de sa femme illégitime, qui elle-même voulait servir le Seigneur. Je reçus de lui plusieurs lettres où il me parlait de ses sentiments. Voici la traduction de l'une d'elles. (1)

« Mon cher pasteur, j'ai quelque chose à vous dire relativement à moi-même dans ce moment. Dieu m'a fait voir combien il est grand. Véritablement, il ne fait point acception de personnes. Je le vois par moi-même. Quoique Dieu me châtie (il fait ici allusion à de grandes épreuves dont sa

(1) Je vous envoie aussi l'original autographe.

famille venait d'être frappée), ce n'est point dans sa colère, c'est dans sa miséricorde. Je dois donc faire part de mes sentiments à mon pasteur, et lui parler de la grâce du Seigneur envers moi. Béni soit Dieu, qui a créé le ciel et la terre! Je n'ai pas besoin de vous dire quelles sont les épreuves que le Seigneur m'a envoyées; vous les connaissez. Vous savez comment Dieu m'a châtié. Toutefois ce sont moins des afflictions qu'une bénédiction que le Seigneur m'a accordée. Je me suis rappelé les paroles de l'enfant prodigue et sa conduite à l'égard de son père. J'ai fait pis que lui; oui, pis que l'enfant prodigue, et je puis me servir de ses paroles, qui conviennent trop bien à ce que j'ai fait devant Dieu. Je dis donc après lui : « Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé ton fils. » Je répète ces paroles, car elles expriment la vérité sur mon état devant Dieu. — C'est là ce que j'avais à dire à mon pasteur devant le Seigneur. »

L'auteur de cette lettre, écrite en décembre 1861, a persisté jusqu'à ce jour dans sa détermination de marcher dans les voies du salut!

Un frère aîné de Magano, établi comme lui à Motito, et qui avait jusqu'alors vécu dans un état d'indifférence pour les choses religieuses; une de ses filles, qui après avoir été, il y a quelques années, affiliée à l'Eglise, avait fait elle aussi, une chute déplorable; une autre plus jeune que nous avons comptée, dès sa plus tendre enfance, parmi les élèves de notre école, entrèrent également dans ce beau mouvement religieux.

Je ne puis avoir l'intention de vous parler ici de chacune en particulier des autres personnes qui y ont figuré. Permettez-moi seulement de mentionner encore un beau-fils du même Magano jeune homme dont la mère et l'épouse faisaient déjà partie de notre troupeau, deux jeunes filles que j'ai moi-même baptisées dans leur enfance, et enfin une femme d'environ quarante ans, dont le père et la mère sont

membres de l'Eglise depuis de longues années, qui elle-même assistait régulièrement à nos services religieux, savait lire et se vêtait décemment, mais dont le caractère était extrêmement léger et intraitable. Depuis sa conversion, elle manifeste des dispositions fort sérieuses, et j'aime à croire qu'elle est devenue une véritable chrétienne.

A peu d'exceptions près, les personnes qui, au moment du réveil, ont manifesté l'intention de servir le Seigneur, ont persévéré jusqu'à présent. Après avoir admis dans l'Eglise celles dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, il nous reste encore un bon nombre de candidats.

Hendrick, l'un des premiers membres de l'Eglise de ce lieu, et un autre vieillard qui appartenait à ce troupeau, sont décédés dans le courant de l'année dernière.

Veuillez agréer, etc.

J. Fredoux.



FRANCE.

LE SOU MISSIONNAIRE.

Le *sou missionnaire*, dont l'institution, parmi nous, ne remonte qu'à quelques années, a déjà, dans une certaine mesure, répondu aux espérances de ses fondateurs. Ses produits ont augmenté d'année en année, et, dans le rapport de la Société, lu le 16 avril, M. le trésorier a pu nous annoncer qu'il s'était élevé, l'année dernière, à 21,233 francs, dont 12,916 fr. pour la France et 8,317 fr. pour la Suisse.

Ces résultats sont encourageants, mais restent encore bien au dessous de ce qu'ils pourraient et devraient être. Dans d'autres pays, et notamment dans ceux d'où la Société des missions de Bâle tire ses ressources, les sommes recueillies de

cette manière sont bien autrement considérables. Sur une plus petite échelle, un vénérable pasteur, M. J. Dupasquier, doyen de la Compagnie des Pasteurs et Président du synode du canton du Neuchâtel, nous disait dernièrement à Paris qu'une grande partie des 25,000 fr. que ce canton, d'environ 80,000 âmes, donne annuellement pour l'évangélisation du monde païen, provient du sou missionnaire et de la faveur dont il jouit dans les Eglises du pays.

Ce moyen de venir en aide à une œuvre si digne d'être aimée est d'un emploi aussi facile que les résultats en sont certains. Les collecteurs, par leur dévouement, épargnent à leurs frères tout embarras et toute peine. Il offre de plus, au point de vue spirituel, d'inappréciables avantages. Il fait pénétrer au sein des familles l'esprit missionnaire qui devient, à son tour, un admirable moyen d'y entretenir et d'y développer la vie religieuse; il forme, à côté des grandes inspirations d'une foi commune, un lien de plus entre les parents et les enfants, comme entre les membres d'une même Eglise; il fait rechercher avec plaisir, soit dans les journaux missionnaires, soit ailleurs, les nouvelles relatives à l'avancement du règne de Christ dans le monde, et contribue ainsi à rendre plus éclatant pour tous le splendide témoignage que Dieu se rend à lui-même par la propagation de son Evangile de grâce.

L'Esprit Saint recommande aux chrétiens de ne pas « aspirer aux grandes choses, mais de marcher avec les humbles » (Rom. XII, v. 16). Dans un certain sens, la généralité des fidèles est appelée à suivre ce précepte en ce qui concerne l'œuvre des missions. Les *grandes choses*, à ce point de vue, sont les dons considérables, la coopération personnelle, le sacrifice de sa vie. Heureux ceux qui les pouvant faire reçoivent du Seigneur la force de le glorifier ainsi! Mais sages et fidèles aussi ceux qui, s'étudiant à *marcher avec les humbles*, savent donner ce qu'ils peuvent, le donner

gaiement pour l'amour de Christ, et dans ce cas particulier, s'inscrire humblement sur la liste des bienfaiteurs du *sou missionnaire*, pour rendre ainsi de plus en plus populaire, et par cela même plus puissante, une œuvre dans l'accomplissement de laquelle Dieu nous confère à tous l'insigne privilége d'être ouvriers avec lui!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE

Progrès de l'Evangile. — Baptêmes dans le Travancore. — Consécrations au saint ministère dans le Tinevelly. — La mission du Maduré. — Travaux évangéliques à Ceylan.

Les œuvres missionnaires dont l'Inde britannique est le théâtre prennent une telle extension et se multiplient tellement, sur à peu près tous les points du pays, qu'il nous arrivera rarement, désormais, de nous présenter devant nos lecteurs de chaque mois sans avoir à leur donner quelques nouvelles de ce vaste champ d'activité chrétienne. Sous quelques rapports, c'est un désavantage peut-être, car dans des récits de ce genre la monotonie des détails est à redouter; mais, d'un autre côté, le cœur prend plaisir à suivre les développements d'une même œuvre, à revoir des noms déjà connus, et en tous cas, il s'agit d'âmes amenées à la croix de Christ, et c'est pour édifier plus que pour récréer que nous enregistrons ces merveilles de la grâce. Ne craignons donc pas de visiter trop souvent cette Inde, où 150 millions d'âmes au moins sont encore assises dans la vallée de l'ombre

de la mort. C'est aujourd'hui, au sud du Deccan que nous inviterons nos lecteurs à nous suivre.

Nous parlions naguère du Travancore et des beaux fruits qu'y porte la prédication de l'Évangile. Un des missionnaires de l'Eglise anglicane qui a figuré déjà dans nos récits, le Rév. Hawksworth, de Cottayam, ajoutait, il y a quelques mois, plusieurs nouveaux traits à cette belle histoire.

« Hier, écrivait-il, nous avons eu le bonheur d'introduire dans l'Eglise visible de Christ un plus grand nombre de convertis que je ne me souviens d'en avoir vu baptiser en une seule fois. Cette imposante cérémonie a eu lieu dans notre nouvelle maison de prières à Chengalum. M. Schafter, M. Lane et mon excellent collègue indigène, le Rév. K. Koschi, m'avaient accompagné. La chapelle était tellement comble que les étudiants de notre collége et plusieurs autres jeunes gens, qui nous avaient aussi suivis, ne purent y pénétrer. Il y avait là soixante-cinq candidats, tous convenablement vêtus, et le visage rayonnant d'une joyeuse espérance. Immédiatement après notre arrivée, nous nous mîmes à les interroger, non pas tant pour nous assurer de la suffisance de leurs connaissances, nous savions à quoi nous en tenir sur ce point, que pour leur fournir l'occasion de rendre devant tous témoignage de l'empire que la parole du Sauveur a pris sur leurs âmes. Toutes leurs réponses furent promptes, positives et parfois saisissantes. Telle fut, entre autres, celle qu'ils firent à cette question : « Pourquoi Jésus est-il remonté dans les cieux ? » « Pour nous y préparer des places, » s'écrièrent les soixante-cinq voix toutes ensemble, d'un ton pénétré qui éloignait toute idée de leçon apprise par cœur. Les doutes que nous aurions pu concevoir sur la sincérité de quelques-uns d'entre eux, furent complétement dissipés par le témoignage d'un excellent frère, qui les avait visités dans leurs demeures, les connaissait tous par leurs noms et qui leur a prêché la Parole avec une infatigable énergie.

Cet ouvrier du Seigneur qui, pendant longtemps, s'était montré animé de l'orgueil du Pharisien de l'Evangile uni à la violence d'un Paul avant sa conversion, avait, lui aussi, commencé par tourmenter l'Eglise et par répandre autour de lui la terreur, mais comme Paul il avait été vaincu un jour par la grâce, et depuis il a gagné les âmes à son tour, par sa douceur et la pureté de sa vie plus peut être encore que par l'ardeur de son zèle.

« Le baptême fut administré, à la grande édification de toute l'assistance. On comptait dans celle-ci quelques étrangers dont la présence avait pour nous un double intérêt. C'étaient des païens, mais qui étaient venus nous prier, les uns d'aller fonder parmi eux une maison de prières pour une douzaine de familles désireuses de recevoir une instruction chrétienne suivie, les autres d'envoyer des prédicateurs dans un autre district où commençaient à se manifester les mêmes dispositions. J'ajoute que nous avons dans un autre village encore un certain nombre de néophytes en voie d'instruction, dont j'espère pouvoir annoncer bientôt le baptême. »

Nous ignorons si le Rév. Hawksworth aura vu se réaliser l'espoir exprimé dans ces dernières lignes, car un journal de Cochin vient d'annoncer que ce fidèle missionnaire a été rappelé à Dieu, dans cette ville, à la fin de l'année dernière, très peu de temps, par conséquent, après la fête chrétienne dont on vient de lire la relation. Il était à l'œuvre dans le Travancore depuis vingt-deux ans, et s'y était acquis l'estime et l'affection d'une très nombreuse congrégation. Sa mort est une grande perte pour la Société qui l'employait dans ce champ d'opérations, si abondamment béni depuis quelques années.

Le Tinevelly, qui n'est séparé du Travancore que par une chaîne de montagnes, a vu aussi s'accomplir tout récemment une cérémonie qui montre bien quel degré de consistance les œuvres de l'Eglise anglicane ont pris dans cette partie

de l'Inde, si bien connue, et depuis si longtemps, par les amis des missions. Le dimanche avant Noël de l'année dernière, l'évêque anglican de Madras y a publiquement, dans l'église de Palamcotah, conféré les ordres du diaconat et de la prêtrise à dix-sept candidats au saint ministère, tous destinés à servir la cause des missions. Sur ce nombre, onze étaient des indigènes « tous remarquablement qualifiés, dit un journal anglais du pays, et qui, en quelque pays que ce soit, honoreraient le ministère auquel ils ont juré de consacrer leur vie. » Plusieurs de ces derniers récipiendaires ne sachant pas l'anglais, la plus grande partie du service a eu lieu en langue tamul, à l'indicible satisfaction des nombreux auditeurs indous que la cérémonie avait attirés.

Quelques semaines plus tard, le 1er mars dernier, le même évêque de Madras a encore consacré, mais cette fois à Madras même, dans sa cathédrale, cinq autres candidats au saint ministère, dont trois étaient aussi des indigènes du Tinevelly et du Travancore. « Cette ordination, dit un journal de Madras, porte à *trente* le chiffre des ministres *natifs* que l'Église anglicane emploie au sud de l'Inde, et qui ont reçu les ordres dans son sein, depuis le révérend et révéré John Devasagayam, aujourd'hui retraité, qui fut, en 1830, le premier Indou solennellement admis au saint ministère. On voit que le pastorat indigène commence à prendre une certaine importance dans cette partie de l'Inde. En évaluant, en effet, à 50,000 environ le chiffre des Indous du Tinevelly et du Travancore qui prêtent l'oreille à l'Evangile, non compris les convertis de la Société des missions de Londres, il y a lieu de penser que sur ce nombre il en est de 8 à 10,000 au moins qui, chaque dimanche, se groupent autour de ces trente prédicateurs sortis du milieu d'eux. »

Au nord-est du Tinevelly se trouve le *Zillah* ou district de Maduré, qui renferme une population d'environ 1,800,000 âmes. Des missionnaires américains, venus de

Ceylan, y fondèrent, en 1834, une mission qui, depuis lors, n'a plus été interrompue et s'est développée au point d'occuper aujourd'hui une douzaine de missionnaires. Quelques agents de la Société anglaise pour la propagation de l'Evangile avaient, avant cette époque, paru dans la contrée et obtenu des conversions sur quelques points, mais aucun d'eux ne s'y était fixé.

Dès l'origine, un des premiers soins des missionnaires américains fut d'ouvrir des écoles, et bien qu'ils se vissent obligés le plus souvent d'en confier la direction à des instituteurs païens, le résultat en fut des plus heureux. Un peu d'instruction inspira le désir de s'instruire davantage; les préventions hostiles s'effacèrent, et parmi les élèves formés dans ces établissements primaires, il s'en trouva un bon nombre qui purent un peu plus tard devenir, en entrant dans une école supérieure du séminaire, une pépinière d'agents propres à servir la mission. Cette dernière institution paraît avoir été richement bénie. Elle a reçu, depuis sa fondation, environ 240 élèves, dont 164 ont pu, à divers titres, être employés à l'évangélisation de leurs compatriotes, et dont 114 rendent encore à ce moment d'excellents services. D'autres occupent des emplois du gouvernement ou ont adopté d'autres genres de vie, mais en servant encore, quoique d'une manière moins directe, la grande cause du christianisme. A un petit nombre d'exceptions près, tous font, par leur conduite, honneur à l'éducation chrétienne qu'ils ont reçue.

Les travaux d'évangélisation proprement dite n'ont pas été moins efficaces. Le chiffre des naturels faisant profession de christianisme est de 6 à 7,000, celui des congrégations de 145, et celui des Églises régulièrement organisées de 28, comptant ensemble plus de 1,100 communiants. De sept pasteurs indigènes, à qui les missionnaires ont successivement imposé les mains, six sont encore à l'œuvre, dirigeant

avec fidélité les Eglises qui leur ont été confiées, et qui pourvoient, en grande partie du moins, à leur entretien aussi bien qu'à celui du culte. Une Société évangélique indigène, formée dans le champ de la mission, se charge de faire à cet égard ce que quelques-unes des Eglises ne peuvent faire, faute de ressources suffisantes.

L'année dernière, ce souffle d'en haut qui a produit en tant de lieux divers des réveils si fertiles en fruits de conversion, a passé sur les Eglises du Maduré et a donné à l'œuvre une impulsion nouvelle. Sa présence a été sentie d'une manière remarquable dans le séminaire, sans s'y manifester cependant par aucune de ces agitations étranges qui ont porté quelques esprits à se défier de la réalité du mouvement. C'est à des progrès dans les voies de la sanctification, surtout, qu'on a pu reconnaître que cette œuvre était vraiment l'œuvre de Dieu.

Les païens du Maduré se montrent rarement hostiles à la prédication de l'Evangile. Quelques cas de persécution, signalés dernièrement, provenaient plutôt des agents de l'Eglise romaine, qui sont aussi à l'œuvre dans le pays. Profitant d'une famine qui a dernièrement éprouvé ces populations, très peu riches des biens de la terre, les prêtres ont essayé d'attirer à eux les disciples de la réforme, mais ils n'ont gagné personne, à l'exception de trois ou quatre familles, qui ne passaient déjà pas pour être bien attachées à la vérité.

L'île de Ceylan, qui n'est séparée du Maduré que par un bras de mer très étroit, est, comme l'on sait, un des points de l'Orient sur lesquels le bouddhisme a conservé le plus d'empire et où il déploie le plus de pompe. Mais elle aussi a vu se lever sur elle les rayons du soleil de justice. Depuis près d'un demi-siècle, toute une armée de missionnaires, anglicans, presbytériens, wesleyens ou baptistes, y proclament, avec une sainte émulation, la bonne nouvelle du salut en

Christ. L'évêque anglican de Colombo, capitale de l'île, se distingue dans cette généreuse croisade par l'énergie de son zèle et la largeur de ses vues chrétiennes. Ami de l'Evangile avant tout, il travaille de concert avec les agents des autres Eglises et n'aspire à dominer qu'en déployant plus d'activité que ses frères. On le voit, presque tous les jours, prêcher l'Evangile en plein air, dans les magasins, dans les bazars ou, dans ses fréquentes excursions missionnaires, sur le rivage de la mer et au fond des forêts.

Plusieurs dialectes des langues tamule et cingalaise sont parlés dans l'île ; les Livres saints ont été traduits dans les principaux et ont obtenu, dans plusieurs districts, une popularité qui annonce et prépare pour l'avenir des résultats que la foi peut regarder comme certains. Un grand nombre de traités, spécialement composés en vue des besoins spirituels de l'île, sont également en circulation. Un des plus anciens missionnaires de Ceylan et peut-être du monde entier, le Rév. Gogerly, dont la Société wesleyenne a récemment déploré la perte, avait, il y a quelques années, composé un petit livre très complet et très bien fait pour démontrer la fausseté du bouddhisme. Le succès en a été tel que, depuis sa publication, les prêtres et les principaux défenseurs de ce système menteur ont fondé, sous le titre de : « Association pour la destruction de la superstition » une sorte de Société anti-chrétienne, qui a fondé une imprimerie et répand, en imitant autant qu'elle le peut les procédés des missionnaires, une foule de petits écrits remplis de subtilités et surtout de calomnies contre le christianisme. Mais cela même attire l'attention sur les questions religieuses, provoque l'examen et ne peut tourner qu'à la honte du paganisme. Toutes les Eglises sont en voie de prospérité, les récits de conversion aussi nombreux qu'édifiants, et les missionnaires évidemment animés de ce redoublement de ferveur que donne la perspective d'une victoire assurée. Nous n'avons

pas de renseignements statistiques généraux sur la situation des diverses Sociétés qui sont représentées à Ceylan; mais, d'après quelques-uns de leurs rapports, nous pensons pouvoir évaluer à 20 ou 25,000 le nombre des indigènes de Ceylan qui font aujourd'hui profession de l'Evangile.

A Ceylan, comme dans l'Inde entière, un des modes d'évangélisation employés avec le plus de fruit est la prédication dans les villages. Un des missionnaires anglicans fixés à Candy, autrefois capitale de l'île, le Rév. J.-J. Jones, va nous donner une idée du degré d'intérêt que présente ce genre de travail.

Dans le courant de l'année dernière, M. Jones était allé s'établir, pour six mois, à cinq lieues environ de Candy, au centre d'une trentaine de villages épars au sein d'une magnifique nature, et comptant ensemble de 3 à 4,000 habitants, tous adonnés aux travaux de l'agriculture. Ce n'était pas la première fois que Christ était annoncé dans ce district, de sorte que l'œuvre y offrait moins de difficultés qu'elle n'en présente dans les endroits où des missionnaires ou d'autres agents font leur première apparition. C'est cependant encore une tâche fatigante. « Tous les matins, dit M. Jones, je me levais à quatre heures; puis, à six, après m'être entendu avec mes deux catéchistes indigènes sur l'emploi de la journée, nous nous mettions en route pour les villages désignés. Arrivés là, nous cherchions à réunir autant de gens que possible chez l'un des principaux habitants du lieu, et dès que nous en avions autour de nous quinze ou vingt, nous nous entretenions avec eux jusqu'à ce qu'il nous semblât leur avoir donné un aperçu général de l'œuvre du salut en Christ, ou que quelque signe de lassitude de leur part nous vînt avertir qu'il était temps de finir. Ce moment arrivé, nous offrions des livres, et, après quelques mots encore, nous nous acheminions vers le village le plus voisin. D'autres fois, quand nous rencontrions un certain nombre de tra-

vailleurs occupés dans leurs champs, nous montions sur une pierre, ou sur quelque autre éminence, et là, prenant exemple du Sauveur, nous nous servions, pour entrer en matière, du spectacle que nous offrait une splendide végétation, ou des travaux mêmes auxquels ils se livraient. Les Cingalais ont la réputation d'être mous et paresseux, mais ce n'est pas à les voir dans leurs champs qu'on peut s'être formé d'eux cette opinion désavantageuse. Ils s'y montrent au contraire très laborieux, très actifs et très ménagers de leur temps, de sorte que, là encore, il nous fallait prendre garde d'abuser des moments qu'ils nous accordaient. En somme, pendant ces six mois de séjour, dont malheureusement une grande partie a été très pluvieuse, nous avons visité tous les villages du district, les uns à trois ou quatre reprises différentes, les autres sept, huit et même jusqu'à douze fois ; et je pense pouvoir évaluer à 1,500 au moins, c'est-à dire à la moitié de la population à peu près, le nombre des personnes qu'il nous a été donné d'évangéliser. Ce n'est pas assez encore, maïs « qui est suffisant pour ces choses? » Quelque bien, d'ailleurs, a déjà été produit. Une école, que j'ai pu ouvrir dans le district, compte un certain nombre d'élèves et l'instruction se répand. La première fois que nous étions venus dans la contrée, l'Evangile y était aussi complétement inconnu que s'il ne s'était jamais approché de Ceylan. A mon dernier séjour, il m'est arrivé souvent, avant la prédication, d'interroger mes auditeurs snr quelques unes des vérités dont je leur avais précédemment parlé, et d'être frappé de la justesse des réponses que j'obtenais de plusieurs d'entre eux. Il en est, de plus, un certain nombre qui commencent à chercher sérieusement la vérité, et l'un d'eux, que je crois très réellement atteint dans sa conscience, m'a demandé le baptême. Que je n'oublie pas enfin un des encouragements que j'ai dans cette branche de mes travaux; c'est que beaucoup de ceux qui nous ont entendus fréquemment

sont, dès à présent, nos défenseurs les plus prononcés en face de leurs concitoyens encore païens. Il m'est arrivé plus d'une fois, pendant ces dernières visites, de rester tranquillement assis à écouter des discussions de ce genre, où nos amis indigènes réfutaient eux-mêmes, d'une manière fort vive et souvent très originale, les objections de quelque bouddhiste ignorant, subtil ou railleur. »

Les dernières nouvelles reçues de Ceylan mentionnent un fait touchant. C'est que les chrétiens indigènes des différentes Eglises ont fait entre eux une souscription pour venir en aide aux ouvriers anglais du Lancashire, si cruellement éprouvés par la crise de l'industrie cotonnière, « comme « marque de reconnaissance pour ce que ces ouvriers peu- « vent avoir fait en faveur de Ceylan, aux jours de la pros- « périté. » Cette souscription a produit environ 100 livres sterling (2,500 fr.).



SYRIE.

L'année dernière a vu le véritable Evangile faire, dans ce pays, plus de progrès qu'il n'en avait fait durant les quarante années précédentes. Dans l'ancienne cité de Homs, environ 250 personnes ont spontanément déclaré ne vouloir plus d'autre religion que celle des protestants évangélistes, et reçoivent aujourd'hui les instructions d'un missionnaire à poste fixe. Dernièrement, 232 Maronites de B'teddin se sont prononcés dans le même sens. L'Eglise de Cana, en Galilée, a plus que triplé, et, dans celle de Beyrouth, on ne compte pas, en ce moment, moins de 40 aspirants, ou catéchumènes, demandant avec instance leur admission dans la communauté protestante. — L'Eglise d'Hasbeya, dispersée par les massacres de 1860, n'a pas pu être réorganisée, mais 17 de ses

membres se sont unis à l'Eglise de Merj-Ayun, 6 à celle de Lidra, et plusieurs autres à celles de Beyrouth et d'Abeih. La semaine de prières du mois de janvier dernier a été religieusement observée dans la plupart de ces Eglises, si ce n'est dans toutes.

Les lignes qui précèdent étaient écrites, quand nous avons trouvé dans un journal suisse, *la Semaine religieuse*, quelques nouveaux détails sur les diverses œuvres d'évangélisation qui se poursuivent en Syrie. Ils ont été donnés à Genève, dans une réunion publique, par un chrétien bien connu, M. Van de Velde, qui a récemment parcouru ce pays. Nous reproduisons littéralement le résumé de la feuille genevoise.

« *Beyrouth* est devenu le centre des œuvres de charité et de mission en Syrie. En 1845, des missionnaires américains s'y établirent, après avoir en vain cherché à exercer leur ministère dans l'île de Chypre et à Jérusalem. Dès 1850, ils se sont rendus dans le Liban et y ont commencé leur mission. Une demoiselle anglaise, Miss Thompson, s'établit bientôt à Sidon, puis à Nazareth, où elle ouvrit une école de jeunes enfants, et depuis lors à Beyrouth, où son école compte plus de 300 jeunes filles et quelques jeunes veuves; elle va ouvrir une seconde école de ce genre, ainsi qu'une école déguenillée. Le Nouveau Testament tout entier et les premiers livres de l'Ancien Testament ne tardèrent pas à être traduits en arabe. Trois missionnaires américains travaillent aujourd'hui à Beyrouth. Leur communauté compte 175 membres, et leur école 150 enfants. La Parole de Dieu est demandée dans plusieurs villes du pays, et même dans certaines localités du Liban. Un Comité international anglais, américain et prussien, a beaucoup fait, à la suite des massacres de 1860, pour multiplier les établissements charitables, en particulier les hôpitaux. Dans le même temps, les diaconesses ont rendu d'immenses services à Jé-

rusalem, à Sidon et surtout à Beyrouth. La communauté protestante de cette dernière ville compte 84 membres, dont 26 allemands, 16 français, 36 suisses, etc. On évalue à 1,400 le nombre des protestants en Syrie, et à 500,000 celui des catholiques. Ces derniers ont, dans plusieurs villes du pays et surtout à Beyrouth de nombreux et magnifiques établissements construits par les soins du gouvernement français; ils sont confiés aux soins de 27 sœurs de charité. A Sidon, il y a un hôpital allemand protestant, uniquement destiné aux hommes et exclusivement desservi par des hommes. A Nazareth, la mission de M. Zeller, fondée il y a douze ans, est prospère. Des Bédouins sont peu à peu attirés; bon nombre d'écrits religieux et d'exemplaires de la Parole de Dieu circulent parmi la population indigène. Un médecin écossais va établir à Nazareth un petit hôpital ; le gouverneur de la ville voit avec plaisir et reconnaissance ce projet. A Jérusalem, l'évangélisation progresse sous la sage et habile direction de l'évêque Gobat. L'institut de Krischona, près de Bâle, dirigé par M. Spittler, fait aussi son œuvre dans la ville sainte. A Bethléhem, l'œuvre marche par les soins de M. Valentiner, pasteur allemand. A Damas, le défaut de sécurité est si grand que la mission y est nulle pour le moment ; il ne s'y trouve plus aujourd'hui que neuf Européens. En résumé, il y a en Syrie de précieux germes d'évangélisation ; mais, vu l'aridité du sol , l'œuvre des missions y est lente et difficile. Espérons pour elle des jours meilleurs et prochains! »

ANTILLES ANGLAISES.

SCÈNES DE RÉVEIL PARMI LES NÈGRES DE LA JAMAÏQUE.

Nos lecteurs se rappelleront peut-être qu'en 1860 plusieurs des congrégations nègres des Antilles ressentirent l'influence du grand et beau réveil qui avait pris naissance aux Etats-Unis. Un mouvement extraordinaire s'y manifesta. Les réunions de prières attirèrent des foules immenses ; et avec cette vivacité d'impressions qui les distingue, les noirs semblèrent se précipiter vers l'Evangile comme vers un trésor qui allait leur devenir plus cher que toute autre chose. Attentifs à ces signes des temps, les missionnaires surent cependant les apprécier à leur juste valeur et n'osèrent penser que tout fût parfaitement vrai et pût être durable dans cet entraînement général. L'événement a justifié ces prévisions. Plusieurs des troupeaux où cette agitation s'est produite, sont depuis lors retombés dans l'état de calme ou même de torpeur spirituelle dont ils étaient un instant sortis. Mais du bien cependant a été fait, et sur beaucoup de points, la vie religieuse des nègres en porte aujourd'hui la précieuse empreinte. Les récits suivants, empruntés à la correspondance d'un missionnaire baptiste de la Jamaïque, en fournissent la preuve.

« Un jour, dit-il, je traversais, à quatre heures du matin, une vallée profonde, au centre de laquelle se trouve un village épars, composé d'environ 30 ou 40 maisonnettes de nègres.

« En approchant de l'endroit, j'entendais par intervalles, à travers les arbres de la forêt, un bruit de voix humaines évidemment engagées dans des exercices de prière et de chant sacré. Guidé par ces sons, j'arrivai bientôt devant une sorte de sanctuaire rustique qui se trouvait au milieu du

village et où s'était réunie, autant que j'en pus juger, à peu près toute la population du lieu. Elle y était venue célébrer en commun son culte du matin. Il ne faisait pas encore tout-à-fait jour, et me trouvant un peu fatigué, ainsi que mon cheval, de la course assez longue que nous avions déjà fournie, je restai en arrière. J'aurais voulu, plus peut-être par curiosité que dans l'espoir de m'édifier moi-même, assister incognito à ce service.

« Quelques versets de plusieurs de nos plus beaux cantiques furent d'abord chantés, une prière fut prononcée, puis quelques-uns des assistants adressèrent à l'assemblée des exhortations fraternelles. Je fus, dans ces courtes allocutions, frappé particulièrement de l'à-propos et de la fidélité avec laquelle les orateurs, dont la plupart ne savaient probablement pas lire, citaient les Ecritures saintes.

« Aperçu cependant dans mon coin et reconnu par quelques-uns des assistants, je ne pus résister à leurs instances, et dus me charger de présider la fin du service. Je le laissai continuer comme il avait commencé. Comme d'ordinaire chez nos nègres, les prières furent courtes, mais chaleureuses et véritablement puissantes. Il en résulta bientôt une grande émotion, qui se manifesta tantôt par de profonds soupirs et tantôt par des exclamations de reconnaissance et de joie. Le point du jour étant ensuite arrivé, il fallut songer à se séparer; mais avant de congédier l'assemblée, le vieux nègre qui l'avait dirigée avant moi, exhorta encore, en quelques mots aussi brefs qu'énergiques, ses « bien-aimés frères et sœurs » à retenir fortement leur profession de foi, afin de pouvoir se trouver réunis tous ensemble un jour « sur les doux rivages de la Canaan céleste. » Cette allusion à un de leurs cantiques favoris excita parmi les assistants une émotion nouvelle. D'une voix unanime, ils répondirent par une joyeuse acclamation et en entonnant encore une fois le dernier verset de l'hymne; puis se séparant en groupes divers pour regagner

leurs demeures, ils s'enfoncèrent successivement sous les bosquets de palmiers ou d'orangers, mais sans cesser de faire retentir les collines environnantes des louanges du Dieu qu'ils venaient d'adorer. J'avais, en reprenant moi-même mon voyage interrompu, fait plus d'un mille que l'air apportait encore ces sons pieux à mon oreille charmée.

« A G..., continue le missionnaire, je fus témoin d'un mouvement spirituel vraiment remarquable. C'était un dimanche soir. La maison de Dieu était remplie d'une foule compacte d'adorateurs, parmi lesquels se trouvaient sans doute autant d'inconvertis que de convertis. La réunion était consacrée à des prières pour divers objets relatifs à l'avancement du règne du Christ en général. Le service, que naturellement je fus appelé à présider, consista, comme d'ordinaire, en exhortations mutuelles, entremêlées de chants et de prières. Les premières furent en général simples, mais pleines tout à la fois de bon sens et de chaleur. Les chants, un peu trop bruyants parfois, partaient cependant du cœur et faisaient, à force de sentiment, oublier ce qui leur manquait sous le rapport musical. Mais ce qui me frappa surtout, ce fut les prières que prononcèrent successivement plusieurs des assistants. Ici, rien pour la forme, rien qui ne vînt évidemment du fond de l'âme, qui ne fût le fruit d'une foi sincère, et où l'on ne sentît brûler le désir d'obtenir les grâces qu'invoquaient les lèvres. Qu'il me soit permis de céder à mon envie de retracer ici, aussi fidèlement que mes souvenirs m'en rendront capable, quelques-unes de ces touchantes effusions.

« Le Dieu vers lequel elles s'élevaient était bien pour ces âmes simples et pieuses, le Dieu de l'Evangile, tout puissant, présent partout, et sans la volonté duquel rien n'arrive ni sur la terre ni dans les cieux. J'en peux dire autant des croyances que ces prières exprimaient ou supposaient. C'étaient celles au péché originel, à la corruption profonde et

universelle du genre humain, au sacrifice expiatoire du Sauveur, à la nécessité de la sanctification, et à celle de l'action du Saint-Esprit pour arriver à cette fin. Chacun demandait avec ferveur un accroissement continuel de foi, d'amour, d'espérance et de joie, tous s'attachaient à implorer des secours énergiques pour faire porter à la foi des assistants des fruits abondants de justice, de patience et de charité.

« Un des assistants pria pour les pécheurs. « O Dieu tout-« puissant, disait-il (1), aie pitié des pauvres pécheurs de « cette île de la Jamaïque, qui ne veulent pas venir à toi pour « avoir la vie... Éveille en eux un sentiment de repentir, et « retire-les du feu comme des tisons. O Seigneur Jésus, « tendre agneau de Dieu, lave-les dans ton sang précieux, « ôte leurs cœurs de pierre et donne-leur des cœurs de chair, « ces cœurs brisés et contrits que tu ne méprises pas. Fais-« leur sentir, ô Seigneur, qu'il y a sur leur tête un lourd « fardeau de péchés, en sorte qu'ils ne puissent trouver « aucun repos jusqu'à ce qu'ils l'aient cherché en toi, et « en toi seul... »

« Un vieux journalier, du noir le plus foncé, pria spécialement pour le pasteur de la congrégation. « O Seigneur, « s'écria-t-il d'un ton que je n'oublierai jamais, bénis notre « cher pasteur; délie de plus en plus sa langue; donne-lui « beaucoup, afin qu'il puisse aussi nous donner beaucoup. « Rends-le capable de prêcher la vérité d'une manière simple « et franche, de telle sorte que chacun de nous l'entende » pour lui-même et non pas pour les autres. Que sa voix « résonne comme une trompette puissante, qu'il crie à plein « gosier et qu'il ne s'épargne pas, afin que tout le monde

(1) En rapportant les fragments de prières qu'on va lire, le missionnaire anglais reproduit en partie les incorrections et les barbarismes de style ou de prononciation qui caractérisent le langage des nègres. On comprendra que nous ne pouvons, en français, conserver cette couleur locale. Le tenter serait tout à la fois puéril et peu intéressant.

« s'éveille et demande : « Que faut-il faire pour être sauvé ? »
« Oui, Jésus, notre maître béni, que ton serviteur soit, dans
« ta moisson, un instrument honorable pour amener à tes
« pieds des milliers de pauvres pécheurs qui, de même que
« nous, t'adorent comme leur seul Seigneur et comme leur
« seul Sauveur. Amen. »

« L'Eglise en général, avec ses besoins et ses défaillances ne fut pas oubliée, et plusieurs de ceux qui la recommandaient à son divin chef, le firent en des termes que des indifférents auraient sans doute accusés d'exagération et de fanatisme, mais qui pour des chrétiens pieux, n'étaient que l'expression d'une affection profonde et d'un zèle ardent.
« O Dieu, dit l'un d'eux, prends pitié de nous comme Eglise.
« Nous sommes bien coupables devant toi ; nous avons perdu
« notre premier amour ; tout en priant pour le monde, nous
« avons besoin qu'on prie pour nous ; en enseignant les au-
« tres nous avons besoin d'être enseignés. O enflamme ton
« Eglise d'amour pour son Sauveur ! Apprends-nous à faire
« ta volonté, et que ton Saint-Esprit travaille avec force au
« sein de toutes les Eglises... Sans lui toutes nos prières et
« nos efforts ne sont rien, car comme tu l'as dit : Paul
« plante, Apollos arrose, mais c'est toi seul qui donnes l'ac-
« croissement. »

« En recommandant les païens au trône de la grâce, un de ces chers nègres se montra d'une originalité qui, en tout autre moment, aurait pu faire naître le sourire sur les lèvres.
« O Dieu, disait-il, aie pitié de ces quatre coins de la terre
« où les hommes adorent le bois et la pierre qu'ils ont tra-
« vaillés de leurs propres mains. Pauvres gens ! Ils ont des
« yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas ; leur
« corps est comme enraidi, leur cœur méchant est comme
« une cage toute remplie d'oiseaux impurs. Apprends-leur
« à ne s'agenouiller que devant notre précieux maître Jésus.
« O adorable Sauveur, qui es venu dans ce monde méchant

« pour nous chercher, nous qui étions perdus, va les cher-
« cher aussi et amène-les dans la maison de ton Père,
« comme tu fis pour le pauvre enfant prodigue. Regarde en
« particulier nos pauvres frères et sœurs qui, en Afrique,
« vivent comme s'ils n'avaient point d'âme à sauver, point
« d'âme à perdre. Oh! aie pitié d'eux et envoie-leur des
« Européens bénis, qui ouvrent leurs yeux obscurcis et qui
« les fassent venir à ce mont Calvaire où tu as répandu pour
« eux ton précieux sang. »

« Ainsi priaient ces simples enfants de la nature, devenus par la grâce enfants de l'Évangile. Pendant longtemps, tout s'était passé dans l'ordre le plus parfait, quand, tout à coup, des gémissements et des cris se firent entendre. C'étaient plusieurs des assistants qui, prosternés ou à genoux, et le visage baigné de larmes, s'accusaient hautement de péché et imploraient grâce, en s'écriant qu'ils étaient perdus, qu'ils n'avaient point d'espérance, et quelques-uns paraissaient se débattre contre les attaques du démon qu'ils se figuraient voir acharné à les saisir. En même temps, d'autres voix se firent entendre dans l'un des côtés de la chapelle. Celles-là entonnaient des chants d'action de grâces : « O
« Dieu des armées, disait l'une, que tes tabernacles sont
« aimables! » « O Éternel, répondait une autre, j'élève mon
« cœur vers toi; que ton saint nom soit loué de ce que tu
« m'as délivré de mon péché, etc., etc. »

Mais, de tous les incidents qui marquèrent cette soirée, le plus impressif fut celui-ci. Vers la fin de la séance, une femme, de l'aspect le plus respectable, et qui jusque-là était restée silencieusement assise, dans l'attitude d'un recueillement empreint tout à la fois de tristesse et d'émotion, se leva tout-à-coup, et s'adressant à l'assemblée, d'une voix claire et émue, qui en un instant produisit un silence général : « Mon
« ministre, mes frères et mes sœurs, dit-elle, je vous prends
« tous à témoin que, dès ce moment, je me donne à Jésus

« en corps, en esprit et dans mon être tout entier. Je lui « consacre mon cœur, ma vie, mon amour... Il m'a affligée, « mais, dans l'abondance de ses gratuités, il a eu pitié de « moi ; il a calmé les orages de mes passions ; il a détourné « le cours de mes idées. J'ai senti qu'il est mon Sauveur, « mon Rédempteur, par le changement qui s'est fait dans mes « idées, dans mes goûts, dans mes penchants. Il est mon « Seigneur, ma vie, mon tout. Il veut avoir mon cœur « comme sa propriété ; eh bien ! il l'aura, car il l'a racheté, « il l'a purifié par son sang... En retour de ce qu'il a fait « pour moi, je veux renoncer à tous les liens de la terre, à « toutes les affections de la terre, à toutes les espérances de « la terre. Aimer mon Sauveur et le glorifier, sera désor- « mais tout mon bonheur ; et, en dépit de toutes les diffi- « cultés que je pourrai rencontrer, de tous les décourage- « ments, de toutes les railleries du monde, ou de toutes les « séductions du siècle, dans la vie et dans la mort, je veux « m'attacher à lui jusqu'à ce qu'il ait changé ce corps vil « contre le corps glorieux qu'il réserve à ses rachetés. Priez « avec moi, pour que je sois fidèle à ce vœu. »

« Voilà, dit en terminant le missionnaire, quelques-unes des choses que j'entendis à G... Naturellement, il en résulta beaucoup d'excitation ; mais quelque extraordinaires que puissent paraître de telles scènes, je puis assurer qu'il n'y eut là rien de factice, rien d'extravagant, rien, en un mot, qu'un ministre de Christ, fidèle et zélé pour le salut des âmes, ne puisse désirer voir se produire plus souvent au milieu de ce peuple naïf et si facilement impressionné. En résumé, cette réunion a été, d'après tout ce que j'en ai pu savoir, bénie pour un grand nombre d'âmes, et un vrai rafraîchissement spirituel pour ceux des assistants qui s'étaient déjà voués au service de Christ.

NOUVELLES RÉCENTES

MADAGASCAR.

Le Comité de la Société des Missions anglicanes a pris la résolution de fonder une mission à Madagascar, et cette décision a déjà reçu un commencement d'exécution. Le 26 mars dernier, deux jeunes missionnaires, les révérends MM. Th. Campbell et H. Maundrell, élèves de l'institut de la Société, ont reçu leurs dernières instructions, et peu de jours après ils ont dû partir pour l'île Maurice, où ils passeront quelque temps à étudier la langue madécasse. Cette mission, entreprise par les conseils et placée sous la direction de l'évêque anglican de Maurice, qui a visité lui-même Radama II dans sa capitale, a obtenu le complet assentiment de la Société des Missions de Londres, à qui, comme l'on sait, sont dus les succès obtenus déjà dans l'île. Le champ est vaste, les deux missions se le partageront, et les instructions données par le Comité à ses jeunes agents ont été de nature à écarter toute idée de rivalité ou de désaccord. Le révérend Tidman, secrétaire de la Société des Missions de Londres non-seulement assistait à cette séance d'adieux, mais y a pris part en exprimant, au nom de son Comité, le désir que la nouvelle mission soit abondamment bénie et puisse bientôt être renforcée.

AMÉRIQUE DU NORD.

Dans le courant de l'été dernier, un agent de la Société des Missions anglicanes, le réverend Kirby, a fait, dans les

immenses contrées qui s'étendent des frontières du Canada jusqu'au détroit de Behring et de l'Amérique russe, une excursion dont les journaux de la Société ont publié la relation et qui fait honneur au courageux dévouement de ce messager de la Parole sainte. M. Kirby est le premier missionnaire protestant qui ait porté l'Évangile dans ces régions au-delà du cercle arctique, et la description qu'il donne des tribus indiennes qu'il a visitées, abonde en faits curieux. Nous pourrons en citer une autre fois quelques particularités.

AFGHANISTAN.

Il n'y a pas longtemps qu'en parlant du Caboul ou Afghanistan, et des projets conçus pour y faire pénétrer la lumière de l'Evangile, nous mentionnions l'œuvre fondée par les missionnaires de l'Eglise anglicane, à Peschawur, sur les frontières de ce pays (décembre, 1862, page 452). Cette importante mission a récemment été frappée d'une grande épreuve. Des quatre missionnaires qui la desservaient, deux ont été, presque en même temps, enlevés à leurs travaux par la mort, et un troisième obligé de revenir en Europe, aussi pour cause de santé. Ces pertes sont d'autant plus regrettables que les Afghans des provinces limitrophes commençaient à se montrer accessibles à la prédication chrétienne. Ils accueillaient les missionnaires avec plaisir, et, sur plusieurs points déjà, l'on pouvait entrevoir ou même compter des conversions, gages précieux d'un mouvement plus étendu et prochain. Actuellement, le seul missionnaire resté à l'œuvre ne peut plus s'occuper que de Peschawur même, mais de nouveaux collègues ne tarderont pas à le rejoindre.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Les nouvelles reçues d'Abbéokuta sont alarmantes. Les espérances qu'avait données la démarche du commodore anglais Wilmott auprès du roi de Dahomey, pour l'engager à se désister de ses projets sur Abbéokuta, ne se sont pas réalisées. On apprend, au contraire, que le 7 mars dernier, le farouche Bahadung était à neuf heures de marche de la ville qu'il a juré d'anéantir, avec un nombreux corps d'armée, dont la principale force consiste, comme toujours, dans ses terribles amazones. En proférant ses exécrables menaces contre Abbéokuta, le monarque dahomien dit qu'il épargnera les chrétiens qu'elle renferme, pourvu qu'il ne les trouve pas dans les rangs de ses ennemis, Mais il ne s'agit là que des chrétiens étrangers. « Je ne fais pas la guerre aux blancs, dit Bahadung, mais qu'ils ne se mêlent pas des affaires de l'homme noir. Qu'ils sortent donc de la ville et qu'ils viennent voir de quel côté sont les hommes braves. S'ils restent et qu'une balle les atteigne, je ne saurais l'empêcher. » L'opinion générale est que, une fois la ville prise, si elle l'est, les chrétiens, blancs ou noirs, seront massacrés comme le reste de la population.

Nous avons annoncé déjà qu'une proclamation du gouverneur anglais de Lagos avait invité tous les sujets anglais habitant Abbéokuta à s'éloigner de cette ville, mais que les missionnaires ne s'étaient pas pour cela sentis libres de quitter leurs troupeaux. Leurs dernières lettres annoncent en effet qu'ils sont toujours à leur poste, aussi décidés que jamais à y rester. « Nous attendons ici le Dahomien, écrit le revérend Townsend, de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure, mais il n'a pas encore paru. La ville est très agitée et remplie de fugitifs. On n'y rencontre presque plus un homme qui n'ait un fusil sur l'épaule, » etc.

P. S. Au moment de mettre sous presse des nouvelles plus rassurantes nous arrivent. Elles annoncent, en effet, qu'au lieu de poursuivre ses avantages, le cruel Bahadung, aurait tout à coup, on ne sait pourquoi, abandonné ses projets et repris avec son armée le chemin de ses états. Mais les détails manquent encore.

LIBÉRALITÉ CHRÉTIENNE DE QUELQUES POLYNÉSIENS.

La population chrétienne d'une des îles Samoa, ou des Navigateurs, se compose d'environ 7,500 âmes dont 4,200 sont membres effectifs de l'Eglise. Or, dans le courant de 1861, ces chrétiens ont donné, soit en argent, soit en nature, pour l'entretien du culte, des pasteurs, des écoles, pour les missions ou pour d'autres œuvres pieuses, au-delà de 25,000 fr., c'est-à-dire environ 6 fr. par tête. Cela paraît au premier coup-d'œil peu considérable ; mais si les 1,500,000 protestants de France donnaient dans la même proportion pour les objets du même genre, ce serait à 9 millions de francs que s'élèverait le budget de leur ferveur chrétienne. En sommes-nous là, et ne faut-il pas reconnaître humblement que, sous ce rapport comme sous bien d'autres peut-être, ces nouveaux venus de la Polynésie peuvent être proposés en exemple à leurs aînés de la vieille Europe?

UNE PAUVRETÉ BIEN SUPPORTÉE.

« Arrivé à Nallamaram, écrit un missionnaire du sud de l'Inde, je trouvai dans la maison de prière plusieurs membres de la congrégation, attentifs aux exhortations de leurs catéchistes. Une des femmes présentes avait ses vêtements dans

un tel état de délabrement que, l'exercice terminé, je crus devoir lui faire à cet égard quelques observations.

« Monsieur, me répondit-elle, je suis bien pauvre et n'ai pas d'autres habits que ceux-là.

— « Avez-vous toujours été aussi pauvre que cela, repris-je ?

— « Non, il fut un temps où j'avais de l'argent et des bijoux, mais l'année dernière, des Maravers (races de pillards dont les environs du lieu sont infestés) se sont jetés sur ma maison et m'ont tout enlevé. Ils m'ont dit depuis que si je voulais retourner au paganisme, ils me rendraient ces objets, mais je n'ai pas voulu.

— « Et pourquoi cela ! Vous aimez donc mieux rester pauvre ?

— « Oh oui, Monsieur, mille fois mieux d'être une chrétienne pauvre qu'une riche indoue !

— « Mais ne vous arrive-t-il jamais de regretter ce que vous avez ainsi perdu ?

— « Non. Quand j'y pense, je me dis aussitôt : « Le « Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, » et cela suffit pour me consoler. »

NOUVELLE ZÉLANDE.

Les dissensions politiques qui, depuis quelques années, ont troublé et troublent encore ce pays, n'ont pas été favorables au développement de la vie religieuse. Plusieurs des Eglises indigènes continuent néanmoins à montrer du zèle et de l'activité chrétienne. Leurs efforts, pour se suffire à elles-mêmes en pourvoyant à l'entretien de leurs pasteurs indigènes, dont le nombre s'accroît rapidement, sont surtout remarquables.

On sait qu'une partie de l'île s'est rangée sous l'autorité

d'un roi maori, c'est-à-dire indigène. Les missionnaires de l'Eglise romaine ont cru voir dans cet événement une occasion favorable de faire des prosélytes; mais, jusqu'à présent, les faits ne paraissent pas avoir répondu à leur attente. L'évêque catholique romain, Mgr Pompallier, dans une lettre qu'il a adressée au roi Matutacara, et qui a été rendue publique parlait à ce chef comme à un fils de l'Eglise, mais le roi a décliné cette qualité, en déclarant, dit-on, qu'alors même que tous ses sujets deviendraient *pikopos* (catholiques), il n'en resterait pas moins attaché à la foi qu'il a reçue de l'Evangile. Les protestants de Waikato, siége du royaume maori, avaient, de leur côté, répondu aux avances du clergé romain en abattant leur église protestante, mais uniquement pour en bâtir une plus grande.

QUOIQUE MORT, IL DONNE ENCORE.

Une mère chrétienne des Etats-Unis vient en aide à l'œuvre des missions d'une manière qui mérite d'être citée. Ayant eu, il y a quelques années, la douleur de perdre un de ses enfants, elle a continué à le compter comme vivant. Toutes les fois qu'elle peut offrir quelques présents à sa jeune famille, sa part lui est faite comme s'il était présent. Et chaque année, la pieuse mère envoie à une Société de missions le produit de ces *portions* réservées à celui des siens que le Seigneur a déjà recueilli dans sa gloire.

Touchant assemblage d'affection, de tendres souvenirs et de zèle chrétien! Que la charité est ingénieuse quand elle est vraiment la charité, la flamme de l'amour de Christ uni à l'amour des âmes!

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine-au Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Résumé des rapports missionnaires. — Stations de Thaba-Bossiou. — Hébron. — Hermon. — Siloé. — Léribé. — Bethléhem. — Lettre de M. Keck.

L'abondance des matières et la crainte de tomber dans des répétitions qui pourraient être fatigantes, nous empêchent de continuer la publication des lettres que nos missionnaires ont dû, cette année, substituer à un rapport général. Désirant cependant ne pas priver nos lecteurs des renseignements précieux qu'elles renferment, nous allons en reproduire la substance et nous efforcer de le faire d'une manière tout à la fois succincte et complète.

A *Thaba-Bossiou*, M. Jousse a vu beaucoup de bénédictions reposer sur les enseignements qu'il donne à la jeunesse. Les écoles sont toujours très bien suivies. Un cours spécial a été fondé, cette année, pour les élèves qui ont été baptisés à leur naissance ; ils ne sont toutefois admis que lorsqu'ils savent lire. Les réponses que ces enfants font aux questions qu'on leur adresse sont généralement pleines de vivacité et d'intelligence, mais ce qui offre encore plus d'intérêt c'est la prière de clôture qui est faite par les petits garçons, à tour de rôle. Notre frère avoue que, lorsqu'il leur proposa, pour la première fois, de s'en charger, il craignait

qu'ils ne refusassent ou qu'ils ne sussent pas prier d'une manière convenable et édifiante, mais c'est tout le contraire qui est arrivé.

Aux fêtes de Noël, six néophytes ont été baptisés; douze autres se préparent à les suivre dans l'Eglise. Quelques conversions nouvelles ont dernièrement réjoui le cœur du missionnaire. Trois membres du troupeau, que leur conduite avait fait momentanément exclure de la sainte Cène, ont reconquis l'estime et la confiance de leurs frères; cinq se trouvent encore sous la censure ecclésiastique. Le changement de résidence d'un jeune chef a fait passer quelques chrétiens de Thaba-Bossiou sous les soins du pasteur méthodiste de Platberg.

Il s'est fait dans la station, en faveur de notre Société, une collecte qui a produit un peu plus de 500 francs.

Le rapport se termine par un touchant tribut d'affection et de regrets à la mémoire d'un pauvre Bushman qui, après avoir été amené à la connaissance du Seigneur par M. Jousse, veint de mourir dans une paix parfaite. Klaas appartenait à cette fraction des peuplades sauvages dont on a voulu faire une espèce d'intermédiaire entre l'orang-outang et l'homme. Cela ne l'a pas empêché de s'instruire, d'exercer honorablement la profession de maçon, et de glorifier Dieu par une piété éclairée et une conduite chrétienne. « Il n'est plus de ce monde, » ajoute son pasteur avec une profonde tristesse; « il a reçu, je l'espère, la couronne des rachetés; j'ai peine à comprimer ma douleur; c'était un enfant en la foi, que j'avais instruit, avec lequel j'avais travaillé, et que j'aimais comme on aime, sur la terre étrangère, une âme pour laquelle on a été un instrument de salut! Que le Seigneur veuille maintenant bénir sa veuve et son enfant! »

La station de *Hébron*, située sur la frontière méridionale du Lessouto et dans le voisinage immédiat des Boers, a joui, cette année, d'une assez grande tranquillité. Toutefois, le

désir de jouir de plus de sécurité a porté six membres du troupeau à quitter l'endroit pour s'affilier à des congrégations moins exposées. En revanche, vingt-neuf indigènes professant la foi chrétienne sont venus, de Philippolis et de Carmel, se placer sous les soins pastoraux de M. Cochet.

Six adultes ont été admis dans l'Eglise par la participation aux sacrements, ce qui porte à 106 le chiffre des communiants. Trente-trois catéchumènes se préparent au baptême. En somme le cours de l'œuvre a été généralement assez uniforme pendant les derniers mois, les conversions n'ont pas été nombreuses, et il n'y a pas eu non plus de défections et de chutes graves à déplorer. Les auditoires sont beaucoup plus considérables que par le passé, ce qui provient surtout de l'arrivée de naturels que la pression des Boers a forcés de quitter le territoire des Griquois.

L'école est sous les soins d'un membre de l'Eglise qui lui consacre quatre jours par semaine.

Les habitants de Hébron ont souscrit, pour aider à la construction d'une chapelle, 264 francs et des dons en nature dont la vente pourra porter cette contribution à près de 400 francs.

L'influence chrétienne et civilisatrice de l'établissement de *Hermon* se fait de plus en plus sentir dans le district considérable où il est placé, et dont il est devenu, en quelque sorte, le centre. On vient aux services religieux d'un grand nombre de villages plus ou moins éloignés de la station. Pendant la sécheresse, M. *Dyke* a eu, avec l'un des devins qui cherchaient à séduire le peuple, une discussion publique dont le résultat a été favorable à la cause de l'Evangile (1). Les supercheries de cet imposteur ont été mises à nu, et il a été obligé de reconnaître devant une foule de ses compatrio-

(1) Nous ne reproduisons pas ici les incidents pleins d'intérêt de cette discussion, parce que nos lecteurs les trouveront dans le rapport annuel de la Société.

tes que les enseignements des missionnaires étaient seuls dignes de leur attention. Il en est résulté un accroissement sensible d'assistants au culte divin et un empressement plus grand à rechercher les moyens d'instruction. L'auditoire régulier est de 400 à 500 personnes; 58 candidats sont en préparation pour le baptême. L'Eglise proprement dite se compose de 145 membres; on devrait en compter 158, mais 13 d'entre eux se rattachent maintenant à l'annexe de *Siloé* que M. Maeder a fondée entre Hermon et Thabana-Morèna.

Mme Dyke dônne des soins personnels à l'école, tous les deux jours.

Cette annexe de *Siloé*, dont le nom paraît pour la première fois dans cette feuille, est destinée à offrir des moyens de grâce réguliers à des indigènes qui se rattachent à d'anciennes stations, mais que l'éloignement de leurs demeures mettait dans l'impossibilité de fréquenter assidûment le culte et les écoles. Jusqu'à ce moment, M. *Maeder* a dû consacrer presque tout son temps à des travaux d'installation; mais, dès le début, il a pu inscrire sur ses registres 40 communiants et 12 catéchumènes. Deux fois déjà, M. Germond, le pasteur le plus rapproché, est allé distribuer la Cène à ce troupeau naissant. M. Maeder est fort encouragé par le bon accueil qui lui a été fait et l'assiduité avec laquelle ses prédications sont suivies. A son arrivée, le chef du district lui a confié l'éducation de son fils, jeune homme intelligent et fort bien disposé, grâce aux enseignements qu'il avait reçus de sa mère, qui est chrétienne. Malheureusement, après avoir passé quelques mois sous les soins de M. Maeder, il vient de succomber à une attaque de la fièvre typhoïde. Sa mort a été très édifiante. Il désirait ardemment quitter ce monde pour être auprès de son Sauveur. Pendant les deux dernirs jours de sa maladie, il ne pouvait plus articuler distinctement, et néanmoins on l'entendait encore murmurer quelques-uns de ses cantiques de prédilection.

A *Léribé*, le temps de M. *Coillard* est aussi presque entièrement absorbé par des travaux matériels, notre frère ayant dû transférer sa résidence à deux kilomètres du site que l'on avait d'abord choisi pour y établir la station. Malgré cette cause de retard et l'opposition à l'Evangile qui se manifeste dans cette partie du Lessouto plus que dans toute autre, Dieu accorde à son serviteur de précieuses prémices. Le petit troupeau de Léribé se compose déjà de dix communiants, d'une centaine d'auditeurs réguliers et de trente écoliers. Nous laisserons M. Coillard nous dire lui-même ce que sont, au point de vue de la piété, les personnes qui ont été le plus récemment touchées par ses enseignements.

« L'une d'elles, Anna Mamonilinyane s'est montrée dernièrement une diaconesse dévouée. La foudre étant tombée sur le village, l'une des victimes de cette catastrophe, longtemps entre la vie et la mort et délaissée de tout le monde, de son mari même (1), est devenue l'objet des soins d'Anna. Il faut connaître les préjugés des naturels pour apprécier comme ils doivent l'être le dévouement, la patience, la persévérance de cette femme qui, pendant des semaines et des mois entiers, est allée, tous les jours, laver les plaies, préparer les aliments, balayer la hutte de la patiente abandonnée. »

« Des deux catéchumènes qui se préparent au baptême, l'un est une femme très avancée qui, pour entendre l'Evangile, doit franchir une distance de quatre ou cinq lieues, et souvent confier sa personne à des nageurs pour traverser une rivière profonde qui sépare son village de la station. Je la vois encore le jour où elle vint, pour la première fois, me parler de son âme. Ne trouvant pas d'expressions pour ses nouveaux besoins, elle éclata en sanglots, s'écriant : « que

(1) Les victimes de la foudre inspirent un effroi superstitieux aux païens du sud de l'Afrique.

(*Note des rédacteurs.*)

dois-je faire pour être sauvée? » — Je lui demandais un jour, si elle priait. — Oui, dit-elle. — Et comment priez-vous, que dites-vous à Dieu? — Mon pasteur, répondit-elle avec embarras, je suis une femme Zoulou, je ne sais pas parler sessouto (1), j'essaie cependant de prier en sessouto, mais... — Mais, Motoké, le bon Dieu est le Dieu de tout le monde, il comprend toutes les langues et le zoulou aussi bien que le sessouto!... A ces mots, elle relève soudainement la tête, fixe sur moi des yeux baignés de larmes, comme pour me demander: Est-il bien vrai qu'un Dieu si grand puisse condescendre à entendre, en zoulou, la faible prière de la pauvre Motoké? Mais ce trait de lumière avait pénétré son intelligence et son cœur tout à la fois. Séchant ses larmes, « merci, merci, me dit-elle, et elle s'éloigna heureuse... Oh! il fait bon suivre les progrès de la grâce dans cette âme si humble. Quand je vois Motoké arriver, le samedi soir, toute joyeuse, ne tenant compte ni de sa vieillesse, ni de la distance, ni du froid, ni du soleil, je voudrais, pour l'aider à exprimer ce qu'elle a dans le cœur, lui mettre dans la bouche ces paroles du psalmiste: « Mon âme désire ardemment et même elle soupire après les parvis de l'Eternel!... Le passereau même a bien trouvé sa maison et l'hirondelle son nid où elle a mis ses petits!... Tes autels, ô Eternel des armées! mon Roi et mon Dieu! »

Nous réservons pour notre prochaine livraison la fin de ce résumé des rapports annuels des stations du sud de l'Afrique, mais en considération du peu de renseignements que nous avons pu, jusqu'à ce jour, fournir à nos lecteurs sur l'établissement de *Bethléhem*, qui est de création assez récente, nous donnons en terminant, dans son entier, la lettre de son fondateur M. Keck.

(1) Il y a chez les Bassoutos un nombre assez grand de Zoulous, mais comme leur position est celle de *vaincus*, ils se sont accoutumés à regarder la langue de leurs vainqueurs comme supérieure à la leur, surtout depuis que les missionnaires la parlent.

(*Note des rédacteurs.*)

Lettre de M. D. Keck.

Béthesda, janvier 1863.

Messieurs et très honorés directeurs,

En examinant le résultat de nos travaux de cette année, il me semble qu'ils répondent à cette action progressive de l'Evangile que Jésus-Christ, notre Seigneur, a dépeinte dans la parabole du levain.

Nous avons à compter et à lutter avec des influences mauvaises, en grand nombre, avec un grossier matérialisme qui voudrait tout réduire à la mesure de quelques avantages palpables, avec des superstitions sans nombre qui occupent dans les cœurs la place que Dieu notre Sauveur est seul digne d'occuper; ce sont autant de mauvais levains qui agissent sur les individus et sur la masse du peuple.

Qu'avons-nous à opposer à ces funestes influences qui se manifestent sous mille formes?

Si nous n'avions que de sages théories et de beaux préceptes, nous pourrions quelquefois recueillir des expressions d'admiration et d'approbation, mais nous ne tarderions pas à nous apercevoir que cet assentiment ne suffit pas pour enlever aux puissances du mal un empire légitimé par des siècles. Nous irions chercher ailleurs des disciples plus dociles.

Mais nous avons la parole du royaume des cieux, qui est semblable à un levain tout puissant dont l'effet doit être infaillible.

Souvent, durant l'année passée, nous nous sommes écriés comme Isaïe « Qui est-ce qui a cru à notre prédication? » Mais souvent aussi le Seigneur nous a envoyé ses consolations, nous montrant que sa parole ne retourne point à lui sans effet, mais qu'elle produit et produira de plus en plus

chez les Bassoutos aussi toutes les choses pour lesquelles il l'a envoyée.

Nous désirons voir plus d'âmes se réveiller de leur sommeil de mort, et les membres de l'Eglise confesser leur Sauveur avec plus de fidélité, mais nous rendons grâces au Seigneur pour les bénédictions qu'il a fait reposer sur nos prédications publiques et sur nos enseignements privés.

Le dimanche, aux services religieux, il s'est toujours trouvé, outre les membres de l'Eglise et les catéchumènes, des païens venus de près et de loin. A l'occasion des fêtes solennelles et de la célébration de la sainte Cène, il y a toujours grande affluence d'auditeurs.

Après le culte public du dimanche matin, je tiens, à midi, un service spécial pour les enfants. Depuis que nous possédons les *Récits bibliques*, je me sers de ce livre pour donner un cours suivi d'histoire sainte avec catéchisation. J'ai compté jusqu'à quatre-vingts jeunes auditeurs dans ces occasions, la plupart viennent des villages d'alentour.

Après ce service, nous avons l'école du dimanche et un exercice de chant sacré.

Lorsque nous aurons une maison d'habitation, le local que la famille missionnaire occupe provisoirement servira pour nos assemblées. Ce sera un progrès notable, car le hangar où elles se tiennent présentement est loin d'être assez vaste et n'offre que peu de protection contre les intempéries des saisons. On sait combien le défaut d'un abri convenable nuit à la régularité des auditoires.

Malgré cet état précaire et les inconvénients de tout genre dont nous souffrons, je ne doute pas, Messieurs, que vous ne fussiez agréablement surpris et touchés de voir, le dimanche matin, des troupes de gens monter au lieu de réunion. La station offre aussi, entre les services, un spectacle bien animé. Vous y verriez souvent des représentants de différentes tribus et peuplades.

Le lundi a lieu l'instruction des catéchumènes. C'est aussi le jour où j'ai à m'occuper des gens qui ne demeurant pas dans notre voisinage immédiat, requièrent, avant de retourner chez eux, des conseils spirituels et des soins de plus d'un genre.

L'école de la semaine n'a pas longtemps joui des services du jeune homme qui s'était d'abord chargé de la tenir. Il paraît que le chef, auquel il est très utile, ne peut pas se passer de lui. Ma compagne a dû se charger de nouveau de cette partie de l'œuvre; elle est aidée en cela par ma fille aînée.

Le jeudi, je m'occupe tout spécialement des personnes qui cherchent le salut de leur âme, et le vendredi se tient une réunion d'édification pour les membres de l'Eglise. Ils sont au nombre de vingt-cinq, et nous avons présentement douze catéchumènes.

Le samedi soir, la cloche invite encore les habitants à se réunir; cette fois c'est pour demander à Dieu son secours et sa bénédiction pour ses serviteurs dans leurs prédications du dimanche.

(Après quelques détails sur les services d'intercession et d'actions de grâces auxquels a donné lieu la calamité dont le pays a tant souffert, M. Keck ajoute) : « Au point de vue matériel la station est en progrès; depuis quelques semaines, un maçon travaille à notre maison d'habitation; nous soupirons après le moment où notre demeure présente sera consacrée à sa destination première, et où l'on pourra s'y réunir pour prier Dieu et y recevoir les enseignements de sa parole.

Nous avons dû hausser les murs du jardin pour mettre un terme aux dévastations incessantes du bétail de l'endroit. Nos jeunes arbres étaient d'autant plus exposés que le pays environnant n'offrait aucune pâture aux troupeaux affamés.

N'ayant point eu le secours d'un aide missionnaire ni d'un ouvrier européen, et, n'étant moi-même qu'un apprenti dans

ces sortes de travaux, ils n'ont pu avancer qu'avec beaucoup de lenteur. De plus, me trouvant auprès de la résidence d'un chef influent, chez lequel les voyageurs affluent, ayant des rapports constants avec un homme comme Mopéli, qui a toujours beaucoup à faire avec les blancs, on m'apporte une foule de lettres à traduire du sessouto en anglais et en hollandais, et *vice versa*. Enfin, vous savez qu'il est peu de malades ou de blessés, dans le pays, qui n'aient recours au missionnaire, et si, pour une raison ou une autre, ils ne s'adressent pas directement à moi, ils vont chez le chef qui ne manque pas de me les renvoyer. Nous avons donc journellement des cas de ce genre à examiner, et constamment à préparer ou administrer des médecines.

Une grande partie de mes soirées a été consacrée à la révision d'une traduction du *Deutéronome*, qui est maintenant prête à être mise sous presse.

Espérant que le Seigneur approuve ces travaux, et plein de reconnaissance pour le secours qu'il nous accorde, je termine, Messieurs, en vous demandant de recevoir ce rapport et de nous soutenir par vos prières et vos conseils.

Agréez, etc.

J.-D. KECK.



SÉNÉGAMBIE.

Lettre de M. JAQUES *missionnaire.*

Saint-Louis, le 29 avril 1863.

Messieurs et très honorés Directeurs,

C'est avec un vif sentiment de gratitude envers le Seigneur que je prends la plume pour vous mettre au courant de ce qui m'est arrivé depuis la dernière lettre que j'ai eu

l'honneur de vous adresser. La protection de Dieu et ses bienfaits ne m'ont pas fait défaut un seul jour.

A peine arrivé, je me suis mis en rapport avec les quelques familles protestantes que j'ai découvertes à Saint-Louis; puis je me suis occupé à rechercher nos coreligionnaires parmi les divers corps de la garnison. J'ai été secondé en cela par quelques officiers, qui se sont mis à ma disposition avec cet empressement bien connu qui caractérise le marin et le soldat français. Peu à peu j'ai pu rassembler autour de moi une vingtaine de protestants, et un culte a été établi dans une chambre que j'ai louée et qui me sert en même temps de demeure. Chaque dimanche, de neuf à dix heures du matin, j'ai la joie d'avoir chez moi de douze à quinze personnes auxquelles j'annonce l'Evangile. Quoique notre nombre ne soit guère imposant, vous comprendrez cependant, messieurs, quelle a été ma joie et quelle a dû être ma reconnaissance le jour où, pour la première fois, j'ai pu présider un culte dans cette ville de Saint-Louis où le fanatisme musulman, l'indifférence religieuse ou l'incrédulité railleuse des Européens régnaient et règnent encore en maîtres.

Le jour de Pâques, sur la demande de quelques personnes, j'ai distribué la sainte Cène au milieu du recueillement et de la profonde attention de mon petit auditoire. Je ne saurais vous dire quelle douce joie a rempli mon cœur ce jour là, et combien ma tâche épineuse, mon isolement et ma solitude morale m'ont paru plus supportables.

Je cherche un local plus vaste que la chambre où je suis maintenant, ayant l'espoir d'encourager par là l'accroissement de mon auditoire. Quant à la population indigène, je ne puis encore m'adresser à elle, faute d'une connaissance suffisante de la langue woloffe. J'ai essayé de converser en français avec plusieurs d'entre eux, mais ils ne connaissent guère que les mots les plus usuels du commerce ou de la vie ordinaire; tout ce qui n'entre pas dans cet ordre d'idées leur est inconnu.

Grâces à Dieu, j'ai continué à jouir d'une excellente santé, le climat de Saint-Louis est sain pendant sept ou huit mois de l'année et convient à merveille pour une acclimatation progressive avant d'aller dans l'intérieur. On y a, d'ailleurs, à peu près toutes les ressources d'un pays civilisé, mais à des prix naturellement beaucoup plus considérables qu'en Europe.

C'est de plus en plus vers le Cayor que se portent mes regards ; les renseignements que je reçois des indigènes me convainquent que c'est ce quartier qu'il convient d'explorer au point de vue missionnaire.

La population du Cayor est nombreuse ; l'islamisme n'y a fait jusqu'à présent que peu de progrès ; le pays est sûr ; le damel (roi du Cayor) est l'humble serviteur du bour ou udar chef ou roi de Saint-Louis ; le climat passe pour le meilleur de cette côte ; le sol est fertile partout où il y a de l'eau. A en juger par ce qu'on en dit, c'est un pays qui promet quelque chose pour l'avenir. J'en étudie d'une manière plus spéciale la langue, qui est le wolof pur. A Saint-Louis on parle une langue hétérogène, toute mélangée de mots étrangers.

J'ai l'intention d'attendre que la mauvaise saison soit passée avant de me rendre dans le Cayor pour l'explorer un peu.

Chers et honorés directeurs, nous ne pouvons marcher que par la foi. Les événements déjouent nos prévisions en apparence les mieux fondées, continuez à soutenir de vos prières la foi et le courage de votre envoyé. Plus que jamais je sens le besoin de rejeter sur Jésus un fardeau qui est plus lourd que je ne puis porter. Priez, oh ! priez beaucoup, et bientôt nous verrons une porte s'ouvrir devant nous.

Croyez-moi, Messieurs, votre faible, mais dévoué frère en Jésus-Christ.

L. Jaques.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ANNUELLES DES GRANDES SOCIÉTÉS DE MISSIONS.

Ces belles réunions, auxquelles les amis de l'évangélisation du monde païen prennent toujours un si vif intérêt, ont eu lieu les derniers jours d'avril et les premiers jours de mai. Une diminution sensible dans les recettes de quelques-unes d'entre elles, par suite des effets de ce que l'on désigne sous le nom de crise cotonnière, en a été l'un des traits distinctifs; mais sauf ce sujet de tristesse, elles ont été aussi vivantes aussi pleines d'encouragements que jamais. Nous regrettons de devoir, vu la multiplicité de ces œuvres et des faits si variés qui s'y rattachent, nous borner à ne guère consigner ici que des chiffres; mais ces chiffres, rapprochés ainsi les uns des autres, ont une signification qui ne saurait échapper à personne. Ils rappellent, tout au moins, d'une manière frappante ce que nous avons dit si souvent de l'immense popularité dont jouit chez nos frères chrétiens d'Angleterre une cause chère à tous les lecteurs de notre feuille. Nous suivrons, dans cette revue à vol d'oiseau, l'ordre de date dans lequel ont eu lieu ces fêtes chrétiennes.

La Société pour la propagation de l'Evangile célébrait, le 30 avril, son 162e anniversaire, sous la présidence de l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre. Cette Société, qui fait évangéliser surtout les pays soumis à la domi-

nation anglaise dans les différentes parties du globe, y avait employé durant l'année 488 missionnaires, chiffre qui, pour les six derniers mois seulement, présentait une augmentation de 36. Les rapports de cette Société avec les évêques coloniaux anglais sont en général excellents et très utiles à la cause des missions. Trois de ces hauts dignitaires de l'Église anglicane, ceux de Sidney, de Montréal et de Melbourne assistaient à la séance et y ont donné d'intéressants détails sur les œuvres entreprises dans leurs diocèses respectifs. Les recettes de l'année s'étaient élevées à la somme de 93,326 livres sterling (plus de 2,333,000 fr.)

La Société des missions baptistes, réunie le même jour, sous la présidence de M. Joseph Tritton, Esquire, avait dépensé durant l'année au-delà de 32,000 livres et n'en avait reçu qu'environ 26,200 (680,000 fr.), mais la différence entre ces deux chiffres se trouvait déjà couverte par l'encaisse du précédent exercice par des souscriptions spéciales. Les principaux champs de travail sont l'Inde et l'île de Ceylan, les Antilles et la Guyane anglaises, la Chine et la côte occidentale d'Afrique. Le rapport a pu donner sur l'œuvre de la Société dans tous ces pays, mais surtout dans les deux premiers des nouvelles qui annoncent d'encougeants progrès. Dans le nord de l'Inde seulement le patronage de la Société s'étend sur soixante Eglises, sorties tout entières des rangs du paganisme. Plusieurs des missionnaires baptistes, s'occupent d'une manière très utile à multiplier les versions des Saintes-Écritures.

Le 66e anniversaire de la *Société des missions de l'Eglise établie*, que présidait lord Chichester, a fait ressortir une fois de plus l'immense développement qu'a pris cette institution. Les recettes, qui plus que tout autres peut-être se sont ressenties de la nécessité de subvenir aux besoins des ou-

vriers sans travail, n'en avaient pas moins atteint le chiffre de 151,218 livres, soit 3,780,450 francs. Le nombre de ses stations, dans les différentes régions qu'elle fait évangéliser, dépasserait 200, si depuis quelques années plusieurs Eglises fondées par elle n'avaient été rattachées à des paroisses épiscopales, ou n'avaient, comme celles de Sierra-Leone, cessé d'être aux charges de la Société en devenant capables de se suffire à elles-mêmes. Ce nombre s'élève cependant encore à 140. La Société y emploie 200 missionnaires européens, 66 missionnaires indigènes et plus de mille autres agents indigènes. Elle compte dans ses stations actuelles au-delà de 18,000 communiants, et un nombre beaucoup plus considérable de personnes placées sous l'influence de la prédication chrétienne. Les succès signalés obtenus depuis quelques années par les agents de cette Société dans le sud de l'Inde et dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs, ont beaucoup contribué à l'intérêt de la séance publique. On y a surtout fait remarquer le zèle missionnaire qui anime ces Églises naissantes. L'institution d'Islington, où la Société forme ses missionnaires, renferme en moyenne au-delà de 40 élèves. Dernièrement 14 nouveaux missionnaires ont en même temps pris congé et reçu les instructions du Comité de la Société.

Les recettes de la *Société des missions wesleyennes* sont du petit nombre de celles sur lesquelles les souffrances de l'industrie cotonnière n'ont pas exercé cette année une influence fâcheuse. Elles s'étaient élevées, durant l'exercice, à 141,638 livres (environ 3,541,000 fr.). La Société avait envoyé à l'étranger, dans le courant de l'année dernière, 29 nouveaux missionnaires, qui ont porté à 889 le chiffre des missionnaires ou aides-missionnaires qu'elle compte à son service. Celui des autres agents payés dépasse 1,300. Les habitudes de l'Eglise wesleyenne rendant plus facile que

celles des autres Églises l'admission des individus sérieusement impressionnés, permettent à cette institution d'évaluer le nombre de ses convertis à 142,789, répartis, dans toutes les parties du champ de travail, entre 605 stations principales et pour lesquels il a été bâti 4,618 chapelles ou lieux de réunions. Plus de 146,000 enfants fréquentent les écoles des missions. Quoique les peuples païens soient le principal objet dont s'occupe cette Société, il faut se rappeler, cependant, qu'elle se consacre moins exclusivement que d'autres à cette branche de l'activité chrétienne. Un certain nombre de congrégations non formées de païens, en Europe, en Afrique en Australie, etc., figurent au nombre de ses stations, mais elle n'en est pas moins un des instruments les plus puissants dont le divin chef de l'Eglise se sert pour saper les forteresses de l'idolâtrie. Un des traits caractéristiques de cette œuvre est la libéralité que beaucoup de ses amis mettent à la soutenir. Nous avons remarqué dans la liste de ses recettes de l'année dernière un don de 1,548 livres, quatre d'environ 300 livres, cinq de 150 à 200 livres ; treize de 100 livres ou au-dessus et une trentaine au moins de 50 à 100 livres, non compris un nombre considérable de legs importants, dont l'un s'est élevé, tous frais déduits, à 9,000 livres sterling (225,000 fr.).

Lord Aberdeen, un des membres les plus pieux de la haute noblesse d'Angleterre, devait présider le 69e anniversaire de la *Société des missions de Londres*, qui a eu lieu le 14 mai. Mais ce chrétien zélé était, dès cette époque, parti pour aller à Madrid solliciter de la reine d'Espagne, avec une nombreuse députation venue de différents pays, la grâce des prisonniers espagnols condamnés aux galères pour avoir professé l'Évangile, Manuel Matamoros et ses généreux compagnons de martyre. En son absence, un membre du parlement bien connu, sir Morton Peto, a occupé le fauteuil. Nous avons trop

souvent à raconter les œuvres de cette institution pour qu'il soit besoin d'en signaler ici l'importance. Elle compte actuellement 170 missionnaires, dont 28 dans la Polynésie, 21 aux Indes occidentales (Antilles et Guyane anglaises), 38 au Sud de l'Afrique, 60 dans l'Inde et 6 à Madagascar. Les nouvelles reçues de tous ces pays sont généralement de nature à stimuler le zèle et à soutenir les espérances de quiconque s'intéresse au salut des païens. Un des faits les plus saillants du rapport et un des sujets les plus émouvants traités dans les discours, a été cette merveilleuse ouverture de Madagascar, dont nos lecteurs connaissent les principales circonstances. Au moment où l'on en parlait à l'assemblée, l'arrivée dans la salle de l'évêque anglican de l'île Maurice, qui revenait en quelque sorte d'une visite faite à Madagascar et aux chrétiens de cette île, a produit une sensation extraordinaire. Le pieux prélat a pris la parole et rendu le plus chaleureux hommage aux travaux du rév. Ellis et de ses compagnons d'œuvre. Jamais, a-t-il dit, ses yeux n'avaient, en fait de vie religieuse et d'attachement à l'Évangile, vu quelque chose de si frappant que la piété de ces chrétiens madécasses, sur lesquels a soufflé si longtemps le feu de la persécution. Il a été question, en termes très affectueux, dans cette séance, de la mission que la Société des missions épiscopales va fonder à côté de celle de la Société de Londres. — Les recettes de la dernière de ces institutions s'étaient élevées durant l'année à 81,924 livres (plus de 2,048,000 francs).

A ces grandes institutions, consacrées à la conversion du monde païen, il est juste de joindre la plus importante des Sociétés qui a pour but d'amener les descendants d'Abraham selon la chair, au pied de la croix de Celui que leurs pères « ont percé. » *La Société de Londres pour l'avancement du Christianisme parmi les Juifs* a été présidée cette année par cet éminent chrétien que le monde protestant tout entier

revère, lord Shaftesbury. Ses recettes s'étaient elles aussi ressenties des misères du Lancashire, mais dans une proportion bien moindre qu'on ne s'y était attendu. Elles avaient été de 32,534 livres (812,350 francs). Du reste, bonnes nouvelles de la plupart des stations, dont les principales sont au nombre d'une trentaine, sans compter celles des Trois Royaumes. Les agents de la Société ont baptisé eux-mêmes l'année dernière environ 90 juifs adultes, dont 30 en Abyssinie et 21 à Londres même. En ajoutant à ces admissions, celles qui ont eu lieu dans diverses Eglises, mais sous l'influence des travaux de la Société, on arrive au chiffre de 116 conversions, toutes opérées lentement et que l'on n'a comptées comme telles qu'après s'être, dans la mesure du possible, bien assuré de leur sincérité. Quant à l'aspect général de l'œuvre, deux remarques ont été faites en plus d'un pays. La première est que les juifs délaissent de plus en plus l'étude du talmud, et la seconde qu'un beaucoup plus grand nombre d'entre eux acceptent volontiers le Nouveau Testamen t,soit en hébreu, soit dans les langues modernes dont ils se servent. Depuis l'origine de la Société, c'est-à-dire depuis 55 ans, il a été baptisé dans Londres seulement 441 juifs adultes et 529 enfants.

Tels sont en raccourci, et réduits presque exclusivement à ce qu'il y a de moins édifiant dans l'histoire des œuvres chrétiennes, c'est-à-dire à la situation extérieure, les principaux résultats constatés par les six grandes Sociétés de missions qui viennent de rendre compte de leurs travaux à nos frères d'Angleterre. Si nos lecteurs veulent se donner la peine de faire le grand total des sommes recueillies par ces six institutions, ils verront que ce budget de la charité missionnaire dépasse treize millions de francs ; et il faut se rappeler que l'Écosse et l'Irlande n'entrent que pour peu de chose dans la formation de ce chiffre, chacun de ces pays

ayant ses œuvres missionnaires spéciales, et le premier surtout y consacrant des sommes relativement considérables.

En Angleterre même, il existe d'ailleurs plusieurs autres Sociétés organisées en vue de la conversion des païens ou des juifs, moins considérables que celles dont nous venons de parler, mais dont les travaux réunis feraient encore honneur à d'autres contrées moins riches des biens de ce monde. Ainsi, une autre *Société pour l'évangélisation des juifs* a reçu 165,000 francs; *la Société des missions des Eglises méthodistes libres* a disposé d'environ 185,000 francs; la *Société pour répandre l'instruction dans l'Inde dans les langues du pays*, a pu consacrer à ce but plus de 105,000 francs, etc, etc.

N'oublions pas enfin de mentionner deux grandes Sociétés qui, sans être spécialement dévouées à la cause des missions, la servent cependant d'une manière puissante, soit par leurs publications, soit, sur un grand nombre de points, par leurs agents, la *Société biblique britannique et étrangère*, et la *Société des Traités religieux*.

La première a, durant son dernier exercice, reçu environ quatre millions de francs et répandu 2,134,000 exemplaires des Ecritures, dont on peut être sûr qu'un grand nombre sont allés dans des mains qui, avant de les saisir, s'étaient superstitieusement tendues vers d'autres dieux que vers le Dieu de l'Evangile.

On peut en dire autant d'une quantité considérable des publications de la Société des Traités religieux, dont les distributions de l'année dernière se sont élevées à près de 47 millions d'exemplaires. Son rapport parle de 18,000 traités en langue bulgare, 8,000 en arabe, 600,000 dans les divers idiomes de l'Inde, 200,000 en chinois, etc. Les recettes de la Société, y compris le produit des ventes, avaient dépassé 2,382,000 francs.

Le peuple anglais a été appelé quelquefois « le peuple missionnaire par excellence. » On voit par tout ce que nous venons de dire que, sans déprécier en rien les travaux des autres chrétiens d'Europe ou d'Amérique, on peut reconnaître les droits de la nation anglaise à cette glorieuse qualification. Que Dieu la bénisse de plus en plus dans l'accomplissement d'une tâche que l'immensité de ses possessions territoriales, l'incalculable richesse de son commerce et le génie même de ses enfants, lui permettent de poursuivre sur une si grande échelle et avec de si beaux succès !



AMÉRIQUE DU NORD.

VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE DANS LES RÉGIONS POLAIRES.

I.

Nous avons dernièrement promis à nos lecteurs (page 196) de leur faire connaître quelques-unes des particularités d'un voyage accompli l'année dernière, dans les contrées les plus septentrionales du continent américain, par le révérend M. Kirkby, agent de la Société des missions de l'Église anglicane. C'est de cette promesse que nous allons nous acquitter, en regrettant de ne pouvoir reproduire en entier le curieux journal où le pieux voyageur a consigné, jour par jour, les incidents de cette longue excursion toute consacrée à l'extension du règne de Christ.

Commençons par quelques renseignements généraux sur le pays et sur l'aspect qu'il présente.

Ces immenses régions boréales, situées au nord-ouest du Canada, de la terre du Prince-Rupert et de la baie d'Hudson, font, comme l'on sait, partie des possessions britanniques,

à l'exception de l'extrémité la plus septentrionale, qui appartient à la Russie. C'est une des contrées les plus froides, les plus pauvres, les plus tristes, les plus désolées de la terre habitable. Elle consiste généralement en prairies basses et arides, entrecoupées, presque à chaque pas, de marécages, de lacs et de rivières. La plus considérable de ces dernières, le fleuve Mackenzie, prend sa source dans les Montagnes-Rocheuses, coule directement du sud au nord, et va se jeter dans la Mer-Glaciale, à quelque distance du détroit de Behring, après un cours d'environ mille lieues. De légères embarcations, pareilles à toutes celles des indigènes de l'Amérique du Nord, le descendent facilement ; mais rien de plus triste, de plus morne à voir que ses rives, surtout dans la partie inférieure de son cours. Basses, désertes et couvertes à peu près constamment de glace durcie, elles n'offrent de loin en loin, pour en interrompre la monotone uniformité, que les forts en bois qu'y a bâtis la « Compagnie de la baie d'Hudson pour le commerce des fourrures, » à qui le gouvernement anglais a jadis cédé ses droits sur ce pays. C'est dans ces forts que les Indiens de la contrée viennent, le plus souvent de fort loin, apporter les peaux des animaux qu'ils ont tués ou pris au piége, et recevoir en échange quelques-uns des produits les moins estimés des manufactures anglaises : de grossiers vêtements, quelques ustensiles des plus communs, de la poudre, du plomb, etc.

Ces Indiens, débris épars et appauvris des anciens possesseurs du sol américain, appartiennent à plusieurs tribus, dont les principales sont, au sud, celle des Chipprevyans, et au nord celle des Loucheux ou, comme ils s'appellent de préférence eux-mêmes, les Kutchin, qui paraissent constituer presque exclusivement la population de l'Amérique russe. On trouve de plus, dans le voisinage de la Mer-Glaciale, des peuplades d'Esquimaux, qui remontent parfois le long des fleuves jusques assez avant dans l'intérieur du continent.

Toutes ces populations traînent, trop souvent, en se combattant les unes les autres, l'existence misérable à laquelle les condamnent l'aridité du sol, l'âpreté du climat, des hivers de huit ou neuf mois, et l'absence de toute espèce d'industrie. Elles vivent comme elles peuvent du produit de la pêche ou de la chasse, et quelquefois d'une espèce de mousse particulière au pays. Souvent aussi elles se voient cruellement décimées par d'affreuses disettes. On reconnaîtra plus loin, par les récits de notre voyageur missionnaire, que malgré tous ces désavantages physiques, unis à la plus grossière ignorance, elles ne manquent cependant pas de titres à l'intérêt des races plus prévilégiées, et surtout à la sollicitude des âmes chrétiennes.

A l'ouest de l'immense bassin du Mackenzie, et séparées de lui par un prolongement de la chaîne des Montagnes-Rocheuses, se trouvent d'autres prairies non moins immenses, dont l'aspect paraît être le même, mais dont les fleuves vont déverser leurs eaux dans l'Océan-Pacifique, et qu'habitent, outre les Kutchin, d'autres peuplades également barbares. C'est jusqu'aux Kutchin des frontières de l'Amérique russe, établis sur les bords d'un fleuve considérable nommé le Yonkon, que M. Kirkby désirait surtout arriver.

Pour y parvenir, il lui fallait d'abord descendre le Mackenzie jusque près de son embouchure ; puis, de là, gravir les montagnes et en descendre vers l'oüest les flans escarpés. Suivons-le maintenant dans l'accomplissement de ce dessein, où son courage, son dévouement, sa parfaite abnégation de lui-même ressortent avec d'autant plus d'éclat qu'il songe moins à les faire remarquer lui-même.

Depuis deux ou trois ans ce missionnaire occupait, au service de sa Société, le poste du Fort-Simpson, situé sur le fleuve Mackenzie, entre le 61e et le 62e degré de latitude, et qui se trouvait déjà, par le fait, la station la plus septentrionale que les missions protestantes eussent fondée dans ces

régions glacées. Là, une congrégation d'Indiens convertis, déjà nombreuse et florissante, suffisait à occuper le pieux pasteur; mais l'évêque anglican de la contrée lui ayant exprimé le désir de le voir étendre ses soins pastoraux à des populations auxquelles l'Evangile n'eût pas encore été porté, les Kutchin du Yonkon se désignèrent d'eux-mêmes à sa pensée; et de là l'entreprise qui l'enleva pour trois mois à sa famille et à son troupeau.

Ce fut le 29 mai, qu'accompagné seulement de deux Indiens chrétiens, M. Kirkby s'embarqua dans un léger canot, « pour faire, dit-il, le plus long voyage que j'eusse encore fait dans le pays. Au moment du départ, tous les habitents de Fort-Simpson, blancs ou peaux rouges, vinrent me serrer la main et me souhaiter cordialement un heureux voyage. Agenouillés tous ensemble sur la rive, nous demandâmes à Dieu de ne pas abandonner ceux qui restaient mais d'être aussi d'une façon toute particulière avec ceux qui allaient s'éloigner. Qu'il lui plaise, disions-nous, de disposer à recevoir la vérité ces peuples lointains qui allaient l'entendre pour la première fois, et qu'ainsi son règne s'étende dans ces contrées encore si peu connues! — Notre canot s'appelait le *Hérault*, nom emblématique, admirablement approprié à la mission dont nous nous trouvions investis. »

Après deux jours d'une navigation silencieuse et paisible, quoique le courant du fleuve grossi par la fonte des neiges la rendît excessivement rapide, le missionnaire aperçoit sur l'une des rives, encore couvertes d'une couche épaisse de glace, quelques tentes d'Indiens, devant lesquels il ne croit pas devoir passer sans leur dire quelques mots des choses du salut. Il va par conséquent passer quelques heures auprès d'eux, et fait à cette occasion ressortir un des traits caractéristiques de l'évangélisation de ce pays.

« Bien moins privilégiés, dit-il, que nos frères et collègues de l'Orient, du continent africain ou de certaines îles de l'O-

céanie, qui peuvent, au premier signal, voir se former autour d'eux de nombreux groupes d'auditeurs, il nous faut, dans ces solitudes, nous pénétrer à l'avance de la haute valeur d'une seule âme, et ne pas craindre d'aller joyeusement nous asseoir, toutes les fois que l'occasion s'en présente, auprès d'un seul ou de deux ou trois pécheurs isolés, que notre tâche est d'amener au pied de la croix, — tâche ingrate en apparence, mais que Dieu bénit pourtant, et à l'accomplissement de laquelle on se sent heureux de pouvoir consacrer sa vie ! »

Le lendemain, 1er juin, la petite embarcation arrive en face du Fort Normann, que cent lieues environ séparent du point de départ. Là, le missionnaire trouve quelques Indiens des environs, qu'il connait déjà, et qui ont à leur tête un pieux évangéliste indigène, nommé John Hope. C'était un dimanche. Plusieurs services ont lieu au fort, et le lendemain d'autres troupes, attirées par leurs affaires ou par la nouvelle de son arrivée, l'entendent encore leur annoncer les miséricordes du Seigneur dans le don de son Fils. Tous se montrent reconnaissants de ce qu'on fait en leur faveur. Mais sur ce point, comme sur la plupart de ceux du Mackenzie où il s'arrêtera, le missionnaire protestant n'est ni le seul, ni le premier prédicateur du christianisme. Des missionnaires catholiques romains, français d'origine, l'y ont précédé, déployant dans cette œuvre un zèle digne d'une meilleure cause, et en quelques endroits l'influence dont ils jouissent est un des obstacles contre lesquels il faut qu'il lutte, sans que cependant il en résulte aucun conflit fâcheux. En quittant le fort Normann pour gagner celui de Good Hope (Bonne-Espérance), située à près d'une autre centaine de lieues plus au nord, M. Kirkby, qui a momentanément quitté le *Hérault* pour s'entretenir avec quelques Indiens, se trouve dans le même bateau qu'un de ces agents de Rome. « Ce prêtre, nommé Grellier, dit M. Kirkby, paraît fort mé-

content de ma présence, mais n'ose pas le dire et ne m'empêche pas d'échanger avec les naturels quelques bonnes paroles, auxquelles je m'applique à donner la couleur la plus purement évangélique qu'il me soit possible de leur imprimer.»

Dans ces mêmes parages, deux ou trois familles indiennes campées sur la rive, au confluent de la «rivière du Castor,» sont visitées en passant par le missionnaire, qui les connaît depuis longtemps. Il a la joie de conférer le baptême à plusieurs de leurs enfants, — « cérémonie bien douce à mon cœur, dit-il, et que j'accomplis comme les prémices bénies de la moisson spirituelle que j'espère voir lever prochainement dans ces plages lointaines. »

Avant d'arriver au fort Good Hope, le fleuve, dont la largeur habituelle est d'environ un mille et demi anglais (deux kilomètres au moins), se resserre tout à coup, encadré qu'il se trouve, sur une longueur d'environ un mille, entre deux énormes bancs de rochers de 50 à 100 pieds d'élévation. Ces hautes murailles, très irrégulièrement découpées et dont des bouquets de sapins couronnent le sommet, réjouissent la vue, dit le missionnaire, en rompant la monotonie de ces rives constamment basses, où l'œil n'aperçoit que de la glace, du sable ou de la terre dépourvue de végétation. Ce sont, à peu près, les seuls rochers que présentent les rives du fleuve, depuis qu'il a quitté la région des montagnes jusqu'à l'endroit où ses eaux vont se perdre dans la Mer-Glaciale.

Au Fort même, et sur plusieurs autres points, M. Kirkby s'arrête plus ou moins longuement, pour former des relations et parler de l'Evangile avec des groupes d'Indiens, dont les uns l'écoutent avec plaisir, les autres avec froideur, et quelques-uns, mais en très petit nombre, en laissant percer des dispositions peu bienveillantes. Il recrute, dans l'une de ces entrevues, un compagnon de route qui s'attache à lui et lui rendra plus tard de précieux services, parce qu'il parle

couramment la langue de ces Indiens Kutchin, qui sont le terme principal du voyage.

Le 10 juin marque dans le journal et dans les souvenirs de notre pieux voyageur. C'est ce jour-là que son canot le porte au-delà du cercle polaire arctique (67e 1/2 degré de latitude). Le soir, il quitte le fleuve et va s'installer auprès d'un campement d'Indiens qu'il a découvert près du rivage. « J'avais, dit-il, résolu de passer la nuit et une partie du lendemain auprès de ces gens-là. Quand je dis la nuit, je m'exprime mal, car à cette latitude et à cette époque de l'année, nous n'avons, à proprement parler, pas de nuit. Après s'être caché tout au plus pour une heure derrière les monts de l'ouest, le soleil reparaît aussitôt dans toute sa splendeur. Ces jours sans fin sont d'une chaleur telle, que les masses de neige durcie ou de glace qui couvrent encore les rives du fleuve parviennent seules à nous les faire trouver supportables.

« Aussitôt que mes compagnons de voyage eurent dressé notre tente, j'agitai la petite cloche dont je m'étais muni, et en quelques instants j'eus la joie de voir tous les Indiens du campement, au nombre d'une quarantaine, assis en bon ordre et silencieusement devant moi. Nous entonnâmes un cantique, je fis une prière ; puis, ouvrant les Ecritures, je lus et expliquai la parabole de l'enfant prodigue, que tous écoutèrent avec un intérêt manifeste. Ainsi je fus, grâces en soient rendues à Dieu ! le premier « messager des Eglises d'Angleterre » qui ait eu l'honneur de prêcher Jésus-Christ au delà du cercle polaire sur cette partie du continent. Aussi longtemps que je vivrai, ce jour et les joies qu'il me donna resteront gravés dans ma mémoire. Que tous les chrétiens qui liront ces lignes répondent du fond de leur cœur *Amen!* aux prières par lesquelles nous demandâmes au miséricordieux Chef de l'Eglise de faire briller sur ces contrées hyperboréennes le soleil de sa justice et de sa grâce. »

Le lendemain, M. Kirkby, après avoir prêché encore sur la résurrection du fils de la veuve de Naïn, faisait plier sa tente pour regagner le lit du fleuve, quand il s'aperçut qu'une vive discussion venait de s'élever dans les rangs de ses auditeurs. L'un d'eux se chargea de lui en expliquer le sujet. Dans l'opinion de plusieurs d'entre eux, le missionnaire ne devait pas continuer sa route. De nombreuses bandes d'Esquimaux errants avaient été remarquées à quelque distance sur les rives du fleuve ; et, d'après les habitudes bien connues de cette race, il était à craindre qu'elles ne cherchassent à le piller, et peut-être à lui faire un mauvais parti. Touché de ces marques de sollicitude, M. Kirkby remercia chaleureusement ses amis improvisés de leur conseil prudent, mais en ajoutant qu'il se regardait comme obligé d'aller parler de Christ aux Kutchin du Youkon, et qu'il avait déjà reçu de son Dieu des marques de protection trop nombreuses et trop éclatantes pour qu'il pût un seul instant cesser de se confier en lui. Il profita ensuite des dispositions amicales dont il voyait ces gens animés, pour leur adresser des appels de plus en plus pressants à chercher le Seigneur, et les quitta dans la ferme persuasion que quelque bonne trace de son passage resterait dans l'esprit de plusieurs d'entre eux.

Cependant, les pressentiments de ces Indiens ne les avaient pas trompés. Trois jours après, le 14 juin, nos voyageurs se virent tout à coup environnés d'une flotille de kayaks (bateaux) montés par des Esquimaux, dont ils se débarassèrent cependant assez facilement au moyen d'une distribution de tabac. Mais un peu plus loin, d'autres se montrèrent plus exigeants. » A notre approche, dit le missionnaire, ils se mirent à s'agiter, à gesticuler, à se frapper la poitrine, en nous vociférant qu'ils étaient de braves gens et nos bons amis. A l'aide d'un Indien qui s'était joint à nous en route et qui parlait leur langue, je répondis en leur disant les premiers mots du message de paix dont j'étais por-

teur. Pendant quelques instants ils écoutèrent assez paisiblement, mais ensuite ils m'interrompirent en me demandant du tabac. Quand j'eus accédé à ce désir, leurs clameurs redoublèrent, et, me voyant peu disposé à leur en donner davantage, ils se mirent en devoir de faire main basse sur tout ce qui était à leur convenance. Je criai à mes compagnons de pousser au large; mais aussitôt cinq ou six des assaillants, saisissant tous à la fois le bord du canot, rendirent toute espèce de mouvement impossible ou dangereux. Ils étaient d'ailleurs trop bien armés d'arcs, de lances et de couteaux pour qu'il fût prudent de songer à leur résister. A force de parlementer, cependant, ils nous permirent de nous remettre en route. Mais, un peu plus loin, nous en rencontrâmes une troisième et une quatrième bandes plus bruyantes encore que les précédentes. Dans les rangs de la dernière se trouvait un homme nommé Navegan, dont la fille avait été, par un concours de circonstances étranges, amenée au Fort Simpson, et recueillie dans ma maison. L'ayant reconnu, j'espérais avoir en lui un ami et au besoin un protecteur; mais nul, au contraire, ne se montra plus rude, plus menaçant, plus intraitable que lui. Il semblait, à l'entendre, que l'hospitalité accordée à sa fille lui donnât le droit de me dépouiller; et, quand il me vit peu enclin à reconnaître cette étrange prétention, peu s'en fallut qu'il ne se portât aux plus grands excès. Désirant sauver des mains de ces forcenés les objets les plus indispensables à la continuation de notre voyage, et ne voulant pas ouvrir en leur présence mon coffre à provisions, j'ôtai mes souliers et mes bas, leur remis ce qui nous restait de tabac et tirai de mes poches quelques petits effets, sans grande valeur pour moi, mais dont la distribution eut pour effet de les tranquilliser un instant. Nous en profitâmes pour nous éloigner à force de rames, et c'est ainsi que nous échappâmes à ce « danger de la part des voleurs. » Mes compagnons en bénirent Dieu

avec moi, bien persuadés qu'à sa protection seule nous devions de nous être tirés d'affaire à si peu de frais. »

Peu après ce désagréable incident de route, nos hardis voyageurs quittent le Mackenzie pour entrer dans un de ses affluents, la rivière Peel, qui doit, en venant de l'ouest, les rapprocher du terme de leur voyage. Pendant de longues heures, le *Hérault* lutte péniblement contre le courant de la rivière, mais arrive enfin, au point du jour, en présence d'un nouveau fort, qui porte le nom de Macpherson. Là le missionnaire reçoit l'accueil le plus amical, d'abord de la famille de l'employé de la Compagnie, qui est une famille chrétienne, puis d'environ cent cinquante de ces Indiens Kutchin qu'il a cherchés à travers tant de fatigues, et enfin d'une quarantaine d'Esquimaux, qui paraissent appartenir à une autre peuplade que ceux dont il vient d'expérimenter la brutale cupidité. A peine arrivé, M. Kirkby invite tout ce monde à se réunir autour de lui pour entendre la bonne nouvelle qu'il leur apporte. Personne n'y manque et l'attention recueillie que tous mettent à l'écouter, lui révèle, dès l'abord, qu'il y a là de vrais besoins religieux à satisfaire. Le missionnaire passe trois jours entiers dans ce lieu, sans que ses auditeurs, qu'il rassemble plusieurs fois dans la même journée, laissent paraître la moindre lassitude. A la suite de chacune de ses prédications, il entend sortir de leur bouche quelques-unes des exclamations par lesquelles les Indiens ont coutume d'exprimer le plaisir ou l'approbation ; et quand enfin il se dispose à les quitter pour continuer sa route, c'est avec les témoignages les moins suspects de reconnaissance qu'ils prennent congé de lui. « Tous, jusqu'au dernier, dit-il, vinrent me remercier dans les termes les plus affectueux et en me suppliant de revenir les voir dès que je le pourrais. Quelques-uns firent plus. Des images, des crucifix, des médailles et autres objets de ce genre, importés dans la contrée par les prêtres romains, avaient pénétré jusque parmi eux. Tous

ceux qui en possédaient les jetèrent à mes pieds, de sorte que j'en pus emporter avec moi plusieurs douzaines. Quelques-unes des images étaient assez bien exécutées ; la plupart sont au contraire très grossières : mais, naturellement, toutes ont pour objet d'illustrer autant que possible les doctrines de l'Eglise romaine. La plus grande représente la Sainte-Vierge et porte en tête cette inscription : « Véritable portrait de la « très sainte vierge Marie, mère de notre seigneur Jésus-« Christ, d'après le portrait peint par saint Luc l'évangé-« liste. » (1) Viennent ensuite, au bas de la feuille, une longue énumération des beautés et des vertus de la Vierge, puis une pressante exhortation à l'invoquer avec confiance. Qu'on ne croie pas du reste que le sacrifice que ces Indiens me faisaient ainsi fût sans valeur. Ils ont, au contraire, un goût prononcé pour toute espèce de gravures. Chez eux, chaque chasseur adopte, comme emblême et peut-être comme divinité protectrice, un des animaux du pays, qu'il appelle son *totem*, que, par conséquent, il ne poursuit, ne tue, ni ne mange jamais, et dont il porte l'image pendue à son cou ou soigneusement renfermée dans un compartiment de sa boîte à poudre. Ces images d'animaux sont devenues pour les agents de la Compagnie, l'objet d'un petit commerce assez lucratif, car, comme on le peut bien penser, ce n'est pas sur les rives du Mackenzie ou du Youkon que s'en trouve la fabrique. »

Jusqu'ici notre courageux messager de la parole sainte est resté dans le bassin du Mackenzie, où, comme on vient de le voir, les prêtres catholiques ont pénétré avant lui. Mais à partir d'ici personne ne pourra lui disputer l'honneur d'avoir porté le nom de Christ dans des lieux ou aucun missionnaire quelconque ne l'avait encore fait retentir. Il va franchir la chaîne des Montagnes-Rocheuses et se lancer, à plusieurs cen-

(1) Ces mots sont en français dans le journal du révérend Kirkby.

taines de lieues de là, dans les immenses régions de l'ouest les plus septentrionales.

Dans ce but, il laisse au fort Macpherson son canot, ses premiers compagnons de route, tout ce qu'il a de bagage; puis, accompagné de deux Indiens connaissant le pays et la langue, il part à pied, le 18 juin, n'ayant pour toute provision qu'une couverture de laine, un petit sac de voyage et de quoi manger pendant deux jours, car le chemin qu'il va suivre n'offre ni trace d'habitation humaine, ni production végétale d'aucune sorte, ni gibier sur lequel il soit possible de compter.

Ici, aussi, nous regrettons plus que jamais de ne pouvoir reproduire que quelques traits épars du journal de M. Kirkby. Le soir du premier jour de marche, il écrit : « Nous avons fait aujourd'hui de 25 à 30 milles (9 à 10 lieues) que les difficultés de la route ont rendus fatigants au-delà même de ce que j'avais prévu. Ces premiers sommets de la montagne sont à chaque instant entrecoupés de ravins ou de vallées marécageuses, de sorte que nous avons eu plusieurs fois à marcher, des lieues entières, dans l'eau jusqu'aux genoux ou dans un affreux détritus de mousse pourrie. Que sera la journée de demain, où nous allons avoir à gravir les hautes passes de la montagne ? Sans la confiance que j'ai dans le Seigneur, cette perspective m'effraierait ; mais ce bon Dieu m'a protégé jusqu'ici, pourquoi ne le ferait-il pas jusqu'au bout ? »

Les fatigues de ce lendemain et des deux jours suivants sont en effet de celles qu'une foi énergique est seule capable de faire supporter. C'est d'abord une longue série de hauteurs, puis des rivières et des marécages qu'il faut péniblement franchir ; et, après cela enfin, le mont le plus élevé, dont l'ascension ne s'opère qu'en quatre heures d'efforts inouis. A son sommet cependant un premier dédommagement vient relever le courage du missionnaire. Ses regards, se portant vers l'ouest, y découvrent cette immense vallée dont il sait que les

eaux vont se perdre dans l'Océan-Pacifique, et où se trouvent ces Kutchin du Yonkon dont les âmes lui apparaissent comme un butin réservé à son zèle de chrétien. Il jouit quelques instants de cette vue, puis, se jetant à genoux, il demande à Dieu de bénir son entreprise et d'en faire comme l'aurore d'un jour nouveau pour ces vastes contrées encore assises dans la vallée de l'ombre de la mort.

Cette prière achevée, les voyageurs se relèvent et commencent à descendre la montagne. Mais là encore se retrouvent toutes les difficultés éprouvées dès le commencement du voyage. Ce jour là, on marche toute la journée, jusqu'à onze heures du soir, sans parvenir à se procurer le bois qu'il faudrait pour faire cuire les aliments dont on sent avoir besoin. On trouve enfin quelques débris de végétation, mais pendant que le frugal repas se prépare, le missionnaire, brisé de fatigue, s'endort, et ses compagnons croyant devoir respecter son sommeil, ce n'est que plusieurs heures après que tous peuvent enfin réparer ensemble leurs forces épuisées.

Le lendemain, les effets de la fatigue sont tels que les voyageurs, étendus sur le sol dans leurs couvertures, ne se réveillent qu'à neuf heures. Le soleil, dit le missionnaire, était d'une chaleur excessive ; mais ce qui nous tourmentait le plus, c'étaient des myriades de moustiques, les plus cruellement voraces que j'eusse jamais sentis dans ce pays, dont ils sont en été l'un des plus affreux fléaux. Toute la journée leurs abominables piqûres ont fait couler le sang sur mes tempes et sur mon cou. Du reste, la marche de ce jour a présenté les mêmes incidents que celle des jours précédents. Il nous a fallu, tantôt nous frayer un passage à travers de bourbeux marécages où nous enfoncions jusqu'au dessus des genoux, tantôt gravir ou descendre des pentes escarpées, tantôt parcourir de vastes espaces couverts d'une épaisse couche de neige à demi fondue, puis passer à gué des rivières, peu profondes à la vérité, mais d'un courant très rapide.

Dans la journée nous opérâmes vingt-cinq de ces passages, non pas qu'il existât sur notre route un pareil nombre de rivières, mais parce que leur cours est très tortueux et que nous eûmes plus d'une fois à traverser les mêmes. Quelquefois la force du courant était telle que pour n'en être pas entraînés nous étions obligés de nous tenir fortement serrés les uns contre les autres.

A la suite de cette journée, les voyageurs s'étendent sur le sol; mais à peine ont-ils dormi une heure que des torrents de pluie les réveillent et les forcent à se remettre en marche. Ils atteignent ainsi un endroit nommé par les Indiens « le Nez de la montagne, » et d'où ils ont à descendre une pente abrupte d'environ mille pieds. Ils exécutent avec peine cette manœuvre, que la pluie rend plus dangereuse encore. Puis, après trois heures de marche à travers de nouvelles prairies marécageuses, ils arrivent enfin à leur première étape de ce côté des Montagnes-Rocheuses. C'est encore un des forts de la Compagnie, nommé « la Pierre House » (maison de pierre). Là, une troupe d'Indiens se joint aux employés du fort pour souhaiter cordialement la bienvenue au missionnaire; « mais j'étais, dit M. Kirkby, tellement à bout de forces qu'il me fut impossible de leur parler, et que sans prendre le temps ni de me sécher ni de me nettoyer, je m'endormis d'un sommeil profond qui ne dura pas moins de huit heures. »

Au réveil, les premières paroles du missionnaire sont pour demander des renseignements sur le nombre des Indiens Kutchin présents ou que l'on peut espérer de voir au fort, et sur les moyens de poursuivre sa route jusque sur les bords du Yonkon. Dès ce moment aussi l'intérêt de son journal redouble, parce que l'homme de Dieu est arrivé enfin sur le vrai champ de travail en vue duquel il a supporté déjà tant de fatigues. Mais il faut nous arrêter. Nous verrons une autre fois de quels précieux encouragements devait être cou-

ronnée l'héroïque entreprise dont nous n'avons pu raconter encore que les premières particularités.

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

DÉLIVRANCE ACCORDÉE AUX PRIÈRES DES CHRÉTIENS D'ABBÉOKUTA.

Nous avons déjà pu, dans notre dernier numéro, annoncer la réponse que le Dieu qu'on n'invoque jamais en vain venait de faire aux prières des chrétiens en faveur des habitants d'Abbéokuta, si furieusement menacés par le farouche tyran du Dahomey. A propos de cette inexplicable retraite du monarque sanguinaire et de son armée après le sac de quelques villages et le massacre d'un certain nombre de prisonniers, un missionnaire de la ville, le révérend M. Buhler, écrit :

« Depuis le 7 mars, jour où l'ennemi vint camper à six ou sept milles de nous (huit ou dix kilomètres), jusqu'au 23 du même mois, nous avons été dans les plus cruelles alarmes, nous attendant chaque jour à voir la ville prise d'assaut par ces affreuses bandes. En ce qui me concerne, cependant, j'ai toujours été soutenu par ma confiance dans le Seigneur et par l'esprit de prière que je voyais se manifester chez nos chrétiens.

« Un soir, vers les neuf heures, une alerte, heureusement fausse, nous avait été donnée. Tous les hommes armés coururent aux défenses, les chrétiens prièrent, et Dieu seul sait combien de ferventes supplications s'élevèrent à ce moment

vers son trône. J'entendis accidentellement ce soir là l'une des femmes de ma congrégation parler à Dieu avec une ferveur qui me toucha presque jusqu'aux larmes et me fit penser que, cette prière fût-elle la seule à frapper ses oreilles, il était impossible que le Sauveur la laissât sans réponse. En voici la traduction aussi littérale que possible : « O Seigneur « lève ton bras ; oui, ô Seigneur Jésus, notre Rédempteur, « lève ton bras et délivre nous des mains de ces cruels Da- « homiens. Souviens-toi de ce qu'ils ont fait à tes saints dans « Ischagga et de tout le sang innocent qu'ils ont versé. O « Seigneur, Seigneur ! ne permets pas que nous tombions en- « tre leurs mains. Tu nous as envoyé tes messagers, por- « teurs de ta sainte parole, nous nous confions en toi ; ô Sei- « gneur notre Dieu, ne nous abandonne pas. Autrefois, tu « délivras ton peuple d'Israël de la main de Pharaon et tu « renversas toute son armée ; de même tu délivras Ezé- « chias et ses gens de la main de Sennachérib, qui blasphé- « mait ton saint nom. Souviens-toi de même de nous, Sei- » gneur ! Oh oui ! souviens-toi de ton Eglise, souviens-toi de « tes serviteurs, souviens-toi de nos enfants. O Seigneur « Dieu, notre Dieu, délivre nous, pour l'amour de ton Fils, « notre cher Sauveur et Seigneur ! Amen. »

« Le même soir, assis solitairement dans un endroit obscur où personne ne pouvait m'apercevoir, j'entendis des guerriers dire, en se dirigeant vers les murs : « N'ayons pas peur, Dieu nous délivrera. »

« Dans ma pensée, cette retraite des Dahomiens est une grande victoire accordée à l'Eglise dans ce pays. Leur roi cruel n'a pas pu faire lancer une seule flèche dans la ville, et il s'en est retourné par le chemin qui l'avait amené, sans nous avoir atteints. C'est là, pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Les chrétiens proclament avec plus de confiance que jamais que quiconque invoque le nom du Seigneur ne sera jamais confus, et beaucoup de païens

avouent qu'il faut voir dans cette délivrance le doigt du Dieu des chrétiens. »

AFRIQUE DU SUD.

La semaine de prières. Un missionnaire anglais, de Natal, écrivait dernièrement : « Dans toute cette colonie, les chrétiens indigènes ont généralement observé la grande semaine de prières du commencement de l'année. Ceux de ma station n'y ont pas manqué. Oui, je voudrais pouvoir dire à la chrétienté tout entière qu'ici, sur ce point inconnu du globe, une centaine de pauvres noirs, qui tous étaient des païens quand j'arrivai au milieu d'eux, se sont réunis tous les jours de cette semaine pour supplier le Seigneur d'établir son règne sur toute la terre. Dans les intervalles de ces prières, nous nous entretenions des choses du salut ou des moyens d'avancer parmi nous les intérêts de l'Eglise ; puis, nous exhortions ceux des assistants qui ne se sentaient pas encore en communion avec Christ, à prendre sérieusement la résolution de se donner à lui, et je suis heureux de pouvoir ajouter que, dans le courant de la semaine, dix au moins ont répondu à cet appel. »

« Etant au service de cette congrégation depuis 1835, mes forces commencent à s'épuiser. Hier, un membre de l'Eglise m'a présenté un papier, par lequel le troupeau s'engageait à donner environ 65 livres (1,625 francs) pour contribuer au traitement d'un collègue, si je parviens à m'en procurer un.

Nouvelles du Kuruman. Le vénérable R. Moffat, que tous les amis des missions connaissent si bien, écrit du Kuruman que l'affreuse sécheresse, dont toute l'Afrique méridionale a souffert l'été dernier, s'est cruellement fait sentir sur sa station et dans les environs. Il en est résulté une famine, des suites

de laquelle un grand nombre d'indigènes sont morts. Dans quelques districts, le bétail a presque entièrement péri; mais là aussi Dieu a répondu aux prières des chrétiens, et des pluies abondantes avaient enfin rendu la paix aux esprits abattus.

« L'Eglise du Kuruman continue à prospérer et à se développer. Elle aussi a montré beaucoup d'empressement à se joindre en esprit aux chrétiens du monde entier qui ont consacré à la prière les premiers jours de l'année.

M. Moffat a été douloureusement éprouvé dans ses affections de famille. La mort lui a enlevé, presque en même temps, sa fille, épouse du célèbre missionnaire Livingstone, et son fils aîné, M. Robert Moffat, morts tous les deux à la fleur de l'âge, et laissant chacun quatre enfants.

Mission parmi les Matabelés. Les révérends MM. Thomas et Sykes, établis depuis trois ou quatre ans auprès du jadis trop célèbre Moussélekatsi, annoncent que le développement de leurs travaux s'accomplit avec beaucoup de lenteur et de difficultés, mais qu'ils n'ont cependant aucun motif de se décourager. Le vieux chef vit encore, toujours aussi despotiquement impérieux et aussi barbare que jamais. Sans être hostile aux missionnaires, qu'il a toujours au contraire traités avec une sorte de bienveillance, il paraît se soucier peu que ses sujets cessent de le regarder comme leur dieu pour se prosterner devant le Dieu de l'Evangile. Mais son grand âge et ses infirmités croissantes annoncent une fin prochaine, et celui de ses fils qui doit lui succéder est d'un caractère plus doux, qui donne beaucoup d'espoir aux missionnaires. Environ 150 indigènes fréquentent avec une certaine régularité les services du dimanche. — M. Thomas a perdu récemment sa jeune femme qui lui a laissé deux enfants en bas âge.

Mission chez les Makololos.—Nos lecteurs n'auront peut-

être pas oublié qu'en 1860, une mission tentée par la Société des Missions de Londres chez les Makololos des bords du Zambèze, fut anéantie en quelques jours par la mort de M. et Mme Helmore, de Mme Price, femme du collègue de M. Helmore, et de trois enfants des deux familles. M. Price seul avait échappé à ce désastre. (1) En regagnant le sud à travers le désert, il avait rencontré un autre missionnaire, le Rév. M. Mackenzie, parti du Cap pour rejoindre la mission. Depuis lors, ces deux dévoués serviteurs de Dieu n'ont pas cessé de demander à la Société le rétablissement de cette mission. La Société le désire aussi, mais, ne voulant pas exposer de nouveau la vie de ses missionnaires, elle a préalablement envoyé deux autres agents reconnaître la situation des choses sur le Zambèze et s'assurer des dispositions bienveillantes du chef Sékélutu, dont la conduite n'a pas toujours semblé droite. MM. Price et Makenzie se tiennent prêts à partir dès qu'on le leur permettra.

SYRIE.

Dieu fait souvent servir à l'accomplissement de ses plans de miséricorde des événements et des hommes que les chrétiens n'oseraient regarder comme des événements heureux, ou comme des hommes recommandables. Un missionnaire américain de Syrie en citait dernièrement l'exemple suivant.

Il y a quelques années qu'un prêtre de ce pays embrassa le protestantisme pour des raisons qui n'inspirèrent pas la moindre confiance aux missionnaires. Il avait ensuite pris le chemin du mont Liban, et l'on n'avait plus entendu parler de lui, quand un jeune homme de ces contrées, ayant eu l'occasion de venir à Beyrouth, dit aux missionnaires qu'il se trouvait parmi les Maronites du Liban un homme qui prêchait

(1) Voir notre trente-sixième année (1861), page 219 et suivantes.

absolument les mêmes doctrines qu'eux. Là-dessus on alla aux informations, et l'on apprit que ce prédicateur n'était autre que l'ambitieux prêtre si peu apprécié. Cet homme avait, à ce qu'il paraît, durant son séjour à Beyrouth, pris de copieuses notes sur les sermons qu'il y avait entendus, et il s'en servait pour prêcher aux Maronites. L'affaire en resta là ; mais, tout récemment, les montagnards évangélisés de cette manière se sont adressés aux missionnaires, pour leur demander des livres et des instituteurs; et, d'après la nature de leurs instances, il y a tout lieu de croire qu'ils sont animés d'un esprit beaucoup plus sérieux et plus sincère qu'on ne pouvait l'espérer des origines d'un tel mouvement.

LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS ET LES MISSIONS.

Il y a quelque temps que, dans une église méthodiste de Washington, un évêque de cette dénomination, nommé M. Simpson, prêchait en faveur des missions. Au nombre de ses auditeurs se trouvait le président des États-Unis. Dans la séance d'affaires qui suivit ce discours, quelqu'un proposa de nommer M. Lincoln l'un des directeurs de la Société, moyennant une souscription de 150 dollars (750 fr.), que des amis se chargeraient de fournir pour lui. Aussitôt plusieurs personnes s'engagèrent à contribuer pour une part plus ou moins grande à parfaire cette somme; mais le président, qui se trouvait encore là, s'avança vers le bureau et s'adressant à l'évêque : « Monsieur, lui dit-il, pour une chose pareille tous ces expédients me paraissent peu convenables; j'aime mieux payer la somme entière, » et c'est ainsi que le premier magistrat des Etats-Unis est devenu membre d'un comité de missions.

INDE.

Dans un district du pays de Guzerat, nommé le Mohi-Kanta, il s'est manifesté depuis quelque temps, au sein de la population des Dheds, un mouvement remarquable.

« Cette race, écrit un missionnaire, quoique peu élevée dans la hiérarchie des castes indoues, se distingue cependant de beaucoup d'autres par ses qualités physiques et intellectuelles. Les missionnaires de la contrée ont déjà pu fonder là deux villages chrétiens, et l'on s'occupe en ce moment même d'en établir un troisième. A la plus ancienne de ces stations, celle de Kascivaddy, on a vu dernièrement, réunis en conférence, environ 200 Indous, représentant vingt-sept villages différents situés dans un rayon d'environ 30 milles (10 à 12 lieues), et venus pour demander aux pasteurs du lieu ce qu'ils avaient à faire pour devenir chrétiens. Leurs questions portèrent surtout sur l'éducation de leurs enfants, sur la manière de célébrer leurs mariages et sur la conduite qu'ils devaient tenir en divers circonstances. Ils écoutèrent avec la plus parfaite docilité les avis qu'on leur donna et repartirent en annonçant la ferme résolution de s'y conformer. Ces gens avaient quitté leurs demeures, dans le seul but de s'instruire, au moment où les travaux de la récolte auraient pu leur servir de bonne excuse pour rester chez eux; quelques-uns des plus éloignés avaient consacré plusieurs jours à ce voyage.

« Ce mouvement des esprits dans la contrée paraît être dû surtout au zèle de quelques natifs chrétiens bien instruits, assez haut placés sur l'échelle sociale et d'une décision de caractère à toute épreuve, qui, depuis plusieurs années, ont pris sérieusement à cœur l'avancement du règne de Christ parmi leurs compatriotes.

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine-au Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Nouvelles de MM. Arbousset et Atger. — Arrivée de M. Perrelet à Maurice. — Une révolution à Madagascar.

Nos Eglises apprendront, avec reconnaissance envers Dieu, que nous avons les meilleures nouvelles de M. Arbousset. Il est arrivé à son poste en parfaite santé, le 13 février, et il y a reçu l'accueil le plus encourageant. Lorsque le moment en sera venu, nous aurons à présenter à nos lecteurs une série de récits et de renseignements du plus haut intérêt, qui leur montreront avec quelle fidélité le Seigneur veille sur l'œuvre de ses serviteurs.

De son côté, M. Atger nous a fait parvenir, des côtes occidentales de l'Isthme de Panama, quelques lignes qui témoignent de l'entrain et de la joie confiante dont son âme est remplie.

« Nous voici, » dit-il, « heureusement arrivés à Colon, après vingt jours d'une bonne traversée. Nos cœurs débordent de reconnaissance pour Celui qui nous a conduits et gardés comme ses chers enfants. Nous nous sommes, sans trop de peine, habitués au mouvement du navire ; l'air de la mer nous a fortifiés, et nous pensons sans crainte aux jours que nous aurons encore à passer sur l'Océan. Nous n'avons été qu'une nuit et une matinée à Saint-Thomas, dans les Antilles. Nos regards ont salué avec joie cette charmante petite ville construite sur trois coteaux, au fond d'un golfe formé

par de vertes montagnes. Notre père (M. Arbousset) s'était aussi arrêté là, et il nous semblait que nous devions l'y rencontrer. Le matin, avant la chaleur, nous sommes allés voir les rues, les boutiques, la campagne. Tout était nouveau pour un Européen novice comme moi. Je ne connaissais presque aucun des arbres magnifiques, des fleurs, des fruits qui se présentaient de toutes parts à mes yeux. C'était aussi la première fois que je voyais une population nègre. Comme ces noirs m'ont paru doux et sympathiques! Leurs sourires bienveillants prévenaient toujours nos regards. J'aurais voulu pouvoir causer avec eux; de temps en temps, aidé de ma compagne, je hasardais un mot, une question. Une pauvre négresse voulait à toute force nous accompagner comme bonne. Est-il possible qu'il se répande des flots de sang à propos de ces gens là? La veille de notre arrivée à Saint-Thomas, le fameux corsaire *Alabama* avait rencontré deux navires fédéraux qui s'étaient enfuis vers la Vera-Cruz où un combat se serait livré. On ignorait encore le résultat de cette affaire.

« Colon, que nous quitterons demain, est un petit bourg malsain, construit dans des marais sur les bords de la mer. J'ai fait le voyage avec les agents d'une compagnie formée pour le percement de l'Isthme. On ne peut que souhaiter un plein succès à cette entreprise.

Rappelez-nous au bon souvenir de tous nos amis et qu'ils continuent à nous soutenir de leurs prières! »

A ces bonnes nouvelles, nous sommes heureux de pouvoir ajouter celle de l'arrivée de M. et Mme Perrelet à l'Ile de France.

On les attendait avec la plus vive impatience. « Vous ne sauriez croire, » nous écrivait M. le pasteur Jean Lebrun, en date du 5 mai, « avec quelle ardeur nous souhaitons de voir enfin ce cher missionnaire. Bien des prières montent au ciel pour que notre Père céleste le garde, le protège et l'amène bientôt au milieu de nous. Il trouvera ici des cœurs

pleins d'affection pour lui. On a arrêté qu'il serait invité à passer les premiers mois de son séjour dans notre colonie chez un ou deux amis pieux. Il aura beaucoup à faire, mais nous ne doutons pas que son œuvre ne lui soit agréable et facile. »

Quelques jours plus tard, on lisait ce qui suit « dans le *Glaneur Evangélique,* » qui se publie à Maurice :

« Mercredi 27 du courant (mai), à 6 heures et demie du soir, une intéressante cérémonie attirait une foule nombreuse et recueillie dans l'enceinte de la chapelle Saint-Jean, rue de la Poudrière. M. Paul Perrelet, élève de la Maison des missions de Paris, allait être installé dans ses nouvelles fonctions. Après être monté en chaire et avoir invoqué la bénédiction du Seigneur sur ses futurs travaux, il a lu le Psaume 32e et prononcé un discours plein d'onction basé sur ces paroles de l'Apôtre : « Je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » M. Perrelet a commencé par exprimer l'émotion profonde qu'il éprouvait à la pensée de la grandeur du ministère dont il était revêtu. Comment en effet ne pas en être effrayé ? — si jeune encore — disposant de si faibles moyens pour accomplir une telle œuvre ! Mais son attente est dans l'Eternel. Il n'a pas toujours connu Jésus-Christ d'une manière salutaire. C'est sur un lit de souffrance que son Sauveur s'est révélé à lui. Dès lors, il s'est senti pressé de l'annoncer à d'autres. Sauvé lui-même, il désire travailler au salut de ses frères en Adam. C'est par la doctrine de la croix qu'il espère convaincre les pécheurs, amener à la foi les incrédules et édifier les âmes qui ont goûté les puissants attraits du monde à venir. Mais ce n'est pas tout que de prêcher la conversion et la régénération; il faut encore travailler à la sanctification du troupeau. De là, la nécessité d'exciter les fidèles à toutes sortes de bonnes œuvres. C'est ce qu'il se propose de faire en insistant souvent sur l'exemple du Sauveur, et en s'efforçant

d'être lui-même, par la grâce de Dieu, le modèle du troupeau par une vie toute consacrée à Dieu et à son Evangile.

Pendant que M. Perrelet descendait de chaire, un chœur entonna un cantique d'actions de grâce; puis le pasteur, qui présidait à la cérémonie, prononçant une courte allocution, dans laquelle il lui fut difficile de réprimer son émotion, donna la main d'association à son collègue. Veuille le Seigneur ratifier dans le ciel tout ce qui a été fait et dit dans cette touchante solennité!

Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que si M. Perrelet a été accueilli par un troupeau chrétien, l'Ile de France n'en sera pas moins pour lui un véritable champ de mission. Il y a là une multitude de nègres et de mulâtres qui sont encore asservis aux superstitions propres à leur race, et un grand nombre d'Indous que l'on a transportés là pour la culture de la canne à sucre.

L'importance des événements qui viennent de se passer à Madagascar, le vif intérêt qu'inspirent universellement, parmi nous, les luttes et les succès du christianisme dans cette île, nous portent à donner aux nouvelles d'Antananarivo une place dans la partie de ce journal que nous réservons habituellement pour les faits qui concernent nos propres missions.

Radama II n'est plus : les principaux représentants de la noblesse et du gouvernement ont mis à mort ce malheureux prince, dans son propre palais, et ont confié le pouvoir à sa veuve. En apprenant cette catastrophe, sans en connaître encore les causes, nous avons été consternés. Nous nous sommes dit qu'une telle révolution ne pouvait avoir été amenée que par la haine des grands du pays pour le christianisme et la civilisation.

Nous lisions, il est vrai, dans nos journaux politiques, que la liberté des cultes avait été maintenue, que l'épreuve du *tanguin* restait abolie, qu'une espèce de constitution avait été substituée au pouvoir absolu; mais il nous était difficile

de voir en tout cela autre chose qu'un moyen adroit et transitoire de calmer de trop justes alarmes, et nous ne pouvions nous empêcher de craindre qu'une nouvelle ère de proscriptions et de souffrances ne recommençât bientôt pour les chrétiens de Madagascar.

Des renseignements exacts et précis, que nous devons aux directeurs de la Société des Missions de Londres, nous font maintenant voir les choses sous un jour différent. Si l'horreur que nous inspire l'attentat dont Radama a été victime demeure la même, les motifs qui ont fait agir ses meurtriers paraissent tout autres que ceux que nous avions supposés. Nous voyions en Radama le martyr des idées libérales et de la civilisation; on assure au contraire qu'il a souffert pour les avoir trahies de la façon la plus inattendue. Le changement qui s'était opéré dans ses sentiments, pendant les derniers mois de sa vie, est tel, qu'il peut être permis d'en attribuer la cause à un commencement d'aliénation mentale.

Radama, malgré ses qualités aimables, son horreur instinctive pour la violence et l'effusion du sang, son grand respect pour les missionnaires, l'intérêt évident qu'il prenait à leurs enseignements, ne s'est jamais déclaré *chrétien*, et n'a jamais manifesté l'intention de le devenir. Cédant aux conseils et au mauvais exemple de jeunes gens dissolus qui s'étaient attachés à sa personne, et dont il avait fait ses conseillers particuliers, il s'est laissé aller à des orgies nocturnes, qui ne pouvaient qu'agir fatalement sur son tempérament mobile et impressionnable. Depuis assez longtemps, une grande incurie régnait dans la direction des affaires publiques, les crimes n'étaient ni réprimés ni punis, l'abolition imprudente de tous les impôts avait ruiné le trésor. A un manque de fermeté et de principes bien arrêtés, se joignait, chez Radama, un grand fond de superstition, une foi implicite aux songes et à l'influence des esprits. Les récits d'apparitions surnaturelles avaient un grand charme pour lui. Il avait l'habitude

de justifier tout ce qu'il faisait par ces mots : « Dieu m'a dit de le faire. »

Le parti que des personnes mal intentionnées ont tiré de cette disposition du prince, a été la principale cause de sa perte.

Voici maintenant les principaux incidents du drame final, Nous ferons le plus souvent usage des propres expressions d'une lettre de M. Ellis, écrite le 16 mai.

Pendant les deux ou trois derniers mois, des efforts extraordinaires avaient été faits pour placer le roi sous l'influence des anciennes superstitions. A cet effet, une espèce d'*épidémie mentale* avait éclaté dans la capitale et les provinces voisines. Les personnes atteintes de cette prétendue maladie étaient censées n'avoir plus le sentiment de ce qu'elles faisaient et ne pouvoir s'empêcher de sauter, de courir, de danser, etc. Elles avaient des visions, elles entendaient des voix provenant du monde invisible; plusieurs avaient vu les ancêtres du roi, et leur avaient entendu dire qu'ils viendraient bientôt eux-mêmes apprendre à leur descendant ce qu'il devait faire pour le bien de son pays. Comme on devait s'y attendre, un message ne tarda pas à lui parvenir, de la part de ses pères, portant que s'il ne faisait pas cesser « la prière, » il lui surviendrait de grands malheurs. Au grand étonnement de ses meilleurs amis, Radama prit un vif intérêt à ce mouvement étrange, parut croire aux prétendus messages du monde des esprits, et encouragea les danseurs frénétiques qui encombraient chaque jour sa maison. On croit généralement que les manœuvres dont il était la dupe, provenaient des gardiens des idoles et de ses conseillers particuliers (1), qui faisaient successivement venir, à prix d'argent, des troupes de soi-disant convulsionnaires pour continuer ces misérables jongleries.

(1) Ces conseillers confidentiels constituent une espèce de police secrète. On les appelle Mena-maso « *yeux-rouges*, » parce que leurs yeux, toujours ouverts, sont censés être fatigués par d'incessantes recherches. (*Note des rédacteurs*).

Bientôt, il fut question de se défaire d'un certain nombre de chrétiens pour arrêter les progrès de l'Évangile, et de tuer ceux des nobles qui se permettaient de désapprouver la conduite du roi.

Radama, dans le but d'accroître l'influence des *inspirés*, ordonna qu'on se découvrît devant eux, chaque fois qu'on les rencontrerait, et qu'on leur donnât les marques de respect qui étaient ci-devant d'usage lorsqu'on promenait les idoles nationales dans la ville. Pour mettre à l'abri des poursuites de la justice les personnes chargées des meurtres projetés, il manifesta l'intention de promulguer un édit, en vertu duquel il serait loisible aux citoyens de s'attaquer mutuellement en combat singulier, soit avec l'épée et la javeline, soit avec des armes à feu. Ce projet alarma toute la population. Le 7 du mois de mai, les ministres et quelques autres se trouvant dans le palais, Radama leur déclara qu'il était résolu à publier cette ordonnance. De tous les conseillers particuliers qui étaient présents, trois seulement adressèrent des remontrances au roi, plusieurs se turent, et les autres approuvèrent. Le lendemain, le premier ministre et environ cent des principaux de la nation, parmi lesquels se trouvaient le commandant en chef, le trésorier de la couronne et le premier officier du palais, se rendirent auprès de Radama pour le supplier de renoncer à ses inqualifiables projets. On assure que le premier ministre se jeta à ses pieds pour le fléchir. Ce fut peine perdue. Alors le ministre se levant, dit au roi : « Déclarez-vous réellement devant tous ces témoins, que si quelqu'un manifeste l'intention de se battre avec le premier venu, vous ne l'en empêcherez pas, et que les meurtres qui résulteront de pareils combats demeureront impunis?—Telle est ma volonté, » répondit le prince. Alors le ministre s'adressant aux assistants leur dit : « C'est assez, nous n'avons plus qu'à nous armer, retirons-nous! » M. Ellis les vit passer en procession devant sa maison, comme ils allaient, graves et

silencieux, chez le ministre, pour se consulter sur ce qu'ils avaient à faire; ils résolurent de résister.

Le soir de ce même jour, M. Ellis échappa providentiellement au danger d'être assassiné dans le palais. Cinq des conseillers confidentiels avaient tout arrangé pour lui ôter la vie. Mais averti à temps par des amis, il déjoua le complot en se rendant auprès du roi une heure plus tôt que d'habitude, et il se retira immédiatement pour chercher un refuge plus sûr que sa demeure ordinaire. Toute la ville était en commotion; pendant la nuit, un grand nombre de femmes, d'enfants, d'esclaves en sortirent, tandis que des hommes armés s'y rendaient des faubourgs. Le 9, au point du jour, deux mille soldats, au moins, se trouvaient réunis sur la grande place d'Andohalo, où se tiennent ordinairement les assemblées publiques. Les abords de la maison du premier ministre et toutes les entrées de la ville étaient également occupés par les troupes.

Les nobles cherchèrent d'abord à se défaire des conseillers particuliers les plus dangereux. Plusieurs furent pris et tués, d'autres s'enfuirent, douze à treize restèrent auprès du roi. Celui-ci fut sommé de les livrer. Après deux refus réitérés, voyant que des troupes continuaient à arriver de toutes parts, et que les soldats postés près de son palais ne prenaient point sa défense, il consentit à ce qu'on lui demandait, à la condition toutefois que ses confidents ne seraient point mis à mort, et qu'on se bornerait à les incarcérer pour le reste de leur vie. Leur extradition eut lieu le lundi, 11 mai, et on les conduisit immédiatement dans un lieu où ils furent chargés de fers.

Pendant ses altercations avec les nobles, le roi avait dit qu'il ne partageait le pouvoir avec personne, que sa parole devait faire loi, que sa personne était sacrée, qu'elle était protégée par la divinité, et *qu'il saurait bien punir tous ceux qui oseraient résister à ses volon-*

tés. Ces paroles imprudentes furent son arrêt de mort. Les nobles en conclurent qu'il y aurait le plus grand danger pour eux à le laisser vivre, et, le lendemain, matin il expirait entre leurs mains. La reine, qui seule était avec lui, fit, jusqu'au dernier moment, tous ses efforts pour le sauver. Peu après, on se défit aussi des conseillers particuliers que l'on avait mis en prison.

Dans le courant de l'après-midi, quatre des principaux nobles présentèrent à la reine un papier où étaient stipulées les conditions auxquelles le gouvernement lui était offert et les règles d'après lesquelles le pays devait être désormais régi. La reine, après avoir lu cette pièce et avoir demandé des explications sur un ou deux points, déclara qu'elle donnait son plein assentiment aux propositions qui lui étaient faites. « Nous aussi, » dirent alors les nobles, « nous prenons l'engagement de nous conformer à ces nouveaux principes ; si nous y manquons, nous serons coupables de trahison ; si vous y manquez, nous vous traiterons comme nous avons traité Radama ! » Le document fut alors signé par le premier ministre au nom des nobles et des chefs du peuple, puis la reine signa à son tour. Entre une et deux heures, le canon annonçait le commencement d'un nouveau règne.

Avant le soir, des officiers apportèrent aux missionnaires une copie du pacte fondamental et leur en firent lecture. En voici les points principaux :

« Le pouvoir n'est plus absolu ; les lois devront être faites
« désormais par les nobles et les chefs du peuple de concert
« avec le souverain.

« Une parfaite liberté et toute protection sont garanties
« aux étrangers qui obéiront aux lois du pays.

« On établira des impôts, mais le commerce et la civi-
« lisation seront encouragés.

« La liberté de pratiquer leur culte, de travailler à l'ex-

« tension du christianisme, est garantie aux chrétiens indi-
« gènes; la même protection et la même liberté sont assurées
« aux païens.

« Personne ne sera mis à mort, pour quelque offense que
« ce soit, sur l'ordre du souverain seul, et nul ne subira
« la peine capitale, si douze hommes ne le déclarent cou-
« pable d'un des crimes auxquels la loi applique cette peine.

Les missionnaires furent mandés au palais pour faire hommage à la reine. Elle les assura de son bon vouloir et de son désir d'encourager leurs travaux.

Telle est, d'après M. Ellis, la révolution extraordinaire qui s'est accomplie à Madagascar. L'histoire de Radama II est un exemple navrant du peu de fond que l'on peut faire sur les dispositions des hommes qui se contentent d'admirer le christianisme sans lui ouvrir leur cœur et lui soumettre leur vie. Cependant, quels qu'aient été les torts de ce prince, on ne peut que vivement déplorer sa fin tragique. L'Eglise conservera un souvenir reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour mettre un terme aux persécutions et pour inaugurer dans son pays une ère de paix et de liberté.

L'avenir montrera jusqu'à quel point on peut se fier aux promesses du gouvernement actuel. Si quelque chose pouvait nous guérir radicalement de la tentation, qui nous est si naturelle, de nous appuyer sur *le bras de la chair*, ce devrait être, ce semble, ce qui vient de se passer à Madagascar. Que la prière et une confiance implicite aux promesses de Celui « qui n'est point homme pour mentir » soient donc désormais le seul recours des enfants de Dieu, dans tout ce qui les concerne personnellement, et dans tout ce qui se rapporte à l'extension du règne de leur maître !

Paris, 9 juillet 1863.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

AMÉRIQUE DU NORD.

VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE DANS LES RÉGIONS POLAIRES.

II.

Nous avons laissé M. Kirkby à La Pierre-House (page 283), harassé de son laborieux voyage à travers les montagnes, mais heureux d'avoir atteint enfin cette vallée du Yonkon où Dieu l'appelait à être le premier messager de la bonne nouvelle.—Le lendemain se trouve être un dimanche (22 juin), le missionnaire tient trois réunions, dont deux pour les Indiens Kutchin ou Loucheux, encore peu nombreux, qu'il peut réunir, la troisième pour le résident anglais, sa famille et les autres employés du Fort. « Après ce service, dit-il, le pauvre Flett (directeur de l'établissement) « éleva la voix et pleura » en s'écriant qu'il ne se serait jamais attendu à voir un ministre de l'Evangile sur ce point perdu du globe. Quel dimanche heureux et béni nous avons eu! ajoute M. Kirkby, Toutes mes fatigues des jours précédents étaient oubliées. C'est un beau privilége que de pouvoir être ouvrier avec le Seigneur comme je le suis dans ces contrées. A quels labeurs et à quelles difficultés ne se résoudrait-on pas en vue d'une si glorieuse tâche? »

Les jours suivants, M. Kirkby, avec l'assistance d'un Indien et de sa mère qui entendent également bien la langue des Chippewyan et celle des Loucheux, fait passer de la première dans la dernière, d'abord un court cantique, puis quelques prières bien simples. Il s'exerce ensuite à les prononcer, les apprend à ses compagnons de voyage, et le 25 juin fait le premier essai public de son travail. « Quand ces pauvres gens,

dit-il, m'entendirent chanter et prier dans leur langue, ils ne purent s'empêcher de battre des mains en signe tout à la fois d'étonnement et de joie. Sur-le-champ, ils me prièrent de leur apprendre ces belles choses, et pendant les heures qui remplacent ici la nuit, j'en entendis, à plusieurs reprises, un grand nombre s'exercer à répéter soit le cantique soit les prières. La nouveauté du fait était sans doute pour beaucoup dans cette ardeur inespérée, mais ce n'en est pas moins un encouragement donné par le Seigneur à mes premiers rapports avec ce peuple. »

Le fort de La Pierre-House n'était cependant pas encore le terme du voyage. C'était le Yonkon que le missionnaire voulait voir, et, pour l'atteindre, il fallait descendre la rivière du *Porc-Epic* qui va déverser ses eaux dans ce grand fleuve. Le bateau qui doit transporter le missionnaire jusque-là se fait attendre plusieurs jours, mais il arrive enfin, et, le 1er juillet, M. Kirkby se confie de nouveau à cette frêle embarcation, seul avec quelques Indiens, dont la grande affaire est le commerce des fourrures. Ce nouveau voyage dure cinq grands jours de vingt-quatre heures, sans autres incidents dignes d'être mentionnés que quelques communications, nécessairement rapides, avec des troupes d'Indiens campés çà et là sur les bords de l'eau. Le 5 juillet, on atteint la jonction des deux rivières, et le Yonkon si ardemment désiré se déploie enfin devant les regards du voyageur. C'est, dit-il, un cours d'eau magnifique, large d'au moins trois milles (de quatre à cinq kilomètres), mais parsemé d'îles, et d'un aspect moins triste que le Mackenzie. La force de son courant est telle qu'ayant, pour gagner le fort, à remonter le Yonkon, le canot met plus de deux heures à franchir environ deux milles. A ce fort, qui porte le nom même du fleuve, cinq cents Indiens saluent le missionnaire, sans se faire encore la moindre idée des intentions qui l'amènent parmi eux ; mais il ne tardera pas à les en instruire et l'on va

voir avec quel succès. Nous n'aurons plus désormais qu'à reproduire, à peu près intégralement, les notes qu'il dépose, tous les soirs, sur les pages de son journal.

« 6 *juillet* (lendemain de l'arrivée sur le Yonkon). On m'avait dit bien des fois qu'il était dangereux de venir parmi les Indiens de ces contrées, surtout pour leur prêcher une religion qui se trouve en opposition si directe avec leurs habitudes de polygamie, d'infanticide et de schamanisme (1). J'avais en conséquence résolu d'user de prudence, et m'étais fait donner, pour les Kutchin, une lettre d'introduction, dont l'auteur avait longtemps résidé dans le pays comme directeur du commerce des fourrures. Le directeur du fort, M. Lockhart, se chargea de la leur lire et d'y ajouter quelques mots de recommandation. Dès qu'il l'eut fait, je me présentai devant mes cinq cents Loucheux, et après les avoir invités à s'asseoir en demi-cercles sur le sol, je commençai à leur exposer l'objet de mon voyage. Sans aborder de front les vices particuliers qui règnent parmi eux, je les entretins, en termes aussi nets et aussi énergiques que je le pus, de la corruption naturelle du cœur de l'homme, des effroyables malheurs qui en sont le résultat et du miséricordieux moyen de rédemption que Dieu nous offre en Jésus-Christ. Ce premier discours achevé, j'entonnai, avec les Indiens que j'avais, sur le bateau, préparés à me rendre ce service, le cantique que j'avais traduit en leur langue, puis je m'agenouillai pour prier, en les engageant à m'imiter. Tous le firent, et ce fut pour moi un spectacle délicieux que cette nombreuse congrégation, si singulièrement composée et dans un tel lieu, fléchissant, pour la première fois, le genou de-

(1) Les Anglais désignent généralement, par ce nom, les religions païennes dont le trait principal est l'influence superstitieuse exercée sur les esprits par des imposteurs tels que les Angekocks ou sorciers du Labrador, les « hommes-médecins » du nord de l'Amérique, les « devins-médecins et faiseurs de pluie » de l'Afrique.

Il dérive d'un mot anglais qui signifie imposture ou charlatanisme.

vant le Dieu de l'Evangile, et s'essayant à balbutier le nom de mon Sauveur.

« Après la prière, le principal chef de la tribu, homme à l'aspect rude et résolu, fit un long et vigoureux discours; un autre orateur parla ensuite et l'assemblée se dispersa. N'ayant que très imparfaitement compris ces deux harangues, j'étais impatient d'en connaître l'esprit. L'interprète du fort, qui m'avait déjà servi de trucheman, m'en rapporta la substance. Toutes les deux étaient on ne peut plus favorables. Les chefs avaient déclaré qu'ils étaient heureux de me voir parmi eux, et promis non seulement d'écouter ce que je leur dirais, mais encore d'exhorter leurs gens à le faire. A l'ouïe de ces bonnes assurances, je me sentis plein de joie, et, comme Joseph, je me retirai dans ma chambre pour y verser à l'aise des larmes de gratitude. M. Lockhart ayant eu l'obligeance de mettre à ma disposition la pièce la plus vaste du fort, j'y ai déployé toutes mes gravures bibliques, et je vais recevoir successivement les Indiens, que j'ai à cet effet répartis en quatre classes diverses. Tous les matins et tous les soirs, nous aurons, en outre, des services en plein air, où j'espère les voir tous réunis.

« *7 juillet* (*dimanche*). — Un jour vraiment béni! Que Dieu soit loué de nous l'avoir donné! Dès six heures du matin, j'avais devant moi, en plein air, tous nos Kutchin, sans, je crois, une seule exception; tous attentifs et en apparence aussi disposés à écouter que je pouvais l'être à parler. Je les ai entretenus de l'institution même du dimanche, et les ai particulièrement intéressés en leur racontant la manière dont les Indiens sanctifient ce jour dans nos stations du sud. Après déjeuner, j'ai célébré un service pour les Européens du fort, qui sont au nombre de sept. J'ai eu ensuite les Indiens, dans les classes formées comme je l'ai dit plus haut, et le soir, à neuf heures, une réunion pareille à celle du matin et plus intéressante encore. Mes auditeurs s'y sont montrés

tellement attentifs et tellement chaleureux dans l'expression de leurs sentiments, qu'il me semble manifeste que la grâce du Seigneur incline leur cœur à se tourner vers lui. Ces gens sont cependant connus pour la violence de leur caractère et les désordres de leur vie. Il y a peu de temps qu'un homme fut poignardé par eux tout près du fort, dans le but d'enlever sa femme, dont il était accompagné et qu'il avait voulu défendre.

« 8 *juillet*. Encore une bonne journée! Le matin, j'avais vivement exhorté mes auditeurs à se repentir et à mener désormais une vie conforme à la volonté du Dieu des cieux. A la fin du service, le docteur ou médecin qui a le plus d'influence au sein de la tribu, se leva pour déclarer publiquement que, dès ce jour, il renonçait à ses pratiques occultes et à toutes ses fourberies. S'il est sincère, comme j'ai lieu de le croire, et s'il tient sa promesse, l'Evangile aura remporté ici sa première victoire, car cet homme est comme le pontife suprême du schamanisme dans la contrée, et sa conversion suffirait peut-être pour entraîner la ruine de tout le système. En arriver là, cependant, suppose de bien grands changements, et je m'abstiens de toute espérance prématurée. Dans les classes de la journée, cinq hommes ont confessé qu'ils avaient commis des meurtres et en ont exprimé leur repentir, en demandant à Dieu la force de ne plus retomber dans de tels crimes. Au service du soir, j'ai expliqué les quatre premiers commandements. Demain, j'aborderai le sixième et le septième, c'est-à-dire ceux que les Kutchin ont jusqu'ici le plus abominablement foulés aux pieds. Que Dieu me soit en aide dans l'accomplissement de cette partie de ma tâche!

« 9 *juillet*. Le Seigneur m'a aidé! Bien loin que nos Indiens se soient montrés choqués de ce que je leur ait dit sur les sixième et septième commandements de la loi, comme on m'en avait fait peur, l'effet de ma dénonciation des péchés capitaux de la nation a été excellent. Après m'avoir entendu,

Cenati, un des hommes les plus notoirement mal famés sous ce double rapport, car il a massacré beaucoup d'Indiens, et, en ce moment même, il n'a pas moins de cinq femmes, s'est levé, en présence de tous, pour confesser qu'il avait transgressé la loi divine et pour se déclarer résolu à renvoyer quatre de ses femmes. D'autres ont suivi cet exemple, et quand, reprenant la parole, j'eus ajouté qu'à dater de ce jour la polygamie devait disparaître du pays, tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, chefs et simples membres de l'assemblée déclarèrent que j'avais raison. Vinrent ensuite des récits de meurtre et d'infanticide à faire dresser les cheveux et à déchirer l'âme. Treize femmes de l'assistance avouèrent, en pleurant, qu'elles avaient fait périr leurs filles dès leur naissance, et dans la plupart des cas, d'une manière aussi cruelle que révoltante. Elles s'étaient, ajoutèrent-elles, portées à ces extrémités dans le but d'arracher ces enfants à la vie misérable qu'elles ont elles-mêmes trop souvent à supporter; mais reconnaissant maintenant qu'elles n'en avaient pas le droit, elles s'accusaient surtout d'avoir, dans l'accomplissement de ces prétendus actes d'humanité, usé d'une cruauté que rien ne nécessitait et ne pouvait justifier. La journée à peu près entière a été employée à ces communications, dont il me semble impossible qu'il ne résulte pas quelque bien. Les gens du fort ne se seraient jamais imaginé, disent-ils, qu'on pût, sur de tels sujets, trouver les Indiens aussi accessibles et aussi dociles.

« 10 *juillet*. Le service du matin a été consacré à exposer, avec autant de force que j'ai pu, toute la doctrine du salut par le sang du Rédempteur crucifié. Tout le monde était présent et a paru vivement impressionné. A nos classes de l'après-midi, trois des assistants ont encore fait l'aveu de leurs meurtres, en ajoutant : « Nous étions alors comme des gens égarés dans un bois épais, ne sachant quel était le bon ou le mauvais sentier; à présent que nous commençons à mieux voir, nous

ne ferons plus rien de semblable. A la suite de cette réunion, une vingtaine de familles, qui avaient épuisé leurs provisions, ont quitté le fort, mais cette désertion forcée n'a nullement diminué l'empressement des autres. Ainsi que je l'avais fait à La Pierre-House, j'ai fait apprendre notre cantique et nos prières en langue Kutchin à cinq ou six jeunes gens; après mon départ, ils pourront les enseigner aux autres. Ce soir, trois de ces aides quelque peu improvisés ont dirigé cette partie du service et s'en sont parfaitement bien acquittés. Comme ils appartiennent à différentes fractions de la tribu, qui pendant l'hiver seront séparées les unes des autres, toutes auront leur part de cet enseignement, de sorte que les louanges de notre Dieu vont être chantées dans beaucoup d'endroits où certainement elles n'avaient jamais retenti. De plus, tous apprennent par cœur les dix commandements. Ce soir, le Docteur, notre grand « homme-médecine, » s'est levé au milieu de l'assemblée et a récité très correctement tout le décalogue. Pour s'aider à l'apprendre, il en avait rattaché chaque article aux doigts de ses deux mains, et toute l'assemblée, usant du même procédé, les a répétés après lui. Naturellement, j'ai abrégé un peu le travail en ne faisant apprendre des plus longs commandements, du deuxième par exemple et du quatrième, que la première phrase. Pendant l'hiver, ceux qui les savent de cette manière les feront certainement apprendre à leurs compatriotes. Cela sans doute n'en fera pas des chrétiens, mais c'est un premier pas, et qui sait s'il n'aura pas pour effet de sauver la vie à plus d'un homme ou à plus d'un enfant nouveau-né?

12 *juillet.* Après avoir assisté comme d'ordinaire à la prédication et aux classes du matin, tous mes Kutchin se sont réunis, à 3 heures, pour recevoir mes adieux. Je les ai fortement exhortés à retenir avec fermeté les choses que je leur ai enseignées et à s'attacher de toutes leurs forces à notre Seigneur Jésus-Christ. Tous étaient profondément émus et m'ont sup-

plié de revenir les voir l'été prochain, en y mettant une telle insistance qu'il m'a été impossible de ne pas le leur promettre, bien que j'eusse déjà pris un pareil engagement avec les Indiens du lac des Castors. Dieu pourvoira, je l'espère, à ce double besoin en me donnant, d'ici là, un compagnon d'œuvre qui se chargera de l'une des visites. Après mon discours, Bâ-Chin-â-cha-ta, le grand chef de la tribu, et après lui le docteur ont sucessivement adressé à l'assemblée et à moi, des paroles bien senties, noblement dites, et pleines d'un grand bon sens. Un chef venu d'un point éloigné de l'Amérique russe et, à ce que je crois, très rapproché du détroit de Behring, voulut aussi exprimer sa pensée. Ces jours d'instruction avaient été pour lui, me dit-il, comme un rêve. Il n'espérait pas pouvoir redire à ses compatriotes toutes les bonnes choses qu'il avait entendues, mais il l'essaierait, et puisque je promettais de revenir l'année prochaine, il en ferait certainement autant, pourvu qu'il soit encore vivant. Je tâcherai, en outre, ajouta-t-il, d'amener avec moi, pour vous entendre, autant de mes gens que je le pourrai. »

Ainsi se passèrent les six jours pleins pendant lesquels M. Kirkby resta parmi les représentants de ces Indiens Kutchin qu'il était allé chercher si loin de sa station et au prix de tant de labeurs. Le lendemain, 13 juillet, il reprenait le chemin qui l'avait amené sur les bords du Yonkon, mais non pas seul. Un de ses auditeurs de la semaine lui avait confié, pour l'emmener au fort Simpson et pour l'instruire, son jeune fils, enfant de dix ans, très intelligent, très affectueux, qui s'était attaché au missionnaire et qu'il espère, Dieu le voulant, renvoyer un jour parmi ses compatriotes comme messager de la bonne nouvelle.

Une fois réinstallé dans le canot qui devait le reporter à La Pierre-House, M. Kirkby se mit à consigner dans son journal quelques-unes des observations qu'il avait faites et

des renseignements qu'on lui avait donnés sur ces Kutchin du Yonkon, restés jusqu'ici si complètement inconnus. Cette race est, suivant lui, d'origine tartare, comme beaucoup d'autres tribus indiennes du nord de l'Amérique. Elle a conservé, de cette extraction, non-seulement sa configuration physique, mais encore plusieurs coutumes qu'on retrouve chez les habitants de la Sibérie, celle, par exemple, de se faire des incisions dans la chair, ou telles encore que le schamanisme, l'infanticide, et une sorte de répartition de la nation en castes. Très nombreux autrefois sur les bords du Mackenzie septentrional et du Yonkon, les Kutchin ont été décimés par des guerres intestines ou par de longues luttes avec les Esquimaux, qui ont fini par les refouler vers l'ouest. Là, ils forment un assez grand nombre de tribus distinguées par des noms particuliers et ayant chacune son chef, mais offrant toutes une particularité d'organisation digne de remarque. C'est que chaque tribu se compose de trois classes, qui répondent assez bien à ce que nous appelons, dans nos pays civilisés, la haute, la moyenne et la basse classe ; mais avec cette différence que, chez les Kutchin, un homme ne peut prendre femme que dans une des classes auxquelles il n'appartient pas lui-même. Il résulte de cet usage, qui paraît avoir force de loi, que les trois classes restent constamment unies entre elles, et que les querelles intestines s'y apaisent plus aisément. Les enfants appartiennent invariablement à la classe de la mère.

On a déjà pu voir que les grandes plaies morales de ces peuplades sont la polygamie, l'infanticide, et ce système de bizarre imposture semi-religieuse, semi-sociale qu'on appelle le schamanisme. La polygamie, dont les effets sont si funestes partout où elle règne, s'aggrave encore ici, comme élément de troubles et de querelles, de ce que, par suite de l'infanticide pratiqué surtout à l'égard des filles, le nombre des femmes y est beaucoup moins considérable que celui des

hommes. De là des jalousies, des enlèvements perpétuels, et la presque totalité des meurtres nombreux qui se commettent au sein de la nation. L'Indien Kutchin accroît le nombre de ses femmes absolument par le même principe qu'un fermier accroît celui de ses bêtes de somme. Plus il en aura, plus il pourra faire transporter de fardeaux, couper de bois ou préparer d'aliments pour lui et ses amis. Les mariages se font sans aucune espèce de formalité, et bien entendu, sans que le fiancé se mette en peine de gagner les affections de la femme qu'il veut avoir. La seule condition obligatoire est le consentement de la mère. Du reste, ni le père, ni les frères de la jeune fille ne s'en mêlent. Ils verraient leur fille ou leur sœur disputée ou mise en pièces sous leurs yeux, par de cruels prétendants, sans se permettre d'intervenir dans le débat. Ainsi le veulent les usages et les notions de l'honneur parmi les Kutchin. Inutile d'ajouter qu'avec de telles pratiques, la condition des femmes est souverainement digne de pitié. On en a entendu plusieurs déclarer à M. Kirkby que la cause des infanticides qu'elles avaient commis, était le désir de soustraire leurs filles à tant de souffrances de toute espèce;—fait digne de remarque, non pour sa rareté, car il se retrouve, sous des formes diverses, chez presque toutes les nations païennes, mais comme indice d'un état de dégradation et de misère que le christianisme seul pourra faire disparaître.

En matière de religion, les notions des Kutchin sont aussi peu étendues et aussi mal définies que possible. Elles se réduisent à l'idée d'un Etre suprême, mais extrêmement vague, sans la moindre attente de peines on de récompenses et par conséquent sans influence sur la vie. Mais, comme toutes les nations sauvages, s'ils n'ont pas d'espérances, ils ont des frayeurs, et de là le rôle que jouent parmi eux les imposteurs connus chez tous les Indiens du Nord de l'Amérique sous le nom d'hommes-médecine. En cas de maladies, d'accidents, de pertes ou de querelles, ces « docteurs », d'é-

trange sorte, ont la prétention de guérir, de préserver, de prédire l'avenir, et de faire périr au besoin, même à distance, l'ennemi dont on redoute les violences ou les ruses ; et, grâce à l'ignorance superstitieuse de la masse, leurs pratiques les plus absurdes, leurs incantations et leurs charmes jouissent d'un crédit qui se traduit pour eux en tout ce que la position de ce peuple comporte d'honneurs et de profits. On croit tellement à leur pouvoir que tout Kutchin qui meurt, avant la vieillesse, est censé avoir été tué par la volonté de quelque docteur qu'il avait offensé ou que d'autres avaient payé pour faire le coup. Du reste, devient homme-médecine qui veut. Il n'y faut que quelque sagacité, une absence complète de bonne foi et une grande audace. Le docteur qui a figuré plus haut, dans les récits de M. Kirkby, était le plus célèbre de tous ces charlatans, et il avait pendant longtemps gagné beaucoup en faisant ce métier.

Les vêtements du Kutchin sont à peu près les mêmes pour les deux sexes. Ils consistent en une sorte de tunique, un peu plus longue pour les femmes, et en une paire de larges pantalons auxquels se rattache la chaussure; le tout généralement en peau tannée, et bizarrement orné de coquillages ou de broderies grossières. Neuf, cet accoutrement n'est pas sans une certaine grâce, mais comme une fois endossé on ne le quitte plus que quand il tombe en lambeaux, il est facile de se figurer l'aspect qu'il finit par présenter. Les hommes se font, dans la cloison qui sépare les deux narines, des incisions où ils introduisent deux ou trois coquillages qui leur donnent une étrange physionomie. Les femmes se tatouent le visage et paraissent mettre surtout leur coquetterie dans le fini des lignes dont elles se sillonnent le menton.

Au point de vue moral, ces Indiens ne sont pas dépourvus de toute espèce de qualités. On les dit très hospitaliers envers les étrangers qui visitent leurs campements; jusqu'à présent l'ivrognerie est inconnue chez eux, et dans leur com-

merce de fourrures il arrive rarement qu'on ait à les accuser de mauvaise foi. Mais à côté de cela, c'est une population turbulente, ombrageuse, portée à la violence et prompte à répandre le sang. Ils passent aussi, sur les bords du Mackenzie, pour d'impudents menteurs, faussant ou déguisant la vérité, même quand ils n'ont aucun intérêt à le faire.

Tel est ce peuple lointain pour lequel, malgré tous ses défauts, M. Kirkby semble s'être pris d'un profond intérêt et qu'il déclare digne de la sollicitude des amis de l'œuvre missionnaire. Nous apprenons, du reste, que ses vœux à cet égard vont être réalisés et même dépassés. On annonce, en effet, qu'un jeune missionnaire, d'origine indienne, si nous ne nous trompons, mais bien instruit et consacré au saint ministère, vient d'accepter la mission, non seulement d'aller visiter les Kutchin du Yonkon, mais de s'établir au milieu d'eux à poste fixe. Nous aurons donc, si Dieu permet l'accomplissement de ce dessein, à ramener nos lecteurs dans ces régions glacées.

Le retour du rév. Kirkby, des rives du Yonkon jusqu'à sa station de Fort Simpson, s'accomplit lentement, car il s'agissait cette fois de remonter le courant des rivières, mais sans incident qui mérite d'être raconté. Le trajet dura plus de six semaines. Un fait peut ajouter encore à ce qu'on a déjà vu de la monotonie de ces voyages; c'est que pendant les quinze premiers jours de marche, après avoir quitté le Yonkon, le missionnaire n'aperçut pas une seule figure d'Indien. Tous étaient occupés, dans l'intérieur des terres, à leurs grandes chasses d'été. Plus loin, quand il eut regagné le Mackenzie, notre voyageur fut plus heureux. Il retrouva, sur les bords de ce fleuve, quelques-unes des peuplades qu'il avait visitées à son premier passage. Toutes se montrèrent joyeuses de le revoir et l'entendirent avec toutes les apparences de la gratitude, leur parler de nouveau, des choses du salut. Il eut aussi, dans tous les forts où il s'arrêta, le bonheur de tenir, pour les employés de la Com-

pagnie, des services que ces pauvres gens, ordinairement privés de tout secours religieux, semblaient goûter avec beaucoup de reconnaissance. Il put aussi, à leur grande joie, baptiser quelques-uns de leurs enfants.

Le 29 août, enfin, M. Kirkby rentra sous son humble toit missionnaire du Fort Simpson et y retrouva toute sa famille en bonne santé. « Il y avait jour pour jour, dit-il, trois mois que j'en étais parti. Pendant ce laps de temps, j'avais fait au moins 3,000 milles (plus de 4,000 kilomètres), franchi le cercle polaire arctique, et proclamé le nom de mon Sauveur dans des régions qui ne le connaissaient point encore. J'ai couru des dangers de plus d'un genre; sauf mes rares et courts séjours dans les forts, je n'ai eu pour lit que le fond d'un canot, ou le sol sur lequel je m'étendais, enveloppé dans une couverture. Mais, avec tout cela, je n'ai pas éprouvé le moindre accident de quelque gravité et je ne me souviens pas d'avoir ressenti l'indisposition la plus légère. Je fais ces remarques, non pas, que Dieu m'en préserve ! pour en tirer la moindre vanité, mais dans un profond sentiment de reconnaissance. Que le nom du Seigneur soit en toutes choses glorifié et béni !

En terminant son journal, M. Kirkby dépeint avec chaleur la situation des missions protestantes dans cette partie de l'Amérique du Nord. Il s'y trouve à peu près seul à l'œuvre, tandis que les missionnaires de l'Eglise romaine y sont nombreux et remarquablement actifs. Dans son excursion sur le Yonkon, il a pu aller plus loin qu'ils ne l'ont encore fait, mais partout ailleurs, dans le nord de l'Hudsonie, leur zèle, quelque peu éclairé qu'il soit, est de nature à faire rougir l'Eglise protestante du peu qu'elle a fait jusqu'à présent pour ces contrées. « Que Dieu, s'écrie M. Kirkby, nous envoie promptement les ouvriers dont nous avons besoin pour changer cet état de choses ! »

Le missionnaire, d'extraction indienne, qui s'est consacré

à l'œuvre projetée du Yonkon, s'appelle John Mackay et a dû recevoir l'ordination, des mains de l'évêque anglican de la Terre du prince Ruppert, le 29 mai dernier, jour de l'Ascension. Elève de divers missionnaires établis dans la contrée, il a, depuis quelques années, été employé déjà comme catéchiste dans plusieurs stations, et pourra, une fois sur les rives du Yonkon, dire qu'il a fonctionné aux deux extrêmités du diocèse auquel il appartient, c'est-à-dire sur des points éloignés les uns des autres de près de 5,000 milles (environ 1,800 lieues). Jeune, vigoureux, façonné dès son enfance aux usages de la vie indienne, et célibataire, le Rév. John Mackay, semble parfaitement qualifié pour l'œuvre dont il s'agit. Il a de plus l'avantage de parler déjà la langue des Esquimaux du nord, qui paraît avoir beaucoup de rapports avec celle des Kutchin du Yonkon. Une association spéciale s'est formée dans le diocèse pour diriger cette œuvre et se procurer les fonds nécessaires à son entretien.



CHINE.

LES ENVIRONS DE CANTON.

Il ressort d'une lettre écrite, en janvier dernier, par un missionnaire de Canton, que l'Evangile gagne du terrain, non-seulement dans cette importante cité, mais dans plusieurs villages des environs.

Nous avons raconté l'histoire religieuse de la petite Eglise chrétienne de Pok-Lo et de son digne fondateur, l'évangéliste Chéa, à qui était réservé l'honneur de compter parmi les martyrs chinois (1). Depuis cette mort si glorieuse, on n'avait eu

(1) *Journal des Missions* de décembre 1861, page 448, et février 1862, page 57.

que de très vagues renseignements sur le sort des chrétiens de ce village, et il y avait lieu de craindre qu'ils ne se fussent ou dispersés ou laissé intimider par la persécution. Mais, grâces à Dieu, l'œuvre paraît n'être pas tombée avec son fondateur. Peu de temps après la mort du généreux confesseur, la persécution s'arrêta; les chrétiens, un instant abattus, relevèrent la tête, et l'on sait aujourd'hui qu'il se trouve là plus de cent personnes qui ont noblement persévéré dans la profession de la vérité. Malheureusement, les susceptibilités ombrageuses des hommes les plus influents du pays n'ont, jusqu'à présent, permis à aucun missionnaire étranger de retourner visiter cet intéressant troupeau. L'un d'eux l'avait tenté à la fin de l'année dernière, mais, dans un endroit nommé Wye-Chau, il fut arrêté, hué, assailli de coups de pierres et forcé de rebrousser chemin. La petite chapelle qu'avait fait bâtir à Pok-Lo la Société des missions de Londres est encore debout, mais fermée; les chrétiens du lieu et des environs se réunissent à la dérobée chez ceux d'entre eux qui peuvent recevoir leurs frères. Ils lisent, dans ces réunions, le Nouveau Testament ou le petit nombre de traités qu'ils ont pu soustraire à la rage de leurs persécuteurs, et offrent en commun des prières que le Dieu de toute miséricorde exaucera sans doute en temps convenable et de la manière la plus avantageuse pour la cause de la vérité. Les missionnaires de Canton et de Hong-Kong ne perdront pas de vue leurs frères de Pok-Lo. C'est, on se le rappelle peut-être, à Hong-Kong que le bienheureux Chéa conduisait, chaque année, quelques nouveaux frères convertis à la foi par son moyen.

La manière dont le christianisme s'est introduit dans un autre village, nommé San-Kaai et situé à vingt-cinq milles au nord de Canton, offre un nouvel exemple de ce que peuvent faire, sous la direction de l'Esprit saint, le zèle et le

dévouement de l'homme le plus simple. Il y a quelques années qu'un pauvre habitant de ce village était allé gagner sa vie à Canton comme porteur de chaise ou de palanquin. Atteint d'une assez grave ophthalmie, quelqu'un lui avait conseillé d'aller se faire soigner à l'hôpital de la Société des missions de Londres. Là, on l'avait non-seulement guéri, mais instruit des choses du salut. Son âme s'était ouverte à la vérité. Après un temps d'épreuve convenable, on l'avait baptisé, et depuis lors il avait toujours mené une vie conforme à ses nouvelles convictions, mais sans rien faire pourtant qu attirât l'attention sur lui. En novembre dernier, une mort subite l'emporta. Quelque temps après, les missionnaires entendirent parler d'un mouvement religieux dont le village de San-Kaai paraissait prêt à devenir le centre. L'un d'eux, le Rév. J. Chalmers s'y rendit, et là il apprit que le pauvre porteur de palanquin n'avait pas caché sous le boisseau la lumière qu'il avait reçue. A chaque fois qu'il était venu visiter son lieu de naissance, instruire sa famille et ses voisins avait été sa grande et seule occupation. « Nous ne pouvions pas, disaient ces gens à M. Chalmers, le faire parler d'autre chose que de l'Evangile. » Et le résultat de ces humbles efforts, dont l'auteur n'avait jamais rien dit à Canton, a été qu'une douzaine de personnes, y compris son vieux père, demandèrent à M. Chalmers de leur administrer le baptême, et que d'autres, en plus grand nombre, ont manifesté un vif désir de recevoir l'instruction chrétienne. Les choses n'ont pas pu marcher aussi vite que ces gens l'auraient voulu, mais l'œuvre est commencée et bien commencée, à la gloire de ce grand Dieu qui, aujourd'hui comme toujours, semble se plaire à « choisir les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes. »

Tout un district des environs de Canton, celui de Fa-Une, semble sur le point de s'ouvrir à la prédication de l'Evan-

gile. Le fait est remarquable, parce que c'est là qu'est né le fameux chef ou empereur des Taïping, qui lui-même, comme on sait, a adopté quelques-unes des idées chrétiennes, en y ajoutant malheureusement les plus monstrueuses aberrations. Mais les missionnaires n'ont pas beaucoup de confiance dans ces apparentes dispositions des Chinois du Fa-Une; ce mouvement leur paraît offrir, jusqu'à présent, un mélange de vues politiques contre lequel ils doivent se tenir en garde.



INDE.

QUELQUES FRUITS DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES A BÉNARÈS.

De tous les signes qui annoncent le triomphe définitif du Christianisme, il n'en est pas de plus frappant peut-être que le zèle des nouveaux convertis à répandre autour d'eux la bonne semence qui a germé dans leurs cœurs. Nous en avons souvent de tels à enregistrer. En voici un nouveau, que nous empruntons à la correspondance d'un missionnaire bien connu, le rév. M. Leupolt, agent de la Société des missions anglicanes à Bénarès.

« Nos chrétiens indigènes de Sigra, écrit ce missionnaire, désiraient depuis longtemps de faire quelque chose pour les pauvres païens encore étrangers à la connaissance du vrai Dieu et de Notre-Seigneur, Jésus-Christ.

« Grâces à Dieu, ce pieux projet vient de recevoir un commencement d'exécution. Durant la première semaine de cette année, l'Eglise indoue de Sigra s'était unie par la prière à toutes celles du monde évangélique, et les bons fruits qu'elle en a retirés n'ont pas tardé à se manifester. A la suite de ces pieux exercices, quelqu'un proposa que chaque

chrétien s'inscrivît, pour une somme proportionnée à ses moyens, sur une liste de souscription. Un comité (dont tous les membres sont indous, à l'exception de M. Leupolt) s'organisa, et, à l'unanimité, nomma notre ami Japhet lecteur de la Bible, aux appointements de six roupies (15 fr.) par mois. Il aura pour mission de faire connaître le nom du Sauveur dans les villages qui environnent Sigra. Cet agent de notre association naissante est un homme au cœur et aux manières simples, mais un chrétien sincère, et, à sa manière, un prédicateur éloquent. Envoyé vers des villageois, il parle leur langage, mais ne redoute nullement la rencontre d'un pundit ou d'un brahmine. « Voilà, leur dit-il, ce qui est écrit dans « la parole de Dieu ; cela est certain et il faut le croire pour « être sauvé. »

« En donnant, nos amis apprendront à donner plus libéralement encore; la congrégation tend d'ailleurs à s'accroître de jour en jour, de sorte que nous espérons pouvoir bientôt employer un autre évangéliste, que nous tâcherons un peu plus tard d'échanger contre un pasteur indigène. Que Dieu répande ses bénédictions sur ces humbles commencements ! »

A la suite de cette communication, M. Leupolt annonce qu'à Gharwa et à Chakia, deux des nombreuses annexes de sa station de Bénarès, il y a des chrétiens dont le cœur s'est vraiment donné à Dieu, et un grand nombre d'individus et même de familles qui, sans être convertis encore, se montrent animés des dispositions les plus encourageantes ; puis il ajoute :

« Parmi les quelques personnes dont nous avons, dans le courant de l'année dernière, rendu les dépouilles mortelles à la terre, en attendant le jour de la résurrection, se trouvait un homme nommé Bachan Masih. L'histoire de ce chrétien mérite d'être connue. Il y a plusieurs années qu'un babou (riche propriétaire indou) vint me trouver pour m'exprimer

son désir d'embrasser la foi chrétienne. Nous eûmes ensemble de longues conversations. Parfois, il me paraissait très sérieux; d'autres fois, il semblait reculer au lieu d'avancer. Dans ces visites, il se faisait souvent accompagner par un brahmine, qui lui servait d'intendant pour l'administration de ses importantes propriétés. Un jour, un vendredi, le babou me parut plus près du royaume des cieux que je ne l'avais encore vu. « Il faut absolument, me dit-il, que je me « décide et vous me reverrez bientôt. » En conséquence de ces paroles, prononcées avec beaucoup d'animation, je ne doutais pas de le revoir le lendemain. La journée, la soirée même se passèrent, néanmoins, sans qu'il parût; mais à minuit, juste comme notre gong répétait les douze coups frappés par l'horloge, une voiture s'arrêtait devant ma porte. Le babou et son intendant en descendirent, et malgré l'heure quelque peu insolite, je les reçus. Ils venaient me demander de les baptiser l'un et l'autre sur-le-champ. « Je suis, me dit le « babou, parfaitement convaincu que s'il y a une religion « vraie dans le monde, c'est le christianisme ; baptisez-moi « donc. » En réponse à cette requête, j'ouvris le livre des Actes (ch. VIII) et lus au babou la parole de Philippe à l'Éthiopien : « Si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis. » Mais l'Indou ne put pas me répondre en toute sincérité qu'il croyait à Jésus-Christ comme au Fils de Dieu. Je le remis donc à une autre fois. Pendant trois semaines, ces deux hommes revinrent me voir tous les jours et nous fîmes ensemble beaucoup de lectures et de prières. Un jour enfin le babou partit pour Calcutta, y passa quelque temps, en revint, puis y retourna de nouveau et ne revint plus. Mais les instructions qu'il s'était fait donner ne devaient pas être perdues. Un jour son intendant reparut devant moi : « Mon « maître, me dit-il, s'est retiré ; mais je ne saurais en faire « autant : il faut que mon âme soit sauvée, et je crois que « Jésus, Fils de Dieu, est mon unique Sauveur. » Quelque

temps après il fut baptisé. Cette détermination lui valut bien des persécutions et la perte d'à peu près tout ce qu'il possédait ; mais il supporta ces épreuves avec une patience exemplaire et ne cessa pas un instant de se compor r en vrai disciple de Christ. Depuis lors, il y a deux ans environ, ses affaires l'ayant appelé à Saugor, il y tomba malade de la poitrine et ne tarda pas à reconnaître que ses jours étaient comptés. Sans se laisser abattre, et voulant jusqu'à la fin rendre témoignage à son Rédempteur, il alla se loger près de la grande route et se mit à prêcher l'Evangile à tous les pèlerins qu'il pouvait aborder. Ce travail ne fut pas vain. Un jour qu'un Indou aveugle passait par là, se rendant au trop fameux temple de Jaggernat, Bachan Massih l'arrêta, lui parla, pria pour lui et avec lui, et fit si bien qu'au lieu de poursuivre son voyage, ce pauvre homme vint me trouver. C'était un homme droit, et, le 29 octobre dernier, j'ai pu lui administrer le baptême.

« Voyant la maladie de Bachan Massih s'aggraver rapidement, je l'engageai à changer d'air et à venir se fixer à Gharwa. Là, tant qu'il lui resta la force de se mouvoir, on le vit aller de côté et d'autre pour parler, à qui voulait l'entendre, de Jésus et des choses du salut. Mais bientôt il lui fallut renoncer à cette occupation. Il souffrait beaucoup et passait beaucoup de nuits sans sommeil. Un jour que je l'en plaignais : « Ces nuits, me répondit-il, sont pour moi « une bénédiction ; je ne les passe pas seul ; la parole du « Seigneur est avec moi; c'est mon tout puissant consolateur. » Et ce fut dans ces sentiments que notre frère vit arriver sa fin qu'il ne cessa pas d'envisager d'un œil serein. Il s'est endormi au Seigneur en février dernier. Que Dieu nous accorde à tous de quitter la terre aussi paisiblement qu'il lui a été donné de le faire ! »



EMPIRE TURC.

HISTOIRE RELIGIEUSE D'UN ARMÉNIEN PROTESTANT.

La ville de Karpout, située dans la haute Arménie, sur les bords ou non loin de l'Euphrate, est une de celles où les travaux des missionnaires américains ont, depuis quelques années, commencé à porter le plus de fruits. Un grand nombre d'âmes y ont été amenées à la connaissance de la vérité. Voici dans quels termes le rév. M. Barnum, qui dirige cette station, raconte l'histoire spirituelle d'un de ces nouveaux chrétiens évangéliques.

« L'autre jour, dit-il, le tailleur de pierres, qui est un de nos hommes les plus dévoués, les plus actifs et à tous égards les plus dignes d'estime, m'a raconté le moyen dont Dieu s'est servi pour l'attirer au pied de la croix. Très opposé dès l'abord à nos travaux, il trouva un jour chez un de ses amis une Bible dont celui-ci ne faisait aucun usage. Il lui emprunta ce volume et résolut de le lire d'un bout à l'autre, dans l'intention d'y trouver des armes contre les protestants. Il mit un an à lire jusqu'au prophète Ésaïe, et croyait avoir fait une ample récolte d'objections à mettre en avant, quand la lecture du premier chapitre de ce prophète vint bouleverser toutes ses idées. Il y vit, comme écrit en traits de flammes, que Dieu ne prend aucun plaisir à de vaines et pompeuses cérémonies, que ce qu'il veut, c'est le culte d'un cœur converti qui se donne à lui tout entier. Dès ce moment, ce fut dans un esprit tout différent du premier qu'il continua sa lecture; il n'y chercha plus que l'expression de la volonté divine quant au salut de l'homme, et aux moyens d'obtenir ce salut. Quelque temps après, le propriétaire du livre le lui fit redemander par son fils. « Le voilà, répondit-il, mais dites à « votre père que c'est un livre merveilleux, et qu'il aurait

« le plus grand tort d'en négliger la lecture, comme il l'a fait « jusqu'ici. »

« Ce n'était pas sans peine, cependant, que notre ami s'était résigné à cet acte légitime de restitution. Une fois le volume sorti de chez lui, il raconte qu'il en versa des larmes, car il n'avait pas les moyens d'en acheter un pour le remplacer, et il ne connaissait personne qui pût le lui prêter de nouveau. Dans sa douleur, il pria instamment Dieu de combler cette sorte de vide qui s'était fait dans son existence, et sa prière ne demeura pas sans réponse. Quelques jours après, un homme qui, depuis cinq ou six ans, lui devait une quarantaine de piastres (environ 8 fr.) vint les lui apporter. Cette petite somme, qu'il avait longtemps regardée comme perdue, correspondait à peu près au prix d'une Bible. Il se hâta de la consacrer à cet achat, et reprit avec bonheur ses lectures forcément interrompues. A peu près à la même époque, il se laissa persuader par une de ses connaissances d'entrer dans notre chapelle. Par une direction toute providentielle, le discours qu'il y entendit s'adaptait parfaitement à l'état de son âme. Il revint donc à nos services, et depuis cette époque, je ne sais s'il lui est arrivé une seule fois d'y laisser sa place inoccupée. Maintenant, toutes ses espérances de salut sont en Christ; il se plaît à le proclamer devant tous, et sa vie entière fait honneur à cette profession de notre foi, si heureusement devenue la sienne. »



AUSTRALIE.

TRAVAUX PARMI LES ABORIGÈNES.

Nos lecteurs n'ignorent pas que, depuis assez longtemps déjà, des missionnaires moraves sont à l'œuvre parmi les

aborigènes de la Nouvelle-Hollande. Un de ces dévoués serviteurs de Christ écrivait dernièrement :

« Vous savez que nous avons à faire à une race généralement regardée comme placée au plus bas degré de l'échelle humaine, et que jusqu'ici toutes les tentatives pour fonder, en sa faveur, des œuvres qui méritent le nom de stations missionnaires, étaient restées sans fruit. Si toutes les entreprises formées pour l'avancement du règne de Dieu peuvent être appelées des œuvres de foi, j'ose dire qu'à nulle, plus qu'à la nôtre, ne convient une telle désignation. Après douze ans de séjour parmi ces naturels dégradés, je reste pleinement persuadé que nous n'arriverons jamais à recruter dans leurs rangs des congrégations un peu nombreuses. Il y a pour cela plusieurs raisons. La première, c'est que les éléments manquent ; car cette race, de tout temps peu considérable, décroît avec une telle rapidité qu'à vues humaines, on peut prédire son extinction comme un évènement prochain. Elle est, en outre, adonnée, avec une ardeur extraordinaire, à quelques-uns des péchés et à quelques-unes des habitudes que le paganisme oppose avec le plus déplorable succès à la foi chrétienne, entre autres à la sensualité ; enfin, les missionnaires ont à combattre ici, non-seulement les vices qu'on pourrait appeler indigènes, mais encore ceux que les blancs y ont importés, l'ivrognerie, le jeu, etc. Et cependant, malgré toutes ces causes de découragement, le Seigneur nous a soutenus en nous faisant voir que ces âmes tombées si bas peuvent encore être appelées des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Il nous a été donné de baptiser ici, à Ebénezer, deux de ces pauvres gens, et de voir ensuite l'un d'eux mourir d'une manière vraiment triomphante, en s'écriant : « O Seigneur, prends-moi à toi ! » Il nous est accordé, de plus, de voir, çà et là, quelque mouvement se faire parmi ces ossements desséchés, quelques lueurs jaillir au sein de cette nuit pro-

fonde. Oh! que l'on prie beaucoup pour que tant de cœurs, encore semblables à des pierres, soient enfin amollis et régénérés sous l'action de la grâce. Je dois ajouter, dans un sincère esprit de reconnaissance, que nous trouvons un autre motif à persévérer, dans l'intérêt que prennent à notre œuvre un nombre toujours croissant de chrétiens anglais, soit dans notre voisinage immédiat, soit dans les grandes villes du pays. On comprend mieux aujourd'hui que ces nègres australiens ont, au soir de leur existence comme nation, des titres à connaître le Sauveur qui les a rachetés à grand prix, et que c'est un devoir sacré d'y travailler. Puissent s'établir bientôt de nouvelles missions ayant en vue ce résultat si désirable ! »

Un autre missionnaire de la même communion, mais employé sur un point différent, s'exprime sur ce sujet à peu près de la même manière :

« Nous ne vous parlerons pas, dit-il, de « convertis » ou de « membres de l'Eglise; » mais nous croyons qu'il est, sur ce sol désolé, quelques cœurs que le Seigneur a touchés et qui, s'ils n'ont pas leurs noms inscrits sur les tablettes de l'Eglise visible, prendront dans le ciel place parmi les rachetés du Seigneur. Toute l'année nous avons ici, en moyenne, vingt-cinq auditeurs de la Parole, ce qui paraîtra quelque chose quand on saura que la tribu entière ne compte plus qu'environ quatre-vingts individus. Ils campent encore en plein air, et à peu d'exceptions près, continueront ce genre de vie jusqu'à ce que leur race soit tout entière au nombre des choses « qui furent. » Cette époque ne saurait être bien éloignée, car les habitudes vicieuses des blancs ajoutent d'effroyables ravages à ceux qui décimaient déjà cette malheureuse race. Hâtons-nous donc et travaillons avec courage, dans l'espoir que le Seigneur Jésus ne la laissera pas disparaître avant de s'être formé un peuple dans ses rangs éclaircis. »

Ces détails sont affligeants. Un agent de la Société des missions anglicanes, le Rév. M. Taplin, chargé d'évangéliser aussi les aborigènes, mais dans une autre partie du pays, a pu dernièrement, dans une grande réunion tenue à Adelaïde, parler de résultats plus encourageants. Une école, fondée par lui, prospère autant que permettait de l'espérer l'état de ce misérable peuple. Une quarantaine d'individus ont appris à lire plus ou moins couramment le Nouveau Testament. Les gens de sa station connaissent tous, ou à peu près, les grandes doctrines de la foi chrétienne ; ils en parlent vo lontiers entre eux, et il en est quelques-uns pour qui la prière paraît être devenue une habitude à laquelle ils prennent plaisir. Les services du dimanche sont bien suivis et la prédication est écoutée avec sérieux, si ce n'est encore avec toute l'intelligence qu'on pourrait désirer. Les chasses auxquelles la peuplade demande ses principaux moyens d'existence, éloignent nécessairement les hommes de la station ; mais souvent, lorsque le missionnaire demande aux chasseurs quand ils comptent être de retour, « oh ! pour dimanche, Monsieur, ne craignez rien ! » lui répondent-ils. — Ils aiment généralement beaucoup le chant des cantiques, et il n'est pas rare de les voir se former en chœur pour s'y exercer.

Deux traits, racontés par le missionnaire, attestent les bons effets de l'Evangile. Le premier est celui d'un jeune homme, nommé Wankeri, qui s'étant trouvé momentanément éloigné de la station, alla, un dimanche matin, prier une dame de lui prêter une Bible en langue indigène. Il voulait la lire, pendant la soirée, aux autres nègres de l'endroit, et, le lundi matin, il rapporta le volume en remerciant la dame au nom des auditeurs, des heureux moments qu'elle leur avait ainsi procurés.

L'autre histoire est celle d'une femme qui fait partie de la congrégation de M. Taplin. « Etant tombée malade, dit le missionnaire, elle vint me demander la permission de passer les nuits dans la salle d'école, et quand je lui demandai pourquoi : « C'est que pendant la nuit, me dit-elle, les hommes qui logent dans notre wurley (tente) ont l'habitude de jouer aux cartes, et que cela m'empêche de prier. Il me semble que quand Dieu voit de telles choses, il ne saurait y prendre plaisir. » Après sa guérison, elle me disait : « Ah ! Monsieur Taplin, j'ai bien cru que j'allais mourir, mais j'ai saisi Jésus de toutes mes forces et il m'a tirée de là, pour je que me donne entièrement à lui avant le jour du jugement. »

NOUVELLES RÉCENTES

GENÈVE

La Société des missions de cette ville a eu son assemblée générale annuelle le 23 juin dernier. Son président, M. le pasteur Barde, a ouvert la séance en rappelant les travaux directs de la Société et ceux auxquels elle s'est associée depuis un an. Elle a reçu en don 37,382 fr., y compris un legs généreux de M. Gabriel Eynard, qui a été réparti entre plusieurs œuvres missionnaires, celle de MM. Ellis, à Madagascar; Mullens, au Bengale ; Gobat à Jérusalem. Les comités auxiliaires ont, comme d'ordinaire, envoyé leurs contributions. En outre, et à côté du comité, diverses associations ont aussi coopéré à l'œuvre ; l'une d'elles, composée de dames et de demoiselles, s'intéresse à l'éducation des enfants indous, et a

consacré à cet objet près de 1,000 fr.; le sou missionnaire Bâlois a rapporté plus de 8,000 fr.; et l'association de Dames de l'Eglise nationale a collecté plus de 4,000 fr. En sus, environ 9,000 fr., provenant d'autres sources encore, ont été envoyés à la Société des missions de Bâle.

Après ces détails sur le mouvement de la charité genevoise pour les missions, l'assemblée a entendu d'intéressantes communications sur quelques-unes des œuvres qui se poursuivent en divers pays, notamment sur celles de la Société des Missions de Bâle, sur les efforts tentés en Abyssinie, sous la direction de l'évêque Gobat, sur ceux des frères Moraves au Labrador, à la Jamaïque, dans l'Amérique du Nord, etc. La Société des missions de Paris était représentée à cette séance par M. Casalis, qui a pu contribuer à l'édification de l'auditoire en lui donnant, sur les progrès de la foi parmi les Bassoutos, des détails que nous ne répéterons pas ici, parce qu'ils ont paru ou paraîtront dans la partie de notre feuille spécialement consacrée aux travaux de la Société de Paris.

ILES SANDWICH.

Un des missionnaires américains qui continuent à remplir leur ministère dans l'île de Kau, annonce que l'ivrognerie a, depuis quelques années, fait de tristes progrès parmi les indigènes, et même dans les rangs de l'Eglise. Le mal avait pris un moment de telles proportions, que les *Lunas*, c'est-à-dire le corps des anciens et des diacres, recourant aux rigueurs d'une sage discipline ont, pour ce seul fait, suspendu de la Cène jusqu'à quatre-vingts membres du troupeau. Ainsi exclus de la communion protestante, quelques-uns de ces hommes se sont tournés vers les prêtres de l'Eglise romaine. Mais ces mesures rigoureuses ont produit un bon

effet; depuis un an, le fléau dévastateur semble avoir perdu de sa force, et grâces à Dieu, la grande majorité du troupeau a continué de montrer la réalité de sa foi par sa persévérance à observer les règles de la tempérance.

THIBET.

Les frères Moraves, employés dans ce pays, continuent à y prêcher l'Evangile sur plusieurs points, mais sans avoir, jusqu'à ce jour, pu en conscience baptiser aucun de ceux qui consentent à les écouter. Leur principale occupation consiste à reviser et à achever la traduction des Saintes-Ecritures. Dans une des localités qu'ils évangélisent, ce saint livre a été, de la part des prêtres bouddhistes, l'objet d'un singulier hommage. Après avoir reconnu publiquement que c'était un bon et saint livre, ils l'ont placé dans leurs temples, en avant de leurs idoles, et ils ont allumé, au-dessus, une lampe qui l'éclaire, comme ils le font pour leurs prétendus livres sacrés. Mais ce respect apparent, pour la parole apportée dans le pays par les missionnaires, n'a changé en rien leurs dispositions ou leur foi. Ils se montrent tout aussi attachés que jamais à leurs superstitions, et font aux missionnaires toute l'opposition compatible avec leurs habitudes de mollesse et d'oisiveté.

UN COLPOLTEUR ARMÉNIEN.

On ne lira pas sans plaisir, ce que le Rév. M. Parsons, missionnaire en Turquie, raconte d'un colporteur employé dans la ville de Baghchejuk. « Cet homme, dit-il, est d'une infatigable activité. A certaines heures du jour, on l'entend offrir, sur les places et jusque dans les ruelles les plus sombres, les Ecritures qu'il est chargé de répandre, en criant à haute

voix : « Le Saint-Livre ! Le Saint-Livre ! » et en ajoutant parfois, pour se faire mieux écouter, ces mots qui dans sa langue forment une espèce de cantilène rimée et remarquablement harmonieuse : « Le Saint-Livre, donné par le Père, apporté par le Fils, et inspiré par le Saint-Esprit. » D'autres fois, on le voit entrer dans la boutique d'un barbier ou dans un café, s'y installer et parler de l'Evangile à ceux qu'il y rencontre. Au début de ses travaux, il avait, raconte-t-il, l'habitude d'aller, après quelques instants de conversation, fermer la porte de l'établissement et de dire aux assistants: « Prions »; mais l'expérience lui a fait abandonner ce procédé qui paraissait à plusieurs une inconvenance et les disposait trop souvent à se montrer plus bruyants qu'attentifs. Il se contente maintenant d'offrir ses livres, d'en exalter l'excellence et d'indiquer sommairement à ses auditeurs ce qu'ils ont à faire pour trouver en Christ le Sauveur de leurs âmes. Il y a deux ans, ce fidèle serviteur de Dieu dut plus d'une fois se réfugier, ainsi que trois ou quatre personnes partageant sa foi, dans des cavernes situées aux environs de la ville; à plusieurs reprises, il fut battu, poursuivi à coups de pierres, et même foulé aux pieds; mais les choses ont changé. Aujourd'hui, plusieurs de ses adversaires d'alors ont été gagnés par l'inaltérable douceur de ses manières, et il y a tout lieu d'espérer que son influence ne se bornera pas à ces premiers succès.

UN MAGNIFIQUE LEGS.

Un homme pieux de la Caroline du nord, le Dr Schumann, de Salem, est mort dernièrement, en léguant à une Société de missions des Etats-Unis la plus grande partie de sa fortune, c'est-à-dire environ 80,000 dollars (400,000 fr.).

MADAGASCAR.

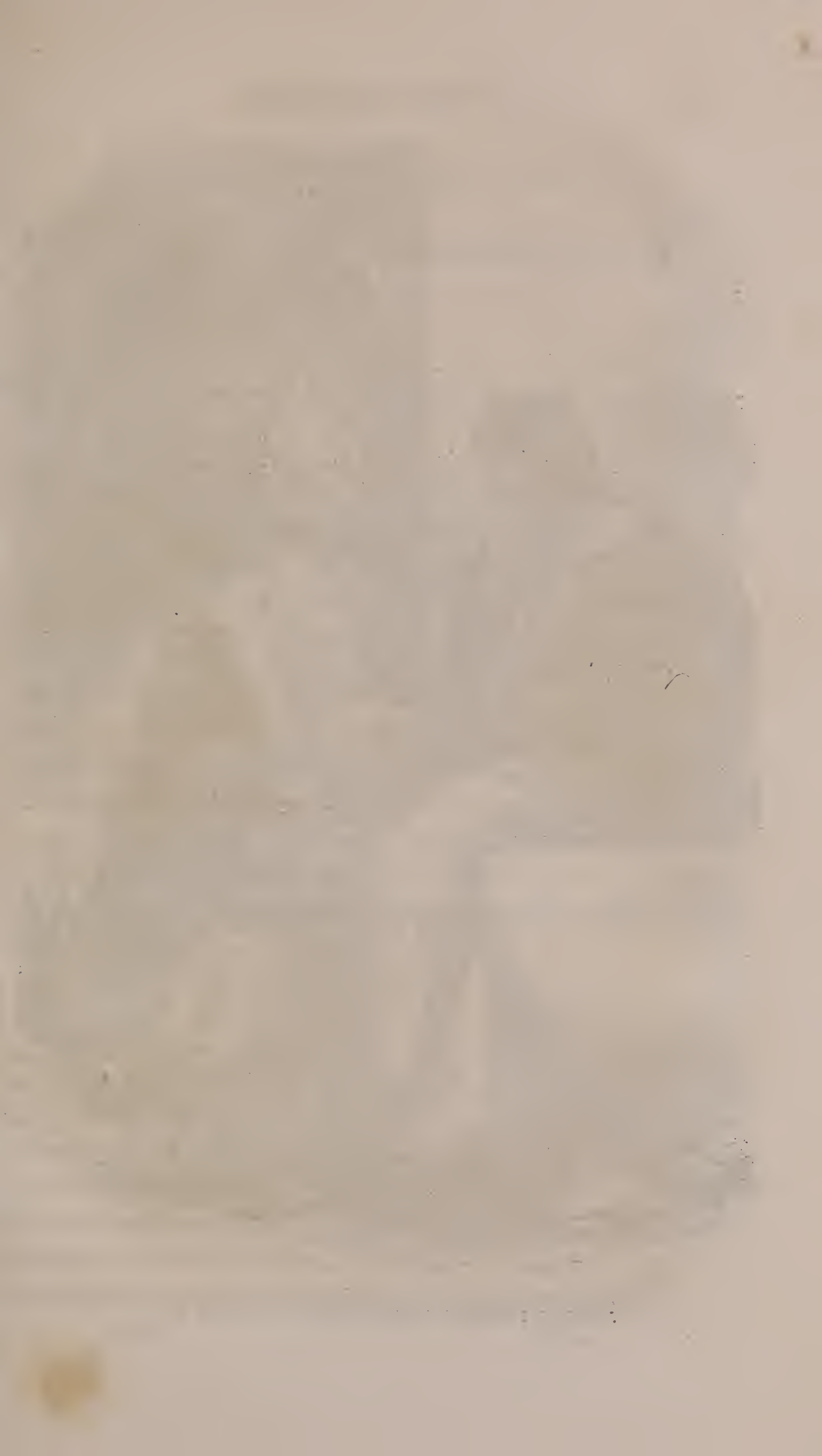
On annonce qu'un des anciens agents de la Société des Missions de Londres, à Madagascar, nommé M. James Cameron, vient de retourner dans cette île, pour présider à l'érection des chapelles qu'on se propose d'y construire, dans les endroits où les anciens martyrs ont payé de leur vie leur dévouement à l'Evangile. M. Cameron avait, il y a près de quarante ans, habité Madagascar, comme aide-missionnaire laïque, et c'est en la même qualité qu'il va rejoindre la nouvelle mission. S'étant, depuis cette époque, occupé d'industrie, à la ville du Cap, il a acquis, dans ce genre de travail, une expérience qui ne peut manquer d'être très utile dans un pays dont les principaux chefs semblent fort apprécier les avantages de la civilisation.

Nous avons déjà dit que les projets de construction dont il s'agit ont beaucoup plu aux chrétiens d'Angleterre, et que la plus grande partie des fonds nécessaires a été trouvée. Il faut espérer que la révolution qui vient de s'accomplir à Madagascar n'en empêchera pas la réalisation.

AFRIQUE DU SUD.

Un des missionnaires de la Société des missions de Berlin, M. Liefeldt, de King-Williams-Town, vient de faire une affreuse perte. Il était parti, dans un wagon, avec ses trois filles (âgées de 18, de 20 et de 24 ans) pour aller visiter une des anexes de cette station, lorsqu'en traversant la rivière Buffalo, dont les eaux se trouvaient alors très hautes, le wagon a été renversé, et les trois sœurs ont péri dans les flots, sans qu'il ait été possible de les secourir à temps.

Paris. — Imp. de Ch. Maréchal, succr de Mme Smith, rue Fontaine-au Roi, 18.





JEUNES FEMMES MAHRATTES (voir page 299).

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ARRIVÉE EN FRANCE DE M. ET Mme JOUSSE. — DÉTAILS SUR LEUR VOYAGE.

M. et Mme Jousse, de Thaba-Bossiou, que nous attendions depuis quelque temps, sont arrivés au milieu de nous, après un voyage prompt et heureux. Nous nous empressons de placer sous les yeux de nos lecteurs une lettre circulaire que M. Jousse nous a remise pour eux. Elle leur fera partager l'édification et le plaisir avec lequel nous avons écouté ses premiers récits.

Paris, 8 août 1863.

Aux amis de l'œuvre des Missions Evangéliques.

Bien-aimés frères en Jésus-Christ,

Le Seigneur a permis qu'après avoir passé treize ans, comme missionnaires, dans l'Afrique méridionale, nous pussions, ma femme et moi, revoir notre chère patrie, les parents et les nombreux amis que nous y avions laissés. — Partis de Thaba-Bossiou, le 8 avril, avec quatre enfants, appartenant à quelques missionnaires du Lessouto, nous sommes arrivés en Angleterre, par le paquebot à vapeur le *Romain*, après une heureuse traversée de trente et un jours seulement. Que le Seigneur soit loué pour toutes les

bontés dont il nous a comblés pendant ce voyage, si long en lui-même et comparativement si court dans sa durée; qu'il plaise à Dieu de bénir notre séjour dans notre patrie, et qu'il veuille, après nous avoir accordé le repos dont nous avons besoin, nous reconduire en paix au sein du troupeau bien-aimé qu'il a confié à nos soins!

Il me semble naturel de vous donner, en arrivant, une idée, si faible qu'elle soit, des sentiments avec lesquels nous avons quitté la mission du Lessouto.

Cette mission, aucun de ceux qui la connaissent ne niera qu'elle n'ait été remarquablement bénie, et qu'elle n'ait porté des fruits qui témoignent de la puissance de l'Evangile, lorsqu'il est fidèlement prêché aux païens. Quand les pieds des messagers de paix pénétrèrent dans le Lessouto, il avait été à peu près abandonné par ses habitants. Une famine, résultant de guerres prolongées, avait poussé une partie de la tribu à un cannibalisme horrible, qui rendait le séjour de ce pays très dangereux. Pour un grand nombre, ce qui avait été d'abord l'effet de la nécessité était devenu une affaire de goût; les aliments ordinaires paraissaient insipides à leurs palais, accoutumés à manger de la chair humaine. Du moment où le nom béni du Sauveur fut proclamé dans ces lieux de ténèbres, commença une ère nouvelle pour les Bassoutos. Des populations, depuis longtemps dispersées, revinrent et se groupèrent autour d'un homme que la Providence avait choisi pour les rallier; l'agriculture, encouragée par les missionnaires, devint l'occupation principale des indigènes et prit un développement tout nouveau; la suppression du cannibalisme, par l'autorité du chef Moshesh, ramena la sécurité et la prospérité. Le Lessouto est maintenant comme un grenier d'abondance où les colons de l'Etat libre viennent s'approvisionner de céréales; sa population s'accroît avec une rapidité étonnante, et ses ressources se développent proportionnellement.

Quelques mois seulement avant mon départ du Lessouto, nous eûmes un service spécial dans l'Eglise, au sujet d'une sécheresse exceptionnelle qui régnait alors dans la contrée. Après le sermon, Moshesh exprima le désir de prendre la parole et je la lui cédai. Dans un discours qui ne dura pas moins de trois quarts d'heure, il s'attacha à rappeler à ses sujets les grands bienfaits dont ils ont joui depuis l'origine de la mission, insistant fortement sur le fait que, s'ils sont maintenant nombreux et prospères, c'est à Dieu qu'ils en sont redevables. Il termina en exhortant l'assemblée à fréquenter assidûment la maison de prières.

Ainsi donc, considérée au seul point de vue social et philanthropique, la mission française du sud de l'Afrique a rendu des services inappréciables : elle a mis un terme à des douleurs sans nombre, elle a créé un peuple et inauguré pour lui une ère nouvelle de prospérité et de lumières.

Mais, grâces en soient rendues à Dieu, ce résultat, si beau qu'il soit, n'est pas le seul que nous ayons à constater. Des âmes ont été converties, des Eglises ont été fondées, et, au jour présent, notre mission compte une quinzaine de stations desservies par des hommes de foi qui travaillent, avec un courage que rien ne peut abattre, au relèvement d'une race déchue. De l'énergie et de la persévérance, il en faut ; car ce serait mal connaître la nature humaine que de s'imaginer que les succès sont faciles au milieu des païens. Un enseignement qui prohibe la polygamie, qui ferme aux intempérants l'entrée du royaume des cieux, qui recommande la vérité et l'honnêteté en toutes choses, ne saurait avoir beaucoup d'attrait pour le cœur naturel. Grâces à Dieu, des milliers de Bassoutos ont éprouvé l'heureux changement que l'on appelle la nouvelle naissance. Un grand nombre de ces convertis sont déjà entrés dans le repos éternel; un plus grand nombre luttent encore sur la terre. Ils ne sont pas toujours ce que nous voudrions qu'ils fussent. Nous désire-

rions les voir manifester une plus grande horreur pour le mal, résister plus facilement aux tentations, montrer plus de zèle pour la conversion de leurs compatriotes; mais, si nous nous rappelons le milieu dans lequel ils sont nés et où ils ont grandi, il est impossible de ne pas se réjouir des progrès qu'ils ont faits et de ne pas éprouver pour eux une profonde sympathie. Du reste, là comme ailleurs, on trouve des tièdes et des bouillants, des chrétiens qui causent à leurs pasteurs la plus vive joie à côté d'autres qui les tiennent presque constamment dans un état d'inquiétude et de crainte.

Les derniers mois que j'ai passés au milieu de mon troupeau ont été particulièrement bénis. La perspective de mon prochain départ a profondément remué la conscience de plusieurs personnes qui étaient retournées au monde, et j'ai eu la joie de les entendre exprimer le désir de rentrer dans le bercail du bon berger.

Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus émouvant que la réunion dans laquelle je fis mes adieux aux fidèles confiés à mes soins. Ils ne répondirent à mes exhortations que par des sanglots. Moïse Moussetsé, le seul qui eut la force de prendre la parole, dit, les yeux pleins de larmes : « Nos cœurs sont comme morts au-dedans de nous, et vous sentez bien vous-même que nous sommes incapables de dire quoi que ce soit. » Plusieurs femmes de Moshesh, qui font partie de la classe des catéchumènes, vinrent dans mon cabinet chercher une dernière exhortation. « Vous nous quittez, me dirent-elles, et nous allons demeurer orphelines ! » Non, leur dis-je, vous ne serez pas orphelines ; le Seigneur prendra soin de vous et restera avec vous, et de plus vous aurez des serviteurs de Dieu qui vous annonceront sa parole. « Cela est vrai, répliqua l'une d'elles, mais il n'y a qu'une mère qui connaisse bien les faiblesses et les misères de son enfant, et qui puisse lui donner tout ce dont il a besoin! —Le chef Moshesh descendit, lui aussi, de sa montagne, au

moment de notre départ, pour nous faire ses adieux, et pour souhaiter, en même temps, la bienvenue à M. et Mme Lautré, qui arrivaient d'Europe. Ce que mon cœur a éprouvé, en visitant, pour la dernière fois, le temple où depuis si longtemps j'annonçais l'Evangile, l'école où j'ai travaillé avec tant de succès, le cabinet témoin de mes faibles prières et de beaucoup de combats, mais aussi de douces joies, je renonce à le décrire.

En quittant Thaba-Bossiou, je demandai instamment au Seigneur de vouloir bien faire prospérer mon voyage et me ramener bientôt au sein de ce troupeau, objet de tant d'amour et de sollicitude!

Depuis longtemps, j'avais entendu parler de la terre de Natal comme d'un pays magnifique, qui offrait au voyageur, cherchant un point d'embarquement, une route plus attrayante et plus facile que celle qui traverse les mornes et arides plaines de la colonie du Cap. Nous résolûmes d'essayer de cette nouvelle voie et nous n'avons eu qu'à nous en féliciter. Le trajet jusqu'à la mer a été plus court, plus agréable, moins dispendieux, et nous a même procuré de grandes jouissances.

De Thaba-Bossiou, nous fîmes route sur Bérée et de là, passant par Maboulélé et Mékuatling, nous arrivâmes à Léribé, la station de M. Coillard, où se trouvèrent réunies plusieurs familles missionnaires. Après avoir passé là quelques jours, nous traversâmes le Calédon, et nous nous séparâmes de nos amis Mabille, Maitin et Cochet. Ce dernier nous confiait, pour les amener en France, un fils de douze ans et une fille de quatorze; M. Maitin, son fils, âgé de quinze ans. M. Keck nous remettait aussi sa fille aînée; mais comme il avait à faire dans un village colonial qui se trouvait sur notre route, il voyagea avec nous pendant cinq jours.

Le chemin que nous prîmes est assez peu fréquenté; il suit dans leurs contours le cours du Calédon et la chaîne des

Montagnes-Bleues. Nous vîmes, à distance, la localité où Moshesh est né et la partie du Lessouto qui a, pendant longtemps, servi de centre à la tribu. Le pays que nous parcourûmes, pendant le premier jour et une partie du second, est habité par des Zoulous, au nombre d'environ vingt mille, qui, il y a quelques années, sont venus se placer sous le protectorat de Moshesh. Voilà une population qui se recommande naturellement à notre sympathie chrétienne, et à laquelle nous devons envoyer un messager de paix.

Au delà du pays habité par ces Zoulous, se trouve la tribu des Makouloukuè, pour l'évangélisation de laquelle on n'a encore rien fait. Les mœurs et la langue de cette peuplade sont à peu près les mêmes que celles des Bassoutos.

Après que nous eûmes dépassé la dernière limite du pays des Bassoutos, le Seigneur nous donna une preuve de sa bonté que nous n'oublierons jamais. C'était le soir; nous avions soupé comme de coutume, entre le wagon de M. Keck et le mien, sur une natte étendue sur l'herbe. Comme il faisait passablement froid, nous nous étions placés auprès du feu. Pendant que ma femme recueillait, dans l'obscurité, les débris de notre repas, et les plats dans lesquels il avait été servi, elle toucha, à plusieurs reprises, un objet qui lui paraissait ressembler à une saucisse. Elle se demandait comment il pouvait se trouver là quelque chose dont nous n'avions pas mangé ce soir-là. Après avoir longtemps palpé cet objet, elle le prit pour le placer devant elle, et seulement alors elle s'aperçut que c'était un serpent. D'abord roulé sur lui-même, il se déroula en sentant l'approche du feu, et chercha à fuir. Nous le tuâmes immédiatement, et, à notre culte de famille, sous la voûte des cieux, nous remerciâmes le Seigneur pour cette nouvelle marque de sa bonté. Ma femme avait été assise sur ce reptile pendant tout le temps du souper.

Au sortir des dernières limites du pays des Bassoutos, la

route s'éloigne considérablement de la chaîne de montagnes que nous avions longée juqu'alors, et nous nous trouvâmes dans un pays assez plat, où l'eau est rare, et qui est peu habité; nous y vîmes un sanglier, des gnous, des autruches, et diverses espèces de gazelles. Nous nous trouvâmes bientôt sur les bords du Namagari, l'un des affluents les plus considérables du Fal. C'est sur la rive droite de cette rivière que se trouve Harrismith, village assez important de l'Etat libre. C'est là que nous devions nous séparer de M. Keck. Un incident inattendu faillit nous arrêter tout court dans notre voyage. On dit à nos gens qu'on avait observé quelques cas de petite-vérole dans cette partie du pays. Aussitôt, leur imagination grossissant le danger, ils ne parlèrent de rien moins que de faire leurs paquets et de retourner chez eux. Ce qu'il fallut de discussions et de patience pour triompher de cette difficulté, est incroyable.

De Harrismith, une journée de marche nous amena au col du Drakensberg, passage le plus rapproché par lequel on puisse pénétrer dans le pays de Natal, en venant du Lessouto. Thaba-Bossiou est presque sur la même latitude que Natal; mais nous avions dû marcher pendant sept jours vers le nord-est pour atteindre ce col. Ici, le voyageur se trouve en présence du tableau le plus imposant. Par une ascension progressive et presque imperceptible, il a atteint, de plateau en plateau, la crête des Quatlamba, et tandis que derrière lui il n'aperçoit que les ondulations d'un terrain plus ou moins accidenté, il a devant lui une descente presque perpendiculaire de quelques milliers de pieds, et, dans les profondeurs où plonge son regard, il voit au loin la route qu'il doit suivre se dérouler comme un fil autour de monticules isolés, couverts de la plus riche végétation. C'est là Natal, avec sa température tropicale, son atmosphère tout imprégnée des vapeurs qui montent de l'Océan Indien, ses magnifiques forêts, ses fleuves et leurs innombrables cascades. Pour nous, qui

venions d'un pays riche en graminées, fertile en céréales, mais presque dépourvu d'arbres de haute futaie, nous ne pouvions nous lasser de contempler ces coteaux ombragés qui nous rappelaient si vivement la patrie.

C'était un samedi, un peu avant le coucher du soleil. Nous fîmes dételer nos voitures près d'un ruisseau, nous proposant de passer là le dimanche. Peu après notre installation, le ciel, qui avait été chargé de nuages pendant presque toute la journée, s'assombrit de plus en plus, nous nous trouvâmes ensevelis dans des brouillards, et une pluie fine, extrêmement froide, commença à tomber. Elle nous tint emprisonnés dans notre wagon pendant tout le jour suivant, mais nous ne regrettâmes pas d'avoir, par respect pour un commandement du Seigneur, différé le moment où nous devions atteindre des régions plus tempérées.

La descente s'effectua le lundi matin. Nous fûmes plusieurs fois obligés d'enrayer avec des chaînes les deux roues de derrière de notre voiture, ce qui ne nous empêchait pas d'avancer avec une rapidité que nous aurions voulu pouvoir réprimer davantage.

Arrivés au bas, nous observâmes les premières maisons appartenant à des colons de la Natalie. Non loin de là, se trouvaient aussi des villages de Zoulous, d'un aspect assez misérable si on les compare à ceux des Bassoutos. Cependant la beauté des routes, le soin avec lequel elles sont entretenues, nous rappelèrent que nous étions dans un pays soumis à un gouvernement civilisé.

Sept jours de marche nous amenèrent à Maritzburg. Cette capitale de la colonie de Natal est une de ces jolies villes modernes où la végétation et l'architecture semblent rivaliser de fraîcheur, de grâce et de bon goût. Les rues, bien alignées, bordées de charmantes maisons recouvertes d'ardoises ou de tuiles légères, sont presque toutes entourées de haies touffues de rosiers de Bengale, en pleine floraison,

et ombragées par de gigantesques gommiers. Pour la première fois, depuis treize ans, nous y entendîmes de la musique militaire.

C'est là que réside le trop célèbre Colenso. On parle quelquefois de lui comme si c'était un missionnaire : c'est faire injure à la plus belle et la plus biblique de toutes les œuvres. L'évêque Colenso s'est occupé, il est vrai, des indigènes, mais il leur a fait plus de mal que de bien ; d'abord, en tolérant la polygamie chez ses prétendus convertis, puis en faisant donner aux jeunes Zoulous une éducation au-dessus de leur position sociale. Je crois, et beaucoup d'autres que moi sont de cet avis, qu'il pourrait avec justice s'appliquer cette parole de l'Ecriture : « J'ai travaillé en vain. »

Les Zoulous que l'on trouve à Maritzburg sont encore dans un bien triste état, au point de vue moral et religieux. La plupart des domestiques appartiennent à cette race ; leur obstination à ne pas vouloir apprendre l'anglais met les habitants dans la nécessité de parler leur idiome. Ces Cafres diffèrent en cela des Bassoutos, qui apprennent avec plaisir et facilité la langue des maîtres qu'ils sont appelés à servir. Le besoin qu'on a de ces domestiques fait qu'on leur passe bien des choses qui ne devraient point être tolérées. On leur fait une loi d'être vêtus dans les rues, mais une fois rentrés, ils vont le plus souvent complétement nus ou à peu près ; spectacle hideux qui jure étrangement avec l'aspect des appartements dans lesquels ils circulent.

Nous trouvâmes à Maritzburg l'accueil le plus aimable. Un ancien de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse, M. Martin, qui, l'année dernière, a visité quelques-unes de nos stations, nous reçut avec le plus vif empressement, et poussa la complaisance jusqu'à mettre à notre disposition sa maison, son jardin et son domestique. Les pasteurs et les missionnaires de différentes dénominations vivent dans la plus parfaite

intelligence et sont animés d'un grand zèle. Après un séjour assez prolongé à Maritzburg, occasionné par la nécessité d'attendre le bateau à vapeur qui devait nous transporter au Cap, nous partîmes pour Durban, le port de Natal. Cette ville, dont l'existence ne remonte qu'à une vingtaine d'années, semble, par sa position géographique, avoir un avenir de prospérité qui lui permettra de disputer au Cap la prépondérance dont il a joui jusqu'à ce jour. Le climat tropical qui favorise ici la culture de la canne à sucre, du café, du coton, etc., etc.; les mines de houille et la production de la soie deviendront, pour cette colonie, une source inépuisable de richesses. Il est probable que, lorsque le canal de Suez sera achevé, tous les produits destinés aux contrées occupées par nos Béchuanas, par l'Etat libre et la République du Transfal, arriveront directement par Natal, sans avoir à passer par le Cap de Bonne-Espérance ou par la baie d'Algoa.

Nous fûmes heureux de rencontrer à Durban cinq missionnaires américains et leurs familles, qui se rendaient à des conférences annuelles. Ce sont des hommes de foi et de science qui jouissent, à bon droit, d'une estime universelle.

Partis de Durban le 4 mai, sur le bateau à vapeur *le Normand*, nous entrâmes dans la rade du Cap le 12 du même mois. — Neuf jours plus tard, nous quittions ce port pour l'Angleterre, où nous sommes arrivés le 21 juillet, après la plus heureuse traversée.

Chers amis et frères, au milieu desquels le Seigneur nous ramène, joignez vos actions de grâces aux nôtres, et demandez à Dieu d'allumer dans nos cœurs un zèle ardent pour la propagation de la foi parmi les païens.

C'est en formant ce vœu, que ma compagne et moi, nous nous unissons pour vous présenter nos salutations chrétiennes les plus affectueuses.

T. Jousse.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

BAPTÊME DE DEUX BRAHMINES DE HAUT RANG.

Les agents de la Société des missions de Londres, à Calcutta, annoncent qu'ils ont pu baptiser, en même temps, deux jeunes brahmines Kulin, c'est-à-dire de l'ordre le plus respecté de la prêtrise indoue. Tous les deux avaient été élevés dans le collége de la présidence, dont les statuts interdisent tout enseignement direct de la foi chrétienne. Sous ce rapport, leur histoire est un heureux symptôme. Elle prouve que, malgré toutes les timidités du gouvernement anglais, une bonne éducation européenne peut devenir, sous l'action de l'Esprit saint, un acheminement à la foi, par cela seul qu'elle détruit, chez ceux qui la reçoivent, toute confiance et tout respect pour cet ensemble de folles rêveries et de pratiques superstitieuses qui constituent l'indouisme. En perdant les croyances de leurs premières années, ces deux jeunes gens avaient passé successivement par plusieurs états d'âme. Ils étaient devenus d'abord de simples déistes ; la lecture de l'Evangile en avait fait ensuite des unitaires, mais n'ayant puisé la paix de l'esprit et du cœur ni dans l'un ni dans l'autre de ces systèmes, ils l'avaient cherchée ailleurs et l'avaient enfin trouvée dans la foi dont ils viennent de faire profession. Le plus âgé, nommé Bhogoban Chunder Chatterjea, jeune homme remarquablement doué sous le rapport

de l'intelligence, a raconté publiquement, le jour du baptême, son passage à travers toutes ces fluctuations de la pensée. Dès sa première jeunesse, a-t-il dit, les choses religieuses avaient été la grande affaire de sa vie. Il s'était dès lors adonné à beaucoup de pratiques dont se dispensent la plupart des brahmines, même les plus attachés à leur culte; il jeûnait, faisait d'interminables prières, restait debout sur un pied en répétant, jusqu'à vingt-huit fois de suite, le gyatri (sorte de longue formule en grand honneur dans sa caste); telle avait été, en un mot, la ferveur de ses dévotions que, dans sa famille, on l'avait surnommé l'ascète. Parlant ensuite de l'effet produit sur lui par nos livres sacrés, il a décrit en termes frappants ce qu'il en ressentait pendant la période où il s'était réfugié dans l'unitarisme. « Alors, a-t-il dit, la beauté des récits du Nouveau Testament me ravissait d'admiration. Le monde entier, et tout ce qu'il contient, disais-je, serait un mensonge qu'il serait impossible d'en voir un dans mon Jésus. Cet homme est seul de son espèce dans les annales de l'humanité. Tant de sagesse et de piété, tant d'humilité, tant de douceur, et, par-dessus tout, une charité si parfaite ne sauraient se trouver ailleurs sur la terre, ni même dans le ciel! » Et cependant ces impressions, rendues plus vives encore par la lecture des ouvrages de quelques-uns des unitaires les plus célèbres, tels que Priestley et Channing, ne suffirent bientôt plus à l'âme du jeune Indou. Il se mit, en conséquence, à sonder plus soigneusement encore les Ecritures. Là, ce qui l'étonnait le plus et fut longtemps pour lui une vraie pierre d'achoppement, c'étaient les doctrines de la trinité et de l'expiation. De sérieux entretiens avec un chrétien, que Dieu lui fit rencontrer, et la lecture d'un livre du docteur Tholuck, les « lettres de Guido et Julius » dissipèrent ses préventions contre l'un et l'autre de ces dogmes capitaux de la foi chrétienne, et une fois entré dans cette voie, l'Esprit de Dieu lui fit de jour en jour mieux

comprendre que Jésus était autre chose qu'un homme, et qu'en sa divinité seule se trouve la pierre de l'angle, le fondement des espérances les plus chères et les plus efficaces du chrétien. « Jusque-là, a-t-il dit, j'avais toujours hésité à prier au nom de Christ, mais depuis lors je n'ai plus invoqué ce nom béni sans me sentir comme tout inondé de confiance et de joie. »

Kali Prosunno Choudy, le plus jeune des deux néophytes, avait fait à peu près les mêmes expériences et en a rendu compte d'une manière non moins émouvante. Son baptême a présenté cette particularité, sans précédent peut-être dans les annales du christianisme indou, qu'il lui a été administré par un pasteur indigène sorti de la même caste que lui.

Ces nouveaux chrétiens sont tous deux fils uniques, et ont eu à lutter, au sein de leurs familles, contre des résistances dont une énergique conviction a seule pu triompher. Les membres des hautes castes de Calcutta ont été profondément irrités ou attristés de leur entrée dans les rangs des chrétiens ; mais l'impression générale a été excellente, et il y a tout lieu d'espérer que la cause de l'Evangile y trouvera son profit. Elle compte ainsi deux nouveaux champions bien décidés à combattre vaillamment pour elle, et qu'on s'accorde à regarder comme admirablement qualifiés pour le faire avec succès.



LES FEMMES DE L'INDE.

I

De tous les arguments qu'on peut invoquer contre les anciennes religions de l'Orient, il n'en est pas de plus concluant, peut-être, que la déplorable influence qu'elles ont exercée sur

la condition des femmes de l'Inde. « On se sent, dit un voyageur, le cœur serré d'une indicible tristesse à la vue d'une existence pareille dans un si vaste pays et en présence d'une nature si splendide. C'est pour l'immense majorité de ces quatre-vingts millions de créatures humaines, douées cependant d'une âme, une vie d'abaissement et de souffrance dont il est difficile de se faire une idée et au sein de laquelle il semble impossible qu'aucune joie de quelque valeur se fasse jamais jour. Privée de toute position sociale dont elle puisse revendiquer les droits, sans dignité morale, sans éducation d'aucune sorte, la femme dans l'Inde est une esclave, une esclave plus ou moins bien traitée, plus ou moins bien logée, vêtue ou nourrie, mais toujours une esclave, pour qui semble s'accomplir, dans son sens le plus strict et le plus rigoureux, cette terrible sentence, portée contre la femme rebelle à l'ordre du Seigneur : « Tous tes désirs se rapporteront à ton « mari et il dominera sur toi. »

Fiancée dès l'âge de cinq ou six ans, souvent à un homme quatre, cinq, ou même dix fois plus âgé qu'elle, la jeune Indoue est mariée généralement à dix ans, et dès lors il n'y a plus pour elle d'autre loi, d'autres principes, d'autre condition d'être que la volonté de son maître.

Quelques passages d'un des livres de morale les plus vantés de l'Inde, le *Padma-Pourana*, feront juger de ce que peut être le sort de la femme indoue sous la domination d'un mari rarement disposé à ne pas abuser de ses droits. Voici comment ce livre résume les devoirs de l'épouse :

« La femme doit se bien persuader qu'elle n'a pas d'autre dieu sur la terre que son mari ; lui seul doit être l'objet de sa dévotion.

« Son devoir est de lui obéir en tout, et sans jamais se permettre la moindre observation.

« En présence du mari, les yeux de la femme ne doivent se porter sur aucun autre objet, mais rester constamment

fixés sur lui, de sorte qu'elle puisse, sur un simple regard, aller au devant de ses moindres désirs.

« Elle ne doit manger que lorsqu'il a fini son repas. S'il jeûne, il convient qu'elle se passe également de toute nourriture.

« Si, s'emportant contre elle, il la menace, l'insulte ou la frappe (même sans motif), qu'elle s'abstienne d'élever la voix contre lui et encore plus de s'enfuir. Tout ce qu'il lui est permis de faire alors est de lui prendre les mains, de les baiser, et d'implorer son pardon à voix basse et du ton le plus suppliant.

« Si le mari reçoit la visite de ses amis, la femme doit incliner la tête et se retirer, ou bien vaquer à ses occupations comme s'il n'y avait pas d'étranger dans la maison.

« Quand son mari est sorti, elle doit épier avec soin le moment de son retour, aller au devant de lui sur le seuil de la porte, lui souhaiter la bienvenue, étendre un tapis sur lequel il puisse s'asseoir, et lui présenter des aliments apprêtés, à l'avance, de la manière la plus conforme à ses goûts.....

« Son mari étant pour elle plus que tout autre chose au monde, plus que ses enfants, plus que ses joyaux et plus que sa vie même, une femme *parfaite* doit, s'il meurt avant elle, se faire brûler sur le même bûcher que lui. »

Chacun sait qu'aujourd'hui, grâce à la surveillance des autorités anglaises, la femme indoue n'est plus libre de pousser l'abnégation jusqu'à payer à la mémoire de son mari défunt ce dernier gage d'une soumission si *parfaite*. Les *sutties*, sévèrement interdits par les lois, ne peuvent plus s'accomplir que furtivement, dans des districts éloignés et comme perdus, où l'organisation nouvelle ne fonctionne pas encore avec toute la régularité désirable. Mais si cet affreux usage a disparu, l'esprit qui l'avait enfanté n'a rien perdu de sa force, et la condition de la veuve indoue reste comme un des plus effroyables exemples de dégradation où puissent

tomber des créatures humaines, souvent très jeunes encore, et auxquelles on ne saurait reprocher de s'être attiré leur malheur. Le veuvage est, dans ce pays, une véritable mort tout à la fois civile et morale, dont ceux-là seuls qui l'ont vue de près peuvent se représenter la misère. Lorsque les funérailles du défunt sont terminées, la famille s'assemble de nouveau pour célébrer celles de la veuve, avec des cérémonies qui donnent l'idée d'un véritable ensevelissement. On arrache de son cou le *tali* ou collier de mariage qui faisait sa gloire; ses joyaux, si elle en avait, lui sont enlevés; on lui rase les cheveux, et dès ce moment commence pour la malheureuse une série de jours sombres, dont aucun espoir ne saurait adoucir la triste monotonie, puisqu'un indomptable préjugé lui défend de songer à se remarier jamais.

Flétrie du nom de *Mounda* (tête chauve), la pauvre veuve devient, au sein de la famille, un être dont notre mot, un peu vulgaire mais expressif, de « souffre-douleur » dépeint mieux que tout autre la condition. Toute recherche de toilette ou de nourriture lui est interdite ; elle reste impitoyablement exclue des fêtes de la famille, comme de toutes les cérémonies publiques, religieuses ou autres. Ses enfants, si elle en a, la traitent eux-mêmes avec dédain, et, si elle n'en a pas, son sort n'en est que plus à plaindre, car, dans ce cas, elle se voit également repoussée et par la famille du défunt, qui lui reproche de n'avoir pas donné d'héritier à son mari, et par ses propres parents, qui ne voient en elle qu'un fardeau et ne laissent échapper aucune occasion de le lui faire sentir.

En aucun pays du monde peut-être, le nombre des veuves n'est proportionnellement plus considérable que dans l'Inde. Ce fait s'explique par l'âge auquel les jeunes filles y sont données en mariage, presque toujours à des hommes beaucoup plus âgés qu'elles, par l'absurde coutume qui permet à l'Indou de se remarier autant de fois qu'il le veut, tandis que la femme est condamnée à rester veuve ; par les ravages, enfin, du

choléra, qui décime si souvent les populations indoues et, dans beaucoup de cas, semble sévir avec plus de rigueur encore sur les hommes que sur les femmes. Un missionnaire du Maduré rapporte que, dans les soixante familles dont se compose la population d'un village de cette province, il n'a pas compté moins de soixante-seize veuves, dont un grand nombre étaient encore fort jeunes, quelques-unes de vraies enfants. On peut juger par là de l'énorme masse de souffrances que représente, dans l'Inde, ce sinistre mot de *Mounda* toujours répété avec mépris. Pour y échapper, beaucoup de ces malheureuses ont recours au suicide, ou se jettent tête baissée dans une vie de désordre, qui n'est pour elles qu'un changement de dégradation et de misère.

Mais revenons à la femme mariée et à quelques-uns des traits principaux qui caractérisent sa vie.

Le lecteur a vu plus haut, par des extraits du *Padma-Pourana,* ce qu'un mari indou est en droit d'exiger de l'esclave qu'il s'est acquise sous le nom d'épouse, et dans quel état d'abjecte dépendance celle-ci se trouve réduite. Une dame qui a beaucoup fait pour répandre l'Evangile parmi cette portion de la population indoue, et dont nous raconterons plus loin les travaux, Mme Mullens, de Calcutta, écrivait il y a quelques années à l'une de ses amies :

« Qu'il est pénible de voir la condition de notre sexe dans ce pays ! Son abaissement perce jusque dans les choses en apparence les plus insignifiantes. Une femme, par exemple, n'est pas regardée comme digne de faire passer par ses lèvres le nom de son mari. Elle peut l'appeler son « seigneur, » son « maître, » le « père de son fils », ou de telle autre dénomination convenable dans la bouche d'une pauvre esclave, mais par son nom, jamais. Cette habitude est tellement enracinée dans les mœurs de la nation, que nos Indoues devenues chrétiennes ont de la peine à s'en affranchir, tout en reconnaissant qu'elle est incompatible avec les enseigne-

ments et l'esprit de l'Evangile quant au mariage. J'ai ici, dans une de mes classes bibliques, deux jeunes sœurs dont les maris, déjà chrétiens, ont reçu, à leur baptême, les noms de Paul et de Joseph. Eh bien ! lorsque, dans nos lectures du livre sacré, ces deux noms reviennent, les deux sœurs ne manquent jamais de se troubler, d'hésiter, de faire tous leurs efforts pour que le verset où ils se trouvent soit lu par d'autres qu'elles ; et si elles n'y réussissent pas, je les ai vues, plus d'une fois, prendre bravement le parti de lire le passage, mais en ayant soin de sauter par dessus le nom redouté.

« En échange de cet asservissement complet qui pèse sur la femme indoue, que reçoit-elle de son « seigneur, » du « père de son fils? » Rien, dans l'immense majorité des cas, que de l'indifférence, du mépris et des duretés. Deux faits arrivés sous mes yeux vous en donneront une idée.

« Ma mère avait à son service, comme *Ayah*, ou bonne d'enfants, une jeune femme remarquablement belle, du caractère le plus aimable, et que son mari semblait aimer autant qu'un Indou du Bengale est capable d'aimer. Un jour elle tomba malade, et, comme on la voyait près d'expirer, quelqu'un conseilla, devant elle, à son mari de faire venir un médecin ; mais il s'y refusa nettement en disant à la pauvre mourante : « Non, car l'argent que je dépenserais ainsi pour « vous, me sera nécessaire pour payer les frais de noces, « quand j'épouserai une autre femme. » Et trois mois après, une nouvelle épouse venait, en effet, remplacer celle que la mort avait emportée.

« Un de nos domestiques me demanda un jour la permission d'aller dîner avec un de ses amis, qui l'avait invité. Je lui accordai sa demande, mais à peine était-il sorti qu'on vint m'avertir que sa femme était gravement malade dans l'un des bâtiments extérieurs de la mission. J'allai aussitôt la voir. La pauvre femme, toute jeune encore, se débattait,

depuis la veille, sous les étreintes du choléra. Elle me dit que son mari était resté auprès d'elle une partie de la nuit, mais que, vers le matin, il s'était ennuyé de la garder, était sorti et n'avait plus reparu, « chose bien naturelle, ajoutait-elle, car « je ne suis qu'une femme. » Grâce à Dieu et aux soins de quelques-unes de nos chrétiennes indigènes, cette jeune femme, qui était encore païenne comme son mari, recouvra la santé. Quand le mari revint, je lui fis les reproches que sa conduite méritait et j'exigeai de lui, s'il voulait rester à notre service, qu'il fît publiquement des excuses à sa femme, chose inouïe assurément dans l'histoire des maris indous. Comme il nous était fort attaché et qu'au fond il n'était pas méchant, il se soumit, et je n'ai jamais appris que depuis lors sa compagne lui ait rappelé, par un seul mot, cette preuve d'indifférence, qu'en tout autre pays une femme aurait si difficilement oubliée. »

La gravure placée en tête de notre livraison de ce jour représente trois jeunes femmes de la nation des Mahrattes (côte occidentale, présidence de Bombay), vêtues à la mode du pays, et parées des rares et chétifs ornements qu'on voit figurer au cou, à l'une des narines et aux poignets des femmes du peuple. La raie horizontale qu'on voit sur leur front est le signe de la secte religieuse et de la caste auxquelles elles appartiennent. Dans les castes élevées, ces marques sont plus nombreuses ou disposées d'une autre manière. C'est avec de la cendre détrempée dans la bouse de l'animal le plus sacré pour les Indous, de la vache, que ces emblêmes superstitieux sont tracés, et les renouveler, dès qu'ils commencent à s'effacer, est un acte de religion. Les brahmines surtout y procèdent avec un soin particulièrement méticuleux.

Pour la femme indoue, le service qu'elle doit à son mari, le soin des enfants et ce que nous appelons en Europe les travaux du ménage sont, à peu d'exceptions près, l'unique affaire et comme la substance même de la vie. Pour distractions, elle

n'a que quelques fêtes religieuses ou de famille, et des causeries généralement très insignifiantes, car quel intérêt un peu soutenu pourraient-elles présenter en l'absence de toute culture intellectuelle et de toute perspective élevée ?

A ce dernier égard, les Indoues des classes élevées ne sont guère mieux partagées que celles des castes les plus infimes. La vie matérielle seule établit entre elles une différence sensible et naturellement tout à l'avantage des premières.

Pour la femme du peuple, le logis, dans lequel tout vient se concentrer, est presque toujours une misérable cabane, construite en pierres brutes et en terre glaise, et recouverte d'un léger toit en bambous et en feuillage qui ne préserve que très imparfaitement de la chaleur, en été, et de l'humidité, durant la saison des pluies. A l'intérieur, qui se compose rarement de plus de deux pièces fort étroites, quelques poignées d'herbes ou de feuilles, étendues sur le sol, tiennent lieu de parquet ou de tapis ; pour tout mobilier, une sorte de banc en bambous, un matelas roulé dans un coin et qu'on déroule le soir au moment de se coucher; et pour tout ustensile, ou à peu près, quelques vases en terre grossière remplis d'eau, ou destinés à cuire les aliments. Du reste, pas le moindre objet de quelque valeur ou d'un usage quelque peu agréable. Un collecteur d'impôts, employé dans une province de l'intérieur, disait un jour qu'il s'abstenait de faire vendre le mobilier de ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas payer leurs propriétaires, parce que très souvent tout ce qu'ils possédaient ne représentait pas la valeur de la plus petite monnaie en usage dans le pays. Le verre et la vaisselle sont choses complétement inconnues, dans la demeure des Indous du bas peuple. Leurs femmes peuvent avoir entendu dire qu'il existe des objets de ce genre ; elles en ont quelquefois entrevu dans un de leurs voyages à la ville; mais, sauf les vases grossiers mentionnés plus haut, ces produits de l'industrie, ailleurs si communs, ne sont pas à leur

usage; elles n'ont pour y suppléer que la feuille du bananier, qui leur sert tout à la fois de nappes, de plats et d'assiettes.

Dans la *Zénana* (appartement privé des femmes de caste ou de position plus élevée) la vie est plus facile. Là, l'épouse de l'Indou riche, ou jouissant de quelque aisance, participe plus ou moins largement aux avantages de la civilisation venue d'Europe, ajoutés aux produits de l'antique civilisation du pays. Elle y est souvent entourée de luxe ; ni les vêtements riches, ni les meubles élégants, ni les mets recherchés ne lui font défaut; quelquefois, dans ces régions privilégiées, la jeune Indoue sait lire, et quelquefois aussi la supériorité de son mari, en fait d'éducation et de manières, rejaillit sur elle sous forme de procédés plus humains, ou tout au moins plus polis. Mais les idées qui règlent sa condition demeurent au fond les mêmes ; son intelligence reste également privée de toute culture et la séquestration rigoureuse où la retiennent l'usage du pays et la volonté toute puissante du mari, balance d'une triste manière le bien-être matériel dont elle jouit. La dame que nous avons déjà citée, Mme Mullens, raconte à ce propos une curieuse anecdote.

« Une jeune femme de Bhowanipore, épouse de l'un des propriétaires les plus riches du pays, avait, je ne sais par quelle voie, entendu parler de nos efforts pour répandre un peu d'instruction parmi ses pareilles. Emue de cette nouvelle, et cédant peut-être aussi au désir de voir une dame anglaise, variété de l'espèce humaine qui n'avait jamais passé sous son regard, elle pria son mari, qu'on dit très épris d'elle, de l'autoriser à nous recevoir ; mais, malgré ses instances, l'Indou s'y refusa positivement. Dans l'espoir d'arriver à ses fins d'une autre manière, elle trouva le moyen de me faire parvenir en secret une somme de huit roupies (20 francs) en me suppliant d'acheter, de cet argent, une paire de riches pantoufles; elle voulait les offrir à « son seigneur » comme un

présent que j'aurais envoyé directement à celui-ci, avec la promesse que s'il me permettait de pénétrer dans sa zénana, j'apprendrais à sa femme l'art d'en faire de pareilles. Pauvre jeune femme ! Son plan dénotait autant d'inexpérience que de ruse, mais en même temps aussi un vif désir d'apprendre quelque chose. Je lui renvoyai son argent en ajoutant que ma conscience m'interdisait de recourir à un tel stratagème, qui, d'ailleurs, ne pouvait aboutir à aucun bon résultat. Mais avec cette réponse, j'envoyai un paquet de divers ouvrages de fantaisie que je l'invitais à montrer à son mari, en lui exprimant le plaisir que j'aurais à visiter sa jeune femme, s'il m'en donnait l'autorisation. Quelques jours après, le paquet me revint accompagné d'un message du Babou. Il me mandait que si cela faisait plaisir à sa femme, il lui achèterait autant de ces objets qu'elle le désirerait, mais que ce qu'elle voulait au fond c'était d'apprendre à lire, et que, comme cela lui paraissait parfaitement inutile, il ne croyait pas devoir l'autoriser à recevoir la visite d'une dame chrétienne. »

On voit par tous ces détails, que nous aurions pu multiplier à l'infini si nous avions voulu faire un livre, que les femmes de l'Inde ont grand besoin que le soleil de la vraie civilisation, qui est Christ, se lève enfin sur leur horizon si sombre, sur leur vie tout à la fois si dégradée et si monotone. Aussi les missionnaires travaillent-ils à améliorer leur sort, surtout depuis quelques années. Nous dirons une autre fois ce qu'ils ont pu faire déjà dans ce but, et en particulier la salutaire impulsion qu'a donnée à ce mouvement Mme Mullens, qui n'a pu y consacrer que les dernières années d'une vie trop courte, mais assez bien remplie pour avoir mérité à cette fidèle servante du Seigneur le glorieux titre « d'Apôtre de la Zénana. » Ce récit fera passer devant les yeux de nos lecteurs des scènes de mœurs et des manifestations de la grâce d'en haut qui ne sauraient manquer de les

intéresser. On y verra figurer, entre autres, quelques-unes de ces malheureuses veuves indoues, dont le sort est si digne de compassion.

(*La suite au prochain numéro*).



CHINE.

L'HOPITAL PROTESTANT DE PÉKIN.

Cette institution, fondée depuis deux ans bientôt, a, dès l'origine, donné de grandes espérances aux amis des missions et semble en voie de les réaliser. Les rapports de son fondateur et directeur, le docteur Lockhart, de la Société des Misions de Londres, donnent sur la marche de l'établissement des détails pleins d'intérêt.

« Arrivé à Pékin le 13 septembre 1861, dit le docteur, j'y fus, jusqu'au 23 octobre, l'hôte de M. Bruce, attaché à la légation anglaise; je pus ensuite, grâce à l'intervention de cet ami, parvenir à me procurer un logement particulier. Pendant mon séjour à la légation, quelques malades étaient déjà venus me consulter, mais dès que je fus installé dans mon nouveau logis, et qu'on sut, dans le public, que je donnerais des soins à tout le monde, le nombre de mes patients s'accrut rapidement. Il s'éleva de 2 ou 3 à 10 ou 12, puis à 25 ou 30 par jour. Toutes les classes de la population, jusqu'aux employés du gouvernement, ont eu recours à mon assistance. Chinois, Mantchoux, Mongoliens, Thibétains, Coréens, Mahométans, natifs de la capitale ou du Kashgar et des autres régions de l'Ouest, tous y ont mis le même empressement. Depuis moins de 15 mois que l'hospice est ouvert, il n'y a pas été traité moins de 22,144 cas de maladie plus ou moins graves.

« Le but de l'établissement est double. C'est, d'abord, de servir indirectement la cause de l'Evangile en soulageant les malades et leur prouvant ainsi que nous leur voulons du bien. C'est, ensuite, de nous procurer l'occasion et les moyens d'attirer l'attention des patients sur Jésus-Christ, en le proclamant fils du Dieu tout-puissant et sauveur du monde. Pour y parvenir, des traités-placards, les dix commandements, l'oraison dominicale, de très courts sommaires de la foi chrétienne et une sorte d'almanach, indiquant surtout les dimanches, ont été affichés sur les murs des corridors, des salles d'attente et de la salle des opérations. Un nombre considérable de livres saints et de traités ont, en outre, été distribués parmi les patients. La plupart les ont lus attentivement et, de retour chez eux, ils les ont mis en circulation parmi leurs parents et leurs amis, et cela plus d'une fois jusques au fond des provinces les plus reculées. Dernièrement, enfin, nous avons organisé, dans la grande salle qui sert de vestibule, des services religieux. En attendant leur tour de consultation ou autrement, nos patients y prennent part avec beaucoup d'intérêt. Ces exercices provoquent des questions sérieuses et même des discussions importantes sur la mission de Jésus-Christ ou sur le moyen de trouver en lui le salut. Très souvent, on nous demande quel a été notre but en ouvrant cette maison. Nous répondons invariablement, quoique sous des formes diverses, que, comme disciples d'un maître qui « allait partout faisant le bien », guérissait les malades et enseignait le peuple, nous nous croyons obligés de suivre son exemple aussi bien que nous le pouvons, en allégeant les maux de ceux qui souffrent, et en répandant partout la connaissance d'une religion qui rend au vrai Dieu la gloire qui lui revient et prêche parmi les hommes la bienveillance et la paix. »

Dès l'ouverture de l'institution, un grand nombre de dames, chinoises ou tartares, y ont apporté leurs enfants pour

les faire vacciner. » Très souvent, dit le docteur, deux ou trois familles arrivent ensemble dans ce but, les jeunes femmes accompagnées de leurs belles-mères ou de leurs servantes, toutes vêtues de leurs plus beaux habits et faisant parfois ressembler notre grande salle à un vrai parterre. Depuis que nous avons ainsi mis la vaccine en vogue, beaucoup de médecins chinois ont annoncé, par des affiches, qu'ils la pratiquent aussi. Ces gens tirent tous le vaccin de notre hôpital, sans nous en faire honneur cependant. Ils nous envoient un enfant, puis, quand le vaccin a pris, ils empêchent les parents de nous le rapporter, et profitent de ce que nous avons fait. Plus d'une fois, j'ai offert publiquement de leur enseigner à opérer et à garder le vaccin pur de toute altération; mais, en vrais Chinois qu'ils sont, ils aiment mieux user de ces ruses que de reconnaître qu'ils doivent quelque chose à la science des étrangers.

Les malades soignés par nous se montrent généralement plus candides et plus reconnaissants que ces docteurs indigènes. Un des moyens qu'ils emploient, pour témoigner leur gratitude, consiste à faire placer, dans l'hôpital même, des tablettes sur lesquelles sont rappelées les cures dont ils ont été les objets. Plusieurs fumeurs d'opium, arrachés par nous à leur passion funeste et à ses ravages, ont posé deux de ces tablettes sur ce qu'on pourrait appeler « les archives murales » de l'établissement. Après eux, une cinquantaine de malades soulagés se sont réunis pour m'en offrir une portant, en tête de leurs noms, cette inscription : « Au médecin anglais qui guérit le peuple, les soussignés présentent leurs vifs remercîments. » Ces tablettes, soigneusement préparées, n'arrivent le plus souvent à l'hôpital, qu'après avoir été promenées à travers les rues, au son des instruments et avec accompagnement de bannières. »

Jusqu'à présent, l'inconcevable clause qui interdit aux missionnaires protestants de se fixer dans la capitale de l'em-

pire chinois, tandis que les missionnaires catholiques romains y sont protégés par les traités, n'a pas encore été rapportée. Quelques prédicateurs, établis dans les provinces limitrophes, s'y rendent cependant de temps en temps et parviennent à y rendre témoignage à Jésus-Christ. L'un d'eux, le rév. Edkins, agent de la Société de Londres à Tien-Tsin, a fait, plusieurs voyages à Pékin qui lui ont fourni l'occasion de constater les bons effets produits par les travaux de M. Lockhart et de prêcher lui-même l'Evangile à des congrégations plus ou moins favorablement disposées. Les lettres de ce missionnaire décrivent les superstitions et l'immoralité qui règnent à Pékin, d'une manière bien propre à nous faire sentir à quel point la Chine a besoin d'être éclairée des rayons du soleil de justice. Il a pu se mettre en rapports avec plusieurs lamas mongoliens somptueusement établis dans cette ville aux frais de l'empereur, mais il ne pense pas qu'on doive attendre d'eux la moindre assistance sérieuse en faveur de la vérité. On peut compter plus sûrement qu'ils se rangeront parmi ses adversaires, dès que ses progrès leur donneront de l'ombrage.

Les journaux de la Société des missions anglicanes annoncent qu'un de ses agents, le rév. Burdon, s'occupe en ce moment à Pékin, des moyens d'y fonder une mission. Il y a fait l'acquisition d'une maison, dont le prix sera payé, en grande partie, par le produit d'une souscription qu'ont ouverte, dans ce but spécial, les chrétiens étrangers établis à Schanghaï.



UNE MORT CHRÉTIENNE. — L'ÉVANGILE A AMOY.

Un des missionnaires américains d'Amoy, le révérend Doty, raconte une histoire qui montre qu'en Chine, comme ailleurs, le disciple de Christ peut braver le roi des épou-

vantements en s'écriant, avec le grand apôtre des Gentils : « O mort, où est ton aiguillon? O sépulcre, où est ta victoire? »

Cette histoire est celle d'une humble Chinoise, dont le mari était, depuis assez longtemps déjà, devenu membre de l'Eglise chrétienne, et qui elle-même avait, quoique plus lentement, ouvert son âme aux célestes influences de la grâce. Tous les deux habitaient un village voisin d'Amoy, nommé Ey-mug Kang, où il s'est formé une petite congrégation de croyants, récemment dotée d'une chapelle. Atteinte de consomption, la nouvelle convertie avait cherché dans l'Evangile les consolations dont son cœur avait besoin et n'avait pas manqué de les y trouver. Toutefois, par suite de circonstances de famille, son baptême avait dû être différé jusqu'au 3 août dernier. Ce jour là, enfin, elle reçut ce sceau du chrétien, mais dans un tel état de faiblesse physique qu'il avait fallu la porter dans l'assemblée. Cela ne l'avait pas empêchée de faire, en même temps que deux autres néophytes admis comme elle au sacrement, une belle confession de Christ. Le soir du même jour, elle devait participer à la Cène, mais ne le put à cause de la fatigue que lui avait occasionnée la cérémonie du matin. Deux jours après, le mardi matin, écrit M. Doty, elle réveilla son mari pour lui dire qu'elle se croyait près de sa fin. Ce pressentiment n'était pas faux. Quelques heures après, elle expira, mais non sans avoir rendu les plus touchants témoignages à la fidélité du miséricordieux consolateur en qui elle avait cherché sa force. « Ne craignez rien, disait-elle à son mari, ne craignez « rien pour moi : je vois Jésus, il m'appelle, » et un peu après, « Deux hommes en vêtements blancs sont venus me chercher. » Et à plusieurs reprises encore, pendant ces heures suprêmes, où se livraient en elle les dernières luttes de la vie, d'autres paroles du même genre montrèrent que la mort lui apparaissait véritablement comme un gain. Nous n'en fûmes pas

surpris, car nous savions cette sœur en communion véritable avec le prince de la vie; mais ce départ si paisible et si joyeux n'en est pas moins un des faits les plus édifiants que j'aie vus depuis que je suis à l'œuvre parmi les Chinois. »

Le révérend Doty, à qui nous devons ce récit, est, avec deux ou trois collègues, au service de l'Eglise réformée hollandaise de New-York. Deux autres Sociétés, celle des Missions de Londres, et celle de l'Eglise presbytérienne d'Angleterre, ont aussi leurs représentants à Amoy. Ces messagers de la bonne nouvelle travaillent ensemble dans un accord parfait de vues, et dans un esprit d'affection fraternelle, d'autant plus solide que tous appartiennent à l'Eglise presbytérienne, et d'autant plus propre à faire impression sur les naturels du pays, que les trois missions ont la même constitution ecclésiastique et les mêmes formes de culte.

La mission d'Amoy est, de toutes celles de la Chine, celle qui a le plus rayonné autour d'elle. Dans un grand nombre de villages voisins, il s'est formé des congrégations, petites encore, mais vivantes, tendant continuellement à s'accroître, et dont plusieurs sont déjà parvenues à se procurer un lieu de culte. Ce sont le plus souvent les missionnaires presbytériens d'Angleterre qui vont visiter ces annexes, mais sans qu'elles soient pour cela rattachées à l'une des Sociétés plutôt qu'aux autres. La plus importante de ces stations, qu'on pourrait appeler des paroisses rurales, est celle de Pechuru, qui existe depuis 1854, et dont l'histoire religieuse offre beaucoup d'intérêt.

Deux chiffres suffiront pour faire apprécier les succès obtenus par l'Evangile sur ce point du « céleste empire. » A la fin de 1853, on ne comptait encore, dans la cité d'Amoy, que 30 ou 40 convertis, tandis qu'à la fin de l'année dernière, c'est-à-dire neuf ans plus tard, et moins de 20 ans après l'arrivée des premiers missionnaires, il se trouvait dans la ville et les annexes, au-delà de 650 chrétiens, non compris les

enfants baptisés ou instruits dans les écoles. Les missionnaires, dont le nombre ne s'est jamais élevé au-dessus de six ou sept, s'accordent à demander des renforts à leurs Sociétés respectives. S'ils étaient plus nombreux, ils pourraient, pensent-ils, étendre considérablement leur sphère d'action. Dans un rayon d'une trentaine de lieues, la province renferme une population de quatre millions d'âmes, très homogène, parlant le même dialecte, et facilement accessible par eau. Les habitants de cette contrée se font remarquer par leur intelligence, l'indépendance de leur caractère et le courage avec lequel ils expriment leurs opinions. Ils ont la réputation d'être les meilleurs marins de l'empire, et l'habitude des voyages a depuis longtemps affaibli, même chez ceux qui n'en ont subi l'influence qu'indirectement, ces préventions contre les étrangers qui sont, en Chine, un des plus grands obstacles aux progrès de la vérité.



MADAGASCAR.

Les dernières lettres reçues de cette île confirment, avec de nouveaux détails, ce que le rév. Ellis a raconté de la mort du roi Radama, des causes qui l'ont amenée et des principales péripéties de ce drame sanglant. Toutes les correspondances anglaises s'accordent à dire qu'entraîné par ses habitudes d'intempérance, entouré de conseillers ou plutôt de courtisans méprisables, et complètement dominé par les menées des partisans du vieux paganisme des Hovas, ce malheureux prince s'était, depuis quelques mois, comporté en insensé plutôt qu'en chef d'Etat. Monopoliser le pouvoir entre ses mains et entre celles des indignes compagnons de ses honteux plaisirs, était devenu, dans ses moments de lucidité, l'unique préoccupation de son esprit. De là, la résistance

des personnages les plus haut placés et les plus éclairés du royaume, notamment du premier ministre et de son frère, le commandant en chef de l'armée. Voyant les affaires du gouvernement négligées, les meilleures institutions foulées aux pieds, la justice vendue au plus offrant, et toutes leurs représentations repoussées avec mépris, ces hommes ont cru devoir aviser aux moyens de sauver l'Etat, et probablement de se soustraire eux-mêmes aux dangers qui les menaçaient. Dans l'accomplissement de ce dessein, ils ont, selon toute apparence, été entraînés, par la force des choses, plus loin qu'ils n'avaient prévu. Cent cinquante nobles, se présentant ensemble devant Radama, l'avaient supplié de retirer plusieurs lois absurdes et intolérables qu'il avait promulguées coup sur coup. Ce fut sur son refus obstiné que les chefs de la résistance résolurent sa mort. Cet expédient criminel fut ensuite mis en œuvre avec le sang-froid brutal et impitoyable qui, chez les nations encore barbares, semble l'accompagnement obligé de toute révolution politique. C'est évidemment d'un conflit entre les *menamaso* et les nobles que le malheureux monarque a été victime.

Ces événements contrastent d'une manière bien affligeante avec les détails que nous donnions, il n'y a que peu de mois encore, sur l'état de Madagascar et sur les aimables rapports de son monarque avec les missionnaires protestants. Mais il n'y a rien là qui ne puisse s'expliquer. C'est avec une effrayante rapidité que cet infortuné Radama, dont les chrétiens malgaches avaient salué l'avénement avec tant d'enthousiasme, s'est laissé glisser sur la pente qui devait aboutir pour lui à la destruction et à la mort. Et si cette nouvelle face de la situation n'a pu être signalée plus tôt, c'est que, par suite de la difficulté des communications entre Madagascar et Maurice durant l'hiver, le comité de Londres était resté cinq mois sans recevoir de lettre de M. Ellis et de ses collègues. Ces cinq mois avaient suffi pour amener les chan-

gements dont la brusque nouvelle a si fort étonné ceux-là même qui suivaient avec le plus d'intérêt la marche des choses dans cette île lointaine.

Nos lecteurs savent déjà quelle influence déplorable avaient exercé, sur l'esprit affaibli de Radama, les menées de ces malades inspirés qui prétendaient lui apporter des messages du pays des esprits, et lui représentaient ses ancêtres comme profondément irrités de la protection dont il couvrait les chrétiens. Depuis quelques mois, cette influence avait complètement changé les dispositions du prince à l'égard des missionnaires et de ceux de ses sujets qui professaient la nouvelle foi. Il ne pouvait, dit-on, se faire à l'idée que ces derniers rendissent à leur Dieu des hommages plus respectueux encore que ceux qu'il se croyait en droit d'exiger d'eux. De là des préventions qui n'avaient pas tardé à se changer en haine et qui, dans les derniers jours, s'étaient révélées par des menaces et même par des actes de violence. Un des Européens les mieux placés pour suivre de près ces tristes faits, le Dr Davidson, attaché à la cour comme médecin, en cite un exemple qui mérite d'être reproduit. La seconde femme du roi se sentait depuis longtemps entraînée vers les idées nouvelles et s'était récemment unie aux chrétiens, en prenant le nom de Marie. Un jour, Radama lui ordonna de « renoncer à la prière, » sous prétexte que les chrétiens étaient ses ennemis personnels; et sur sa réponse, qu'elle aimait Jésus-Christ par dessus tout, il s'emporta jusqu'à la frapper. Le même jour, il traita de la même manière, et pour le même motif, un de ses *menamaso*. La princesse Marie n'en resta pas moins inébranlable. « Autrefois, dit-elle à Radama, j'étais une pauvre esclave employée à porter du bois, eh bien ! je préférerais redevenir esclave et même mourir plutôt que de cesser de prier. Je veux aller vivre avec Dieu lorsque mon corps aura cesser d'exister. » Cette discussion d'intérieur étant arrivée à la connaissance du public,

fut interprétée de diverses manières, mais ne put qu'accroître encore le mauvais vouloir du roi contre les chrétiens. On dit cependant que la pieuse chrétienne fit entendre encore à Radama quelques bons conseils, qui auraient pu le préserver de la ruine s'ils avaient été suivis.

On sait que la vie du rév. Ellis avait été menacée ; mais il n'est pas le seul chrétien qui ait couru des dangers. Il paraît bien avéré, au contraire, qu'un massacre général des missionnaires et même des principaux chrétiens indigènes avait été résolu secrètement, sinon dans l'esprit du malheureux roi, du moins dans celui des conseillers perfides qui l'ont entraîné à sa perte. Aussi tous les missionnaires s'étaient-ils réfugiés chez le Dr Davidson, dont la maison se trouvait près de celle du premier ministre. Beaucoup de chrétiens malgaches, entr'autres la princesse Marie, s'étaient également mis sous la protection spéciale de ce dernier.

D'après les premiers récits, il paraissait que Rabodo, la reine principale, qui a succédé à Radama sous le nom de Rasohery, était restée auprès de lui jusqu'au moment de sa mort, demandant sa grâce avec instances ; les dernières nouvelles rectifient ce détail ; elles portent que les chefs du mouvement avaient forcé Rabodo de s'éloigner dès la veille. Le malheureux roi aurait ainsi passé seul la nuit qui précéda l'instant fatal où les exécuteurs de la sentence des nobles vinrent l'étrangler. On croit qu'il connaissait cette décision et qu'il s'y était résigné. Quelle nuit pour un prince d'abord si flatté, et qu'un tel sort est digne de compassion quand on le rapproche du souvenir des nobles et généreuses dispositions que, dans ses jours de sagesse, Radama II, digne émule de son père, avait témoignées en faveur du christianisme et de la civilisation !



PRIEZ POUR LES JUIFS.

Le *Jewish Herald* (le Héraut juif), journal de la Société de Londres pour l'évangélisation des Juifs, raconte l'anecdote suivante :

« Un pasteur wesleyen disait dernièrement en s'adressant à une nombreuse assemblée :

« Un jour, étant dans le comté d'York, j'eus l'occasion d'administrer la Cène du Seigneur à des fidèles au nombre desquels se trouvait une Juive convertie. Après le service, cette sœur vint à moi, et me dit : « Il y a quelque temps que « je suis chrétienne. Depuis lors j'ai régulièrement assisté « au culte du dimanche ; j'ai pris part à maintes réunions « de prières. J'ai entendu des supplications en faveur de « presque toutes les classes de la nation et de l'étranger ; « mais jamais, Monsieur, je n'ai entendu une prière pour le « pauvre Juif qui périt. »

« Ce récit du missionnaire émut profondément l'assemblée ; plusieurs des assistants reconnurent à demi-voix qu'ils étaient coupables à cet égard, et depuis lors un service en faveur des Juifs fut établi dans la localité.

« Dieu a cependant, parmi les pauvres de ce monde, continue le *Jewish Herald*, ses lutteurs secrets pour Israël. Nous connaissons en Angleterre, une ville d'environ 12,000 âmes, où l'intérêt en faveur des Juifs est général. Il s'y manifeste par un sincère esprit de prière et par des dons proportionnellement plus considérables que n'en fournit aucune autre ville du royaume. Et d'où vient cela ? D'où sont provenus tant de zèle, d'amour, de générosité chrétienne ? Tout ce mouvement a eu pour point de départ les supplications privées d'un homme qui, peu à peu, en a amené d'autres à se joindre à lui une fois par semaine, ou tout au moins une fois par mois, dans le but de prier pour le salut d'Israël.

« On pourrait citer d'autres exemples pareils, celui notamment d'une femme pauvre qui donne, toutes les semaines, un sou pour l'évangélisation des Israélites et qui ne rencontre pas un ministre de l'Evangile sans lui demander avec instance de prier pour ce peuple.

Vous qui faites souvenir de l'Eternel, ne vous donnez point de repos, et ne lui donnez point de repos, jusqu'à ce qu'il rétablisse et qu'il remette Jérusalem en un état renommé sur la terre. (Esaïe LXII, 6 et 7).

Dernièrement, à Manchester, dans une réunion de la Société auxiliaire de cette ville pour la propagation du christianisme parmi les Juifs, quelques communications intéressantes ont été faites à l'assemblée. A l'époque où cette branche auxiliaire de la grande Société fut fondée, on ne connaissait, dans toute l'Angleterre, que 35 Juifs devenus chrétiens. Maintenant Londres seul en contient environ 2,000, dont huit exercent les fonctions du ministère évangélique.

A l'époque de l'exposition universelle de 1862, à Londres, la Société biblique britannique et étrangère avait annexé à son dépôt de livres saints, et placé sous la direction d'un jeune Juif converti, un compartiment contenant, outre la Bible entière, des recueils de Psaumes et Nouveaux Testaments, soit en entier, soit par portions détachées, en langue hébraïque, destinés à être offerts en don aux visiteurs juifs. Au 1er septembre, il avait été distribué, de cette manière, 300 Nouveaux Testaments, 200 Psautiers et plus de 2,000 portions séparées du Nouveau Testament. Sur les 1,100 Juifs environ qui s'étaient approchés de ce dépôt, une vingtaine seulement avaient refusé positivement d'accepter l'un ou l'autre de ces volumes.

Priez pour Israël, c'est le devoir du chrétien. On ne lira pas les écrits de Saint Paul sans acquérir la conviction que cet apôtre priait pour ses frères selon la chair, bien qu'il eût été spécialement appelé à devenir « l'Apôtre des Gentils. »

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

DE NOUVEAUX PASTEURS NÈGRES.

L'*Iwe Irohin*, journal qui se publie à Abbéokuta, dans la langue du pays, publiait il y a quelques mois la nouvelle suivante :

« Un pas de plus vient d'être fait vers l'établissement, à Sierra-Léone, d'une Eglise qui se suffise à elle-même. Le dimanche 15 mars, l'évêque (anglican) de Sierra-Léone a, dans la cathédrale de Saint-Georges à Freetown, conféré les ordres à sept indigènes, savoir : celui de la prêtrise, à MM. Moïse Taylor, William Quaker et Charles Davies, et celui du diaconat à MM. James Johnson, George Macaulay, Daniel Wilson et N. Maurice (1). Le rév. H.-C. Binns, missionnaire, a été en même temps ordonné prêtre. Le but actuel des opérations missionnaires est de fonder dans la colonie une Eglise indigène ayant ses pasteurs indigènes aussi, et les salariant elle-même.

—Le journal des missions wesleyennes nous apprend que deux mois plus tôt, le 8 janvier, dans cette même ville de Freetown, trois natifs appartenant à la communion wesleyen-

(1) Pour que cette nouvelle et la suivante conservent leur couleur locale, il faut se rappeler qu'en recevant le baptême, les nègres de Sierra-Léone et généralement des côtes occidentales d'Afrique prennent des noms anglais, le plus souvent ceux des bienfaiteurs qui les ont aidés à sortir d'esclavage ou à se procurer les avantages de la civilisation chrétienne.

ne, MM. Wilson, Marke et Thorpe, avaient également été consacrés au saint ministère. Des trois pasteurs consacrants, deux étaient aussi des noirs. La chapelle où eut lieu la cérémonie peut contenir environ trois mille auditeurs, et se trouvait ce jour-là trop étroite.

AFRIQUE CENTRALE.

La mission fondée sur les bords du Shire, par les Universités anglaises d'Oxford et de Cambridge, vient d'éprouver de terribles désastres. Elle a perdu, d'abord, un de ses fondateurs, le rev. M. Scudamore, mort des suites des fièvres du pays. Puis, une famine affreuse, occasionnée par une longue sécheresse, a décimé les populations et mis la mission dans l'impossibilité de se procurer des vivres. Il paraît aussi que l'on n'avait pas été heureux dans le choix de l'emplacement et que, selon toute apparence, l'œuvre ne pourra être continuée qu'à condition d'être transportée ailleurs.

PERSE.

Une lettre écrite d'Oroumiah, par le Dr Perkins, sous la date du 21 mai, annonce qu'à cette époque, une grande épreuve paraissait sur le point de fondre sur cette belle mission parmi les Nestoriens, dont nos lecteurs connaissent depuis longtemps les évangéliques travaux. Sous prétexte de rétablir, dans la contrée, une paix qui, en effet, n'existe pas, mais par des causes entièrement indépendantes de la mission protestante, les ennemis de cette œuvre viennent d'obtenir un firman royal, dont la stricte exécution serait pour elle un coup de mort. Partant de ce principe, que le gouvernement persan ne reconnaît et ne veut tolérer d'au-

tres sectes chrétiennes que les communions arménienne, nestorienne et catholique romaine, cette pièce défend aux missionnaires américains de faire des prosélytes ou de prêcher en aucun lieu et sous quelque forme que ce soit. Il ne leur sera plus permis que de s'occuper de l'instruction de la jeunesse, et cela même dans des limites tellement restreintes, que l'intention de les forcer à quitter leur champ de travail ne saurait être mise en doute. Ainsi, au lieu des 70 écoles, dans lesquelles ils comptaient, en moyenne, de 1,000 à 1,500 enfants, ils n'en pourront plus avoir que 30, et le chiffre de leurs élèves ne devra pas dépasser 150 (ce qui donnerait cinq élèves par école). Il sera expressément défendu aux élèves sortis de ces établissements d'aller enseigner eux-mêmes ailleurs ; et enfin l'imprimerie de la mission ne fonctionnerait plus que sous la surveillance d'un agent du gouvernement, qui est déjà nommé, et qu'on sait être aussi hostile que possible à la propagation des idées évangéliques.

Cette persécution violente, dirigée contre une œuvre qui, depuis trente ans qu'elle existe, avait eu, à la vérité, à lutter contre beaucoup de malveillance, mais qu'on avait laissée vivre pourtant, ne paraît pas avoir pour cause principale le fanatisme mahométan. Ce sont, les missionnaires le savent de bonne source, les intrigues du jésuitisme qui l'ont provoquée et déterminée. En présence d'un tel danger, les chefs de la mission ont réclamé la protection de l'ambassade anglaise à la cour de Téhéran, mais, à la date des dernières nouvelles, on ne savait pas encore quel pourrait être le résultat de cette démarche. En attendant, les missionnaires imploraient, en faveur de leur œuvre les prières des chrétiens qui s'intéressent aux progrès du règne du Christ.

BORNEO.

Un des missionnaires allemands de Bornéo écrit, en date du 2 avril dernier, que ses collègues et lui reçoivent très peu d'encouragements dans ce champ de travail. « Nous ne rencontrons de toutes parts, dit-il, que fraude et qu'hypocrisie. Il nous faut lutter contre l'immoralité des blancs et contre les égards que le gouvernement témoigne à l'islamisme. Au moment même où j'écris ces lignes, le canon du fort annonce la clôture du grand jeûne mahométan, et les habitants regardent cet acte comme une sorte de respectueuse reconnaissance de leur culte. Nos auditeurs ne nous donnent guère plus de satisfaction. Aujourd'hui un Juif viendra nous demander le baptême avec toutes les apparences de la sincérité, et le lendemain nous apprendrons, à n'en pouvoir douter, que nous avons eu à faire avec un insigne trompeur. Nous ne pouvons, en un mot, avoir ici d'autre devise que celle de l'apôtre : « Pressés de toutes les manières, mais non réduits à l'extrémité; en perplexité, mais non pourtant sans espérance » (2 Cor. IV, 8). Qu'on prie donc avec nous et pour nous.

« Les Dayaks établis près de nous reçoivent souvent des visites de leurs amis ou parents de Pulopetok et de Sibony, et, généralement, ces gens assistent à notre culte. Il en résulte que chaque dimanche, j'ai à nos *sombajang* (services divins), de 50 à 60 auditeurs adultes. L'après-midi, quelques femmes métisses suivent aussi notre classe biblique, mais ici, non plus, les mécomptes ne nous manquent pas. Dimanche dernier, une de ces femmes nous arriva dans un tel état d'ivresse que j'appréhendai quelque désordre. Tout se passa cependant plus paisiblement que je ne l'avais espéré, et je pus, en expliquant le cinquième chapitre de Saint Luc, exhorter sérieusement mes auditeurs à la repentance. Mais tout cela est bien triste. Oh ! qu'il plaise à Dieu de faire lever d'une manière plus abondante le bon grain que nous semons en son nom !

JAPON.

Un certain nombre de chrétiens américains, appartenant à diverses dénominations, viennent d'organiser la première Eglise protestante qui ait jamais existé au Japon. Les ministres et le consul des Etats-Unis se sont mis à la tête du mouvement qui lui a donné naissance. Grâce à leur influence, on a pu s'assurer, dans un endroit nommé Yokohama, des terrains convenables, pour y bâtir une chapelle avec maison missionnaire, et tout donne liéu d'espérer que l'entreprise, poussée avec vigueur, sera une bénédiction pour le pays. Un Japonais de naissance fait partie de l'Eglise nouvelle; puisse-t-il être, dans sa patrie, les prémices d'une abondante moisson !

CEYLAN.

On se rappelle que l'île de Ceylan ne compte pas de missionnaire plus actif, et d'un esprit plus libéral, que l'évêque anglican de Colombo. Dernièrement, cet infatigable prédicateur de Christ est allé visiter le principal temple bouddhiste de Candy, l'ancienne capitale de l'île. Il était accompagné de l'archidiacre du diocèse et d'un indigène qui lui sert d'interprète.

Prévenus de sa visite, les prêtres du lieu, au nombre d'une vingtaine, s'étaient réunis pour lui faire honneur. Le digne prélat, sans se laisser intimider par le caractère du local, leur expliqua nettement le but de sa venue à Ceylan; il y joignit un exposé fidèle des grandes doctrines chrétiennes, se déclara profondément convaincu que, tôt ou tard, la population entière, ses prêtres en tête, courberait la tête devant Jésus-Christ, et finit en exprimant l'espoir que ses auditeurs continueraient à être les docteurs du peuple, mais pour leur enseigner, un jour, les vérités de l'Evangile. Cette

courte, mais chaleureuse allocution, exempte de toute controverse, fut écoutée avec la plus grande attention et suivie d'une prière, également courte, dans laquelle le pieux prélat ne craignit pas de demander, en termes empreints d'une douce charité, la conversion de ses auditeurs.

STATISTIQUE DU PEUPLE JUIF.

Un journal allemand a donné sur ce sujet, les renseignements suivants :

« Parmi les treize cent millions d'hommes qui peuplent notre globe, on compte 800 millions de païens, 337 millions de chrétiens, 156 millions de mahométans et seulement 7 millions de juifs, dont 3 millions et demi en Europe. La plupart de ces derniers habitent la Russie, qui en contient 1,220,000. En Autriche, on en compte 853,300 ; en Prusse, 284,500, et dans le reste de l'Allemagne, 192,000. A Francfort-sur-le-Mein, il y a 1 juif sur 16 chrétiens; en Prusse, 1 sur 73 chrétiens. En Saxe, il y en a fort peu. En Suède et en Norwège, leur nombre est également très insignifiant, 1 sur 6,000 chrétiens. Une chose digne de remarque, c'est qu'en France, en Angleterre et en Belgique, où les Juifs sont émancipés, leur nombre tend à diminuer, tandis qu'il augmente dans les pays où ils sont moins libres et même méprisés.

« D'après un rapport du missionnaire Kruger, il existe 33 Sociétés de missions qui s'occupent spécialement de la conversion des Juifs. Elles emploient 200 missionnaires, dont la moitié sont des prosélytes sortis du judaïsme. Vingt mille Israélites environ ont été baptisés depuis le commencement de ce siècle. »

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

OCÉANIE.

M. ARBOUSSET A TAÏTI.

Arrivée. — Adresse envoyée de Paris. — Réponses des indigènes. — Une lettre de la Reine. — Installation de M. Arbousset à Papeete. — Conférences avec les pasteurs indigènes. — Les protestants français établis dans l'île.

Le vœu que tous les cœurs vraiment chrétiens formaient depuis longtemps, et qui a été maintes fois exprimé par les principaux organes de la pensée de nos Eglises, s'est enfin réalisé. Un pasteur protestant français est dûment installé à Taïti. La lettre qui vient de nous apporter cette réjouissante nouvelle est accompagnée de la feuille publique dans laquelle l'autorité locale a donné officiellement connaissance à ses administrés de la nomination de M. Arbousset au poste de Papeete. Maintenant que le fait est accompli, et que nos prières se trouvent définitivement exaucées, nous sommes heureux de pouvoir reproduire, dans leur ensemble, les voies par lesquelles le Seigneur a conduit notre frère et paternellement aplani toute difficulté devant lui. Nous ne croyons pas nous hasarder en disant qu'il nous est rarement arrivé de pouvoir préparer pour nos lecteurs des pages d'un aussi haut intérêt que celles que nous leur soumettons aujourd'hui.

En partant de Paris, M. Arbousset avait emporté avec lui une adresse aux Eglises de Taïti, ayant pour objet de lui

servir d'introduction auprès d'elles et d'expliquer les motifs et le but de sa mission. Voici cette pièce, précédée de quelques mots de M. Arbousset :

« Frères Taïtiens,

« Je vous salue en Jésus-Christ, notre adorable Sauveur. C'est sa bonne providence qui vient de m'amener dans votre belle île. Par amour pour vous j'ai quitté la France, mon cher pays natal. Il y a, dans ma patrie, des milliers d'hommes qui professent la même foi que vous dans l'Evangile de salut. Quelques-uns des plus influents m'ont remis leurs paroles pour vous, et je viens les mettre sous vos yeux. Mon sincère désir et ma prière fervente est qu'il nous soit toujours donné de vivre suivant ces nobles préceptes des apôtres de notre Seigneur :

« Recherchez les choses honnêtes devant tous les hommes;
« s'il se peut faire, et autant qu'il dépend de vous, ayez la
« paix avec tous les hommes (Rom. XII, 18).

« Portez honneur à tous. Aimez tous vos frères. Craignez
« Dieu. Honorez le roi » (I Pierre II, 17).

« Voilà la parole et le vœu de votre bien dévoué frère,

« Th. Arbousset, ministre du saint Evangile. »

Papeete, le 23 février 1863.

Aux pasteurs, aux diacres et aux fidèles des Eglises de Taïti.

Paris, 28 novembre 1862.

« Depuis longtemps, les chrétiens protestants de France vous portent sur leurs cœurs, et font monter des prières pour vous vers le trône de grâce.

« Avant même que, renonçant à de vaines idoles, ouvrages de la main de l'homme, vous fussiez devenus les adorateurs du Dieu seul vivant et vrai, ils imploraient, en votre faveur, le secours céleste, sans lequel il vous eût été impossible de sortir des ténèbres du péché.

« Plus tard, votre conversion à l'Evangile fut pour nos Eglises un grand sujet de joie et d'actions de grâce ; elles reconnurent, dans ce grand événement, un nouveau déploiement de la puissance irrésistible de Dieu, et elles virent dans Taïti une sœur bien-aimée, faible encore, comme le sont toujours les nouveaux-nés, mais pleine d'espérance et d'avenir.

« Depuis lors, nous avons suivi, avec le plus vif intérêt, vos progrès dans la foi chrétienne et dans la civilisation, qui en est l'inséparable compagne.

« Les rapports de navigateurs illustres ont confirmé le témoignage que vos premiers pères spirituels avaient rendu à la sincérité de vos convictions, et au grand changement opéré dans vos mœurs et dans vos institutions par la parole de Dieu.

« Les sentiments sympathiques qui nous unissaient à vous, se sont encore accrus depuis que le drapeau de notre patrie flotte sur vos îles, et que vous nous avez envoyé quelques-uns de vos enfants s'instruire au milieu de nous.

« Maintenant, le Seigneur semble nous appeler à entretenir avec vous des rapports plus directs et plus intimes. Nous avons appris que vous désiriez voir deux ministres protestants français s'établir au milieu de vous, pour aider de leur concours, et de leurs lumières, les frères qui vous dispensent habituellement le pain de vie.

« Deux pasteurs pleins de zèle et de foi, MM. Arbousset et Atger, se sont sentis poussés par l'Esprit de Dieu à répondre à cet appel.

« Cette lettre est destinée à leur servir d'introduction auprès de vous et à vous les recommander.

« Celui qui vous la remettra, avant de paître en France un de nos troupeaux, a été, pendant plus de vingt-cinq ans, missionnaire parmi les indigènes du sud de l'Afrique et sait, par expérience, quels soins requièrent des Eglises récemment sorties du paganisme.

« Il arrivera seul à Taïti, mais il sera bientôt suivi par son collègue.

« Recevez ces ministres de Christ comme vous étant envoyés par votre Père céleste. Ils n'ont qu'une seule ambition, celle de vous faire du bien et d'aider à la conservation et au développement des institutions religieuses que vous avez déjà adoptées.

« Travailler, de concert avec vos pasteurs, au salut de vos âmes, accroître la vie spirituelle au sein des Eglises, rendre vos écoles prospères, contribuer, par une influence toute morale et paternelle, au maintien de la paix, du bon ordre et du respect de l'autorité parmi vous, tel est leur seul désir.

« Vous avez, nous le savons, manifesté l'intention de pourvoir à leurs besoins par des émoluments fixes; pour cela, comme pour la réception que nous leur souhaitons, nous nous en remettons à vous avec une pleine confiance, assurés que vous avez trop bien compris l'esprit de l'Evangile pour ne pas aviser convenablement à l'entretien d'hommes qui renoncent, pour l'amour de vous, aux avantages terrestres dont ils jouissaient en France.

« En terminant, nous vous recommandons à la grâce de Celui qui vous a visités d'une manière si merveilleuse par la lumière de son Evangile, le priant de vous affermir de plus en plus dans la vérité par sa sainte parole, et de répandre ses plus précieuses bénédictions sur Taïti et tous ses habitants, sur la reine Pomaré, son Excellence le Gouverneur et toute l'administration du Protectorat français.

« Nous demeurons vos frères tout dévoués en Jésus-Christ.

« *Signé :*

« J.-H. GRANDPIERRE, docteur en théologie, l'un des pasteurs de l'Eglise réformée de Paris;

« Ernest DHOMBRES, pasteur-suffragant de l'Eglise réformée de Paris;

« L. VALLETTE, pasteur de l'Eglise évangélique de la Confession d'Augsbourg à Paris, vice-président de la Société des missions;

« METTETAL, membre du conseil presbytéral et du consistoire de l'Eglise réformée de Paris;

« L. VERNES, pasteur de l'Eglise réformée à Paris, secrétaire par intérim du consistoire;

« Baron DE CHABAUD LA TOUR, général de division, membre du comité des fortifications et du consistoire de l'Eglise réformée de Paris;

« G. FISCH, pasteur de l'Eglise Taitbout de Paris, docteur en théologie;

« BERGER, pasteur de l'Eglise évangélique de la Confession d'Augsbourg à Paris, ancien inspecteur des écoles;

« François DELESSERT, membre du conseil presbytéral et du consistoire de l'Eglise réformée de Paris;

« E. CASALIS, ministre du saint Evangile, directeur de la Société des missions évangéliques de Paris. »

Accueilli à Taïti, avec la plus parfaite courtoisie et beaucoup de bienveillance, par le représentant du protectorat français, M. Arbousset s'est mis immédiatement en rapport avec les Eglises du pays. Le moyen le plus simple pour cela était de faire traduire, imprimer et mettre en circulation l'adresse

que l'on vient de parcourir. Les pasteurs indigènes s'empressèrent de la lire du haut de leurs chaires. Partout, elle fut écoutée avec bonheur et reconnaissance. On jugera de l'excellent effet qu'elle a produit par quelques-unes des réponses dont elle a été immédiatement suivie :

« *A notre ami, M. le pasteur Arbousset.*

« Puissiez-vous être sauvé par notre Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et notre vie !

« Grande a été l'édification de l'Eglise et des diacres à l'ouïe de la parole que vous nous avez apportée.

« Ces lignes sont destinées à vous exprimer leur attachement pour vous.

« Soyez béni par le Dieu de l'Evangile, cet Evangile auquel nous voulons croire à jamais !

« Voilà tout notre discours.

« Salut à vous, de la part des frères, des diacres et de Teuatoto, pasteur à Maatea, île Morea. »

« *A mon cher ami, le ministre Arbousset,*

« Que le vrai Dieu, notre Sauveur vous bénisse !

« Nous avons reçu avec bien du bonheur la circulaire que vous nous avez envoyée. C'est un sujet de joie et de consolation pour nous de vous voir arriver sur cette terre lointaine. Vous avez quitté votre beau et magnifique pays natal pour venir vous occuper d'enfants orphelins qui n'avaient point de père; et maintenant vous êtes arrivé ici, et nous sommes convaincus que vous êtes envoyé par le saint Esprit de notre Sauveur Jésus-Christ, notre médiateur, pour nous fortifier dans la foi chrétienne.

« Salut à vous !

« Tous les frères et sœurs de l'Eglise vous saluent affectueusement, et je vous salue de même.

« Signé Oté, pasteur. »

Mataoae.

La reine Pomaré se trouvait absente, étant allée marier son fils dans l'île de Raiatea, mais elle eut bientôt connaissance de l'arrivée du pasteur français qu'elle demandait depuis si longtemps, et elle se hâta de lui adresser les lignes suivantes :

« O Arbousset ! Paix te soit, et soit aussi à ta fille de la part de Dieu ! (1)

« Lorsque j'ai appris que tu venais à Taïti, cela m'a causé une grande joie, parce que ta religion est la même que la mienne, et que ton désir et mon désir sont un.

« Moi et tout mon peuple, nous désirions un ministre de la foi dont on a fait profession chez nous depuis le temps de mes père et mère jusqu'à mon temps. Aussi, ayant été informée qu'il venait de France un vrai ministre appartenant à la forme de l'Evangile à laquelle je me tiens, mon cœur s'en est extrêmement réjoui, et j'ai écrit au gouverneur de te recevoir, quand tu arriverais, et de faire que tu habitasses à Taïti, pour être mon pasteur et celui de ma famille, de mes enfants et de tout mon peuple.

« Maintenant, je ne saurais dire combien je suis heureuse d'apprendre que tu es arrivé ! Puisses-tu vraiment habiter à Taïti jusqu'à ce que tous les jours de ta vie dans le corps soient accomplis, et, après cela, puisse ta place être remplie par un autre, de telle sorte qu'elle ne soit jamais vacante ! Je désire beaucoup te voir bientôt à Taïti.

« Areifaaite (2) te salue et se réjouit aussi de te voir.

« Mon fils, le roi de Raiatea, vient d'épouser la fille de Maheanuu.

(1) Nous avons reproduit, dans notre traduction, le *tu* de l'original, pour conserver à cette lettre toute sa grâce et sa simplicité.

(*Note des rédacteurs.*)

(2) Le mari de la reine Pomaré.

« Paix te soit de la part du Seigneur Jésus, notre sauveur !
« La reine des îles de la Société et autres unies à elles.

« POMARÉ. »

Raiatea, 15 mars 1863.

En sus de ces lettres, M. Arbousset recevait les plus touchants témoignages de la joie universelle que son arrivée avait répandue parmi les insulaires. Ils accouraient en grand nombre auprès de lui pour le saluer, le féliciter et protester du bonheur avec lequel ils allaient écouter ses enseignements. Plusieurs lui apportaient les plus beaux fruits de leur île. Ses observations personnelles lui ont permis de constater que, malgré toute l'imperfection et la faiblesse de l'enseignement des pasteurs indigènes, les troupeaux sont restés attachés aux doctrines vitales de l'Evangile, et montrent beaucoup d'empressement à profiter des moyens de grâce. Il nous écrivait peu après son arrivée :

« Dimanche dernier, j'ai entendu prêcher un pasteur du pays. Son auditoire était nombreux, recueilli, convenablement habillé. Plusieurs personnes des deux sexes prenaient avidemment des notes au crayon, ce qui m'a agréablement surpris. Evidemment, il y a chez un grand nombre d'indigènes un fond de piété réelle et un degré de connaissance religieuse dont on pourra tirer parti en le développant. Ce ne sera pas en vain que vous m'aurez envoyé à Taïti. Nos Eglises y ont évidemment une œuvre à faire, et je vais m'en occuper avec bonheur. Ariiané, l'héritier présomptif de Pomaré, est ici ; il parle un peu français, et je ne doute pas qu'avec quelques soins assidus de ma part, il ne parvienne bientôt à bien savoir notre langue, ce qui serait fort utile aux Taïtiens, en particulier dans leurs rapports avec l'administration du protectorat. Ce jeune homme en a le sentiment. Comme il m'a témoigné de la confiance, je lui rends la pareille, et, pour le lui prouver, je l'ai prié d'ajouter lui-

même une traduction à une courte lettre que j'ai écrite à la reine.

« De son côté, Taatarii me rend ce que nos excellents amis, MM. GrandPierre et Beigbéder, ont fait pour lui dans le temps. (1) Il n'a nullement oublié de parler et d'écrire notre langue. »

De tous les habitants de Taïti, aucun ne s'est plus réjoui de voir arriver notre frère qu'un ancien missionnaire, dont le nom est bien connu de nos lecteurs, le digne M. Howe qui, depuis la retraite des ouvriers de la Société de Londres, est resté à Papeete, à titre d'aumônier des commerçants et des marins anglais, et n'a jamais cessé de prendre le plus vif intérêt à tout ce qui concerne les indigènes. Sa parfaite connaissance de leur langue, de leurs institutions et de leurs mœurs, l'a mis à même de rendre à M. Arbousset les plus grands services comme interprète et intermédiaire.

Le but à atteindre, pour que nos vues pussent se réaliser d'une manière efficace et permanente, était d'obtenir pour notre cher missionnaire le poste de pasteur à Papeete, qui est le port et la métropole de l'île. Pour cela il fallait trois choses. D'abord, qu'un pasteur indigène, nommé Daniela, qui occupait cette position importante, consentît à se démettre de sa charge ou à ne plus y remplir qu'un rôle subordonné; ensuite, que la candidature de notre frère fût soumise au vote des indigènes, et enfin, que ce vote, s'il lui était favorable, fût constaté et confirmé par le gouverneur. Il ne s'est trouvé aucun obstacle à tout cela.

« Pas un vote, nous écrit M. Arbousset, en date du 24 avril, ne m'a été défavorable, et le 10 du mois courant, l'autorité supérieure a confirmé l'élection. C'est là un grand pas de fait. Les Eglises protestantes de France ont mainte-

(1) Ce Taïtien fut envoyé pour son éducation à Paris, avec quelques autres, il y a quinze ou seize ans, et y devint l'élève de M. Beigbéder et le catéchumène de M. GrandPierre.

nant, dans cette île, une chaire qui leur est assurée, un poste difficile, sans doute, et peut-être onéreux, mais important et d'un intérêt incontestable.

« Mon installation a eu lieu le 12, jour du Seigneur. De bonne heure, les indigènes les plus fervents s'étaient réunis pour appeler une bénédiction spéciale sur ce dimanche, par le chant de cantiques et deux ou trois prières spontanées. Plus tard, cinq à six cents personnes prirent place dans le temple. Les diacres et quelques pasteurs des environs se rangèrent autour de la chaire. L'un d'eux ouvrit le service en indiquant une hymne que l'assemblée chanta avec un entrain local tout particulier. Ensuite, le digne pasteur d'Arué lut I Tim. III et offrit au Seigneur une fervente prière. Daniela lui succéda. Dans une allocution calme et pleine de franchise, il exposa les motifs de sa démission, et dit quelle joie il éprouvait à la pensée qu'il pourrait cependant continuer à paître le troupeau, en qualité de suffragant ou de *bras droit du pasteur français*.

« Alors, M. Howe monte dans la chaire. Cette nombreuse Eglise qu'il voit devant lui, sa parole a contribué à la fonder et à la nourrir ! Comme la tendresse, la sollicitude la plus paternelle et un doux assemblage de vertus pastorales se lisent sur les traits et ressortent des paroles du vénérable prédicateur ! Se tournant vers moi, il m'adresse des exhortations pleines de cordialité, basées sur II Tim. IV, 2. Je m'agenouille devant la chaire, les pasteurs et les diacres m'entourent, l'assemblée se lève, notre ami, au milieu du plus profond recueillement, me consacre au service spécial du Seigneur dans l'île de Taïti, après quoi, il indique un ou deux versets de cantique. Pendant ce chant, je monte en chaire à mon tour, et, dans une courte allocution, fidèlement reproduite par un bon interprète, je déclare que j'annoncerai avec pureté et simplicité la parole de Jésus-Christ, notre Dieu Sauveur, seule règle de doctrine et de conduite.

« A trois heures de l'après-midi, nous eûmes un second service et, le soir, on se réunit encore dans la chapelle anglaise. M. Howe fit ses adieux et présenta à l'assemblée son successeur, M. Morris. Le vétéran se retire par manque de force et non pas de zèle. Il s'est embarqué hier sur le *John Williams*; il va chercher un peu de repos et quelques forces à Sidney. Que le Seigneur les lui accorde et le soutienne ! Ce départ est bien senti.

« Les honoraires de l'excellent Daniela (1,200 fr.) continueront à lui être comptés. Cela me soulage l'esprit, et la perspective de pouvoir conserver à Papeete les services de son pasteur indigène me fait également beaucoup de bien. — Son zèle vient de se déployer d'une manière fort édifiante à Tanoa, localité située à l'extrémité de notre district. Là, se trouvait couché sur une natte, au fond d'une case, Touria, ancien diacre bien connu pour son activité et ses succès. Daniela le visitait, chaque jour, et passait souvent la nuit auprès de lui, pour le soutenir dans son dernier combat. — Je reviens moi-même, en ce moment, de cette maison de souffrance, et j'en rapporte une profonde édification. Notre digne frère indigène était à l'agonie. « Je me confie seulement en Jésus-Christ, m'a-t-il dit ; j'espère être bientôt auprès de lui. Je voudrais surtout être bien sûr qu'il m'a pardonné mes péchés. » Cette grâce particulière, je l'ai demandée pour lui dans ma prière, et Touria me remerciait, m'assurant que mes paroles avaient exprimé ses propres sentiments et qu'il allait les répéter, dans son cœur, jusqu'à son dernier soupir. Puisse la pleine assurance de son salut lui être accordée par le Seigneur !... Et quand je serai à ma dernière heure, oh ! que ce délicieux sentiment me soutienne aussi, à savoir que mes péchés me sont pardonnés, et que le Sauveur me dit : *Va-t'en en paix!* Il n'est rien au monde que je désire autant que cela. Un mot encore et je finis. Daniela disait à son ami mourant : « Mon frère, l'homme qui veut atteindre au haut

d'un rocher, le saisit d'une main ferme. Jésus-Christ est ton rocher. Ne le lâche point! Aie bon courage; un effort de plus, mon frère! Te voilà bientôt au haut. Oh! que tu vas être heureux quand tu te verras sur le sommet! »

« Touria vient de s'endormir dans le Seigneur. »

Dès sa nomination, M. Arbousset a pris en main, avec vigueur, la direction qui lui a été confiée. Il s'est hâté d'adresser à ses collègues indigènes la circulaire suivante :

« Chers pasteurs et frères en Jésus-Christ,

« Je viens d'être nommé pasteur à Papeete. Cette nouvelle vous réjouira, je l'espère. Veuillez la communiquer au corps des diacres et aux troupeaux. N'aviez-vous pas tous prié pour que Dieu vous envoyât du secours? Maintenant remerciez-le, et surtout demandez qu'il me soit en aide et qu'il nous unisse tous, nous et les Eglises, comme les membres de notre corps sont unis entre eux. Lisez le psaume 133.

« Il me tarde de vous voir pour m'entretenir avec vous de nos âmes et de nos troupeaux. C'est pourquoi, je viens vous prier, par cette circulaire, de vous trouver à Papeete, le mercredi 29 avril, et d'amener avec vous chacun deux diacres. La paix du Seigneur soit avec vous! »

Le 4 mai, notre frère nous écrivait :

« Je viens d'avoir des conférences bénies avec les pasteurs indigènes. Tout s'est passé modestement et sans aucun bruit. Les résultats n'en seront pas moins importants, espérons-le, mais il faudra un peu de temps avant de pouvoir les constater. Nous avons eu quatre réunions et elles ont été closes par la sainte Cène que nous avons prise tous ensemble. Nous étions très au complet : au-delà de vingt pasteurs et double ce nombre de diacres. En rentrant dans leurs paroisses respectives, ils y ont rapporté leurs impressions et raconté tout ce qui s'était fait et dit d'important. Il est convenu que,

moyennant la sanction du gouverneur, nous nous réunirons ainsi tous les trois mois. La prochaine fois, chacun doit apporter un rapport sur l'état moral et religieux de son troupeau. Deux sujets ont été mis à l'étude : le décalogue et les huit béatitudes.

« Une fois par semaine, les vingt-quatre diacres de notre Eglise, qui remplissent occasionnellement les fonctions d'évangélistes, se réunissent au temple et nous étudions ensemble un texte, ou un sujet biblique, au point de vue de l'exégèse et de la prédication. Daniela, mon suffragant, ne manque pas une de ces réunions. Les pasteurs des environs et les personnes influentes des autres Eglises, que leurs affaires amènent à Papeete, sont également admis à cet exercice homilétique que l'on paraît aimer beaucoup.

« Il a été établi, dans mon Eglise, une école du Dimanche dont le besoin se faisait grandement sentir, et qui pourra servir d'exemple aux autres troupeaux, moyennant le secours de Dieu. »

Au milieu de ces travaux, M. Arbousset a fait imprimer, à Taïti, en langue française, un premier livre de lecture pour les écoles protestantes de l'île, et un petit choix de nos meilleurs cantiques. Nous en avons reçu, à Paris, deux exemplaires ; ils ne laissent rien à désirer sous le rapport typographique.

Il nous reste encore à signaler un fruit de la mission de notre frère, qui sera fort apprécié par ceux de nos coreligionnaires qui ont des parents, ou des amis, dans ces lointains parages. Le 29 avril, M. Arbousset a reçu, des protestants français établis à Taïti, la lettre suivante :

« Nous soussignés, vos coreligionnaires à Papeete, prenons la liberté de venir vous féliciter, et surtout nous féliciter, de votre nomination de ministre protestant à Papeete.

« Quelques-uns d'entre nous sont privés, depuis un grand nombre d'années, du bonheur d'exercer publiquement notre

religion. Grâces soient donc rendues à Dieu qui va nous permettre de satisfaire le désir de nos cœurs ! Nous voyons, dans ce fait, une preuve frappante de la sollicitude de MM. les pasteurs et autres amis influents, à Paris, qui ont ménagé et encouragé votre arrivée au milieu de nous.

« Nous vous supplions, Monsieur le pasteur, de bien vouloir organiser un service pour nous. Nous sommes en bien petit nombre, nous le savons, mais nous ne doutons pas que votre cœur ne voie tout le bien que vous pouvez nous faire, et que vous n'accédiez à nos désirs. »

La lettre se termine par un juste hommage aux vues élevées et généreuses du gouverneur, et elle est revêtue de seize signatures.

M. Arbousset s'est empressé d'organiser un service français qui se tient, chaque dimanche, dans la chapelle de M. Morris. Il est suivi par vingt-cinq à trente protestants. Les indigènes y vont aussi, en grand nombre, mais surtout par curiosité.

Notre frère attendait, avec impatience, l'arrivée de M. Atger, et sentait vivement le besoin de sa coopération.

On le voit, le Seigneur nous a bénis au-delà de tout ce que nous avions espéré de sa bonté. Sachons lui en rendre grâce et persévérons dans la prière. N'oublions pas non plus les besoins de cette œuvre importante. Il résulte des communications que nous avons reçues, que les ressources locales qui pourront être affectées à l'entretien des deux pasteurs, seront bien loin de suffire. S'il fut jamais un cas pour lequel la libéralité ait pu être douce et facile, c'est bien celui-ci.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ASIE.

LES FEMMES DE L'INDE.

II

Travaux d'évangélisation dans les Zénanas du Bengale. — Histoire d'une jeune veuve.

(*Voir notre livraison d'août, page* 302.)

Mme Mullens, l'*apôtre de la Zénana*, était admirablement qualifiée pour pénétrer dans ces retraites réputées inaccessibles, où les usages indous renferment les femmes des castes supérieures. Fille du célèbre missionnaire Lacroix, née et élevée au Bengale, elle avait appris dès l'enfance, dans la maison paternelle, à regarder l'évangélisation du peuple indou comme le principal but de sa vie, et s'y était préparée par une étude approfondie de la langue, des mœurs et de la littérature du pays. Mariée ensuite à un missionnaire distingué, elle s'était sur-le-champ mise à l'œuvre, d'abord en réunissant, dans une *classe biblique*, plusieurs femmes sur lesquelles sa position lui avait acquis une certaine influence, ou que les missionnaires lui adressaient, puis en fondant, sous le nom d'Asile, un pensionnat de jeunes filles indigènes. Elle y joignit bientôt des travaux littéraires et débuta, dans ce genre, par un petit volume, intitulé : *Phulmani et Karuna*, qui, transportant ses lecteurs, ou plutôt ses lectrices

(car c'était surtout aux femmes qu'il s'adressait) dans un village chrétien, faisait ressortir d'une manière frappante la supériorité de la femme indigène devenue chrétienne sur l'Indoue plongée encore dans les ténèbres du paganisme. Cet opuscule, simple, mais sérieux, empreint d'une douce charité, et remarquablement écrit en langue bengali, obtint, dès son apparition, un succès extraordinaire. Les indigènes convertis le lurent avec avidité et le firent rapidement circuler autour d'eux. Les missionnaires du Bengale, et bientôt ceux des autres parties de l'Inde, se hâtèrent de le mettre au premier rang des traités à distribuer; il fallut en faire successivement plusieurs éditions, et peu d'années après, à la mort de l'auteur, il n'avait pas été traduit en moins de douze dialectes différents. C'est, à présent, selon toute apparence, un des traités chrétiens les plus connus dans toutes les parties de l'empire indou.

Plusieurs autres écrits sortis de la même plume, et tous animés du même esprit, comptent parmi ce qu'on pourrait appeler les classiques de la littérature indo-chrétienne. Mais, malgré l'importance de ces travaux, ils ne répondaient encore que d'une manière imparfaite au besoin d'évangéliser et de se dévouer qui dévorait l'âme de la pieuse fille du révérend Lacroix. Le nombre des femmes indoues qui savent lire est, comme nous l'avons dit, très peu considérable, même dans les castes élevées; c'était donc l'enseignement oral qu'il fallait faire pénétrer dans les zénanas, et comme ces appartements privés restent hermétiquement fermés devant les prédicateurs de l'Evangile, c'était à des femmes seules que revenait la tâche d'en forcer les barrières. Mme Mullens l'avait compris et ce fut presque exclusivement à cette œuvre qu'elle consacra les dernières années de sa vie.

Raconter toutes les difficultés que lui opposèrent les préventions, l'orgueil, ou le bigotisme des Indous, nous entraî-

nerait trop loin. L'entreprise était quelque chose de tellement inouï, de tellement contraire à tous les usages de la haute société indigène, qu'elle parut insensée à beaucoup de gens, et que parfois la pieuse servante du Seigneur elle-même désespéra presque de la mener à bon terme. Mais la charité chrétienne est persévérante, et il est rare que Dieu ne la récompense pas dès ici-bas. A force de tentatives, en se prévalant avec une sainte habileté des avantages que lui assurait sa position sociale, Mme Mullens parvint à se faire ouvrir d'abord quelques portes, puis un plus grand nombre, et au bout de quelques années de ce travail, elle avait ses entrées dans plus de zénanas qu'elle n'en pouvait visiter à elle seule. Laissons à quelques faits, racontés par elle-même, ou par ses biographes, le soin de nous révéler ce qu'elle vit et ce qu'il lui fut donné de faire dans ce champ d'activité encore inexploré.

Un des premiers encouragements qu'elle reçut lui vint de la part d'un riche babou, qui parlait assez bien l'anglais. Munie d'une lettre d'introduction, elle s'était présentée chez lui. Après quelques instants de conversation générale, il l'invita à se reposer dans l'appartement des femmes. C'était justement ce qu'elle voulait, et bientôt elle se vit entourée de toutes les femmes de la famille et assaillie de toutes sortes de questions. C'était la première femme blanche que ces pauvres créatures eussent vue. Jamais l'idée ne leur était venue qu'une étrangère pût parler le bengali. Se tournant vers le babou, Mme Mullens lui demanda pourquoi les dames de sa maison ne savaient pas lire. « Oh ! répondit-il, avec cette rudesse impolie qui caractérise le plus souvent les relations des Indous avec leurs femmes, elles sont trop stupides pour qu'on puisse leur apprendre quelque chose de pareil; » et montrant du doigt sa femme : « voilà, » ajouta-t-il plus grossièrement encore, « une véritable brute; jamais elle n'apprendra rien. » « Mais, reprit Mme Mullens, si personne ne leur a jamais

rien enseigné comment auraient-elles appris? Voulez-vous me permettre d'essayer? — « Essayez, » dit le babou, et sur-le-champ il fut arrêté que, dès le lendemain, les leçons commenceraient. L'Indou se chargea, avec une largeur qui provenait probablement de sa vanité plus que de tout autre motif, de fournir tout ce qui serait nécessaire pour l'étude. Heureuse de ce premier succès, Mme Mullens fut exacte au rendez-vous. Dès qu'elle y parut, toutes les habitantes de la zénana se groupèrent autour d'elles; « Et si vous aviez vu, écrivait-elle plus tard à une amie, l'avidité, la véritable soif d'instruction qui se peignait dans les yeux et dans les bouches entr'ouvertes de ce groupe où se trouvaient représentées plusieurs générations, vous auriez certainement partagé la vive émotion de plaisir que j'éprouvai en ce moment. Le premier jour, nous ne fîmes guère que causer, mais depuis lors je suis allée très régulièrement, trois fois par semaine, passer deux heures dans cette maison, et, grâces à Celui qui me l'avait ouverte, je n'y ai pas perdu mon temps. »

Les choses ne marchaient cependant pas toujours si facilement. Un jour, Mme Mullens se trouvait, avec une chrétienne de ses amies, dans une zénana très nombreuse, qu'elle avait déjà visitée plusieurs fois avec l'autorisation des plus jeunes représentants de la famille, qui l'avaient invitée à vouloir bien se charger d'instruire leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles, quand tout à coup une voix irritée se fit entendre. C'était celle d'un vieil oncle, très bigot, et que sa richesse faisait regarder comme le chef de la famille. Revenu dans la maison plus tôt qu'on ne l'attendait, il avait appris avec indignation la présence de Mme Mullens, et entra dans la zénana en s'écriant : « Quoi, encore! Encore ces dames mis-« sionnaires ici! Après tout ce que j'ai dit! » et se tournant vers Mme Mullens : « Auriez-vous, Madame, l'intention de « faire des chrétiennes de ces femmes? Cela ne sera pas, « soyez-en certaine. » A l'ouïe de ces rudes paroles, toutes

les Indoues se dispersèrent de côté et d'autres, semblables à un troupeau de gazelles effarées. Un des neveux fit tous ses efforts pour calmer la colère du vieillard ; mais il n'y parvint qu'à demi, et pendant quelque temps les leçons furent interrompues. Quelques jours après, cependant, Mme Mullens écrivit à l'oncle pour lui demander la permission de conduire aux femmes de la zénana ses enfants, qu'elle avait promis de leur faire voir. La réponse du vieillard fut peu gracieuse, mais favorable pourtant, et sur-le-champ Madame Mullens reparut dans la zénana. « Dès qu'elles furent informées de mon arrivée, dit elle, ces pauvres femmes se précipitèrent vers moi, me prenant les mains, pleurant, et me remerciant avec effusion de ne pas les avoir oubliées. Elles me parlèrent ensuite des livres que je leur avais donnés, et me dirent qu'elles avaient travaillé ensemble à accroître le peu de connaissances qu'elles avaient acquises, mais qu'elles ne réussissaient pas à fixer leur attention comme elles y parvenaient avec moi. Elles me supplièrent enfin de faire tout mon possible pour revenir encore, de leur apporter d'autres livres, et de prier mon Dieu pour qu'il écartât les obstacles du chemin qu'elles désiraient parcourir sous ma direction. J'ai rarement vu de scène plus touchante. On aurait dit une troupe d'enfants, qui, arrachés subitement à un jeu ou à un repas de leur goût, soupireraient après le bonheur de s'y remettre. »

Utilement secondée, dans ses efforts, par divers fonctionnaires du gouvernement et par quelques Indous influents, plus instruits ou mieux disposés que leurs compatriotes, Mme Mullens vit bientôt son œuvre s'étendre et se consolider. Heureuses de savoir qu'on s'occupait d'elles et s'excitant mutuellement à profiter de ce bon vouloir, si nouveau pour elles, un grand nombre des pauvres récluses dont elle s'occupait avec tant de sollicitude, obtinrent de leurs maris la permission de recevoir ouvertement ses visites, ou trouvèrent

le moyen de se glisser, par des passages secrets, dans les maisons où « la dame anglaise » était admise. Ces maisons devenaient ainsi de vraies écoles d'adultes, pleines d'animation, de vie, et où l'émulation produisait ses effets accoutumés. Dans l'une d'elles, quarante femmes au moins, toutes du même quartier et pouvant se réunir sans se montrer en public, recevaient les instructions de Mme Mullens ou des dames chrétiennes qu'elle avait associées à ses travaux. Dix d'entre ces écolières, généralement intelligentes, avaient appris à lire en très peu de temps, et toutes apportaient à l'étude une ardeur remarquable. « Il m'arrive rarement, écrivait leur pieuse institutrice, de les quitter sans les avoir fait lire toutes, ne fût-ce que quelques lignes. Lundi dernier, comme je sortais de la zénana, une jeune fille que l'on allait marier, et déjà parée de ses habits de fiancée, m'arrêta sur l'escalier, en me disant : « Oh ! Madame, faites-moi lire, s'il vous plaît ; « rien que trois lignes; cela ne vous retiendra pas long- « temps; » et quand j'eus accédé à ce désir, l'aimable enfant me prouva, par son attention, l'importance qu'elle attachait à mes leçons. »

On a déjà vu qu'incapable de suffire seule aux besoins sans cesse croissants de sa sainte entreprise, Mme Mullens s'était adjoint des aides animées du même esprit qu'elle. La plupart d'entre elles étaient des Indoues de haute classe, converties à la foi chrétienne, et d'autant plus ardentes à l'œuvre qu'elles avaient connu, par elles-mêmes, les misères auxquelles il s'agissait de remédier. Leur présence dans les zénanas y était, à elle seule, tout une prédication de l'Evangile. « Dans une maison où j'avais conduit une de ces sœurs, brahmine de naissance, dit Mme Mullens, sa présence fit la plus vive et, je crois, la plus salutaire sensation. Ces femmes avaient entendu parler d'Indoues devenues chrétiennes, mais elles n'en avaient jamais vu, et ne se doutaient probablement pas qu'il pût se trouver dans leurs rangs des personnes appartenant

aux plus hautes castes de la société indigène. Aussi accablèrent-elles ma compagne de questions sur sa famille, sur la manière dont elle avait été amenée à quitter la religion de ses pères, sur son mari, sur ses enfants, etc., etc. Mais ce qui piqua le plus leur curiosité, ce fut le récit des moyens auxquels notre sœur avait dû recourir pour s'enfuir de la maison paternelle, et aller rejoindre son mari, dont on l'avait violemment séparée parce qu'il avait fait profession de christianisme. Naturellement, cette conversation nous fournit l'occasion d'exposer longuement à notre auditoire les doctrines fondamentales de notre foi. Ma compagne indoue leur parla sur ce sujet avec autant de sérieux que de fidélité, et, si j'en juge par l'attention avec laquelle on l'écouta, j'ai lieu de croire que sa visite aura laissé, dans cette maison, des traces qui ne s'effaceront pas de longtemps.

Ainsi travaillait à l'œuvre de Christ, parmi les femmes des classes élevées, l'infatigable chrétienne, à qui l'on doit l'ouverture de ce champ de travail à Calcutta, quand Dieu, dans ses insondables voies, jugea bon de la retirer à lui. C'était à la fin de 1861. A cette époque, le nombre des maisons, dont elle avait obtenu l'accès, ne s'élevait pas à moins de 22, et celui des femmes, auxquelles elle pouvait y parler plus ou moins librement de l'Evangile, à environ 160 femmes mariées ou veuves et 150 jeunes filles d'âges divers. Partout, dans ces zénanas, la première occupation de la chrétienne avait été d'enseigner la lecture et l'écriture. Commencer par là était le seul moyen de ne pas heurter de front les préjugés du pays et de s'assurer l'ouverture des portes. Mais avec ces connaissances élémentaires, s'étaient nécessairement glissées aussi les idées chrétiennes, et l'on peut être certain que jamais Mme Mullens n'avait négligé l'occasion de les introduire. C'était dans des livres chrétiens qu'elle faisait lire ses élèves. Un grand nombre d'exemplaires des saintes Ecritures ont été placés, de cette manière, dans des lieux où personne d'autre

n'aurait pu les faire pénétrer, et plus d'un fait a déjà prouvé que tous les grains de semence répandus ainsi par elles n'ont pas été perdus.

Le récit qu'on va lire ne se rattache pas directement à l'œuvre des zénanas, mais il montre à quel point les apostoliques travaux de Mme Mullens, et sa renommée même, pouvaient être précieux pour quelques âmes.

Un jour du mois de juin 1861, cette dame se disposait à sortir de chez elle, quand on lui remit une lettre étrange. Elle n'était pas signée, mais provenait évidemment d'un indigène et contenait les lignes suivantes :

« Madame, je prends la liberté d'introduire auprès de vous la porteuse de ce billet. Elle est veuve d'un brahmine et appartient à une très respectable et très riche famille de B... Après avoir visité les principaux temples de l'indouïsme pour y chercher le repos de son âme, qu'elle n'a trouvé nulle part, elle veut le chercher maintenant dans le christianisme. Ayez, Madame, la bonté de la recevoir dans votre asile et de lui enseigner la vérité. J'ajouterai un mot pour vous y encourager ; c'est qu'outre cette femme, il y a beaucoup d'autres veuves, et des femmes mariées aussi, qui sont dégoûtées d'une religion à laquelle elles ont en vain demandé la paix de leur âme, et qui ont besoin de trouver mieux.

« Votre bien dévoué,

« Un ami et un chercheur de la vérité. »

Après avoir parcouru ces lignes, Mme Mullens donna ordre de faire entrer la personne qui les avait apportées. C'était une femme d'environ vingt-quatre ans, d'une figure très agréable et de l'aspect le plus décent. Quoique évidemment très fatiguée et très émue, toutes ses manières et son langage portaient le cachet de la bonne société indigène. Après quelques mots échangés sur la lettre d'introduction, Mme Mullens lui dit qu'elle regrettait beaucoup de ne pouvoir lui ac-

corder que cinq minutes d'entretien, parce qu'une affaire urgente la forçait de sortir. « Madame, lui répondit l'Indoue, je vous attendrai, si vous voulez bien me le permettre, et aussi longtemps qu'il le faudra. Depuis bien des années, j'aspire à ceci ; vous ne voudrez pas me renvoyer juste au moment où je l'ai trouvé. » Touchée de cette réponse, Mme Mullens fit entrer la jeune veuve dans sa chambre à coucher et se rendit dans une famille anglaise, devant laquelle un nouveau catéchiste indigène devait donner son premier essai de prédication. Cet homme avait pris pour texte cette réponse de la Cananéenne à Jésus-Christ : *Les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* Très préoccupée de l'intéressante personne qu'elle avait laissée chez elle, Mme Mullens lui appliqua mentalement ces paroles, ainsi que toute l'histoire de la Cananéenne. Elle pria beaucoup pour elle, et, lorsqu'elle reprit le chemin de sa demeure, ce fut, a-t-elle raconté plus tard, avec la ferme conviction qu'elle allait voir une âme à qui le Seigneur dirait par son Esprit : *O femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le désires.*

L'histoire que la jeune Indoue lui raconta fut longue et triste, mais d'un intérêt saisissant. Elle s'appelait Bochonto. Restée veuve à l'âge de quatorze ans, mais indépendante par sa fortune, et assez bien traitée par sa famille, elle avait profité de ces avantages pour chercher à satisfaire un désir qui depuis longtemps déjà s'était emparé de son âme : celui de se mettre en rapport avec quelque divinité qui satisfît à son désir de paix intérieure et d'espérance pour l'avenir. C'était dans ce but que, comme le disait la lettre anonyme, elle avait visité, l'un après l'autre, la plupart des lieux de pélerinage les plus célèbres de l'Inde. Quelques incidents de ces longues pérégrinations d'une femme à la recherche du salut de son âme dépassaient peut-être tout ce qu'on a jamais entendu de pareil. Le dernier qu'elle raconta fut celui-ci : S'é-

tant un jour rappelé que, dans son enfance, ses parents l'avaient conduite dans le temple d'une idole à laquelle ils attribuaient la guérison d'une de ses sœurs, elle avait résolu d'essayer pour elle-même de son pouvoir. Quelqu'un lui avait dit que le plus sûr moyen de plaire à ce dieu était de ne se présenter à lui qu'après un long jeûne. Pendant deux grands jours, en conséquence, elle s'était privée de toute nourriture, et, le troisième, ce fut en tombant d'inanition et en s'évanouissant au pied de l'idole qu'elle lui avait adressé cette prière : « O dieu, enseigne-moi tes voies ! » — « prière, ajouta-t-elle en terminant, que ce dieu n'a point exaucée, mais à laquelle peut-être votre Dieu aura répondu en m'inspirant le désir de venir vous trouver. »

Le récit de la jeune Indoue renfermait tant de choses singulières, que Mme Mullens n'osa s'en rapporter exclusivement à ses impressions personnelles, et qu'elle se hâta de le communiquer, avec l'assentiment de la narratrice, à deux évangélistes indigènes, qui, étant sortis eux-mêmes de la caste des brahmines, lui parurent plus compétents qu'elle pour en juger. Ils n'y virent l'un et l'autre rien que de très possible, de très vraisemblable, et, par une coïncidence curieuse, il se trouva que l'un d'eux était uni à Bochonto par un lien de parenté éloignée. Il connaissait d'ailleurs sa famille, et pouvait en rendre un témoignage parfaitement conforme aux récits de la jeune femme.

On questionna ensuite Bochonto sur l'auteur de la lettre qui lui avait ouvert la maison de Mme Mullens. Sur ce point, la jeune femme refusa d'abord de s'expliquer. Elle craignait de déplaire à celui qui l'avait obligée, et peut-être de le compromettre aux yeux de ses compatriotes en attachant son nom à l'expression des sentiments exprimés dans la lettre. Mais on lui dit que cela était absolument nécessaire et elle céda. Le nom qu'elle donna était celui d'un brahmine de Calcutta, bien connu des missionnaires. Ce nom surprit cepen-

dant, parce que cet homme n'avait jamais laissé voir que l'Evangile eût produit sur lui des impressions sérieuses. Mais le récit de Bochonto dissipa tous les soupçons que cette circonstance aurait pu faire naître. Sans avoir été gagné lui-même par la vérité, le brahmine l'avait fait connaître à sa femme, et c'était celle-ci qui, depuis longtemps liée d'amitié avec la jeune veuve, lui avait donné l'idée de s'adresser à Mme Mullens. « Bochonto, lui avait-elle dit, la religion qu'il « vous faut c'est le christianisme ; allez et devenez chré-« tienne. Je voudrais que nous pussions le devenir aussi, « mais hélas ! nous sommes retenus par trop de liens « de famille et de caste. Vous êtes libre, vous ; allez « donc chercher là ce que vous n'avez trouvé nulle part. » Et c'était en raison de ce conseil que le mari avait écrit la lettre qu'on a vue.

A la suite de leurs premiers entretiens avec l'Indoue, Mme Mullens et ses amis, fidèles aux habitudes de prudence que beaucoup de déceptions ont fait contracter aux missionnaires, prirent sur elle et sur son passé des renseignements aussi minutieux que possible. Un des prédicateurs natifs alla jusqu'à faire, dans ce but, plusieurs voyages assez longs; mais, à tous les égards, le résultat de cette consciencieuse enquête fut parfaitement satisfaisant et, en conséquence, l'admission de la jeune femme dans la maison de la mission fut décidée.

A cette époque, Bochonto ne connaissait encore de l'Evangile que ce qu'avait pu lui en dire son amie; mais Jésus lui apparaissait déjà comme le sauveur de son âme, et l'ardeur qu'elle mettait à désirer sa communion était de celles que l'Esprit d'en haut ne laisse jamais sans réponse.

« Depuis que Bochonto est entrée dans la maison missionnaire, écrivait-on quelques mois après, l'estime et l'affection que nous lui avons vouées vont chaque jour en augmentant. Douée d'une rare et vive intelligence, c'est avec une

incroyable rapidité qu'elle est parvenue à lire la Bible, et depuis lors, on peut dire que ce saint livre est constamment entre ses mains. Tous les matins, on la voit prendre place parmi les jeunes filles du pensionnat chrétien pour profiter des instructions bibliques qu'on leur donne, et ses questions, ses réponses, ses réflexions, tout montre que nous n'avons point en elle une élève ordinaire. » « Oh ! pensez-vous, nous demande-t-elle parfois, avec une expression de figure qui révèle toute la profondeur de ses aspirations vers Dieu, « pensez-vous que l'aveugle finira par être clairvoyante ? « Oh ! quand pourrai-je comprendre tout ce que le chrétien « doit comprendre et sentir tout ce qu'il est appelé à sentir ?

« Je crois, disait-elle un jour, comprendre maintenant « que ce qui distingue par dessus tout le livre de Dieu des « schastras indous, c'est que ceux-ci ne recommandent que « de vaines pratiques extérieures, qui laissent le cœur tel « qu'il est, tandis que la Bible s'occupe avant tout du cœur, « de ses besoins, des moyens de le changer, de le purifier « et de le mettre en état de vivre véritablement avec Dieu. »

« Je voudrais, disait-elle dans une autre occasion, en parlant de l'excellence de sa nouvelle foi, pouvoir m'exprimer « sur ce sujet mieux que je ne le fais ; mais il est une chose « que je ne saurai jamais mieux dire qu'à présent : c'est « que pendant toute ma vie, j'avais inutilement cherché la « vraie religion, et que maintenant je l'ai trouvée. »

Ces paroles, sortant d'une telle bouche, ont une valeur religieuse qui n'indique assurément pas une trempe d'âme vulgaire. La mort, si peu attendue et presque subite de Mme Mullens, enlevée dans toute la force de l'âge mûr, a été pour Bochonto un coup terrible. Elle en est restée d'abord comme écrasée, au point que pendant plusieurs jours elle ne paraissait sortir de son accablement que pour se demander à elle-même, de ce ton à demi comprimé qui dénote les profondes émotions : « Que vais-je faire ? Que vais-je devenir, et com-

ment me trouvé-je de nouveau seule au monde? » Mais les promesses du Seigneur sont *oui et amen.* Relevée et consolée de cette épreuve par l'Esprit tout-puissant du Dieu qu'on n'invoque jamais en vain, Bochonto a pu continuer sa marche vers l'acquisition parfaite de cette vie en Christ, dont elle a dès l'abord entrevu les célestes priviléges. Les dernières nouvelles annoncent qu'elle a fait de nouveaux progrès, soit en connaissance soit en piété pratique, et que l'on espère la voir bientôt occuper une place éminente dans cette petite et courageuse armée de servantes du Seigneur, qui se sont dévouées à continuer, dans les zénanas, l'œuvre si dignement commencée par Mme Mullens.

Cette œuvre, en effet, n'est pas morte avec sa pieuse fondatrice. Elle excite, au contraire, un intérêt de plus en plus vif, non-seulement parmi les chrétiens, mais chez la portion la plus éclairée de la population indoue de Calcutta. Dernièrement, le secrétaire de la Société des missions épiscopales dans cette ville, écrivait que les demandes d'instruction pour les zénanas se multipliaient avec rapidité, et que désormais le plus grand obstacle à craindre, dans cette partie du champ d'activité missionnaire, était la rareté des ouvrières indigènes qu'on puisse y employer en toute confiance. De Calcutta, l'œuvre s'est propagée dans d'autres grands centres de population. Beaucoup de zénanas sont visitées aujourd'hui à Agra, Bombay, Pounah, Madras, Bangalore, etc., etc., et des récits nombreux, auxquels nous pourrons faire encore quelques emprunts, prouvent que, dès à présent, Dieu bénit partout ces efforts. Il nous reste, en outre, à dire quelque chose de ce que les chrétiens de l'Inde tentent par d'autres voies, pour arracher les femmes indoues, de toutes les classes, à l'état de dégradation où le brahminisme les a retenues si longtemps plongées. Ces travaux sont trop importants et offrent trop d'intérêt, pour que nos lecteurs s'étonnent de nous y voir revenir encore.

AFRIQUE ORIENTALE.

L'ÉVANGILE SUR L'ISTHME DE SUEZ.

Les immenses travaux que nécessite le projet formé par un ingénieur français, M. de Lesseps, de percer l'isthme de Suez, ont naturellement attiré, sur le sol qu'il s'agit de changer en canal, une multitude d'ouvriers et d'employés appartenant aux nationalités les plus diverses. Il y a donc là quelque chose à faire pour l'avancement du règne de Christ. Le comité directeur du célèbre établissement du Chrishona, près de Bâle, l'a compris et vient de décider la fondation d'une station missionnaire à Timsah, ville qu'on peut regarder comme le point central du futur canal intermaritime. Un premier voyage d'exploration accompli sur les lieux, en février dernier, par les deux agents auxquels cette mission sera confiée, MM. Buhler et Hamm, a présenté déjà beaucoup d'intérêt et permet d'espérer, sous la bénédiction du Seigneur, tout le succès qu'on se promet. Ces deux Messieurs ont été, dès leurs premiers pas, bien accueillis, et M. de Lesseps lui-même leur a témoigné les dispositions les plus favorables. Ainsi encouragés, MM. Buhler et Hamm ont parcouru tous les points de l'isthme sur lesquels les travaux sont commencés et ont pu nouer des rapports avec beaucoup de ceux qu'ils auront pour tâche d'évangéliser. On ne lira pas sans plaisir ce qu'ils racontent de leurs premiers travaux évangéliques au milieu d'un groupe nombreux d'arabes. Nous empruntons la traduction de cette partie de leur récit au journal *La Croix*.

« *Tussum*, disent-ils, est le point extrême de l'ouverture actuelle du canal. Dix mille Arabes y sont au travail, astreints à des corvées qu'ils doivent à titre de tribut..... Nous y arrivâmes montés sur des dromadaires. Le désert nous

entourait de toutes parts; sur nos têtes surplombait un ciel d'un bleu profond. Jamais, autant que dans cette solitude silencieuse, nous n'avions entendu comme une voix d'en haut nous répéter : Dieu est grand!

« Il faisait nuit quand nous arrivâmes au camp. Après avoir franchi les parois immenses de la tranchée, nous vîmes briller dans la plaine des lumières innombrables. Des milliers de feux allumés en plein air étaient entourés par des groupes d'Arabes. Ce spectacle nous remplit involontairement du souvenir d'Israël voyageant dans le même désert. « Par ta miséricorde tu as conduit ce peuple, tu l'as « délivré, tu l'as amené dans la sainte cité. » Puissent ces pauvres Arabes faire, de leur côté, une expérience de même nature!

« Autour de chaque feu, ils étaient assis par groupes d'une vingtaine environ, sous la surveillance d'un cheik. Les uns chantaient ou causaient entre eux, d'autres entouraient le cheik et écoutaient silencieusement ses paroles; d'autres jouaient avec des morceaux de bois d'un pied de long, qui formaient, en retombant sur le tapis, des figures bizarres, d'après lesquelles ils auguraient de l'avenir. Nous allâmes d'une tente à l'autre, cherchant ceux qui savaient lire pour leur distribuer des traités. Quand nous en rencontrions un, nous lui remettions un livre, après lui en avoir fait lire un passage à haute voix. Mais bientôt il fallut renoncer à cette méthode. La foule accourait à nous de toutes parts, et des centaines d'Arabes nous environnaient. Un grave cheik, qu'on nous avait indiqué comme un homme instruit, ayant vu nos livres arabes, étendit son tapis et nous invita à nous asseoir à ses côtés, ce que nous fîmes volontiers. Alors il prit un livre de prières, l'ouvrit avec gravité, et, tournant les feuillets, se mit à lire à haute voix; les auditeurs donnaient de fréquentes marques d'assentiment. Enfin le cheik s'arrêta en disant d'un ton solennel : « Le livre est bon. » Dès lors

chacun voulut en avoir un. Il fallut, pour apaiser le tumulte, que le chef intervînt, et, commandant le silence, déclarât que ceux-là seuls qui savaient lire recevraient des livres. La chose fut d'une exécution difficile. Le bruit que nous donnions des livres arabes avait parcouru le camp comme un éclair, de sorte que notre provision fut bientôt épuisée. « Mais dira celui qui connaît le caractère arabe, pensez-vous que plus d'un livre, sollicité avec le plus d'instances, n'aura pas été vendu dès le lendemain? » Nous ne saurions affirmer le contraire, surtout en nous rappelant l'avidité avec laquelle, le livre reçu, plus d'un Arabe nous demandait du tabac, ou quelque autre présent. Mais nous n'en sommes pas moins assurés que les traités distribués à Tussum auront été rapidement transportés dans toutes les parties de l'Egypte. »

Ils le seront certainement, et qui sait le bien que peut faire à quelque âme inconnue un de ces petits livres jetés ainsi comme à l'aventure? L'histoire des missions, soit parmi les indifférents, soit parmi les païens, n'abonde-t-elle pas en faits qui montrent que le pain jeté à la surface des eaux se retrouve souvent là où nul ne s'attendait à le revoir?



HOLLANDE.

UNE FÊTE MISSIONNAIRE.

Les chrétiens évangéliques des Pays-Bas viennent de donner une nouvelle preuve du vif intérêt qu'ils prennent à la cause des missions. Voyant s'accroître, d'année en année, les foules qu'attire à Zeist la fête missionnaire annuelle des frères moraves (*Missionsjahresfest*), ils ont eu l'heureuse idée

d'en organiser une du même genre, à laquelle seraient invités tous les amis des Sociétés de missions du pays, et ce projet a réussi au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer. Une dame chrétienne, Mme la baronne Van Brakell avait offert, pour la réunion qui devait avoir lieu en plein air, une partie de son parc, situé aux portes d'Arnheim, dans un des sites les plus pittoresques de la Gueldre. Les compagnies de chemins de fer s'étaient engagées à donner, à prix réduit, des billets d'aller et retour pour les invités qui viendraient, de loin ou de près, prendre part aux joies édifiantes de la journée. Dieu, dans sa bonté, permit qu'un temps magnifique favorisât cette fête, et, au jour indiqué, le 6 août dernier, plus de six mille personnes, accourues d'à peu près tous les points du pays, se trouvèrent, dès le matin, sur le lieu du rendez-vous. A l'heure indiquée, le pasteur Heldring, si connu pour son zèle en faveur des missions et pour ses œuvres de philanthropie chrétienne, ouvrit la séance par un discours, où il rappela tout ce que la Hollande, et en particulier cette province des Gueldres, devaient à l'introduction du christianisme, depuis le temps où il en avait banni le paganisme des anciens Frisons. Après lui, un second orateur appela l'attention de l'assemblée sur les travaux des onze Sociétés de missions que possède la Hollande, et en particulier sur ce qu'il leur avait été donné de faire dans le courant de l'année dernière. Des hymnes religieuses, composées en vue de la circonstance, furent ensuite entonnées, avec accompagnement des cors harmonieux des frères moraves de Zeist, qui avaient voulu apporter leur part de concours à l'édification de la journée. Ces chants, répétés par des milliers de voix, produisirent sur les âmes la plus profonde impression.

Un léger repas, consistant surtout en pain et en café, que chacun pouvait se procurer au prix de dix centimes, interrompit ensuite quelques instants les exercices religieux. A

leur reprise, l'immense assemblée, se divisant en quatre groupes, vint se ranger autour de quatre chaires rustiques, dressées à distance les unes des autres, et du haut desquelles une vingtaine de prédicateurs, appartenant à diverses Eglises, se firent successivement entendre. Ces discours, dont aucun ne dura plus d'un quart d'heure, furent tous écoutés avec une attention marquée, que des chants et des prières venaient de temps en temps raviver, en prévenant une trop grande uniformité. De ferventes actions de grâces et de nouvelles supplications en faveur des païens terminèrent la fête. Il était sept heures du soir quand les assistants se séparèrent. Tout s'était passé dans un ordre parfait et sans qu'aucun incident fâcheux eût nui, sur un point quelconque, à l'édification générale. Aussi la journée a-t-elle laissé des souvenirs précieux dans l'esprit de tous ceux qui ont eu le privilége d'y assister. C'est la première fête de ce genre qu'ait eue la Hollande, mais ce ne sera sans doute pas la dernière, car il y a là un moyen de servir l'œuvre des missions, que ne voudront pas négliger ceux qui ont à cœur de la rendre de plus en plus populaire au sein des Eglises.

EMANCIPATION DES ESCLAVES.

Il nous paraît impossible que l'on aime l'œuvre des missions sans prendre intérêt à l'émancipation de la race nègre. C'est pourquoi nous empruntons à la *Semaine religieuse*, de Genève, la nouvelle suivante :

« L'affranchissement des esclaves, dans les colonies hollandaises de l'Amérique, a été décrété le 8 août 1862. En conséquence, 45,000 esclaves sont devenus libres dès le 1er juillet 1863. Les propriétaires seront dédommagés. Cette importante transformation coûtera à la Hollande plus de 32 millions de francs, dont deux millions sont destinés à des primes pour encourager l'immigration de nouveaux travailleurs.

Les nègres affranchis seront soumis, pendant 10 ans encore, à une surveillance spéciale. Bien que libres quant au choix de leurs demeures, de leurs occupations et de leurs maîtres, ils seront cependant obligés de s'engager à un travail régulier, ceux des plantations pour un laps de temps de un à trois ans, ceux de la ville de trois mois à une année, ou de se faire admettre comme industriels au moyen d'une patente. Le gouvernement se réserve même le droit, mais pour deux ans seulement, de circonscrire, au besoin, le choix du lieu de leur résidence au district dans lequel ils se trouveront. Par contre, ils seront mis immédiatement en possession du droit de citoyen, et obtiendront un nom, des écoles, un culte et l'autorisation de posséder. Après dix ans, la loi les reconnaît et les déclare citoyens avec tous leurs droits.

« Telles sont les dispositions prises par le gouvernement hollandais, elles portent le cachet de l'esprit sérieux et réfléchi de cette nation ; elles sont empreintes aussi bien d'un sentiment d'équité envers le propriétaire que d'une bienveillante sollicitude pour les esclaves affranchis. »

Il est superflu, sans doute, de dire que les chrétiens hollandais de toutes les dénominations ont chaleureusement applaudi à cette grande mesure de justice et d'humanité. A cette occasion, il y a eu, le 1er juillet, en un grand nombre d'endroits, de pieuses réunions, où de vives actions de grâces ont été rendues à Dieu et de ferventes prières prononcées en faveur des esclaves émancipés.

De leur côté, les esclaves des possessions hollandaises avaient été dûment préparés, par les instructions des pasteurs ou des missionnaires employés au milieu d'eux, à la jouissance prochaine de cet immense bienfait, et quelques journaux ont déjà pu nous dire comment ils ont passé, à la Guyane, cette journée du 1er juillet, qui restera si mémorable dans leur histoire. L'extrait suivant d'une feuille de Surinam en donnera l'idée :

« A six heures, ce matin (1er juillet), à l'occasion de la
« cessation de l'esclavage, une salve de vingt et un coups
« de canon a été tirée du fort Zeelandia ; les bâtiments qui
« se trouvaient dans le port et les maisons de la ville se sont
« aussitôt pavoisés. A huit heures du matin, les différentes
« églises se sont remplies d'une foule nombreuse ; des ac-
« tions de grâces ont été offertes à l'occasion de cet événe-
« ment. L'église morave était décorée de fleurs et de fes-
« tons et entièrement pleine. Après le service divin, les nou-
« veaux émancipés se sont rendus à la résidence du gouver-
« neur, qu'ils ont remercié ; puis, ils ont chanté quelques
« morceaux composés pour la circonstance par les frères
« moraves, et un hymne en l'honneur du roi. De là, ils se
« sont rendus à la résidence du procureur général, des se-
« crétaires du gouvernement et du commissaire surin-
« tendant. La journée s'est passée tranquillement et agréa-
« blement ; les émancipés se sont si bien conduits qu'ils mé-
« ritent tous les éloges possibles ; il est évident qu'ils
« apprécient la liberté à sa juste valeur, et qu'ils s'en mon-
« treront dignes. »

Le *Journal des Débats*, auquel nous avons emprunté la traduction de ce fragment, l'accompagne des réflexions suivantes :

« Voilà donc le spectacle qu'offrait la Guyane hollandaise le jour de l'émancipation ! Où est le pillage, où est l'incendie, où sont les massacres que les planteurs aiment à prévoir, si le mot d'abolition est seulement prononcé ? Où sont les scènes de honte et de violence ?... La Hollande vient d'accomplir une action glorieuse pour elle-même, profitable pour ses colonies et utile pour le monde entier. »

« Utile au monde entier ! » Oui, certes, car elle donne un grand exemple et, grâces à Dieu, un exemple qui fait honneur au protestantisme. Oh ! quand pourrons-nous annoncer que cette affreuse, criminelle et funeste plaie de l'escla-

vage a disparu enfin du seul pays protestant qui en offre encore le navrant spectacle ?



SUISSE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE BALE.

Cette grande institution, qui comptera bientôt un demi-siècle d'existence, puisqu'elle a été fondée en 1815, a célébré sa fête annuelle, les 1er et 2 juillet dernier, en présence de la foule nombreuse que cette solennité ne manque jamais d'attirer à Bâle, non-seulement de la Suisse, mais encore des Etats allemands les plus voisins. Du rapport présenté par l'inspecteur, M. Josenhans, il résulte que, sous tous les rapports, les amis de cette œuvre ont à bénir Dieu des grâces qu'il continue à faire reposer sur elle.

Sous le rapport financier, la position de la Société s'est améliorée. L'année dernière s'était terminée avec un déficit de 328,000 fr. Une souscription spéciale, ouverte en vue de cette situation, a produit environ 190,000 fr. En joignant à cette somme, une partie du beau legs fait à la Société par ce chrétien généreux, dont on a retrouvé cette année la trace en tant de lieux, M. G. Eynard, de Genève, la dette a pu être considérablement réduite ; elle n'est plus aujourd'hui que d'environ 120,000 fr. Le chiffre des recettes générales pour l'œuvre avait dépassé 768,000 fr., de sorte que la Société avait reçu, durant l'année, plus d'un million de francs. C'est, pensons-nous, le chiffre de recettes le plus élevé qu'une institution religieuse protestante ait jamais atteint sur le continent européen.

On sait que l'année dernière, la Société était entrée en jouissance d'une nouvelle maison, qui a très convenablement

remplacé l'ancienne, démolie pour cause d'utilité publique. Cette année, on a pu construire un autre bâtiment destiné à l'éducation des jeunes filles de missionnaires, et qui peut en recevoir de trente à quarante.

L'institut où la Société forme ses futurs agents, renferme actuellement quatre-vingt-un élèves, dont neuf ont, le second jour de la fête, reçu l'imposition des mains; ils se disposent à partir : deux pour l'Inde, deux pour l'Afrique, deux pour le nord de l'Amérique et un septième pour le Caucase. Les deux autres doivent entrer au service de Sociétés étrangères. Les vides que laissera, dans les rangs de l'Institut, le départ de ces nouveaux serviteurs de Christ ne sera pas difficile à combler. Le Comité avait à choisir entre trente-sept demandes d'admission.

On sait que les principaux champs de travail de la Société sont la côte occidentale d'Afrique, l'Inde et la Chine.

Les stations de la Côte-d'Or continuent à se présenter sous un aspect encourageant. Elles comptent ensemble huit cent cinquante communiants ; mais le nombre des personnes sur lesquelles s'étend l'influence de la mission est de beaucoup plus considérable. L'année dernière, les missionnaires de cette contrée ont craint longtemps de se trouver enveloppés dans une guerre entre les Anglais et ce terrible et cruel roi des Achantis dont nous avons eu occasion de dépeindre les mœurs féroces; mais, aux dernières nouvelles, ils paraissaient rassurés à cet égard. Celui qu'ils servent avec foi a détourné d'eux ce danger, comme il avait déjà fait de plusieurs autres.

Dans l'Inde, les stations fondées à Mangalore, dans les monts Nielgherries, au sud du pays des Mahrattes et sur d'autres points encore, tendent constamment à se développer. Le chiffre des chrétiens indigènes, admis dans les rangs de l'Église, dépasse trois mille.

En Chine, les postes de Hong-Kong et de Lilong sont dans

une situation prospère. Il y a là déjà plus de cent Chinois chrétiens et un nombre considérable de catéchumènes, ou tout au moins d'auditeurs de la Parole sainte. Sur un point du continent, nommé Chonglok, les missionnaires ont, à leur grand étonnement, découvert une petite Eglise toute organisée et qui devait son existence à un catéchiste indigène. Cent personnes ont pu y être baptisées dans le courant de l'exercice.

Très peu de temps après sa fondation, la Société de Bâle avait établi dans le Caucase une mission que, quatorze ans plus tard, un ukase de l'empereur de Russie avait frappée d'un coup mortel en apparence. Les missionnaires avaient dû s'éloigner, mais les grains de semence qu'ils avaient pu jeter en terre n'avaient pas disparu avec eux, et maintenant, après trente ans de mort apparente, l'œuvre se trouve plus vivante qu'elle n'avait jamais été. L'Evangile prêché aux Arméniens de ces contrées, par des hommes sortis de leurs rangs, en a converti un grand nombre. Le gouvernement s'est montré animé de dispositions plus favorables et sept jeunes gens de la contrée ont pu venir se ranger parmi les élèves de la Société. Comme nous l'avons dit, un des missionnaires consacrés le 2 juillet, est destiné à cette œuvre et tout donne lieu de penser que le Seigneur s'est préparé dans ce pays une de ces riches moissons d'âmes qu'il se plaît à amasser dans ses greniers.

NOUVELLES RÉCENTES

CHINE.

Le baptême de la persécution ne fera pas défaut aux nouveaux chrétiens du Céleste empire. On annonce qu'à Yam-

Chow, dans les environs de Canton, plusieurs femmes ont été injuriées, menacées et même battues, pour avoir embrassé la foi des étrangers. Dans un autre village de la même province, un aide-missionnaire natif a perdu tout ce qu'il possédait ; une vile populace s'est précipitée sur lui et on l'a jeté dans une prison. Le peuple des environs d'Amoy s'est également, depuis quelque temps, montré plein de haine et de procédés violents. Dans plusieurs endroits, les chrétiens ont eu à supporter d'indignes traitements; on a voulu les forcer à donner de l'argent pour le culte des idoles; plusieurs ont été chassés de leurs demeures, et quelques-uns accablés de coups. Ces faits, contraires à toutes les lois, mêmes chinoises, sont quelquefois, sur la demande des missionnaires, réprimés par les mandarins locaux; mais le plus souvent ils restent impunis; et, en tous cas, la lenteur avec laquelle les magistrats indigènes font droit aux réclamations les plus justes rend leur intervention très peu efficace.

Malgré ces épreuves, on signale de plusieurs côtés des progrès encourageants. En une année, par exemple, la petite congrégation de Souatow (province de Canton) a vu le nombre de ses membres s'élever de huit à trente-huit.

SYRIE.

Un missionnaire américain de Beyrouth, M. Jessup, revenant d'une visite faite à Homs, annonce que l'Evangile fait dans cette ville des progrès de plus en plus sensibles. « On y compte, dit-il, des centaines de protestants, qui n'attendent que l'arrivée d'un missionnaire pour faire hautement profession de leurs nouvelles croyances. Plusieurs Arméniens ou Grecs aident à ce mouvement, sans y prendre une part apparente, en signalant avec force les erreurs et les abus de leurs Eglises respectives. Les chrétiens les appellent les « gardiens

« de la porte, » parce que, disent-ils, ces gens font entrer les autres dans la maison sans y entrer eux-mêmes. »

Quant aux chrétiens évangéliques avoués, leur ferveur se manifeste par la peine qu'ils se donnent pour se procurer les saintes Ecritures et d'autres livres religieux, par la connaissance vraiment remarquable qu'ils ont acquise du contenu des livres saints, et enfin par leur générosité. Quoique généralement très peu riches, ils ont meublé d'une manière très convenable la salle qui leur sert de temple; ils font d'abondantes aumônes, et, pendant le séjour de M. Jessup, ils ont fondé une association missionnaire, que tous se sont engagés à soutenir au moyen de dons hebdomadaires.

Toutes les nouvelles de Syrie ne sont pas d'une nature aussi réjouissante. Dans une localité, nommée Idlib, quelques protestants, ayant eu l'imprudence d'entrer dans une église grecque, y ont été reconnus, attaqués et cruellement maltraités. Le gouverneur turc, informé de l'affaire, a puni les coupables, mais pas assez vite pour empêcher les autres protestants de prendre l'alarme. Plusieurs ont quitté la ville, et d'autres, dont la foi était encore chancelante, ont eu la faiblesse de rentrer dans la communion grecque. Quelques-uns cependant sont restés fermes.

POLYNÉSIE.

Une lettre de Samoa (groupe des Navigateurs) annonce le retour dans cette île du navire missionnaire le *John Williams*. et contient à ce sujet le touchant paragraphe que voici :

« Ce navire a ramené quatre veuves, seuls restes survivants d'un petit escadron de dix missionnaires (cinq évangélistes et leurs femmes) envoyés d'ici, en septembre 1861, dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides : deux à Fète, quatre à Api et quatre à Spiritu-Sancto. Visités de nouveau, après

un intervalle de treize mois, il ne s'est plus trouvé, dans la dernière de ces îles, qu'une veuve pour raconter l'histoire de la mission : tous ses autres membres avaient été emportés par la fièvre et les souffrances, quelques semaines seulement après leur arrivée. A Api, il ne restait plus que les deux femmes, et à Fète que la veuve de l'évangéliste. Quel navrant épisode dans l'histoire des missions de la Mer du Sud ! »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

L'*Iwe Irohin*, ce journal indigène d'Abbéokuta que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de citer, annonce que dernièrement l'Eglise de cette ville a eu le bonheur de voir le baptême chrétien administré, en une seule fois, à trente-et-un adultes (17 hommes et 14 femmes), dont douze seulement étaient originaires d'Abbéokuta. Les autres appartiennent à différentes contrées du voisinage qui, désolées depuis plusieurs années par d'interminables guerres, ont vu un grand nombre de leurs habitants se réfugier partout où ils ont pu. « Telles sont, dit la pieuse feuille africaine, les voies du Seigneur, souvent incompréhensibles à l'homme, mais toujours sages et miséricordieuses. Sans les malheurs qui les ont chassés de leur pays, ces nouveaux frères n'auraient probablement pas entendu parler de cette bonne nouvelle, qui leur paraît aujourd'hui préférable à tous les biens de la terre. Ils se réjouissent donc d'avoir été affligés, et quand des temps plus heureux leur permettront de regagner leurs patries respectives, ils y reporteront avec eux un trésor que d'autres pourront apprécier et rechercher. »

Paris. — Imp. de Ch. Maréchal, succr de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA.

Translation prochaine. — Résultats de vingt-huit années de travaux missionnaires. — Baptêmes récents. — Motifs du changement.

M. Rolland et ses enfants en la foi sont à la veille de quitter la localité où le Seigneur a répandu sur eux tant de bénédictions! Le troupeau et le pasteur ne se séparent point, leur nouvelle demeure ne sera qu'à cinq ou six lieues de l'ancienne, elle portera le même nom, le changement n'imposera aucune charge additionnelle aux fonds de la Société. Ces considérations sont rassurantes, mais elles n'empêchent pas qu'il ne soit douloureux de voir un serviteur de Christ qui a blanchi sous le harnais, et la population qu'il a amenée à la foi et gagnée à la civilisation, obligés de recommencer, en quelque sorte, la vie et de renoncer aux maisons, aux plantations et aux cultures dont ils avaient couvert un sol originairement désert. Si Béerséba était cher à ses habitants, il l'était aussi à nos Eglises, il aura sa place dans leurs annales. Nous ne le quitterons pas sans jeter un coup-d'œil sur son passé, rappeler brièvement son histoire et voir, par l'examen des causes de son abandon, si nous avons lieu de craindre que nos autres stations du Lessouto puissent éventuellement subir le même sort.

Dans un rapport que nous avons reçu de lui, M. Rolland père résume, comme suit, les résultats de son ministère jusqu'à ce jour :

« Le temps que j'ai passé à Béerséba est juste de vingt-huit années, durant lesquelles le Seigneur m'a fait la grâce de travailler sans relâche à son service. Je ne me rappelle d'avoir été empêché de prêcher *qu'une seule fois*, encore n'était-ce point par une maladie, mais par une blessure que je m'étais faite accidentellement. J'ai donc bien des sujets d'être reconnaissant envers le Seigneur et de le bénir du fond de mon âme. Il ne sera pas peut-être sans actualité et sans intérêt que je vous donne en chiffres le résumé de mes travaux, d'après mes registres.

« J'ai baptisé, reçu à la sainte Cène et admis dans l'Eglise 808 adultes. Sur ce nombre, 290 ont passé dans d'autres troupeaux missionnaires, 99 sont retournés dans le monde, et 70 sont morts au Seigneur ; 6 autres, au moment de leur décès, avaient des fautes graves à se reprocher, et leur repentance a été douteuse. Plus de 70, qui n'étaient point Bassoutos et qui se rattachaient au chef Morolong Moï ont émigré, depuis la dernière guerre, dans la station wesleyenne de Thaba-Unchu. Je les ai remis aux soins du missionnaire Ludorf. Il est probable qu'ils reviendront dès que nous serons bien installés dans notre nouvelle station.

« J'ai aussi baptisé 1,075 enfants, ce qui porte le nombre total de nos baptêmes à 1,883.

« Nous avons encore 80 catéchumènes et il s'en présente d'autres tous les jours. Il nous reste en ce moment, comme noyau de l'Eglise du nouveau Béerséba, 343 membres effectifs, participant à la sainte Cène. Il serait prématuré d'évaluer le nombre total d'habitants sur lesquels nous pouvons compter. Tous ceux qui ont vécu auprès de nous, et que les troubles politiques ont dispersés, parlent de revenir si la

paix se consolide ; nous ne manquerons jamais de monde dans le district de Bothéta où nous allons nous établir. »

M. Rolland fils travaille sans relâche, depuis plusieurs mois, à préparer une habitation pour ses vénérables parents. Le gros de la population s'est déjà transporté auprès de lui, mais les travaux avancent lentement à cause de la pénurie occasionnée par la terrible sécheresse de la dernière saison.

« Je suis resté ici, dit M. Rolland père, avec un auditoire régulier d'environ 300 personnes. Il n'y a que nos fêtes chrétiennes qui ramènent tous nos gens dans la station. Ils y restent généralement une semaine, et, dans ces jours d'édification, nous oublions que nous sommes partagés en deux bandes. L'œuvre du Seigneur n'en continue pas moins d'avancer d'une manière progressive. Trente-quatre personnes sont venues s'enquérir de la voie du salut, durant le dernier exercice. Il est à remarquer que ce petit réveil s'est manifesté parmi la jeunesse. Je suis occupé à faire à mes catéchumènes un cours complet de religion. Je les réunis deux fois par semaine. Je considère cette partie de l'œuvre comme la plus importante, et j'éprouve de vraies jouissances à chacune de nos leçons. Cela provient du développement que mes catéchumènes donnent aux idées principales des sujets que nous traitons, des observations neuves et des réflexions variées que mes enseignements leur suggèrent. Mon bonheur se comprendra d'autant mieux si j'ajoute que c'est dans des leçons de ce genre, et durant mon catéchuménat, que j'ai reçu mes premières impressions religieuses, et que cette époque est pour moi pleine d'heureux souvenirs. »

Le Seigneur a permis qu'on lui consacrât encore à Béerséba, par le baptême, plusieurs des néophytes dont notre frère parle dans le paragraphe précédent. Un retard de quelques jours, dans l'envoi de sa lettre, lui a permis d'ajouter ce qui suit :

« Après un sermon approprié à la circonstance, sur la mort de Christ et le commandement donné aux apôtres d'instruire et de baptiser toutes les nations, le baptême a été administré à 17 adultes. Je confirmai ensuite le baptême à 11 jeunes gens qui l'avaient reçu dans leur bas-âge. Mon fils baptisa les enfants de tous ces nouveaux communiants, ce qui porta le nombre de nos admissions de ce jour à 46. »

On le voit, il n'y a point eu d'interruption dans le cours des bénédictions spirituelles que Dieu destinait à son serviteur. Il en serait de même de la stabilité et de la prospérité matérielle de Béerséba, si l'on savait dans ce monde reconnaître les services rendus à la cause de l'humanité et de la civilisation. Situé, à peu près, à l'extrême limite du pays des Bassoutos, dans la direction du sud-ouest, cet endroit était un vrai coupe-gorge, lorsque M. Rolland s'y installa. Des bandes de Koranas hostiles au chef Moshesh en infestaient les environs. Aux courses vagabondes de ces brigands pendant le jour, succédaient, la nuit, celles des lions, des panthères et des hyènes. Mais le pays était spacieux, fertile, bien arrosé et M. Rolland comprit que s'il parvenait à s'y établir d'une manière permanente, malgré les dangers immédiats qui le menaçaient, une population paisible ne tarderait pas à s'agglomérer autour de lui. Il pouvait surtout compter sur les Bassoutos qui s'étaient réfugiés dans la colonie, pendant les guerres qui avaient désolé leur pays avant l'arrivée des missionnaires. Ces gens ne demandaient pas mieux que de rentrer dans leur pays, et il était à présumer qu'un district encore inocccupé, et où ils pourraient jouir de beaucoup de liberté, aurait de grands attraits pour eux.

Ces prévisions se réalisèrent, mais qui dira les fatigues, les alarmes, les dangers auxquels M. Rolland et sa famille furent exposés avant qu'une population fixe eût débarrassé la contrée des malfaiteurs qui en avaient fait leur repaire?

Mais la foi et la persévérance triomphent de tout. Au bout

de peu d'années, Béerséba devint un asile de paix et un centre de piété. Les soins donnés par le missionnaire à la culture et aux plantations, entourèrent les bâtiments de la mission de beaux ombrages et de rameaux couverts des fruits les plus succulents et les plus variés. Les indigènes se mirent à bâtir en moellons et en briques une multitude de maisonnettes solides dont le goût architectural laissait encore beaucoup à désirer, mais qui témoignaient d'un apprentissage intelligent, persévérant et plein de promesse pour l'avenir. Ce qui florissait surtout c'étaient les écoles, les services religieux et le chant sacré. Quiconque a visité Béerséba gardera toujours le souvenir de ces salles encombrées d'élèves de tout âge, où jamais on ne se plaignait de la longueur des leçons, de ce temple où les indigènes entonnaient des chants pleins de vigueur et d'harmonie, et pressés les uns contre les autres, le front ruisselant de sueur, écoutaient avec avidité les solides et copieuses prédications de leur pasteur.

Fêtes religieuses, arrangements de famille, mariages, tout était sur un pied patriarchal. Lorsque quelques jeunes gens témoignaient l'intention de se mettre en ménage, les anciens du lieu, présidés par le pasteur, les réunissaient, s'informaient de leur position, les questionnaient sur les devoirs de l'état dans lequel ils voulaient entrer, les exhortaient au travail et à l'ordre, et se faisaient apporter, pour les inspecter, les instruments qui devaient fournir du pain aux nouvelles familles. Les admissions à la communion de l'Eglise étaient également l'objet de la sollicitude de tous les membres expérimentés du troupeau. Lors de la réception des catéchumènes, chacun était admis à les interroger et à les exhorter à la fidélité.

Situé sur la frontière, Béerséba ne tarda pas à devenir un précieux entrepôt pour le commerce des céréales que les Bassoutos importent dans la colonie, avec une ardeur et un succès toujours croissants. C'était aussi, en quelque mesure,

un avant-poste par lequel les idées et les usages de la civilisation passaient et pénétraient dans les parties centrales du pays. Sous ce rapport, cette station avait déjà rendu et semblait encore destinée à rendre des services également grands aux indigènes et aux colons eux-mêmes.

Mais la position excentrique qui avait, en une grande mesure, contribué ainsi au rapide développement de Béerséba, devait lui être détrimentale dans la lutte où les deux races rivales se sont malheureusement engagées. Grâce à la facilité avec laquelle ils pouvaient s'établir dans les terrains vagues qui l'avoisinaient, les Boers ont fondé, à une très petite distance de notre station, la ville de Smithfield, que l'attrait d'un commerce fort lucratif n'a pas tardé de peupler d'Anglais et d'étrangers de tous pays.

Lors de la rectification des frontières par l'arbitrage du gouverneur du Cap, après le dernier conflit des Bassoutos avec les Boers, une partie notable du pays que l'on disputait aux indigènes leur fut rendue; mais sir George Grey n'admit pas qu'on pût tolérer, aux portes de Smithfield, une population aussi considérable et aussi énergique que l'était celle de Béerséba; il résolut de lui enlever son indépendance et la fit passer, d'un trait de plume, sous la loi de « l'Etat libre de l'Orange. »

Depuis ce jour cette population s'est trouvée dans une position difficile et pleine de périls. Les terres dont on lui a laissé l'usufruit ne suffisent pas à ses besoins. D'ailleurs, elle ne saurait séparer ses destinées de celle des autres sujets de Moshesh, et les premiers troubles politiques l'exposeraient à se voir sommée, sous peine de confiscation de biens et d'expulsion violente, à prendre les armes contre les Bassoutos encore indépendants.

C'est pour se soustraire à un pareil danger que le missionnaire et son troupeau ont cru devoir opérer une retraite prudente. pendant qu'il en est temps encore. Ils vont mettre,

entre eux et leurs inquiétants voisins, un espace de quelques lieues et les eaux du Calédon qui, dans cette partie du pays, forment la ligne de démarcation entre les colons et les indigènes.

La chose a été traitée à l'amiable avec les blancs du voisinage. Des acquéreurs se sont présentés pour les terrains et les immeubles appartenant à la Société, et c'est à l'aide des indemnités déjà reçues que les travaux du nouveau Béerséba ont été entrepris.

Que d'ardentes prières montent vers le Seigneur pour que ces changements soient à sa gloire et pour la consolidation des travaux de ses serviteurs !

Nous avons une autre station qui, par sa position isolée, est exposée à des changements semblables à ceux qui sont survenus à Béthulie et à Béerséba. C'est celle de Carmel. Grâce à Dieu, cependant, les habitants continuent à entretenir de bonnes relations avec les blancs dont ils sont entourés, et M. Lemue poursuit sans entrave ses paisibles travaux. Cet établissement ne peut, ce semble, porter aucun ombrage aux Boers ; ayant été fondé dans une localité qui n'était réclamée par aucun chef, il est sous la direction exclusive de notre Société.

Toutes nos autres stations se trouvent dans les parties centrales du Lessouto, sont entourées de nombreux villages indigènes, et ne peuvent périr qu'avec le peuple lui-même. Ce peuple s'accroît et se fortifie de jour en jour ; il est protégé par des montagnes de difficile accès, et, s'il sait se préserver de divisions intestines, il a peu à redouter des adversaires du dehors, surtout après les leçons qu'il leur a données. Toutefois, c'est l'Eternel qui élève et qui abaisse les habitants de la terre, qui seul les fait vivre en assurance ou les disperse selon son bon plaisir, et nos lecteurs sentiront avec nous que pour mettre nos chers établissements missionnaires à l'abri de toute atteinte, nous devons demander instamment à Dieu

de faire que les Bassoutos et leurs chefs se rendent à ses appels et fassent de la *crainte de son nom* leur forteresse et leur appui.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ASIE.

LES FEMMES DE L'INDE.

III

Encore les Zénanas. — Prédication dans les villages. — Conversion d'une Jati et d'un soldat. — Ecoles et pensionnats. — Pétition contre la polygamie. — Les femmes indoues et les chemins de fer.

(*Voir notre livraison de septembre, page* 335.)

Mme Sewel, femme d'un missionnaire de ce nom, fait à Bangalore, dans l'ancien royaume de Mysore, ce que Mme Mullens avait entrepris avec tant de succès à Calcutta. Plusieurs zénanas de la haute société lui sont ouvertes. Une veuve indoue, qui a pris au baptême le nom de Lydie, l'assiste dans ses pieux travaux et l'on va voir que là aussi, cette œuvre présente un attrait puissant. Les récits suivants, choisis parmi beaucoup d'autres, mettent sous un jour frappant l'ignorance et les naïves préventions, mais en même temps aussi quelques-unes des qualités aimables de ces femmes de l'Inde qui, sous tant de rapports, sont encore comme enchaînées dans les liens d'une longue enfance.

« Ce matin, écrivait Mme Sewel, le 5 septembre 1862, j'ai

fait une visite à la famille de K. S.. qu'un message reçu hier m'avait comme reproché de n'être pas allée voir depuis longtemps. A mon arrivée, on me fit monter dans une grande pièce du premier étage qu'on pourrait appeler le salon de famille. A peine avais-je pris possession d'un siége, apporté à mon intention, que la dame de la maison parut. Deux ou trois femmes la suivirent de près. D'autres regardaient timidement à travers les fenêtres ou les portes restées entr'ouvertes ; mais ayant exprimé le désir de les voir toutes autour de moi, le courage leur vint, et bientôt je fus entouré de onze femmes et de six ou huit enfants d'âges différents. Le beau-frère de K. S. et un de ses neveux persistèrent, un peu contre les usages de la bonne compagnie indoue, à demeurer dans la chambre.

« Les femmes s'assirent autour de moi sur le tapis. Après quelques instants de causerie générale, je leur montrai quelques ouvrages de fantaisie qu'elles admirèrent beaucoup et que j'offris de leur apprendre à confectionner elles-mêmes. Là-dessus, elle se mirent à converser vivement entre elles, mais en hindoustani, dialecte qui paraît leur être le plus familier. Ne le connaissant moi-même que très imparfaitement, j'exprimai le regret qu'elles ne parlassent pas la langue canaraise qui m'aurait permis de prendre part à leur conversation. Une d'elles me répondit qu'elles s'étaient demandé les unes aux autres ce que deviendrait la maison si elles prenaient l'habitude de passer leurs journées à faire des ouvrages pareils. Cette observation me fournissait une excellente occasion d'entrer en matière. Loin de diminuer en rien l'importance des devoirs domestiques, je leur dis que des femmes ne pouvaient s'acquitter trop scrupuleusement du soin de leurs maris, de leurs enfants, des gens attachés à leur service ; mais que, cependant, en se levant de bonne heure, et en réglant bien l'emploi de leur temps, rien ne pouvait les empêcher de consacrer quelques heures de la journée soit à

des travaux d'agrément, comme ceux qu'elles avaient sous les yeux, soit surtout à orner leur esprit de quelques connaissances utiles. A ces mots, l'un des Indous présents prononça, en hindoustani, quelques mots évidemment destinés à combattre mes idées; mais sa sœur, la dame de la maison, lui répondit, en s'appuyant sur un passage de je ne sais quel livre sacré, qu'il n'y avait rien dans ce que j'avais dit qui ne convînt parfaitement et qui ne fit honneur à une femme. Reprenant la parole, je fis observer que ce serait bien se tromper que de se représenter les femmes européennes comme habituées à négliger, pour les livres, leurs maisons, leurs enfants ou les soins du ménage, et qu'en particulier, il n'était probablement pas de nation au monde où l'on trouvât des intérieurs domestiques plus soignés et mieux dirigés que chez le peuple anglais. Cette réponse ne parut pas convaincre entièrement mon auditoire. « Mais qu'avez-vous donc à « faire dans vos maisons? me dit une de mes interlocutrices; « vous ne faites pas vous-mêmes vos repas, et vous avez des « ayahs (bonnes ou nourrices), pour vos enfants. » A ce propos, je souris, et, par un tableau raccourci des occupations journalières d'une femme anglaise, qui parut les intéresser vivement, je leur fis avouer que nous aussi nous savions nous occuper « des affaires du ménage. »

« A la suite de ces propos, nous lûmes un chapitre du Nouveau Testament. C'était l'histoire de l'enfant prodigue. Toutes me semblèrent la comprendre parfaitement. Je les quittai ensuite en leur promettant de revenir bientôt. Au haut de l'escalier, le beau-frère du maître de la maison, ouvrant tout-à-coup une porte, me montra, dans une grande pièce, une nombreuse collection d'idoles de différentes couleurs et couvertes d'oripeaux, au milieu desquelles se distinguait la figure de Ganésa (le dieu de la sagesse dont la tête est celle d'un éléphant). Entrant résolument dans la chambre, je questionnai l'Indou sur quelques-uns de ces dieux, et, m'attachant

surtout à Ganésa, je fis ressortir combien était absurde le culte que les Indous lui rendent. Ces observations plurent évidemment peu à mes deux interlocuteurs, mais ils ne surent me répondre qu'une chose : Ganésa était pour eux un dieu vrai, et, vrai ou faux, ils ne pouvaient faire autrement que de l'adorer, etc.

En rendant compte d'une de ses visites dans une autre famille, Mme Sewel nous fait pénétrer plus avant encore dans ce qu'on pourrait appeler les entrailles du sujet.

« Trois de mes élèves étant des veuves, dit-elle, je leur lus, dans la Bible, quelques-uns des passages qui ont rapport à cet état : l'un exprimant le déplaisir que causent à Dieu les torts et l'oppression dont cette classe de femmes peut être victime ; un autre ordonnant d'avoir pour elles du respect ; d'autres encore exposant les devoirs que sa Parole leur impose, ou la manière dont elles étaient traitées dans l'Eglise primitive. Toutes ces idées, si nouvelles pour ces pauvres recluses, formaient un contraste trop frappant avec les rudes procédés dont les veuves sont l'objet dans l'Inde, pour que celles-ci ne m'écoutassent pas avec un profond intérêt. Mais rien ne sembla les frapper davantage que ces paroles de Jérémie : *Laisse tes orphelins et je leur donnerai de quoi vivre et que tes veuves s'assurent sur moi* (XLIX, 11). En les entendant, R. ne put retenir ses larmes ; mais bientôt, maîtrisant son émotion et s'essayant en quelque sorte au doute : « C'est, me dit-elle, votre Dieu qui a prononcé ces « mots ; mais Dieu a-t-il une bouche, et l'avez-vous enten- « du parler ainsi ? » — Non, répondis-je, Dieu n'a pas de bouche, car il est esprit et nos oreilles ne peuvent pas plus entendre un esprit que nos yeux ne le peuvent apercevoir ; mais il a inspiré de saints hommes, qu'il a chargés de nous instruire, de nous consoler et de nous faire connaître ses perfections. Vous me direz peut-être que cela est aisé à dire, mais que nous ne pouvons savoir si c'est bien la vérité.

A cela je réponds, chère amie, que jamais personne n'a trouvé fausses les promesses du Seigneur. Depuis de longues années, j'y ai cru, et, chaque jour de ma vie, la foi que j'ai en elles s'affermit encore, parce que chaque jour je fais l'expérience des miséricordes de mon Dieu; de sorte que je puis dire, comme ce roi David dont je vous ai parlé déjà et qui vivait il y a 3,000 ans, « que celui qui se confie en l'Eternel ne sera « jamais confus. »

« A ces mots, R. m'interrompit en me disant : « Vous nous « parlez de la bonté et du grand amour de votre Dieu ; mais « où sont vos enfants ? Vous êtes une personne juste. Est-« ce de la part de Dieu un acte de bonté que de n'avoir laissé « vivre qu'une seule de ces petites créatures que sans doute « vous aimiez beaucoup ? » — Ma chère enfant, répondis-je, Dieu, qui est notre Créateur et notre conservateur suprême, a parfaitement le droit de disposer comme il l'entend de nous et des nôtres. De plus, comme il est parfaitement sage et parfaitement miséricordieux, il fait toujours ce qu'il y a de plus sage et de plus miséricordieux. Où sont maintenant mes enfants ?... En sa présence, dans ce ciel où il n'y a plus ni mal, ni souffrances. Ne sont-ils pas mieux là qu'ils ne seraient ici-bas ? Et quant à ce qui me concerne, je suis certaine que cela vaut mieux aussi pour moi. Lorsque nous avons tout ce que nos cœurs désirent, l'orgueil s'empare souvent de nous et nous oublions Dieu. »

« Ici la plus âgée des veuves vint à mon aide. S'adressant à sa jeune compagne : « C'est vrai, R., lui dit-elle, rappelez-vous ce que vous étiez du vivant de votre mari et de votre enfant, alors que vous aviez tout pour être heureuse. N'étiez-vous pas orgueilleuse, indolente et pleine de malice, toute différente en un mot de ce que vous êtes maintenant ? — Oui, ajoutai-je, vous refusiez alors de m'écouter. » A cette double observation, dont elle sentit sans doute la justesse, la pauvre R. ne fit aucune réponse, et moi, reprenant, « oui, mes chères

amies, leur dis-je, si la perte de mes enfants m'a fait mieux sentir mon état de péché, et me tourner vers Dieu d'un cœur plus humble; si, par suite, je me suis attachée avec plus de force à Jésus-Christ comme à mon Sauveur, et si je me réjouis avec plus de vivacité d'être au nombre de ces rachetés auxquels il est allé préparer des places dans le ciel, croyez-vous que j'aie perdu à passer par ces deuils ? Supposez maintenant que mes enfants ne fussent pas morts, combien de temps aurais-je pu jouir ici-bas de leur douce société ? Peut-être vingt ou trente ans, en aucun cas plus de cinquante ans. Eh bien ! Qu'est-ce que cela au prix de ces bénédictions éternelles que la parole de mon Dieu promet à ceux qu'il aime ?....

« Ici, je m'efforçai, par quelques comparaisons appropriées à l'intelligence de mes interlocutrices, de leur rendre aussi sensible que possible, la différence qui sépare le temps présent de l'éternité, et je n'y perdis évidemment pas mon temps. Toutes parurent très émues, et je vis à plusieurs reprises, leurs visages, à la fois si doux et si tristes, changer de couleur et d'expression. Nous passâmes ensuite à d'autres sujets, dont l'intérêt ne fut pas moindre. A mesure que nous avancions, ces pauvres femmes redoublaient d'attention et semblaient à chaque instant s'attacher davantage à moi. Oh ! puissent-elles s'attacher plutôt à celui qui seul sera pour elles un ami tout puissant et tout miséricordieux !

« Pendant que nous nous entretenions ainsi dans une petite chambre, plusieurs autres femmes, réunies dans une pièce voisine, m'écoutaient sans doute, mais sans oser venir auprès de moi. Deux d'entre elles parurent un instant tentées par un stéréoscope dont j'avais fait l'exhibition, mais la peur d'attirer sur elles les plaisanteries de leurs compagnes l'emporta sur leur curiosité. Il y a dans cette maison, qui m'est ouverte depuis deux ans, une veuve âgée dont je n'ai pas encore vu le visage. Quand je passe devant la porte

de sa chambre, elle l'entr'ouvre pour jeter un coup-d'œil sur moi, mais pour peu que j'aie l'air de m'en apercevoir, la porte se referme aussitôt. J'ai essayé plusieurs fois de lui envoyer des salutations, mais jamais je n'ai reçu d'elle le moindre message bienveillant. Et cependant je sais que cette femme a autrefois entendu parler de l'Evangile, et qu'elle en sait tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir pour être sauvée. Puisse, au moins, le seul fait de mes visites dans la maison lui en rappeler les vérités, et puisse surtout l'esprit du Seigneur les rendre efficaces dans son âme ! »

Ainsi se poursuit, lentement, et on voit à l'encontre de quels obstacles, l'évangélisation des femmes de la zénana. Dans les castes inférieures, où la séquestration n'existe pas, il semble que les femmes devraient être plus accessibles à la parole des missionnaires. Mais à la place de cette difficulté, d'autres se présentent. Là, la femme, écrasée de travail ou abrutie par la superstition, se défie des étrangers, et généralement ne consent à les écouter que lorsqu'elle ne peut faire autrement. Dans les auditoires que les missionnaires itinérants parviennent facilement à réunir autour d'eux, soit en pleine campagne, soit dans les bazars, il ne se trouve presque jamais que des hommes, et leurs nombreuses distributions de livres sacrés, ou de traités, ne peuvent être utiles qu'à ceux-ci, puisque eux seuls savent lire, et qu'il ne viendrait jamais à l'idée d'un Indou, non encore converti, de lire à haute voix dans le but d'instruire sa femme ou ses filles. Si malgré cela, le missionnaire ou sa femme, quand elle l'accompagne dans ses tournées d'évangélisation, parviennent à dire quelques mots de Christ à ces pauvres Indoues, ce n'est jamais qu'en passant, comme à la dérobée, et sans oser en attendre autre chose qu'un fugitif éveil de leur curiosité. Quelquefois même c'est dans leurs rangs que se trouvent les adversaires les plus décidés. Un missionnaire du Deccan, le rév. Scudder, racontait dernièrement, qu'arrivant dans

un pauvre village de ces contrées, il avait eu beaucoup de peine à attirer à portée de sa voix, non pas un auditoire, mais un des habitants de la localité, pauvre vieillard à l'aspect le plus timide. Tous les autres, hommes, femmes et enfants, le regardaient de loin, cachés derrière les murs ou les portes de leurs huttes à demi fermées. Résolu cependant à remplir son mandat, le missionnaire prit sérieusement à partie son unique auditeur ; mais à peine avait-il commencé qu'une femme, probablement celle du vieillard, passa sa tête et ses épaules à travers la porte entrebâillée d'une cabane, et l'apostrophant avec rudesse : « Que venez-vous faire ici ? lui cria-t-elle. Nous sommes de pauvres créatures, vivant au fond d'un misérable désert, et trop ignorantes pour rien apprendre; allez plutôt dans ce village de Brahmines qu'on aperçoit là-bas. » Sans se laisser arrêter par ces clameurs, M. Scudder éleva la voix de manière à être entendu, non-seulement du vieillard, mais aussi de tous les auditeurs cachés que sa parole pouvait atteindre. Son discours terminé, il mit quelques livres entre les mains de l'Indou; mais à cette vue, la femme, oubliant toute retenue, bondit hors de sa hutte et se précipitant vers son mari : « Ne prenez pas ces livres; ne les ouvrez pas; rendez-les sur-le-champ. Si vous les prenez, cet homme reviendra bientôt pour vous emmener loin d'ici et faire de vous un chrétien. » Evidemment paralysé, soit par ses propres appréhensions, soit par ces cris, le pauvre Indou resta devant M. Scudder comme l'image de l'indécision; une sorte de tremblement nerveux s'empara de tout son corps et il essaya de replacer entre les mains du missionnaire les deux petits volumes qu'il avait reçus. M. Scudder, s'adressant alors à la femme, chercha à lui faire comprendre à quel point ses terreurs étaient vaines; puis il s'éloigna sans reprendre son présent, mais avec la crainte d'avoir jeté en vain, sur ce sol ingrat, quelques grains de la bonne semence de son Dieu.

Quelques exceptions à cette marche ordinaire des choses se présentent cependant pour relever le courage des missionnaires. Mais sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, les travaux des agents indigènes sont souvent plus bénis que ceux des étrangers. Les Indoues des petites villes et des villages se défient moins d'eux, ou sont moins intimidées de leur présence. On peut, dans les endroits qu'ils évangélisent, enregistrer un plus grand nombre de conversions de femmes. Citons-en un exemple remarquable, où se voit, en outre, une nouvelle preuve de ce fait qu'aujourd'hui, comme aux jours de sa vie terrestre, le Sauveur des âmes ne rejette aucun de ceux qui viennent à lui.

Un soldat de l'armée indigène, nommé Umrah-Sing, avait abandonné sa femme légitime pour s'attacher à une de ces pauvres créatures qui, malheureusement, sont toujours nombreuses autour des régiments de Cipayes, et que l'on nomme des Jatis. Un jour, cette femme eut l'occasion d'entendre un évangéliste indigène parler des choses du salut. Elle en fut frappée, revint ensuite tous les jours écouter le prédicateur, et tous les soirs, en servant ses repas au soldat, elle lui racontait de son mieux les choses qu'elle avait apprises. Vivement intéressé à son tour, Umrah sentit le désir de puiser à une autre source l'instruction dont il entrevoyait le prix. Dans ce but, il rechercha la société d'un Indou converti qui était au service du chirurgien-major du régiment; il apprit à lire, étudia les doctrines chrétiennes et fit de tels progrès, sous ce double rapport, qu'en moins de six mois, il avait laissé bien loin derrière lui ses premiers maîtres, la Jati et le domestique du docteur. Par suite de ses nouvelles convictions, il a dû se séparer de la Jati, mais non pas sans l'avoir préalablement amenée à la pleine connaissance de la vérité, de sorte que c'est volontairement et joyeusement que tous les deux ont en cela obéi au Maître céleste. Aujourd'hui, après un an de profession de la foi chrétienne, Umrah a gagné l'estime

générale, et ceux même que son changement de religion a le plus irrités, sont obligés de reconnaître en lui un homme aussi sincère qu'honorable. Son épouse légitime, cédant à l'influence de sa famille, a refusé de le rejoindre parce qu'il s'est fait baptiser, mais cette épreuve n'a pu ni l'ébranler, ni lui servir de prétexte pour renouer avec la Jati une liaison que tous les deux ont appris à regarder sous un jour nouveau.

Nous avons, dans un de nos articles précédents (page 335), mentionné l'*Histoire de Phulmani et Karuna*, ce livre de Mme Mullens qui a obtenu l'honneur d'être traduit en 12 dialectes indous différents (la Bible l'a été en 19). Un missionnaire, qui parcourait dernièrement les provinces du haut Bengale, y a constaté sur plusieurs points les bons effets de cette publication. « Dans un village qui compte plusieurs milliers d'habitants, dit-il, on nous raconta que l'épouse d'un résident britannique ayant lu ce livre dans une famille indigène, ce fait se répandit dans le public ; aussitôt on lui demanda, de tous les côtés, de vouloir bien aller le lire dans d'autres maisons ; elle se fit un devoir d'accéder à ce désir, autant que ses forces le lui permirent ; dans plusieurs maisons elle fut suppliée de recommencer le volume après l'avoir fini, et ces lectures conduisant naturellement à de nombreux entretiens sur les besoins de l'âme et l'excellence de la foi chrétienne, il s'est opéré parmi les femmes indigènes de la localité, un mouvement d'intérêt ou de curiosité sérieuse, où il est permis de voir comme l'aurore d'un réveil. Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, souvent cités dans les pages du livre de Mme Mullens, sont ainsi devenus l'objet du respect général et sont lus avec fruit dans plus d'une famille. »

Chacun sait quelle ardeur et quels soins les missionnaires de toutes les dénominations chrétiennes apportent à l'instruction de l'enfance. Ce moyen d'influence est un de ceux

sur lesquels comptent le plus les chrétiens qui ont à cœur la conversion des femmes indoues. D'après les tables statistiques les plus récentes et les plus dignes de foi, le nombre des écoles évangéliques fondées par les agents des 31 Sociétés diverses qui sont à l'œuvre dans l'Inde, à Ceylan et dans le pays Birman, s'élève à plus de 2,600, et elles comprennent ensemble environ 100,000 élèves, dont plus de 21,000 sont des filles. Sur ce dernier chiffre, 4,200 environ appartiennent à des asiles ou pensionnats, où elles sont plus radicalement soustraites à l'influence du paganisme, des préventions ou des vices inhérents à la situation morale du pays. C'est là surtout que se forment, d'abord les institutrices indigènes dont le nombre tend à s'accroître considérablement, puis de jeunes chrétiennes qui, s'unissant ensuite par le mariage à des instituteurs, à des évangélistes ou à des missionnaires, indigènes comme elles, deviennent, sous la bénédiction du Seigneur, des femmes et des mères de famille selon l'Evangile, c'est-à-dire les prédicateurs les plus efficaces, peut-être, de ses doctrines régénératrices, s'il est vrai, comme le chrétien n'en saurait douter après la parole du Maître, que c'est à ses fruits que l'on reconnaît la valeur de l'arbre. Les rapports des missionnaires de l'Inde abondent en faits qui montrent tout le profit que la cause de Christ a déjà retiré de ces précieuses institutions.

Vingt et un mille jeunes Indoues instruites dans des écoles chrétiennes, c'est bien peu, sans doute, quand on se rappelle que l'Inde britannique doit contenir au moins quatre-vingt millions de femmes. Mais les chrétiens ont appris, par toute l'histoire de leur foi, à ne jamais mépriser les petits commencements, et que ne peuvent pas devenir, dans la main de celui qui règne sur le monde et l'Eglise, ces poignées de bon grain jetées avec une apparente parcimonie, sur le terrain où il veut faire lever ses moissons! — En 1852, l'Inde ne comptait, dans les écoles de filles missionnaires,

qu'environ 14,000 élèves. Il y a donc eu, en dix ans, augmentation d'un tiers, et comme l'importance de ce moyen d'action se trouve toujours mieux comprise et mieux justifiée par les faits, on peut être sûr que l'accroissement se produira désormais dans des proportions de plus en plus considérables.

Ainsi le veulent tout à la fois et les succès promis d'en haut au zèle des messagers de la Parole sainte, et cette autre puissance, que les hommes du siècle ne rapportent pas toujours à sa véritable fin, mais que le Chef de l'Eglise sait, quand il le juge bon, faire servir à ses vues : nous voulons dire les progrès de la civilisation et même ceux de l'industrie. A ce point de vue, cette vieille terre de l'Inde, restée jusqu'à ce jour dans cette immobilité qui a de tout temps caractérisé les races orientales, est évidemment à la veille d'une transformation complète. Sous l'influence de la domination anglaise, de ses lois, de ses agents et des nombreux résidents britanniques que la richesse du pays attire, des idées nouvelles se font jour, des besoins jusqu'à ce jour inconnus se développent, et, parmi eux, l'éducation des femmes commence à prendre la première place. A Calcutta, deux grandes institutions spécialement destinées à recevoir de jeunes filles des hautes castes, et placées, l'une sous la direction du gouvernement, l'autre sous celle du célèbre missionnaire, le docteur Duff, voient constamment s'élever le nombre de leurs élèves. Ailleurs, et notamment à Bombay, les progrès sont tout au moins aussi sensibles. Dans cette dernière ville, les Parsis, ces descendants des anciens Guèbres, qui forment la portion la plus éclairée et la plus opulente de la population indigène, ont, depuis une douzaine d'années, fondé des écoles de filles, qui comptaient, en 1862, au-delà de six cents élèves. Emus à jalousie par cet exemple, d'autres Indous, appartenant au brahminisme, entretiennent à grands frais cinq écoles du même genre, contenant ensemble environ 9,400 élèves, dont

un grand nombre sont de familles brahminiques, et dont on dit que les progrès sont très encourageants. Les institutrices placées en tête de ces écoles sont toutes indigènes, circonstance qui révèle à elle seule une véritable révolution dans les esprits. Une éducation soignée donnée à de jeunes Indoues par des maîtresses indoues, est une de ces idées devant lesquelles un Indou aurait reculé d'horreur, il y a vingt ans, comme devant une affreuse profanation de ses croyances et des usages de ses pères.

Deux autres faits d'un ordre différent pourront, Dieu le voulant, contribuer encore, plus ou moins directement, à l'amélioration du sort de la femme indoue.

Dernièrement, un certain nombre d'Indous de Calcutta, tous de condition honorable, et se disant les interprètes de la pensée générale de la partie la plus éclairée de leurs compatriotes du Bengale, ont adressé au vice-roi et gouverneur général de l'Inde, une supplique tendant à obtenir des mesures législatives qui interdisent la polygamie. Suivant eux, cet usage, qui a détruit le bonheur domestique de la femme, n'a pas été moins funeste aux hommes qui s'en sont prévalu. Il sème dans la famille les germes de la discorde, des querelles et de la haine. Il est contraire aux principes de toute morale, de toute religion, de tout ordre social, et ce sera de la part du gouvernement anglais, un immense bienfait que d'en assurer légalement la disparition. Cette manifestation paraît avoir produit dans toute l'Inde une impression profonde et généralement favorable, de sorte que, dès à présent, nul ne doute que dans un temps plus ou moins rapproché, une des institutions les plus incompatibles avec les progrès de la vraie civilisation n'existera plus dans l'Inde que comme souvenir d'un passé peu regrettable.

A ces tendances, si nouvelles dans l'histoire de l'Inde, vient se joindre un fait tout matériel, mais qui, lui non plus, ne saurait manquer d'exercer sur la condition de la femme,

surtout dans les classes supérieures, une influence incalculable. Nous voulons parler de l'établissement des chemins de fer. Jusqu'à présent, les femmes indoues voyageaient généralement très peu. On ne les voyait guère se risquer hors de la zénana que pour assister à quelque cérémonie païenne, ou aller visiter au loin ces lieux de pélerinage auxquels la superstition du pays attribue une vertu toute particulière. Et quand un riche Indou se décidait à permettre des excursions de ce genre, ce n'était jamais qu'avec des précautions aussi coûteuses qu'incommodes. Il fallait à tout prix éviter les regards indiscrets. Portée dans un palanquin hermétiquement fermé, souvent précédée de domestiques chargés d'éloigner les passants ou de leur faire tourner la tête d'un autre côté, la femme du babou ne se mouvait que comme un ballot de marchandise, et, en tout cas, que comme une pauvre captive. Aujourd'hui, avec les voies ferrées, qui relieront bientôt entre elles toutes les grandes villes de l'Inde, et rendront forcément inutiles, ou à peu près, les autres moyens de transport, rien de pareil ne sera plus possible. Prendre pour sa famille un wagon tout entier sera la seule mais dispendieuse ressource du babou, et, même en s'imposant ce sacrifice, comment arriver dans une gare, séjourner dans une salle d'attente, et monter en voiture sans exposer sa femme à être vue ? Très préoccupés de cet inconvénient, dont nos mœurs ne nous laissent entrevoir que confusément la gravité, beaucoup d'Indous de marque ont eu, à Calcutta et ailleurs, de nombreuses réunions pour chercher ensemble les moyens d'y échapper. Ils ont, dans ce but, soumis aux compagnies des chemins de fer divers projets, leur demandant des gares ou tout au moins des salles d'attente et des passages particuliers; mais, jusqu'à présent, ils n'ont rien trouvé encore qui n'ait paru parfaitement impraticable, et, malgré eux, la vapeur conserve ses allures triomphantes, nivelant tous les rangs, emportant, à chaque fois qu'ils se confient à elle, un

lambeau de leurs préjugés de caste, et les plaçant dans la pénible alternative ou de subir ces transformations odieuses ou de se condamner à ne plus voyager, parti extrême que le mouvement même de la civilisation rend tous les jours plus difficile.

En somme, le christianisme, et avec lui la civilisation et l'industrie, ces deux grandes puissances du siècle, sont à l'œuvre dans l'Inde pour y saper les vieilles institutions du paganisme, déjà vermoulues et chancelantes, et pour les remplacer peu à peu par un nouvel ordre de choses plus conforme aux lois éternelles du bien et de la vérité. Les femmes indoues auront tout à gagner à cette transformation, qui se prépare et s'annonce. Christ est venu sur la terre pour les chercher aussi bien que les hommes, et à elles aussi sa parole a dit : « *Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres.* » Puissent ces paroles de paix retentir bientôt dans toutes les zénanas et aux oreilles de toutes les femmes de cet immense pays !



CHINE.

EFFETS DE L'ÉVANGILE DANS UN VILLAGE DE L'INTÉRIEUR.

Nous parlions dernièrement des persécutions qu'ont eu à souffrir pour leur nouvelle foi beaucoup de Chinois amenés à la connaissance de Christ, en divers lieux, et notamment dans les environs d'Amoy. Voici encore quelques faits de ce genre. C'est un des missionnaires qu'entretient dans cette ville l'Eglise réformée hollandaise des Etats-Unis, qui les raconte.

« A douze ou quinze lieues d'ici, dit le rév. M. Doty, se trouve le village de Khi-Boey. Au commencement de l'année

dernière, un homme de cet endroit, nommé Khioh, étant tombé malade à Amoy, fut admis à l'hôpital protestant. Il y fut guéri doublement, car l'Evangile qu'il y entendit trouva le chemin de son cœur et lui donna la paix. Retourné ensuite dans son village, il se mit sur-le-champ à parler autour de lui du « cher Sauveur » qu'il avait appris à connaître, et son « histoire de la croix, » comme on appela ses récits, fut pour un assez bon nombre de personnes une véritable « bonne nouvelle » venue de loin. En conséquence, un de nos collègues, le rév. M. Burns, se rendit dernièrement à Khi-Boey. Son but était de juger par lui-même de ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'on rapportait des travaux de Khioh; mais ce qu'il apprit et vit dépassa de beaucoup son attente. Non-seulement l'Evangile avait été prêché, écouté et accepté, mais il y avait déjà dans ce lieu, presque inconnu jusque-là, des confesseurs de Christ dont la foi avait passé par le creuset de l'épreuve. C'étaient d'abord une veuve et son fils. Repoussés par toute leur parenté, pour le simple fait d'avoir prêté l'oreille aux prédications de Khioh, on les avait chassés de leur demeure et forcés de se réfugier à quelque distance du village. Là, on les avait suivis, menacés, et, un jour, plusieurs de leurs parents, s'emparant du fils, l'avaient terrassé, et, lui mettant un sabre sur la gorge, lui avaient crié qu'il n'avait pas d'autre choix à faire que de revenir à la foi de ses ancêtres ou de mourir. La réponse du jeune homme fut ce qu'a été, des milliers de fois, celle des martyrs placés en face d'une telle alternative: « je suis prêt à mourir, avait-il dit; jamais je ne « renierai Christ, mon Sauveur. » Après cette déclaration, sa mort paraissait inévitable, mais par un de ces retours que Dieu opère souvent en faveur des siens, les meurtriers hésitèrent, s'arrêtèrent et finirent par se contenter d'enlever encore à la mère et au fils tout ce qu'ils avaient pu emporter en quittant le village.

« Un autre confesseur, qui est un des notables du village,

n'a pas eu à souffrir dans son corps, mais, comme il appartient par sa naissance à une ville du voisinage, sa famille, liguée tout entière contre lui, l'a dépouillé d'une grande partie de ce qu'il possédait et l'a forcé de faire du village à la ville et réciproquement, plusieurs voyages fatigants, durant lesquels il a été insulté, menacé, et dont on peut dire qu'il les faisait véritablement sous la croix.

« Plusieurs autres ont également connu l'opprobre de Christ. Je ne parlerai plus que de Khioh lui-même. Les ennemis du Christ lui ont voué une haine profonde, dont il a déjà de plus d'une manière ressenti les effets. Pendant le séjour de M. Burns à Khi-Boey, le pauvre homme tomba un jour entre les mains d'une populace frénétique, qui le traîna, lié avec des cordes, à travers les rues jusqu'à l'entrée du temple païen. Là, on l'accabla de coups de poings, de pieds et de bâtons, en lui disant, comme on l'avait fait au fils de la veuve, qu'il n'échapperait à la mort qu'en promettant de renoncer à parler de Jésus-Christ. Sa réponse fut la même que celle du jeune homme. Au moment même où il la faisait, M. Burns, attiré par le bruit et les cris des assaillants, arriva sur le théâtre de ces violences; il vit Khioh, qu'on venait de délier, se relever de terre, mais tout couvert de sang.

« Voilà comment les choses vont à Khi-Boey. Je suis heureux de pouvoir ajouter que, malgré ces colères, M. Burns a trouvé dans ce village un grand nombre de personnes, sur lesquelles l'Evangile a déjà fait de profondes impressions, qui paraissent en avoir soif, et qui, bravant tous les dangers, se sont réunies autour du missionnaire pour l'entendre. Plusieurs, y compris des femmes et des enfants, venaient pour cela de divers villages plus ou moins distants de celui-ci. Quel merveilleux pouvoir que celui de cet Evangile, qui sait ainsi se faire désirer, écouter, recevoir, et dès qu'il a paru, se créer des défenseurs prêts à souffrir pour lui! »

Des nouvelles d'une date plus récente nous apprennent que, prenant en mains la cause de ses nouveaux coreligionnaires, le rév. M. Burns a signalé ces odieux traitements au consul anglais d'Amoy, comme une violation du traité de Tsien-Tsing; que ce fonctionnaire les a, de son côté, dénoncés aux mandarins, et que ceux-ci, reconnaissant que ses plaintes étaient fondées, ont décidé qu'il y serait fait droit. En conséquence, ils ont fait restituer publiquement aux victimes tout ce qui leur avait été enlevé, argent, bestiaux ou meubles ; puis, quelques jours après, ils ont fait une proclamation qui recommandait au peuple de vivre en paix et défendait, sous les peines les plus sévères, de molester en rien « ceux qui voudraient entrer dans la sainte religion de Jésus-Christ. »

Le missionnaire qui fait connaître ce résultat à ses amis d'Europe, dit que cette intervention des mandarins, dans un sens si louable, a produit dans le pays une excellente impression. Il ajoute, pour donner une idée de l'activité que déploient, dans cette province, les prédicateurs de la vérité, indigènes ou étrangers, qu'il y a maintenant quatre « bateaux évangéliques » exclusivement occupés aux travaux missionnaires dans les eaux d'Amoy, c'est-à-dire sur les côtes maritimes et dans les rivières ou canaux dont la ville est entourée.

ALLEMAGNE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DU RHIN.

Cette institution, plus connue sous le nom de Société de Barmen, que lui a fait donner la ville où elle a son siége, compte environ trente-cinq ans d'existence. Elle a pour directeur, depuis 1859, un ancien pasteur luthérien de la Bavière, M. Fabri, mais sans pour cela se rattacher spécia-

lement à aucune des confessions évangéliques de l'Allemagne. Toutes les Eglises du Wupperthal lui sont attachées et lui fournissent, avec le même amour, soit les missionnaires, soit les ressources pécuniaires dont elle a besoin.

Sa maison des missions, située à Barmen, dans une position remarquablement belle, compte ordinairement de 20 à 25 élèves. Sur ce chiffre, 4 ou 5 se destinent à devenir pasteurs des Eglises allemandes du nord de l'Amérique: tous les autres se préparent, par des études spéciales, à l'œuvre parmi les païens.

A côté de cet institut, s'élève un autre bâtiment qui est, comme l'indique son nom de *Kinder-haus*, destiné à recevoir les enfants des missionnaires employés par la Société dans des pays qui ne leur offrent aucune ressource pour l'éducation de leur famille. Ces enfants, au nombre d'une vingtaine, sont formés à la piété et soigneusement instruits, mais sans qu'on cherche à forcer leurs inclinations dans le but d'en faire à leur tour des missionnaires. Si cette vocation se déclare chez eux, la Société s'en réjouit; autrement, elle se borne à protéger ces enfants et à les mettre, selon son pouvoir, en mesure de se procurer dans le monde une situation honorable.

La Société avait à son service, à la fin de l'année dernière, quarante-deux missionnaires, tous allemands, à l'exception de deux hollandais et de trois russes. Ses champs d'activité sont le sud de l'Afrique, où elle compte vingt-neuf agents, Bornéo, où elle n'en a présentement que trois, Sumatra, qui en occupe six; et la Chine où ils sont au nombre de quatre.

Ces chiffres seuls indiquent que la mission la plus importante est celle de l'Afrique méridionale. C'est aussi la plus ancienne. Elle fut commencée en 1829, sous la direction et avec l'aide d'un homme dont la mémoire restera toujours bénie dans ces contrées, le pieux et fervent Dr Philip, qui,

à la même époque, servit également de père et de conseiller à nos premiers missionnaires français. La Société a maintenant au sud de l'Afrique dix-neuf stations principales, situées les unes dans la Colonie du Cap, les autres plus à l'ouest, parmi les tribus connues sous le nom de Namaquois.

L'histoire et la situation actuelle de la plupart de ces œuvres démontrent d'une manière admirable ce que peuvent faire, sans ressources humaines ou à peu près, des hommes qu'enflamme l'amour du Seigneur et que soutient l'esprit de prière. Quelques chiffres suffiront pour le prouver.

A *Stellenbosch*, ville située à quelque distance de celle du Cap, l'Eglise de la mission ne compte pas moins de 1,200 membres, tous sortis des ténèbres de l'idolâtrie, et auxquels il faut ajouter encore la congrégation de l'annexe voisine de *Sarepta*, qui renferme, outre plusieurs écoles, un pensionnat de jeunes filles assez remarquablement dirigé pour que des familles du Cap ne dédaignent pas d'y placer leurs enfants.

La station de *Worcester*, fondée en 1832, a une chapelle qui passait, il y a dix ans, pour la plus belle et la plus vaste que la Société possédât en Afrique, mais qu'il a fallu néanmoins agrandir en 1861, tant le nombre des auditeurs de la Parole sainte s'était accru dans la localité.

Saron, dont la fondation ne remonte qu'à l'année 1849, est un beau village d'environ 1,000 âmes, qui ne doit son existence qu'à la mission. L'Eglise y compte de 5 à 600 communiants, et son école est fréquentée par près de 350 enfants. Non loin de là, dans les montagnes, un autre poste, nommé *Schietfontein*, a vu, depuis moins de dix ans, se former une congrégation d'environ 250 communiants, qu'on pourrait proposer en exemple à beaucoup d'anciennes Eglises. « Elle exerce sur elle-même, écrit le missionnaire du lieu, la discipline la plus stricte et ne permet l'accès de la table

sainte qu'à ceux dont la conduite ne donne lieu à aucun reproche sérieux.

Une des Eglises du pays des Namaquois, celle de *Kommaggas* s'est accrue, en une année seulement (1860), de 28 néophytes, et compte dans son école 179 élèves. Il règne au sein de cette congrégation un tel esprit de sacrifice que, malgré la pauvreté de ses membres, ils ont, depuis quelques années, trouvé le moyen de pourvoir à l'entretien de leur pasteur et aux frais du culte public. Une autre station des mêmes parages, celle de *Steinkopf*, qui comprend 90 familles chrétiennes et possède une école d'environ 200 élèves, a manifesté récemment sa fidélité d'une autre manière. Il a été impossible d'ouvrir un cabaret dans la localité par suite de la résistance calme, mais énergique, qu'y ont opposée les confesseurs de la vérité. Ailleurs, dans les huit ou dix autres postes qui complètent les opérations de la Société sur ce point de l'Afrique, on trouve des troupeaux dont le chiffre varie de 50 à 150 membres, mais qui, grâces à Dieu, sont tous en voie de progrès. Plusieurs chapelles y ont été bâties.

Nous ne dirons qu'un mot des travaux de la Société en *Chine*. Etablis à Hong-Kong depuis quelques années, ses missionnaires ont réussi à fonder deux petites Eglises dans le district de Sanon, mais le comité a pris récemment la détermination de transporter le siége de cette mission à Canton, où naturellement un plus vaste champ d'action s'ouvrira devant elle.

En 1859 ou 1860, les journaux religieux annoncèrent que sept agents de la Société de Barmen venaient d'obtenir les honneurs du martyre par la main des Dayaks de l'île de Bornéo. Nous signalâmes nous-mêmes ce fait, mais sans entrer dans des détails qui nous manquaient alors, et qui,

par conséquent, se trouveront ici convenablement placés. Les récits de ce genre sont trop édifiants pour que les disciples de Christ n'en apprécient pas la valeur, alors même que quelques années les séparent de l'événement.

Voici d'abord les noms des martyrs. C'étaient M. Rott, M. Wigand et sa femme, M. Kind et sa femme, massacrés le 7 mai (1859), et enfin M. Hofmeister et sa femme, dont la mort suivit de près celle des premiers.

L'œuvre entreprise parmi les Dayaks, depuis huit ou dix ans, commençait à donner quelques espérances. Plusieurs fois, à la vérité, la vie des missionnaires avait été menacée, mais la bonté de Dieu les avait toujours préservés et un assez grand nombre des âmes qu'ils étaient allés chercher, semblait sur le point de s'ouvrir à l'influence de la bonne nouvelle du salut. Deux stations de plus venaient d'être ajoutées aux premières, et dans toutes les localités évangélisées, le nombre des baptêmes s'était accru. Encouragés par ces succès, les missionnaires formaient ensemble de beaux plans. Ils parlaient d'établir un séminaire et un orphelinat; de faire venir d'Allemagne une colonie d'artisans et de cultivateurs, en même temps que des institutrices. M. Hofmeister, fixé depuis de longues années déjà à Kajahan, était parvenu à y organiser une Eglise à laquelle le chef de la tribu s'était joint. Tout, en un mot, semblait marcher à souhait, quand la population païenne, excitée par quelques mahométans fanatiques, vint renverser en un instant et noyer dans le sang ces brillantes perspectives. MM. Wigand, Kind et Rott, habitaient avec leurs familles la maison missionnaire de Tanggohan. Le 7 mai, M. Rott, sortant de chez lui à la pointe du jour, avait à peine franchi le seuil de la porte qu'une lance vient s'enfoncer dans sa poitrine. Il a encore la force de rentrer dans la maison, mais pour tomber sans vie entre les bras de sa femme. Deux cents Dayaks en armes entourent la maison. Les frères sor-

tent pour demander des explications et apaiser cette multitude furieuse, mais leurs paroles se perdent dans le tumulte. Un homme de la foule leur crie : « Vous ne nous avez fait aucun mal, mais notre Rajah nous a commandé de vous ôter la vie et nous sommes forcés d'obéir. » Ainsi menacés, les frères demandent la vie, à condition d'abandonner tout ce qu'ils possèdent. On feint d'accéder à cette proposition, et les missionnaires se dirigent vers leur bateau. Mais on l'a poussé au large, et, au même instant, des flèches empoisonnées pleuvent sur eux. Tout sanglants, ils se jettent à l'eau, et meurent sans qu'aucun d'eux ait le temps de pousser une plainte ou un cri.

Pendant que ce drame sanglant s'accomplissait, l'enfant de M. Rott, petite fille de cinq ans, disait à sa mère en souriant : « Est-ce à présent, maman, que nous allons tous ensemble vers notre Seigneur Jésus-Christ ? » Cette enfant et Mme Rott échappèrent seules au massacre. Un des meurtriers les retira de l'eau, mais non par humanité, car durant les trois jours suivants, la pauvre mère dut entendre discuter devant elle le genre de mort qu'on leur infligerait. Il fut décidé enfin qu'elles seraient immolées à la première fête locale ; mais ce retard la sauva, car le quatrième jour un navire à vapeur remonta la rivière et parvint à se faire rendre la mère et l'enfant.

Trois jours plus tard, M. Hofmeister, sa femme et ses quatre enfants, étaient paisiblement réunis dans leur salle à manger, quand un farouche Dayak, s'y précipitant tout-à-coup, frappa le missionnaire d'un sabre à travers le corps. En le voyant tomber, sa femme se précipita vers lui, mais il ne put que lui dire ces mots : « Laissez-moi mourir ; je vais auprès de mon Sauveur. » Eperdue, Mme Hofmeister se retourna vers le meurtrier, qui d'un seul coup lui fit sauter la tête des épaules. Il emmena ensuite les enfants, mais quelques semaines après consentit à les remettre à des

amis, qui étaient accourus à leur recherche et purent les ramener à Banjermassing.

Tel fut cet épisode, tout à la fois triste et glorieux, de l'histoire des missions chrétiennes dans les îles de la Sonde. Jusqu'à présent, l'œuvre si affreusement détruite n'a pu être reprise, mais elle n'est pas pour cela abandonnée. Les missionnaires restés à Banjermassing ont réuni dans cette ville la plupart des Dayaks baptisés, qui à la suite du massacre avaient dû chercher leur salut dans la fuite, et ils épient de là le moment favorable, qui leur permettra de retourner sur le champ de bataille où sont tombés leurs frères. La Société se propose de leur envoyer, en 1864, un renfort qui les mette en mesure de reprendre ces opérations trop longtemps suspendues.

Non loin de Bornéo, se trouve l'île de Sumatra, presque aussi peuplée que la première, puisqu'elle contient environ six millions d'habitants. Une partie de cette population appartient à la race malaise et fait profession de l'islamisme. L'autre, qui forme la nation connue sous le nom de Battas, et qui habite surtout les montagnes de l'intérieur, est païenne, mais comparativement plus civilisée, du moins sous quelques rapports. C'est parmi ces derniers que la Société de Barmen a fondé une mission, trop nouvelle encore pour avoir porté des fruits appréciables, mais dont on peut espérer que Dieu bénira les travaux, car il en a facilité l'établissement au-delà de toute attente. Quatre agents de la Société, partis pour Sumatra en 1861, y trouvèrent deux missionnaires hollandais travaillant déjà parmi les Battas, mais qui, sentant le prix de l'union en face d'une telle entreprise, passèrent aussitôt au service de la Société. Ainsi renforcée, la petite armée de Christ s'est divisée en deux détachements, dont l'un évangélise les Battas soumis à la Hollande, tandis que le second, traversant les montagnes, est allé s'établir parmi les Battas encore indépendants. Au-

cun rapport détaillé sur ces deux entreprises, si courageusement commencées, n'est encore arrivé, mais quelques lettres particulières représentent les Battas comme un peuple plus accessible que bien d'autres à la prédication de l'Evangile. Cette œuvre est d'autant plus digne de sympathie, que les fanatiques mahométans de la côte ont déjà fait plusieurs tentatives pour répandre parmi leurs voisins les doctrines et les usages de leur religion mensongère.

Nous n'avons pas sous les yeux le dernier rapport financier de la Société du Rhin, mais un de ses plus récents compte-rendus, du 1er septembre 1860 allant jusqu'au 31 décembre 1861, annonçait, comme chiffre de recettes, une somme de 61,974 thalers (environ 232,400 fr.), recueillie en très grande partie dans la Prusse rhénane. Les dépenses avaient atteint à peu de chose près le même chiffre. On voit par ces détails à quel point cette institution se recommande à l'affection et aux prières des chrétiens qui veulent contribuer à l'extension du règne de leur Maître céleste.

VARIÉTÉS

LA RÉPUBLIQUE NÈGRE DE LIBÉRIA.

Tous nos lecteurs connaissent la république de Libéria, cette terre d'asile qui, depuis une trentaine d'années, reçoit les hommes de couleur des Etats-Unis, que l'affranchissement laisse libres de leurs mouvements, mais n'arrache pas toujours aux mépris et à la misère. Doué d'institutions libérales

appropriées à la race, au climat et aux ressources qu'offrent les contrées dans lesquelles il est appelé à se développer, ce petit Etat répond, dès à présent, aux espérances des chrétiens philanthropes qui en ont jeté les fondements. Il compte, dès aujourd'hui, plus de 100,000 habitants, et présente, sur ces côtes occidentales d'Afrique que l'esclavage et la traite ont si longtemps arrosées de larmes et de sang, un point lumineux sur lequel les regards s'arrêtent avec bonheur. Tous les *Libériens* n'ont pas encore embrassé la foi chrétienne, mais les chefs en font profession; plusieurs Sociétés de missions y fonctionnent ; environ 40 missionnaires consacrés, de diverses dénominations, y sont établis, et les communiants s'y comptent par milliers. Monrovia, capitale de la république, renferme déjà plus de 10,000 âmes et acquiert tous les jours plus d'importance.

La lettre qu'on va lire donne d'intéressants renseignements sur les progrès de la civilisation parmi cette fraction si intéressante de la race noire. Elle a été adressée à l'*Observateur de New York* par un homme de couleur, parti à la fin de l'année dernière pour aller lui-même se fixer à Libéria.

Monrovia, 27 janvier 1863.

« Arrivés ici depuis quatre semaines, nous avons pu déjà visiter tout ce que le pays offre de curieux, et nous former une opinion sur les avantages qu'il présente. Le résultat de tout ce que nous avons vu est la ferme conviction qu'à tout événement, Libéria va devenir notre patrie, de sorte que, loin de nous repentir du choix que nous avons fait, nous engagerons à suivre notre exemple tous les amis que nous avons laissés en Amérique.

« Notre voyage a été des plus agréables. Deux ministres, les rév. MM. Seys et Amos, étaient avec nous. Tous les soirs, nous avions à bord une réunion de prières, et tous les di-

manches, service avec école; de sorte, chers amis, qu'aux mêmes heures où vous adoriez Dieu chez vous, nos voix montaient vers lui des profondeurs de l'Atlantique. Depuis notre arrivée, chacun de nous, ou à peu près, a été atteint de la fièvre d'acclimatation, mais à présent tous vont bien. Cette fièvre n'est pas aussi redoutable qu'on le dit : il faut seulement s'abstenir des fruits succulents du pays, se préserver, le jour, des rayons du soleil, et, la nuit, du trop grand air. Ces précautions suffisent généralement pour éloigner le danger; avec elles, Monrovia n'est pas un séjour plus malsain que bien d'autres.

« Au moment de notre débarquement, la Cour de justice tenait ses séances et il y avait, en même temps, une foire agricole. M. Murray et moi nous avons été partout, mais il me serait impossible de vous décrire tout ce qui nous a frappés. En Amérique, les gens de couleur n'occupent que des positions très inférieures. S'il arrive à l'un d'eux de faire preuve d'une intelligence au-dessus de l'ordinaire, chacun crie au prodige; ici c'est autre chose. Ils ont de l'éducation, des manières souvent distinguées; on les voit s'occuper des affaires du pays, discuter des lois, ratifier des traités et nouer des opérations de commerce avec d'autres nations. C'est, je vous asssure, un beau spectacle à contempler ; mon cœur s'en est réjoui et je ne cesse de bénir Dieu de ce qu'en m'amenant ici, il m'a mis à même de jouir enfin d'une liberté vraiment digne de ce nom.

« La situation de Monrovia est très pittoresque. Un promontoire très élevé, que couronnent le fort et le phare, présente du côté de la mer un aspect véritablement imposant. Le port laisse encore beaucoup à désirer ; mais une digue, que le gouvernement fait construire en ce moment, l'améliorera beaucoup. La ville elle-même se développe bien. Les rues sont droites et larges; on y voit bon nombre de belles maisons, mais dont tous les toits sont construits en pointe

pour faciliter l'écoulement de la pluie. Les arbres fruitiers, l'oranger, le citronnier et beaucoup d'autres abondent partout, donnant un doux ombrage et embaumant l'air de leurs suaves parfums.

« Nous sommes allés rendre nos devoirs à Son Excellence le président Benson, qui nous a souhaité la bienvenue dans la colonie. Tout le monde nous a également reçus de la manière la plus hospitalière ; dès le jour de notre arrivée, les meilleures maisons de la ville nous ont été ouvertes.

« Toutefois, nous ne resterons pas ici. Pour réussir à Monrovia, il faut pouvoir y exercer certaines professions : être médecin, homme de loi, ministre de l'Evangile, professeur, ingénieur ou homme politique. Il s'y trouve cependant aussi de riches marchands, et un bon ouvrier est assuré d'y faire son chemin ; mais il ne faut pas venir s'y établir comme journalier. Les gens du lieu sont en trop grand nombre et trop laborieux pour qu'on puisse raisonnablement songer à rivaliser avec eux.

« C'est donc à la campagne que nous irons nous fixer, certains que le travail ne nous y fera pas défaut. Il y a quelques semaines qu'accompagnés de deux habitants des environs, nous avons, M. Murray et moi, remonté le cours de la rivière Saint-Paul. Tout ce que nous y avons vu nous a beaucoup plu. Partout de belles fermes bâties en briques; de vastes plantations de cannes à sucre ou de caféïers ; puis des moulins à cannes, des scieries, etc., etc. Il y a là des plantations de cannes qui occupent de 50 à 100 acres de terrain, et des champs de caféïers qui contiennent de 1,000 à 5,000 plants d'arbres. Autour de chaque ferme, des vergers ou jardins, d'environ cinq acres d'étendue, sont mis en réserve pour le riz, la pomme de terre, le gingembre, etc. C'est vraiment un bon pays pour des gens qui ont à gagner leur vie. Presque tous les propriétaires de ces fermes sont arrivés ici pauvres, et se sont ainsi élevés en quelques années

au moyen de l'ordre et du travail. Le sol est tellement fertile que presque tout y vient spontanément. La canne à sucre ne demande à être plantée que tous les sept ans ; la pomme de terre et le riz y croissent comme ailleurs les mauvaises herbes.

« L'endroit où nous avons résolu de nous fixer s'appelle Harrisbourg. Nous y obtiendrons du gouvernement, à titre gratuit, dix acres de terrain et pourrons en acheter ensuite autant que nous voudrons à 50 cents (2 fr. 50) l'acre, avec délai pour le payement. Harrisbourg possède déjà une Eglise presbytérienne, une école du dimanche, une école de la semaine, et il paraît qu'on doit y transporter bientôt l'école supérieure d'Alexandrie, qui est maintenant à Monrovia.

« Si vous avez à cœur, comme je sais que vous l'avez, de faire du bien à notre peuple et à Libéria, efforcez-vous de déterminer à venir ici tous les hommes de couleur, doués de quelque intelligence, laborieux et de bonnes mœurs. Sous tous les rapports et dans toute la portée du mot, ce pays-ci est leur pays, la patrie terrestre qui leur convient.

« Votre bien dévoué,

« J.-M. WELLS. »

NOUVELLES RÉCENTES

DANEMARK, SUÈDE ET NORWÉGE.

Les 15 et 16 juillet dernier, un grand nombre d'amis de la cause des missions étaient réunis à Suendbourg, dans l'île de Fyen. Plusieurs pasteurs suédois s'étaient joints à l'assemblée.

Celle-ci était tellement nombreuse que, faute d'un autre local assez vaste, elle dut se transporter dans le théâtre de la ville. Là, le docteur Kalkar, l'ami le plus dévoué que les missions comptent dans le Danemark, recommanda chaleureusement cette œuvre en réfutant l'une après l'autre les principales objections que l'on a élevées contre elles. Après lui, plusieurs orateurs prirent la parole, notamment un autre ami bien connu des missions, le docteur Bergmann, de Vinslof (en Suède).

Les détails que cet orateur donna sur ce qui se fait dans sa patrie pour la propagation de l'Evangile parmi les païens, offrirent le plus vif intérêt. Il y a, en Suède, quatre sociétés de missions : celle de Stockholm, qui affecte à ses travaux les revenus d'un capital de 50,000 ducats suédois, dont elle est propriétaire; celle de Lund, fondée, il y a une quinzaine d'années, par le missionnaire Fjelsted; l'institution évangélique nationale, qui a ouvert une excellente école missionnaire, et enfin une nouvelle association, fondée tout récemment à Gotebourg, par l'évêque Bjork et le prévôt de la cathédrale, M. Wievelgren.

On s'est beaucoup occupé, à Suendbourg, d'un projet qui, s'il peut être réalisé, servira utilement la cause des missions. Il s'agirait d'appliquer à toutes les Sociétés missionnaires du Danemark, de la Suède et de la Norwége, les principes de l'Union scandinave, c'est-à-dire de les relier étroitement les unes aux autres et d'en faire en quelque sorte un seul corps. Les chefs respectifs de chacune de ces institutions avaient à cet effet convoqué une sorte de congrès missionnaire, qui a dû se réunir à la fin d'août, à Malmoé, en Suède, mais dont nous ne connaissons pas encore les résultats. Il devait s'ouvrir sous la présidence de l'illustre évêque Thomander, et l'on s'attendait à y voir trois ou quatre cents pasteurs des trois royaumes. Les principaux sujets à l'ordre du jour étaient : l'établissement d'écoles ou d'instituts missionnaires,

les moyens de faire naître dans le public un zèle de plus en plus ardent pour cette œuvre, etc., etc.

LA JAMAIQUE.

Au mois de février prochain, il y aura cinquante ans que le premier agent de la Société des missions baptistes débarqua sur les côtes de la Jamaïque, pour y travailler parmi les nègres esclaves. Les Eglises de cette dénomination célèbreront, à cette occasion, un jubilé cinquantenaire, auquel ne manqueront pas les sujets d'actions de grâces, si l'on en juge par les lignes suivantes, extraites d'une circulaire récemment publiée :

« Nous avons maintenant soixante-quatorze Eglises dûment organisées et comprenant ensemble environ trente mille membres. Ces Eglises, qui se suffisent entièrement à elles-mêmes, sont desservies par quarante et un pasteurs, dont vingt-deux Européens et dix-neuf indigènes. Elles ont, pour l'éducation de leurs ministres et de leurs instituteurs, un collége et une école normale qui ne leur coûtent pas moins de 300 livres (7,500 fr.) par an, et il s'est formé dans leur sein une Société de missions qui reçoit, chaque année, de 1,000 à 1,300 livres (25,000 à 32,500 fr.), employées soit dans l'île même, soit dans d'autres pays. Le nombre des écoles de la semaine ne s'élève pas à moins de quatre-vingt-dix et celui des écoles du dimanche à plus de soixante-dix, ayant environ treize mille élèves et au-delà de onze cents moniteurs ou monitrices. — Voilà ce que la prédication de l'Evangile a opéré, en moins d'un demi-siècle, parmi ces populations nègres qu'on s'est plu si longtemps à dépeindre comme incapables de toute amélioration intellectuelle ou morale.

MISSION FRANÇAISE DU SUD DE L'AFRIQUE.

AVIS IMPORTANT.

Un frère en la foi, qui prend le plus vif intérêt à l'œuvre de nos missionnaires du sud de l'Afrique et à tout ce qui concerne leur bien-être personnel, nous prie d'annoncer qu'il est prêt à se charger de l'envoi des caisses qui leur seront destinées soit par leurs familles, soit par leurs amis.

Ses relations d'affaires avec l'Angleterre lui permettront d'expédier chaque mois les colis au port d'embarquement. Il veut bien se charger des frais de transport de Paris jusqu'à bord du navire. La seule condition qu'il y mette, c'est que les adresses soient lisiblement écrites, le contenu et sa valeur approximative dûment spécifiés dans la lettre d'avis, et que les caisses soient d'une solidité en rapport avec les effets qu'elles renferment. Les personnes qui ne voudraient envoyer que des objets de moindre volume, pourront même lui adresser de petits paquets qu'il se charge de faire emballer.

Il est superflu de dire que nous applaudissons de tout notre cœur à ces intentions bienveillantes. Nous nous permettrons toutefois de faire observer qu'il ne faudrait pas que cette facilité de transmission encourageât l'envoi d'objets qui n'auraient pas de valeur réelle, et ne seraient pas d'une utilité incontestable. Pour dire toute notre pensée, il est quelquefois arrivé que l'on a expédié, pour les indigènes, des vêtements à demi usés ou d'une étoffe de très médiocre qualité, ou bien encore d'une coupe bizarre et insolite. Hors les cas où il s'agit de secourir des enfants pauvres, des infirmes et des vieillards, il est généralement d'usage, dans nos stations, de disposer de ces secours en nature sous forme de rétributions pour quelques légers travaux fatis dans l'intérêt de l'œuvre.

Ce mode de distribution soulage la Société, encourage chez les naturels des habitudes d'activité et d'industrie et obvie au danger d'en faire d'insatiables mendiants. Mais on comprendra aisément que, lorsqu'ils ont donné une partie de leur temps et de leurs forces, ils s'attendent à ce que le don qu'on leur fait ait une valeur réelle. Un moyen bien simple de rendre les envois opportuns et utiles serait d'écrire aux missionnaires que l'on a en vue, pour leur demander ce qui pourrait le plus contribuer au bien de leurs troupeaux.

Nous recommanderons, de plus, aux amis de notre œuvre, lorsqu'il ne s'agit pas d'expéditions faites par des parents, une distribution aussi équitable que possible de leurs secours. Il est tel missionnaire qui a des relations fort étendues en France et chez lequel les dons pourraient affluer, tandis que tel autre, moins connu personnellement et occupant peut-être une station où les besoins sont plus grands, serait négligé. En tenant la direction de la Société au courant des envois que l'on fait, on la mettrait à même d'exercer à cet égard un utile contrôle.

En général, nous approuvons surtout les caisses contenant des paquets un peu pour toutes les stations et dûment adressés à chacune. Du reste, la Maison des missions continuera, comme par le passé, en profitant elle-même du nouveau mode d'expédition, à préparer des envois au moyen des dons qu'on lui fait passer en détail et dont on lui confie l'emploi.

L'adresse de l'obligeant expéditeur est :

Monsieur Th.-F. Newell, rue Martel, n° 5, à Paris, et Cloak Lane, n° 8, Londres.

Paris. — Imp. de Ch. Maréchal, succr de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

MORIJA ET BÉTHESDA.

L'ordre rétabli. — Construction d'un presbytère. — Arrangements intérieurs. — Effets d'nn ouragan. — Améliorations spirituelles. — Des *Unions chrétiennes* indigènes. — La presse à Béthesda. — Difficultés et encouragements.

Il y a assez longtemps que nous n'avons entretenu nos lecteurs de la station de Morija, et cependant son nom leur est souvent revenu en mémoire tandis qu'ils suivaient, avec intérêt, dans un nouveau champ de travail, le missionnaire qui l'a fondée et qui en a eu la direction pendant tant d'années. Grâce à Dieu, l'œuvre de M. Arbousset, en passant en de nouvelles mains, n'a rien perdu de son intérêt, elle continue à se développer et à se consolider. Un effort puissant était nécessaire pour lui rendre son ancienne prospérité : il a été fait et avec succès. On se rappelle, en effet, que l'invasion des Boers et ses conséquences avaient jeté un peu de trouble et de découragement dans le troupeau, en suspendant le cours du régime pastoral auquel il avait été habitué. Il en était résulté des irrégularités de plus d'un genre et une tristesse que la vue d'un presbytère saccagé, et dont il ne restait que quelques pans de murs noircis par les flammes, contribuait à entretenir. Il y avait, à plusieurs points de vue,

une œuvre de relèvement à faire à Morija, lorsque M. et Mme Mabille en prirent la direction.

Ils durent d'abord s'installer dans deux petites chambres qui servaient de sacristie au temple, logement étroit, incommode et fort peu salubre. Le plan d'une nouvelle maison fut dressé sans retard, et l'on en jeta les fondements sur un site plus élevé que l'ancien, d'où l'œil domine de magnifiques vallées de la plus grande fertilité et deux routes bien fréquentées, l'une venant de Hermon, Béerséba et la colonie, l'autre conduisant à la résidence de Moshesh.

Mais, pendant que l'on hâtait cette construction, un affaissement de la toiture du temple que l'on croyait de toute solidité, vint inopinément augmenter l'embarras et les fatigues de nos jeunes amis. Il fallut se résigner à tenir les services en plein air et s'efforcer, par des travaux incessants, de remettre aussitôt que possible l'auditoire en possession du local affecté à la prédication et à la prière. Cela fait, on put s'appliquer avec assiduité à l'achèvement du presbytère.

Depuis quelques mois seulement, le missionnaire et sa jeune famille ont pu s'établir dans cette maison si longtemps désirée. Leur correspondance privée témoigne du bonheur qu'ils ont éprouvé en se trouvant enfin un peu au large, en pouvant convenablement placer et avoir sous la main les objets de première nécessité qu'il avait fallu jusque-là prendre et remettre dans de lourdes caisses entassées les unes sur les autres. Les portraits de famille ont pu se montrer au jour, les livres ont trouvé des cases, les notes d'un petit orgue d'Alexandre que l'on avait emporté de Paris, n'étant plus répercutées par des parois trop rapprochées, ont repris leur première suavité; les enfants eux-mêmes semblent être devenus moins bruyants et plus dociles. Voilà donc Morija doté de nouveau d'un presbytère où règnent la gaîté, l'ordre et un certain bien-être. Ajoutons à cela que les plantations de la station sont dans un état fort prospère et

que jamais le verger n'avait été plus productif. Des fruits de toute espèce ont un peu tempéré la gêne produite par les prix excessifs auxquels la sécheresse de l'année dernière a fait monter les denrées du pays.

Des avantages de cette nature ne sont pas perdus pour l'œuvre du Seigneur. Rien ne fait fuir les indigènes comme une maison où règnent les embarras et les préoccupations de l'encombrement. Ils recherchent au contraire, avec empressement, la société et les conversations de gens qui ont une place à leur offrir et qui leur montrent un visage serein. Le mouvement s'est rétabli autour du presbytère de Morija ; on s'en approche de nouveau le sourire sur les lèvres, on y passe volontiers de longs moments pour s'y instruire ; les voyageurs s'y arrêtent pour y goûter quelque repos et ne s'en vont pas sans y avoir appris quelque chose.

Dernièrement, le chef Moshesh est allé passer huit jours auprès de M. et Mme Mabille. Il a paru se plaire infiniment chez eux. Il a loué très fort le bon goût qui a présidé à tous leurs arrangements, et, avec la politesse qui le distingue, il n'a pas manqué d'en attribuer tout l'honneur à la maîtresse du logis. Pour aider à l'entretien d'un hôte aussi considérable, qui d'ailleurs ne voyage jamais sans une nombreuse escorte, Letsié, fils aîné de Moshesh, et chef de Morija, avait envoyé à Mme Mabille, un bœuf, destiné à fournir sa table de pièces de résistance suffisantes pour la circonstance. La jeune servante de Christ n'a pas laissé échapper cette occasion d'exhorter l'ancien ami de son père à faire le pas décisif et à se ranger entièrement sous les lois du Sauveur. Il a répondu, encore une fois, en déplorant sa faiblesse et en demandant que l'on ne cessât point de s'intéresser à lui.

M. Mabille se croyait au terme de ses plus grandes fatigues, lorsqu'un phénomène extraordinaire est venu lui en créer de nouvelles. Un ouragan comme on n'en avait jamais vu dans ces contrées, a passé sur la station et a détruit la

toiture que l'on avait tout récemment mise au temple avec tant de peine et de frais. Les feuilles dè fer galvanisé qui couvraient le faîte ont été arrachées et roulées comme du parchemin, les poutres ont été brisées : tout était à recommencer. Heureusement que personne n'a été atteint par les débris. On tremble à la pensée de ce que fût devenue la famille missionnaire si, un peu avant cela, elle n'eût quitté la sacristie, qui lui a servi d'asile pendant trois ans. C'est à réparer ce désastre que notre frère consacre maintenant les moments qu'il peut dérober à son ministère.

Grâce à Dieu, de grandes bénédictions reposent sur sa prédication et les soins qu'il donne à l'Eglise. Les membres de son troupeau lui ont voué beaucoup de confiance et d'affection. L'œuvre suit une marche régulière, les catéchumènes sont nombreux, il règne de l'activité dans le district missionnaire dont Morija est le centre. Bien que les limites en aient été circonscrites par la fondation des établissements de Thabana-Morèna et de Siloé, que dirigent MM. Germond et Maeder, elles sont encore fort étendues, et M. Mabille déplore de ne pouvoir pas donner assez de soins aux nombreuses localités dont il est censé avoir la charge pastorale, et où se trouvent disséminés des membres de l'Eglise et des personnes bien disposées pour le royaume des cieux. Il s'aide autant que possible des membres les plus affermis de l'Eglise. Depuis longtemps il est d'usage, dans toute la mission, que les convertis contribuent à l'avancement de l'Evangile en visitant, à titre de simples croyants, les localités où leurs pasteurs ne peuvent se montrer que rarement. Beaucoup de bien s'est déjà fait de cette manière. M. Mabille croit que le moment est venu de confier à des indigènes les fonctions d'évangélistes à poste fixe et rétribués. Un premier essai de cette nature se fait en ce moment. Esaïa Lééti, habitant de Morija, dont la conversion remonte à plus de vingt ans, prend charge d'une annexe importante, appelée Kolo, qui

est située à quatre ou cinq lieues de la station. Les collectes qui se font parmi les fidèles, et qui, chaque année, deviennent plus productives, seront affectées à son entretien. Nous recommandons ce nouvel ouvrier aux prières de tous les amis de l'Evangile. C'est un homme qui se distingue par la solidité de sa piété, la douceur de son caractère et la connaissance étendue qu'il a de la parole de Dieu. Sa foi a souvent été mise à l'épreuve, mais ne s'est jamais démentie, et il jouit parmi les païens, aussi bien que dans l'Eglise, de la meilleure réputation. M. Mabille a encore en vue, pour de semblables fonctions, deux ou trois autres membres de son troupeau.

Philémon Rapetloané continue à le seconder avec beaucoup d'intelligence et de zèle dans la direction des écoles. Les enfants l'aiment et font des progrès sous ses soins. Il s'occupe depuis quelque temps à former des *Unions chrétiennes* de jeunes gens à l'instar de celles que nous avons en Europe.

M. Mabille trouve que la lecture est un moyen d'avancement tout particulièrement adapté au goût et à la tournure d'esprit des Bassoutos. Il n'est pas seul à penser ainsi ; mais on n'a peut-être pas suffisamment remarqué, parmi nous, ce qui nous a été dit, plus d'une fois, de l'attachement que les indigènes convertis ont pour leurs livres et du parti qu'ils savent en tirer. Pour contribuer à satisfaire un besoin que l'on est si heureux d'observer, notre frère fait usage d'une petite presse qu'il doit à l'amitié d'un chrétien anglais, et publie de temps en temps des traités ou des feuilles volantes sur des sujets dont les circonstances déterminent le choix.

Ceci nous amène à passer de Morija à la station de Béthesda, sur laquelle aussi nous devons, depuis quelque temps, des renseignements à nos lecteurs. — C'est là qu'est la presse de la mission. Elle se trouvait dans un affreux désordre par suite de la précipitation avec laquelle on avait dû

en transporter le matériel dans un lieu sûr, lors de l'invasion des Boers dans le Lessouto. M. Ellenberger, à force de persévérance, est parvenu à débrouiller des fontes entières de caractères, mêlés de la manière la plus désespérante. Il a pu, après cela, se mettre aux travaux d'impression, aidé d'un jeune indigène adroit et intelligent. On s'occupe de l'Ancien Testament, le Nouveau étant depuis longtemps entre les mains des indigènes. On espère que les livres de la Genèse, de l'Exode et du prophète Esaïe sortiront de la presse à la fin de l'année.

Indépendamment de ce travail qu'il considère comme sa tâche principale, M. Ellenberger s'occupe, avec M. Gossellin, de la direction de l'Eglise et de l'évangélisation du district. Au commencement de l'année, nos frères se trouvaient avoir sous leurs soins immédiats quatre-vingt-sept communiants et cinquante-neuf enfants baptisés. Leur auditoire s'accroissait d'une manière encourageante. L'école du dimanche comptait quatre-vingts enfants et un nombre à peu près égal d'adultes. Cinquante à soixante élèves suivaient l'école de tous les jours. Il reste peu à faire dans cette station, sous le rapport matériel, grâce aux travaux passés de MM. Schrumpf et Gossellin. La population dont elle est entourée est considérable et présente une sphère d'activité très importante. Malheureusement, elle est composée d'éléments assez hétérogènes et elle se trouve répartie dans une foule de petits hameaux sur les flancs et les crêtes de montagnes d'un difficile accès. Elle échappe par là, plus qu'on ne voudrait, à l'influence directe des missionnaires et des idées qu'ils mettent en circulation. La foi et la persévérance triompheront de ces obstacles. Nos frères en sont convaincus. « Je sens, nous écrit M. Ellenberger, que plus je m'assiérai au foyer domestique du Mossouto, plus je pénétrerai dans les secrets de son cœur, tout en tenant compte de ce qu'il était avant sa conversion, plus l'œuvre qui se fait dans ce pays

me paraîtra grande, plus je verrai combien la grâce de Dieu est puissante pour transformer les âmes. Il est vrai que les luttes de la sanctification sont encore peu comprises, que la marche de nos travaux est lente, mais l'arbre de l'Evangile grandit chaque jour et supporte glorieusement tous les orages. Ses racines s'étendent, ses fruits sont abondants et déjà la main du Maître a cueilli un grand nombre de ceux qui étaient parvenus à maturité. Quant au paganisme du pays, il me paraît au contraire ressembler à un vieux tronc d'arbre qui n'a plus que deux branches réellement vivantes, et dont le feuillage, en se flétrissant, démontre que les racines elles-mêmes sont atteintes du mal qui a fait disparaître ailleurs toutes les religions fondées sur l'erreur. »

On se rappelle que cette année, malgré la dureté des temps, la collecte qui s'est faite à Béthesda, en faveur des missions, a produit au-delà de 260 francs.



NOUVELLES DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS DANS L'OCÉANIE ET LE SÉNÉGAL.

On apprendra avec plaisir, dans toutes nos Eglises, que M. Atger et ses compagnes de voyage sont arrivés, sans accident, à leur destination, le 10 juillet. Notre frère nous écrivait quelques jours plus tard :

« Vous joindrez vos actions de grâces aux nôtres pour remercier Dieu de la protection qu'il nous a accordée. Notre traversée sur l'Océan-Pacifique ne s'est pas faite dans d'aussi bonnes conditions que celle sur l'Atlantique. Au lieu des beaux paquebots anglais et des agréments dont nos voisins d'Outre-Manche s'entourent partout, nous n'avons trouvé à Payta qu'une toute petite goëlette, où l'on avait disposé une cabine avec quatre ou cinq couchettes déjà occupées par

des passagers peu disposés à se déranger pour des étrangers. Il a fallu bien des instances pour décider le capitaine à nous prendre. Du reste, il a été plein d'attentions pour nous. C'est un protestant allemand. Il nous a cédé sa propre cabine, se résignant ainsi à coucher sur le pont. Un des passagers nous a, de son côté, cédé, pour 300 francs, l'usage de son réduit. Malheureusement, les couchettes étaient trop étroites pour que je pusse y trouver place et j'ai dû me contenter d'avoir pour lit un simple morceau de toile. Nous n'eussions fait que rire de ces petites misères si la maladie n'était venue compliquer la situation. Le second du bord avait eu les fièvres, et, après lui, le capitaine. Ils nous ont légué leur mal avec leur chambre. J'ai dû passer dix jours sans voir la mer, tapi dans ma cellule et assez souffrant. Un des passagers m'a administré plusieurs doses de quinine et je me suis remis peu à peu. Toutes nos douleurs sont maintenant oubliées, et, si nous les rappelons, ce n'est que pour bénir Dieu de nous en avoir délivrés.

« Taïti est une île magnifique et d'un aspect imposant. Quand on est resté un mois sur l'Océan, enfermé dans le cercle inexorable que forment le ciel et la mer et qu'on aperçoit ces hautes montagnes couvertes de bois impénétrables, se dessinant de la manière la plus pittoresque sur un ciel sans nuage, on sent son cœur battre d'émotion, on respire avec délices le parfum des herbes et des orangers que la brise apporte de terre.

« M. Arbousset est assez bien. Lui et sa fille nous ont fait place dans la jolie case qui a été disposée pour eux. J'ai été heureux de trouver un service français établi par mon beau-père. C'est une vraie joie pour moi d'entendre prêcher, et de pouvoir prêcher encore moi-même, dans ma langue maternelle, bien que ce soit à un petit auditoire.

« Nous étudions la langue des indigènes. J'espère pouvoir, dans quelques mois, leur adresser de courtes exhortations.

Ils paraissent heureux de nous voir au milieu d'eux. — Aidez-nous de vos prières ! »

Les nouvelles de M. Jaques continuent à être favorables et nous le montrent poursuivant avec encouragement ses études préparatoires. Il a aussi commencé quelques explorations, dans le but de nous fournir des renseignements qui nous permettent de déterminer la partie du pays où la mission doit d'abord s'établir.

Nous attendons de lui très prochainement la relation d'un voyage qu'il a déjà fait dans le Bakel. Il projetait de repartir, le 28 octobre, pour la province de Casamance qui lui a été fortement recommandée. Cette partie des possessions françaises est un peu au sud de la Gambie, par le 12e et le 13e degré de latitude nord, à proximité des établissements missionnaires anglais de Sainte-Marie-de-Bathurst. C'est un pays d'une incomparable fertilité. La population riveraine de la mer a une assez mauvaise réputation, mais à une vingtaine de lieues dans l'intérieur, on trouve des gens industrieux, paisibles, adonnés à l'agriculture et à quelques métiers.

Pendant son voyage dans le Bakel, M. Jaques a eu quelques accès de fièvre intermittente, à la suite d'un orage qui le surprit en revenant des cataractes de Félou. Trois jours après son retour à Saint-Louis, les soins d'un médecin le remirent entièrement de cette indisposition. Demandons au Seigneur de continuer à le guider et à le préserver de tout mal. Il sent le besoin de nos prières. Il nous disait dans sa dernière lettre : « Je bénis Dieu de ce qu'il commence à jeter quelque clarté sur mon chemin, mais, d'un autre côté, je me sens saisi d'une profonde émotion et d'un grand tremblement à la pensée de l'importance de la tâche qui m'est confiée. C'est un fardeau trop lourd pour moi. J'ai pu en rejeter une partie sur Christ, mais ma foi chancelante est loin d'avoir remporté une victoire complète sur les doutes et les

perplexités de la chair. Mon Dieu, qui connaît ma position, ne suppléera-t-il pas à tout ce qui me manque par la richesse de ses dons et une abondante communication de son Esprit? Oh ! ne vous lassez pas d'intercéder en ma faveur ! »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

BIRMAN ANGLAIS.

UN BEAU TÉMOIGNAGE RENDU AUX MISSIONNAIRES.

Nos lecteurs connaissent les noms de M. et Mme Mason, ce couple missionnaire vaillant et dévoué qui, depuis de longues années déjà, évangélise les Karens du Birman avec un succès que nous avons eu souvent l'occasion de signaler. L'hiver dernier, quelques-uns de ces hommes du siècle qu'on voit en tous lieux, hélas! toujours prêts à blâmer ou à dénigrer ce qui se fait pour l'avancement du règne de Christ, avaient porté contre M. et Mme Mason des accusations en apparence assez graves. On leur reprochait de fanatiser les Karens qu'ils instruisent, et surtout de s'être immiscés indûment dans la direction de leurs sentiments politiques. Appelé à s'occuper de ces plaintes, le Commissaire supérieur ou gouverneur des possessions anglaises dans le Birman, le colonel Phayre, a soigneusement examiné les faits, et voici, d'après un journal de Calcutta, en quels termes ce haut fonctionnaire a fait connaître le résultat de cette enquête :

« Le docteur et Mme Mason avaient trouvé les Karens, de cette partie du pays, dans un état de sauvage barbarie.

Aujourd'hui, 25,000 d'entre-eux sont ou chrétiens ou placés sous l'influence de l'enseignement chrétien. Les missionnaires avaient trouvé ce peuple divisé en clans ou tribus, sans cesse en guerre les uns contre les autres, et s'enlevant mutuellement des captifs pour les vendre comme esclaves; maintenant, depuis que l'Evangile a pénétré dans le pays, cet état de choses a cessé, non-seulement parmi les tribus devenues chrétiennes, mais même au sein des tribus encore païennes, à l'exception de celles qui habitent l'extrême frontière. Or, j'affirme, avec une pleine assurance, que ces changements si heureux sont principalement, je pourrais dire à peu près entièrement, dus aux travaux du docteur Mason, de Mme Mason et du pasteur karen Sau Quala. Je maintiens, d'après une longue expérience, acquise parmi des tribus placées dans les mêmes circonstances, que jamais de pareils résultats n'auraient pu être obtenus *par l'administration civile, sans le concours des enseignements missionnaires.* Que si, après cela, quelqu'un s'imagine que ces changements auraient pu s'opérer au sein d'un peuple barbare, sans que les missionnaires se mêlassent en rien des affaires temporelles de ce peuple, je n'hésite pas à dire que mon opinion personnelle est complètement différente. Des missionnaires sérieusement dévoués à leur tâche, n'auraient ni *pu*, ni *dû* s'abstenir d'enseigner à ces gens la manière de se conduire à tous les égards, et de leur donner des conseils propres à les faire avancer dans les voies de la civilisation aussi bien que dans celles de la foi. J'ajoute que ce peuple, constamment opprimé par les Birmans, ne pouvait manquer de regarder les missionnaires comme des protecteurs dont il lui était permis de réclamer l'intervention, et que, même pour les Karens de la plaine, qui se trouvent dispersés parmi les Birmans, cette intervention des missionnaires chrétiens est d'un grand prix. J'en pourrais nommer plusieurs qui ont droit à toute ma reconnaissance, pour m'avoir fait connaître

des injustices, grandes ou petites, que, selon toute apparence, je n'aurais pu réprimer sans eux, et je déclare que, selon moi, le magistrat de district qui ne ferait pas usage de cette manière, aussi honnête qu'efficace, de se bien renseigner et d'agir équitablement, négligerait par cela seul un moyen très précieux d'accomplir son devoir. »

(*L'Ami de l'Inde*, 21 *mai* 1863.)

CHINE.

ÉVANGÉLISATION DES FEMMES.

Nous parlions dernièrement des femmes de l'Inde, de leur situation morale et des efforts tentés pour les initier peu à peu à la connaissance de l'Evangile. Disons aujourd'hui quelque chose des femmes de la Chine. Ce sujet est encore plus nouveau que le précédent, et toute espèce d'appréciation générale nous serait impossible, mais la lettre qu'on va lire contient, sous une forme tout à la fois familière et pittoresque, des détails qui ne manquent pas d'intérêt. Elle a été écrite, en mai dernier, par Mme Névius, femme d'un missionnaire américain établi, depuis quelques temps déjà, dans l'importante cité de Tangchau.

Mme Névius commence par dire que les Chinois fêtent le renouvellement de l'année, non-seulement avec plus de solennité, mais beaucoup plus longuement qu'on ne le fait en Europe. Ils y consacrent généralement un demi-mois tout entier. De cette série de jours fériés, les deux premiers appartiennent aux hommes, qui les emploient à aller dans les temples rendre hommage à leurs dieux (affaire de pure forme, car au fond leurs croyances religieuses sont nulles),

puis à visiter ensuite leur cercle d'amis ou de connaissances. Le troisième jour vient le tour des femmes, et alors commence, pour cette portion du monde chinois, un genre de vie qui ne ressemble en rien à celui des temps ordinaires. Joyeuses d'échapper, pour un temps, aux rigueurs du séquestre auquel les condamne l'usage de la nation, les femmes se répandent au dehors comme de vrais essaims d'abeilles, visitant aussi les temples, courant chez leurs amies et ardentes à chercher des amusements partout où elles peuvent espérer d'en trouver. Rien de plus animé, à cette époque, que les rues d'une ville chinoise de quelque importance.

Laissons maintenant Mme Névius raconter comment elle a passé elle-même le dernier nouvel an du pays qu'elle habite :

« Cette année, dit-elle, l'intercalation d'un mois supplémentaire avait retardé l'avénement de la nouvelle année jusqu'au 18 février. Il en résulte que depuis deux ou trois semaines, mes occupations ont été tout exceptionnelles. Dans ces derniers temps, les dames chinoises auxquelles j'avais essayé de faire visite, m'avaient presque toujours fait la même réponse : « Aujourd'hui nous n'avons pas le temps de vous « parler; mais le nouvel an viendra bientôt, et alors nous irons « vous voir à notre tour. » Et en effet, depuis que ce jour si impatiemment attendu a paru sur l'horizon, la plupart de ces promesses ont été tenues. En quinze jours environ, j'ai reçu les visites de deux ou trois cents femmes.

« Malheureusement, je me suis trouvée, pour les recevoir, dans des conditions de santé très défavorables. Un rhume violent, accompagné d'une extinction de voix presque complète, me mettait dans l'impossibilité de m'entretenir longuement avec elles. Il m'a donc fallu, d'abord me résigner à me laisser personnellement examiner et comme détailler par ces visiteuses, leur permettre ensuite de promener avec la même curiosité leurs regards sur tous les objets réunis dans ma

chambre, puis leur montrer des images et enfin leur jouer quelques airs sur un *harmonium* qui, dans cette occasion, m'a rendu d'inappréciables services. Non pas que ces pauvres femmes fussent bien sensibles aux charmes de la musique, mais parce que, semblables à des enfants, elles en aimaient le bruit et que le mécanisme même de l'instrument piquait leur curiosité.

« Sentant, toutefois, que, comme chrétienne, je devais quelque chose de plus à ces âmes que le Seigneur m'envoyait, j'ai cherché le moyen de me faire suppléer dans la tâche de leur parler de l'Evangile, et voici ce qu'en l'absence de mon mari, occupé ailleurs, j'ai réussi à organiser.

« Nous avons à notre service, en qualité de blanchisseur, un jeune Chinois converti au Sauveur, qui se distingue tout à la fois par une grande vivacité d'esprit et une facilité d'élocution remarquable. Comme, malgré ces avantages, il ne sait pas même lire, nous n'oserions le mettre en rapport avec des Chinois tant soit peu lettrés. Mais pour parler à des êtres aussi peu développés, au point de vue intellectuel, que les femmes de ce pays, c'était tout ce qu'il fallait. Il est au courant de leurs idées et de leurs usages; il leur tient précisément le langage qu'elles peuvent le mieux comprendre, et il combat leurs coutumes idolâtres avec plus d'à-propos que ne saurait le faire un étranger, même après un long séjour dans le pays. J'en ai donc fait mon suppléant, et je crois, non sans quelque profit pour l'œuvre.

« Figurez-vous cet aide-missionnaire, improvisé, à l'œuvre dans un de ces cercles féminins qui se renouvelaient sans cesse autour de moi pendant les jours fériés. Arraché tout à coup à sa cuve de blanchisseur, il arrive, affublé de son tablier, les manches retroussées et sa *queue* de cheveux encore roulée autour de sa tête. Sur ce dernier point il se fait cependant un prompt changement. Aussitôt entré, le brave jeune homme se hâte de rendre la liberté à l'ornement

obligé de toute tête chinoise et de le laisser flotter sur ses épaules, car porter sa queue relevée sur la tête, en présence des gens auxquels on doit du respect, serait une infraction aux règles de la politesse chinoise que notre brave ami ne se permettrait jamais.

« Debout auprès de moi, dans ce simple costume de travail, il reçoit mes instructions et ouvre avec mes visiteuses un entretien, qui varie selon les circonstances ou les incidents du moment, mais dont voici toujours à peu près la substance :

« Il commence modestement par faire observer qu'il n'est pas un *Sin-Sang* (maître ou missionnaire), qu'il ne sait pas parler « le langage du livre, » et que s'il prend la parole, c'est uniquement parce que l'état de mon larynx ne me permet pas de la prendre moi-même. Sa seule prétention est donc de dire quelques mots sur ces « doctrines « de Jésus » que les étrangers ont apportées dans le pays.

« Cet exorde achevé, il entre en matière :

« Nous autres Chinois, dit-il, nous sommes tombés dans « un déplorable égarement. Ayant oublié le grand Dieu qui « a fait le ciel et tout ce qui existe, nous sommes comme « des enfants ingrats, qui auraient totalement renoncé aux « auteurs de leurs jours pour donner leurs affections à des « étrangers. Nous avons fait des idoles de terre, et, les appe- « lant des dieux, nous avons complètement négligé le vrai « Dieu qui nous a donné la vie et qui prend continuellement « soin de nous. Là est notre plus grand péché ; mais ce n'est « pas le seul. Nous péchons, au contraire, de toutes sortes « de manières et tous les jours de notre vie; nous mentons, « nous nous mettons en colère, nous disons des injures, « nous convoitons le bien d'autrui, il nous vient à chaque « instant toute espèce de pensées mauvaises.... »

« A cet humiliant tableau, nos dames chinoises opposent quelquefois des dénégations, mais le plus souvent pourtant,

elles acquiescent en s'écriant : « C'est vrai, c'est vrai, nous « avons toutes beaucoup de péchés. »

« Eh bien ! reprend alors mon substitut, si vous reconnais- « sez cela, que voulez-vous et que pouvez-vous faire pour « vous débarrasser de ce fardeau de péchés et pour échapper « aux châtiments de Dieu ? Car, comme vous le savez, *si la « vertu reçoit toujours son salaire, il faut que le mal reçoive « aussi le sien* (proverbe chinois très populaire). »

« Ici, nos femmes répondent, assez souvent du moins, qu'elles se repentiront, qu'elles mèneront une vie plus exempte de péché.

« — Vous repentir, vous corriger ! Mais à supposer que « vous en soyez capables, cela ne suffirait pas, car tous « vos anciens péchés resteront là sans être expiés. Eh bien ! « écoutez. Dieu a pour nous un cœur si plein d'amour qu'il « a trouvé lui-même le moyen de nous pardonner. Il a « dans ce but donné son fils, qui est mort pour nous. Ce « fils, qui est Jésus, est venu au monde; il y a mené une « vie parfaite en nous enseignant le bien et en faisant des « miracles, c'est-à-dire, en guérissant les malades et en « ressuscitant les morts. Malgré cela, les hommes l'ont haï « et persécuté ; ils ont même fini par le faire mourir sur une « croix. Or, Jésus n'avait pas péché, lui ! Pourquoi donc « a-t-il tant souffert ? C'est pour nous ! Le châtiment qu'il a « enduré, c'est nous qui l'avions mérité. Il est mort à notre « place. Et maintenant, si nous croyons en lui, si nous nous « confions en lui, Dieu regardera notre châtiment comme « accompli en Jésus ; il nous traitera comme si nous n'avions « pas péché, et non-seulement cela, mais encore il nous « donnera dans le ciel un bonheur éternel. »

« Ainsi parle notre prédicateur illettré; bien simplement, comme vous le voyez, car j'ai répété aussi exactement que possible une de ses allocutions, mais avec une fidélité qui ne saurait manquer de vous frapper. Souvent, durant ces appels

à la conscience de son auditoire, des exclamations ou des questions futiles venaient l'interrompre, mais parfois aussi des remarques plus sérieuses indiquaient une certaine impression produite sur les âmes. Plus d'une fois, cependant, il m'en coûte de le dire, mes visiteuses semblaient tellement ennuyées de ces graves propos que je prenais le parti d'interrompre moi-même l'orateur et de les congédier, pour faire place à d'autres, que nous avions la chance de trouver plus attentives.

« C'est que l'intelligence de ces pauvres créatures s'élève et se maintient bien difficilement au niveau des idées morales les plus simples. Jugez en par l'exemple que je vais vous citer :

« Au nombre de celles que je vois le plus souvent, se trouve une vieille voisine qui profite de la permission que nous lui donnons de venir se chauffer à notre poêle, meuble très apprécié dans cette partie de l'empire. Un soir qu'elle s'était procuré cette jouissance, mon mari, qui causait avec elle, lui exprima ses regrets de voir qu'après avoir entendu parler de Jésus-Christ, depuis plus d'un an, elle ne crût pas encore en lui. « Comment ! s'écria la pauvre vieille, ne pas « croire en lui ! Mais j'y crois et tous les soirs je le prie..... « Oui, tous les soirs, Monsieur, je me mets à genoux sur « mon *Kong* (sorte de lit qui se chauffe à peu près comme « un four) ; tenez comme ceci. » Et, s'agenouillant en effet à côté de ma table de travail, elle nous donna pour échantillon de ses prières ces mots : « O Jésus, maître du ciel ! si « j'ai des péchés, je te prie de me les pardonner. Délivre- « moi de mes peines et fais que je me porte bien, sinon laisse- « moi mourir, car j'aime mieux ne pas vivre plus longtemps « que de vivre comme je vis. »

« Naturellement, M. Névius s'efforça de faire comprendre à la pauvre Chinoise combien une telle prière était défectueuse et de lui donner quelques conseils sur la matière. Il

lui demanda ensuite quel âge elle avait. — « Soixante et onze « ans, répondit-elle ; j'ai assez vécu ; j'ai eu assez de péchés. » Elle voulait dire « de souffrances et de chagrins, » confusion de mots remarquable qui se produit souvent en Chine. — « Oh ! des souffrances et des chagrins, reprit mon mari, « aucun homme n'en est exempt sur la terre! Croyez-vous, « par exemple, que nous n'en ayons pas, nous venus de si « loin, et qui avons quitté nos parents, nos amis, notre pa- « trie, pour passer notre vie dans ce pays étranger ? »

« Sur cette remarque, la bonne vieille, quittant son siége, s'approcha vivement de mon mari, et d'une voix véritablement sympathique : « Oui, oui, lui dit-elle, il a dû vous « en coûter beaucoup. Et je sais pourquoi vous avez fait « tout cela. C'est parce que vous nous voulez du bien, « parce que vous désirez de voir les Chinois devenir chré- « tiens, afin que quand nous serons morts, nous puisssions « aller dans le ciel et y être pour toujours heureux. »

« — Eh bien ! reprit M. Névius, si vous savez cela, « pourquoi ne devenez-vous pas chrétienne ?

« Oh ! je crois en Jésus, et je deviendrais sans doute « chrétienne si je pouvais bien comprendre. Mais vous ne « pouvez pas vous figurer combien je suis ignorante et « stupide. Ma mémoire est tellement mauvaise que d'un jour « à l'autre, je ne me souviens plus des choses que vous me « dites. »

« Et cela n'est que trop vrai. Sans avoir vécu dans le pays on se ferait difficilement une idée de l'épaisse croûte d'ignorance et d'aveuglement spirituel sous laquelle sont comme ensevelies ces pauvres femmes de l'Empire du Milieu, surtout quand elles ont vieilli dans la pratique des coutumes idolâtres. »

En terminant sa lettre, Mme Névius donne quelques détails sur une école de filles qu'elle a ouverte à Tongchau, et sur les résultats qu'elle en attend. Deux jeunes filles, ap-

partenant à des chrétiens indigènes et converties elles-mêmes, ont formé le noyau de cette institution naissante, à laquelle on espère qu'elles pourront se rendre utiles, soit comme modèles à proposer aux élèves, soit plus tard comme monitrices ou sous-maîtresses.

Répandre l'instruction parmi les femmes de toutes les classes est, en Chine comme dans le reste de l'Orient, un des moyens les plus sûrs d'avancer les triomphes définitifs du christianisme. Les missionnaires le sentent, mais c'est une tâche immense et à peine commencée. Les chrétiens ne sauraient trop demander à Dieu de bénir les premiers efforts tentés en vue de la mener à bonne fin.



AMÉRIQUE DU NORD.

POSSESSIONS ANGLAISES.

Un missionnaire anglican, fixé depuis 1856 parmi quelques tribus indiennes des environs des Montagnes-Rocheuses, écrit que, durant ces dernières années, Dieu a béni ses travaux au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer. Autour de sa station de Metlakahtla, se trouvent actuellement cinq à six cents Indiens qui, tous les dimanches, assistent régulièrement au culte et paraissent sincèrement résolus à prendre désormais l'Evangile pour l'unique règle de leurs croyances et de leur conduite. Soixante-dix d'entre eux et une vingtaine d'enfants ont déjà reçu le baptême; plus de cent enfants fréquentent l'école, et environ le même nombre d'adultes une école du soir. Il s'est formé, en outre, des classes de jeunes gens, au nombre d'une quarantaine, qui se réunissent souvent pour s'exhorter mutuellement et pour prier en commun. Le dimanche est rigoureusement observé et le culte

domestique célébré dans beaucoup de maisons. L'ivrognerie, enfin, ce vice si affreusement répandu parmi les Indiens, est à peu près inconnu à Metlakahtla, qu'on cite dans toute la contrée comme un village modèle, et qui est, à coup sûr, dans ce pays une démonstration merveilleuse de la puissance de l'Evangile pour régénérer les âmes. Les hommes-médecine de ces tribus, d'abord très hostiles au mouvement, ont fini par y céder. « Ma maison, dit M. Dunkan, est remplie d'instruments et d'objets divers qui, après leur avoir servi à exercer leurs pratiques de charlatans, m'ont été volontairement et joyeusement remis par eux, comme des trophées de la victoire qu'a remportée sur leurs âmes la parole du Dieu qu'ils ont appris à connaître. »

A ce tableau général, M. Duncan ajoute le récit de quelques conversions, dont une surtout nous a paru mettre dans un jour éclatant la puissance de l'Evangile pour régénérer les âmes.

Un jeune chef avait depuis quelque temps manifesté un vif repentir de sa vie passée ; on lui avait en conséquence promis le baptême ; mais, sur ces entrefaites, il tomba malade, et M. Duncan se hâta d'aller le voir.

« Pendant que je lui parlais, dit le missionnaire, un des assistants exprima à demi-voix la crainte qu'il ne comprît pas mes paroles, vu l'état de faiblesse extrême où il se trouvait; mais, ayant saisi cette remarque au vol, il éleva la voix avec une énergie dont nous ne le croyons plus capable : « Oh ! j'en-« tends, je comprends, » s'écria-t-il; et la manière dont il m'écouta montra bien, en effet, que mes exhortations répondaient à ses pensées. Pendant une prière que je fis ensuite, sa figure tournée vers le ciel était véritablement belle à contempler; il était impossible de douter, en la voyant, que son âme tout entière ne fût en communication avec le Seigneur. Ces

actes de dévotion terminés, je le baptisai, en lui donnant le nom de Philippe Atkinson. Depuis ce moment, il a continué à faire preuve de la même résignation, calme et douce, dont il s'était montré animé dès le commencement de sa maladie, et il est mort enfin, triste et repentant encore au souvenir de ses anciens péchés, mais assuré d'en avoir obtenu le pardon et rempli de confiance en son Sauveur.

« Et maintenant, ajoute le missionnaire, voulez-vous savoir ce qu'avait été cet homme que je vous montre assis, paisible et joyeux, aux pieds de Christ et mourant dans sa communion? Ce n'est pas la première fois que je parle de lui dans mes lettres. Oh! les effroyables actes que je lui avais vu commettre! Il y a quatre ou cinq ans, qu'aux portes du fort Simpson, une pauvre femme esclave avait été massacrée de sang-froid et laissée morte sur la rive du fleuve. Deux affreux sauvages, complètement nus, s'étaient ensuite rués comme des tigres sur le cadavre encore chaud, l'avaient dépecé et en avaient mangé la chair, tandis qu'une troupe de leurs pareils faisaient entendre autour d'eux d'horribles chants avec accompagnement de tambours. Eh bien! l'un de ces abominables cannibales était l'homme dont je viens de décrire la fin, ce Philippe, que j'ai pu baptiser avant sa mort avec la ferme assurance qu'il allait être reçu dans le sein de Christ..... Glorieux changement! Qui peut accomplir de pareilles choses, si ce n'est le Tout-Puissant qui s'appelle en même temps « amour? »

DE GRANDES MISÈRES ET UN BEAU DÉVOUEMENT.

L'année dernière, au commencement de l'été, d'affreux événements se passèrent dans l'Etat de Minnesota. Les Indiens Dakotas, irrités, à tort ou à raison, de quelques procédés des agents du gouvernement américain, se précipitèrent

tout-à-coup sur les blancs établis dans le pays et en firent un horrible massacre. Plus de six cents colons tombèrent, dit-on, sous les coups de ces forcenés, qui ne respectèrent ni le sexe ni l'âge, et dont rien n'avait fait pressentir les sanguinaires projets (1).

Depuis quelque temps, au contraire, ces Dakotas, branche de la grande famille des Sioux, paraissaient marcher d'un pas rapide dans les voies de la civilisation. Ils cultivaient leurs terres avec plus de soin, remplaçaient peu à peu leurs misérables huttes par des maisons mieux construites, et commençaient à s'entourer, dans leur intérieur, de quelques-unes de ces commodités de la vie dont le voisinage des blancs leur avait appris à connaître le prix.

Au point de vue spirituel, les apparences n'étaient pas moins satisfaisantes. Des missionnaires du conseil américain, fixés sur trois points du pays, y étaient écoutés, respectés et avaient organisé déjà des congrégations, petites encore, mais très intéressantes et qui leur donnaient les plus belles espérances.

Grandes furent donc la surprise et la douleur générales quand on apprit, par les nouvelles du massacre, que les passions féroces de ces anciens sauvages, qu'on croyait assoupies à jamais, s'étaient ainsi réveillées et portées à de tels excès. Hâtons-nous de dire cependant que quelques centaines de Dakotas seulement avaient trempé activement dans le complot, et que les convertis à la foi chrétienne ne démentirent point, à cette occasion, la confiance qu'ils avaient inspirée. Grâce à eux, à leur courage et, dans plus d'un cas, à un dévouement extraordinaire de leur part, les missionnaires purent fuir devant les meurtriers et se réfugier en lieu de sûreté. Ils firent également tout ce qu'ils pu-

(1) Ces faits ne sont pas inconnus aux lecteurs de notre feuille. Nous en avons parlé dans notre livraison d'octobre 1862, page 397.

rent pour arracher d'autres blancs à la rage des meurtriers Une centaine de colons, au moins, durent la vie à cette généreuse intervention des chrétiens Dakotas.

Naturellement, de telles atrocités ne pouvaient rester impunies. Le châtiment fut aussi terrible que prompt. Un corps de l'armée fédérale, dirigé en toute hâte sur le Minesota, atteignit les insurgés sur les bords du Lac-de-la-Forêt, les défit et emmena prisonniers tous ceux qui ne réussirent pas à s'enfuir vers l'ouest. Plus de deux mille Dakotas, soupçonnés d'avoir pris part au massacre, ou du moins à la résistance qui l'avait suivi, tombèrent entre les mains des vainqueurs et furent renfermés dans plusieurs prisons du pays. Ecoutons maintenant un missionnaire nous raconter ce qu'il a vu et ce qu'il lui a été donné de faire pour une de ces troupes de captifs. Cet homme de Dieu, nommé le révérend Williamson, était un de ceux que les Dakotas révoltés avaient voués à une mort violente. Il ne leur avait échappé que par une fuite accomplie à travers des souffrances inouïes. Mais il n'avait pas pour cela cessé de les aimer et de voir en eux des âmes dont Dieu lui avait confié le soin. Comment le vrai chrétien oublierait-il qu'il doit, à l'exemple de son maître, faire du bien à ses ennemis eux-mêmes ?

« Les prisonniers faits par le général Sibley, dit le pieux missionnaire, arrivèrent ici, à Mankato, le 10 novembre, et, dès le 12, j'obtins la permission de pénétrer dans leur prison. Il s'y trouvait environ trois cent soixante-dix Dakotas et une trentaine de Winnebagos (autre tribu indienne), tous enchaînés deux à deux par les pieds. Presque tous étaient païens et beaucoup d'entre eux avaient persécuté ceux de leur nation qui avaient montré quelques dispositions à devenir chrétiens. Je trouvai cependant parmi eux trois membres de mon ancien troupeau dont l'un avait rempli dans son sein les fonctions d'ancien. Deux autres avaient appartenu aux autres Eglises de la mission, et neuf avaient reçu le

baptême dans leur enfance. Une vingtaine avaient en outre appris à lire dans nos écoles. Il s'y trouvait enfin une douzaine d'individus que les prêtres catholiques-romains avaient baptisés et dont à peu près la moitié savaient lire.

« A ma troisième visite, le 23 novembre, l'officier qui commandait le poste eut la bonté de donner des ordres pour que personne n'entrât dans la prison pendant que j'y célèbrerais le culte, de sorte que les Indiens purent m'écouter sans la moindre interruption. Tous les dimanches, depuis lors, j'ai prêché dans la prison, à l'exception de deux fois que mon collègue, M. Riggs, m'a remplacé. J'y suis allé très souvent, en outre, les samedis et les lundis. Et, grâces en soient rendues à Dieu, je puis dire que son Esprit a opéré ici de grandes choses. Peu à peu, les jeux de cartes au moyen desquels un grand nombre de ces pauvres gens avaient cherché à se distraire, disparurent de la prison ; la plupart cessèrent également bientôt de s'amuser à se peindre le visage. Le petit nombre de ceux qui avaient retenu, de leurs jours d'école, soit un cantique, soit quelques passages des Saintes Ecritures, soit quelques traits du *Voyage du chrétien* de Bunyan, prirent plaisir à les répéter. Beaucoup me demandèrent des livres dans leur langue, que malheureusement je ne pouvais guère leur fournir. Les anciens chrétiens se formèrent en groupes le matin et le soir, pour lire et prier en commun, tandis qu'une multitude de leurs compagnons d'infortune, se pressant autour d'eux, les écoutaient et peu à peu essayèrent de se joindre à leurs chants ou à leurs prières. Ainsi encouragés, les chrétiens s'enhardirent et firent entendre des exhortations de plus en plus sérieuses, quelquefois même sévères. Robert, l'ancien de mon Eglise d'autrefois, se distingua, entre tous, par des discours tels qu'on n'aurait pu les attendre d'un homme sans éducation et complètement étranger à l'habitude de parler en public. Ces exercices, ces exhortations mutuelles ont, je me plais à le re-

connaître, produit encore plus d'impressions salutaires que les prédications régulières que mes collègues ou moi avons données, tous les dimanches, dans ce lieu de souffrances.

« Le 26 décembre, trente-huit de ces malheureux furent exécutés; tous, à l'exception de deux, avaient avoué leur participation à l'œuvre de sang. Tous, à l'exception de deux ou trois aussi, avaient écouté avec avidité les conseils de la religion et exprimé le vœu d'être admis au baptême. Plusieurs donnèrent, à ce moment suprême, des signes de conversion aussi satisfaisants qu'on peut les attendre d'hommes placés dans de telles circonstances.

« Le nombre des aspirants au baptême allant toujours en augmentant, une confession de foi fut rédigée dans leur langue et, après des instructions convenables, plus de trois cents d'entre eux reçurent le sceau extérieur du chrétien.

« Depuis lors, ajoute M. Williamson, les choses marchent aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Ces pauvres gens ont trois réunions de prières par jour, soit dans la prison, soit, lorsque le temps le permet, dans l'une des cours extérieures. Ils s'appliquent avec ardeur à l'étude des choses de la foi et font, en matière d'instruction, tous les progrès compatibles avec leur situation. Quoique très pauvres en livres, et quoique certaines parties de la prison soient trop obscures pour leur permettre de lire, plusieurs d'entre eux qui, au commencement de l'année, ne connaissaient pas une lettre de l'alphabet, correspondent maintenant avec leurs familles. Leurs prières sont généralement pleines de ferveur et très bien appropriées à leurs besoins soit temporels, soit spirituels. Ils prient, tous les jours, pour les soldats qui les gardent, mais surtout pour leurs familles, et je suis heureux de pouvoir dire que Dieu ne laisse pas ces supplications sans réponses. »

Ainsi s'exprime le pieux pasteur sur ceux des prisonniers Dakotas qu'il a vus renfermés à Mankato. Des faits, à peu près pareils, paraissent s'être passés dans les autres lieux de

détention. Le chiffre total des captifs s'élevait à près de deux mille. Rendus inexorables par l'imminence du danger qu'ils avaient couru, les colons restés dans le pays demandaient l'extermination de la race entière, qui, dans le Minnesota, se compose d'environ six mille âmes. Le président Lincoln a repoussé ces prétentions cruelles, mais la nation entière n'en a pas moins été punie d'une manière que bien des gens ont trouvée trop rigoureuse. Pour le crime de quelques centaines d'hommes, les biens de tous ont été confisqués et la nation entière a été plongée dans la misère. Dans l'espace de six mois, plus de deux cents individus, soit la dixième partie des prisonniers tombés entre les mains du pouvoir, sont morts des suites d'une captivité terrible pour des hommes accoutumés au grand air et au mouvement. « Mais, grâces à Dieu, dit le missionnaire, durant ce même espace de temps, le plus grand nombre des hommes, et, après eux plusieurs femmes, ont ouvertement renoncé à l'idolâtrie pour se donner à Jésus-Christ. C'est un grand bien que le Seigneur a tiré d'un grand mal. Rendus à la liberté, ces gens pourront parler de l'Evangile aux derniers représentants de leur tribu, qu'on dit s'élever à plus de trente mille âmes encore; et qui sait de quels résultats bénis ils peuvent devenir ainsi les instruments? Seulement, il faut que les Eglises chrétiennes nous aident à surveiller leur foi naissante et à continuer de les instruire, de les encourager, de les aider. Pourront-elles s'y refuser? »

Les derniers renseignements sur cette affaire portent que, d'après les ordres du congrès, les prisonniers Dakotas venaient d'être dirigés vers le midi, sur les bords du Mississipi, sans que l'on sût encore précisément quel point leur serait assigné pour demeure. Mais cette incertitude n'a point effrayé les missionnaires. Les mêmes lettres annoncent que ces dignes pasteurs ont suivi leurs ouailles, décidés à partager leur sort, en quelque lieu qu'il plaise

à Dieu de les conduire. Quel noble témoignage rendu à la puissance de l'amour chrétien qu'une si grande abnégation de soi-même en présence d'une si profonde misère à soulager!

CINQUANTE-TROISIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CONSEIL AMÉRICAIN POUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES, ET UNE VISITE AUX ILES SANDWICH.

Les déplorables événements dont les Etats-Unis sont le théâtre depuis plus de deux ans, ont en général pesé d'une manière fâcheuse sur la marche des œuvres chrétiennes, mais moins qu'on n'aurait pu l'attendre sur celles dont nous nous occupons plus spécialement dans cette feuille. L'amour des missions a pris une telle place dans la vie religieuse de ce peuple, qu'en dépit de tant de préoccupations et de souffrances, il se montre aussi ardent que jamais à les encourager et à les soutenir.

L'assemblée générale de la grande Société dont le nom se lit en tête de ces lignes a prouvé cette assertion d'une manière digne de remarque. Elle a eu lieu à Rochester, le 6 octobre dernier, et a présenté le plus vif intérêt.

Nous disions l'année dernière, en rendant compte de la réunion précédente, que nos frères d'Amérique avaient pris, en face des éventualités et des souffrances d'une affreuse guerre civile, une de ces résolutions hardies qui font honneur à la foi du chrétien. Ils avaient décidé que des efforts extraordinaires devaient être tentés pour porter à 400,000 dollars le chiffre des recettes qui, pour l'exercice alors échu, n'avait été que d'environ 320,000 dollars.

Eh bien, ces efforts ont été tentés, et très peu s'en est fallu que le chiffre indiqué n'ait été atteint du premier coup. Les recettes de l'année s'étaient élevées à plus de 397,000 dollars (près de deux millions de francs) et la dette de la Société qui,

l'année dernière, était de 11,000 dollars, a pu être réduite à 6,000. Ce résultat, dans des circonstances en apparence si peu favorables, peut être regardé comme un des plus magnifiques encouragements que l'œuvre ait jamais reçus.

Les hommes non plus n'ont pas manqué à l'appel. Vingt-sept ouvriers nouveaux étaient, dans le courant de l'année, entrés dans le champ d'activité de la Société, et onze anciens missionnaires avaient, après un séjour plus ou moins long dans la mère patrie, repris le chemin de leurs postes lointains. La Société emploie actuellement au-delà de mille agents, dont 151 sont des missionnaires nés en Amérique, consacrés au saint ministère, 180 des femmes, et le reste des ouvriers indigènes, occupés à titre de prédicateurs évangélistes ou instituteurs. Le chiffre des membres *effectifs* des Eglises qui se rattachent à la Société est d'environ 23,000, mais celui des personnes sur lesquelles s'étend, dans un degré quelconque, l'influence de l'œuvre est bien autrement considérable. Les écoles contiennent près de 10,000 enfants.

Les rapports particuliers des diverses missions principales ont été généralement pleins d'encouragements. De la plupart des pays qu'ils occupent, les missionnaires ont pu annoncer un nombre proportionnellement considérable de conversions ou de baptêmes, et, par conséquent, un accroissement sensible des Eglises. Mais de toutes les communications faites à l'assemblée, celles qui l'ont le plus réjouie, concernaient les îles Sandwich. Un des secrétaires du Conseil, le rév. M. Anderson, avait été chargé de visiter durant l'année ce champ de travail, et voici quelques-unes des impressions qu'il a rapportées de son voyage.

Accueilli de la manière la plus affectueuse dans toutes les Eglises qu'il a visitées, le révérend docteur a, comme il l'a dit, échangé l'*aloha* (salutation du pays) avec plus de 12,000 chrétiens indigènes.

Le sujet qu'il a traité le plus souvent dans ses allocu-

tions est l'état actuel des missions de la Société dans les autres parties du monde, et les descriptions qu'il en a pu faire n'ont jamais manqué d'exciter le plus vif intérêt. Ses auditoires variaient généralement de 600 à 1,200 personnes. On voyait accourir à ces réunions, de divers points souvent très éloignés, des groupes de cavaliers qui pouvaient parfois se compter par centaines et qui toujours franchissaient l'espace au galop de leurs montures. C'est l'allure ordinaire du pays, et sous ce rapport les femmes se montrent aussi hardies que les hommes.

On a remis au docteur une liste des temples ou lieux de culte construits dans les îles, à peu près entièrement aux frais des natifs. Il y en a plus de cent, qui ont coûté ensemble au-delà de 150,000 dollars (près de 800,000 francs). La grande église d'Honolulu, construite tout entière en pierres, peut contenir 3,000 auditeurs. Le docteur l'a vue plus que comble à l'occasion de la consécration d'un indigène au saint ministère ; beaucoup de personnes étaient restées en dehors des portes, faute de pouvoir pénétrer dans l'enceinte.

Au point de vue spirituel et moral, l'attente du docteur a été dépassée en bien. Sans doute la vie religieuse des chrétiens de ces jeunes Eglises laisse beaucoup à désirer, mais pas plus cependant que celle d'un grand nombre de troupeaux d'autres pays qu'on regarde comme des troupeaux florissants. La plupart des Sandwichiens savent lire et écrire. Beaucoup de familles possèdent la Bible entière ; toutes, à très peu d'exceptions près, s'il en est, ont au moins le Nouveau Testament. Le culte de famille est généralement pratiqué, et dans beaucoup d'endroits, le temple s'ouvre tous les matins pour des réunions de prières, auxquelles assistent bon nombre de personnes. Une de ces réunions existe depuis vingt-cinq ans et paraît être aussi vivante que jamais. Dans beaucoup d'Eglises, les chants de l'assemblée sont remarquablement beaux.

Depuis l'introduction du christianisme aux Sandwich, plus de 50,000 personnes y sont devenues membres de l'Eglise. Sur ce chiffre il en est mort environ 23,000; toutes les autres, ou à peu près, continuent à faire profession de la foi. En somme, ces îles sont aujourd'hui un pays protestant et leur gouvernement peut sans crainte être appelé un gouvernement chrétien. Les institutions civiles sont celles qui conviennent le mieux à un peuple nouvellement né à la civilisation, et pourraient faire envie même à plus d'une nation arrivée depuis longtemps à un degré de culture supérieur. Les Eglises sont, de leur côté, en voie de se donner à elles-mêmes une organisation que rendent nécessaire leur développement et la résolution qu'elles ont prise de se suffire désormais à elles-mêmes.

On sait que la Société des missions indigènes des Sandwich s'est unie au Conseil américain pour envoyer des prédicateurs de la vérité dans les archipels qu'on désigne sous le nom de Micronésie (petites îles). Les nouvelles de cette mission sont encourageantes. Dans les deux stations qu'elle comprend, près de soixante personnes s'étaient, dans le courant de l'année, rattachées à l'Eglise du Seigneur.

A la suite des communications du Dr Anderson, l'assemblée de Rochester entendit, sur le même sujet, un autre orateur qui avait droit d'être écouté avec respect, et qui le fut. C'était le rév. M. Bingham, l'un des deux seuls membres encore vivants de la première troupe de missionnaires qui, en 1820, alla planter l'étendard de] Christ aux îles Sandwich. Ce vénérable missionnaire, que son grand âge a forcé de rentrer dans son pays natal depuis quelques années, lut plusieurs lettres édifiantes que lui avaient adressées des membres de son ancien troupeau à l'occasion du voyage de M. Anderson. Il finit en bénissant Dieu d'avoir pu consacer à l'œuvre des îles Sandwich la plus grande partie de son existence terrestre.

ÉVANGÉLISATION DES ISRAÉLITES.

Un journal suisse a résumé comme suit l'ensemble des travaux qui ont pour objet la prédication de l'Evangile parmi les Juifs.

« Cette œuvre, dit-il, fait partout des progrès. La Société anglaise épiscopale qui y travaille, distribue annuellement parmi les Juifs de Londres, 5,000 Bibles, plus de 2,000 Nouveaux Testaments, plus de 10,000 portions détachées des saintes Ecritures, et au moins 50,000 traités et ouvrages religieux. La chapelle où a lieu le culte pour les prosélytes adultes compte toujours 40 à 50 auditeurs. De mai 1861 à mai 1862, 23 Israélites adultes et 9 enfants ont reçu le baptême chrétien; en tout, depuis la fondation de cette Société anglaise, 913 personnes. Les deux maisons d'éducation pour les jeunes Juifs ont toujours chacune une cinquantaine d'élèves.

L'Eglise libre d'Ecosse travaille activement aussi à la même œuvre, ainsi que diverses autres Eglises et Sociétés d'évangélisation sur le continent. Aussi constate-t-on généralement, presque dans toutes les stations, des succès réels. A Amsterdam, en particulier, les services du dimanche sont très fréquentés, ainsi que l'école du dimanche spéciale tenue pour les enfants juifs. Depuis un an environ, le baptême a été donné à des Israélites convertis à l'Evangile dans cette capitale des Pays-Bas, ainsi qu'à Kœnigsberg, Dantzig, Berlin, Posen, Breslau, Francfort-sur-le-Mein, Mulhouse, Marseille, Turin, Naples, Jassy, Bucharest, Constantinople, Smyrne, Jérusalem, au Caire, à Constantine, etc., etc., en tout à plus d'une centaine. Ajoutons que l'école de Pesth compte 184 élèves juifs, et celle de Constantinople au moins 150.



VARIÉTÉS

LES PASSE-TEMPS D'UN MONARQUE AFRICAIN.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps la férocité, devenue proverbiale en Afrique, du roi actuel de Dahomey, Bahadung, digne successeur d'un père que ses goûts sanguinaires avaient aussi rendu célèbre. Dernièrement, un voyageur français, également illustre par des exploits sanglants, mais par des exploits dirigés contre un des ennemis les plus redoutables de l'humanité, M. Jules Gérard, le *tueur de lions*, a visité le Dahomey, et dans une lettre adressée à une notabilité anglaise, le duc de Wellington, il a rendu compte de ce qu'il a vu dans ce voyage. Plusieurs de nos amis auront pu lire cette pièce dans d'autres feuilles, mais nous avons trop souvent à parler ici de l'Afrique, et des mœurs dont l'Evangile doit la délivrer, pour négliger de la conserver dans nos pages. La voici :

« Monsieur le duc, Votre Grâce sait parfaitement que peu d'hommes gagnent à être vus de près, à moins que ce ne soient des hommes de mérite et d'intelligence. Le roi de Dahomey, malgré son surnom qui signifie l'Eternel ou l'Infini, justifie parfaitement cette règle, à laquelle il ne fait pas exception.

« Physiquement, il est semblable aux autres noirs du pays, grand, bien bâti, ayant une tête de boule-dogue. L'expression la plus habituelle de son visage est celle de la ruse et de la cruauté. Ses qualités morales sont en harmonie parfaite avec sa conformation physique. Il est plus gra-

cieux que les rois qui l'ont précédé, mais fanatique des vieilles factions et des vieilles coutumes.

« Les traditions de cette cour microscopique sont d'exploiter les blancs le mieux possible, et spécialement de les amener à leur faire des présents. Les coutumes sont d'exciter le peuple par des spectacles sanguinaires de manière à pouvoir s'emparer de la population voisine, lorsqu'un marchand d'esclaves fait des offres au roi, et aussi à faire annuellement des sacrifices humains.

« J'ai passé juste vingt jours à Kana, où était le roi.

« Le jour de ma présentation, je fus conduit à travers la place du marché, où douze cadavres étaient exposés en différents endroits. Six étaient pendus par les pieds, les autres disposés comme des hommes prêts à marcher. Ceux que j'ai vus de près étaient horriblement mutilés. Une énorme mare de sang couvrait le sol au-dessous de l'échafaud.

« Notre réception par le roi a été brillante, très cordiale pour moi et pour le consul de France. Nous avons pu bientôt nous convaincre que c'était une comédie habituelle jouée par ce pauvre paladin pour se faire donner des présents par les blancs. Le roi aime passionnément les hideux spectacles qu'il nous a fait voir.

« Les danses grotesques de ses ministres et des princes font ses délices. La musique infernale qui accompagne ces danses lui donne des extases. Le spectacle a duré six heures. Le lendemain, il nous a invités à voir une procession. En arrivant au palais, nous avons eu une grande surprise : encore des mares de sang et une double rangée de têtes fraîchement coupées, formant deux énormes chapelets.

« La procession de ses richesses se composait de quelques vieux carosses traînés par des hommes à figures de polichinelles. Mille femmes portaient chacune une bouteille de liqueur, sur la tête un bassin d'airain ayant forme de bain de pieds, destiné à recevoir le sang des victimes humaines le

jour du banquet du roi, une image de la Vierge, diverses corbeilles remplies de crânes humains, une image de saint Laurent, de grandeur naturelle, portée par des noirs; et enfin, le tambour de la mort.

« Dans un autre festival, le roi a commandé à pied ses amazones, qui ont manœuvré avec la précision d'un troupeau de moutons. Sur la place du marché, l'on ne faisait pas un pas sans heurter un cadavre, et le roi allait et venait au milieu de mares de sang et de fragments de chair humaine en putréfaction.

« En cette occasion, il s'était barbouillé le visage de charbon. La cérémonie se termina par une danse effrénée à laquelle le roi prit part, ayant pour vis-à-vis des soldats et des musiciens ivres. Tels sont, Monsieur le duc, l'homme, le gouvernement et le peuple que nous avons eu jusqu'ici l'espoir de faire entrer dans une voie moins contraire aux lois de l'humanité.

« Je regrette que le capitaine Burton soit arrivé à Kana juste au moment du départ du roi, car il eût pu être à même de voir et de juger de tout cela.

« Je suis, Monsieur le duc, votre très obéissant serviteur,

« Jules GÉRARD. »

« *P. S.* Le jour de son départ, le roi nous a invités à une revue de son armée, partant pour la guerre. Elle était forte de 12 à 15,000 individus, y compris 12,000 amazones, 1,000 soldats de la garde et 2,000 archers. »

A la lecture de ces détails, à la fois si grotesques et si affreux, quelques écrivains de la presse anglaise ont crié à l'exagération. Mais des hommes compétents, notamment plusieurs missionnaires, qui avaient, de loin ou de près, vu Bahadung à l'œuvre, justifient pleinement les descriptions

du voyageur français. Ils l'accuseraient plutôt de ne pas avoir en les traçant, laissé percer en termes assez énergiques l'horreur qu'elles sont de nature à inspirer. Peu de temps avant la date de cette lettre, un missionnaire wesleyen employé dans les Etats mêmes du roi de Dahomey, le rév. M. Bernasko, de Whydah, dont nous avons cité plusieurs fois les récits, avait rapporté des scènes plus effroyables encore, si possible, et dont il avait été le témoin. Un chrétien qui a longtemps habité l'Afrique occidentale explique, à cette occasion, l'instinct à la fois féroce et religieux, qui pousse à répandre le sang, non-seulement Bahadung, mais le roi des Aschantis, et l'on peut dire en général, tous les princes indigènes de ces parages.

« En traitant ce sujet, dit-il, il ne faut pas oublier, comme on le fait trop souvent, que suivant les idées des Africains, le Dieu dont ils ont une vague connaissance est un être trop puissant et trop éloigné de la terre pour s'occuper des affaires de l'humanité, qu'en conséquence les hommes sont, pendant les années de leur séjour sur la terre, placés entièrement sous la domination des fétiches, et que la grande affaire de leur vie doit être de se concilier ces divinités inférieures, qui se plaisent, dit-on, à flairer l'odeur du sang et surtout du sang humain. Là est le secret de tant de sang versé sans scrupule, de ces massacres par centaines et par milliers de victimes que les monarques africains commandent, mais auxquels, il faut bien le dire, l'immense majorité de leurs sujets prend tout aussi bien qu'eux un infernal plaisir. »



NOUVELLES RÉCENTES

DANEMARK, SUÈDE ET NORWÉGE.

Dans notre dernière livraison (page 397) nous avons parlé d'une sorte de congrès qui devait avoir lieu en Suède, dans le but de travailler à relier ensemble les œuvres missionnaires des trois royaumes scandinaves. Dans une lettre publiée par le *Bulletin du Monde chrétien*, un pasteur danois, M. Vhal, qui a pris part à ces conférences, dit qu'elles ont eu lieu à Malmoe, les 25 et 26 août dernier, et donne sur ce qui s'y est fait quelques détails intéressants. Outre trois pasteurs Norwégiens et dix Danois, dont plusieurs étaient venus des points les plus éloignés du pays, environ mille Suédois étaient présents. Dans une première séance, présidée par le Dr Thomander, évêque de Lund, M. le Dr Skarsted, professeur de théologie à Lund, présenta un rapport sur les missions scandinaves dans la Finlande, l'Esthonie, la Livonie, la Laponie, le Groendland, les Indes orientales, etc. Après lui, le Dr Kalkar, de Copenhague, abordant plus directement le sujet, montra les avantages qui résulteraient de l'union des trois peuples du Nord dans l'œuvre des missions, et proposa l'organisation d'une conférence scandinave annuelle en vue de cette union. Il exprima le vœu que les trois peuples eussent un même champ de travail, une même école pour l'éducation des élèves missionnaires, et un journal commun sur le sujet. La discussion de ces propositions remplit deux séances, et donna lieu à des opinions diverses. Les Danois et les représentants du sud de la Suède y adhéraient complètement,

mais d'autres orateurs les croyaient peu praticables et même peu désirables. Les Norwégiens, en particulier, qui ont une mission florissante parmi les Zoulous du sud de l'Afrique, semblaient craindre qu'une action commune n'eût pour résultat la perte de leur indépendance et la substitution d'une direction mixte à une direction toute norwégienne. Malgré ces divergences de vues, tous les assistants s'accordèrent à reconnaître que la question méritait d'être sérieusement prise en considération, et un comité fut chargé de l'étudier. Il devra présenter sur le sujet un rapport à la prochaine conférence scandinave des missions qui doit avoir lieu en 1864 à Copenhague. On voit de nouveau, par ces détails, la haute importance que les chrétiens évangéliques scandinaves attachent à l'œuvre des missions.

NÉCROLOGIE.

Le rév. M. Howe. — Le rév. M. Latrobe.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps le nom du rév. M. Howe qui, après la retraite des agents de la Société des missions de Londres, fut le seul missionnaire protestant qui resta à Taïti. Tout récemment, notre bien-aimé frère, M. Arbousset, a rappelé, ici même, dans des termes touchants, les grands services que ce pieux serviteur de Christ avait rendus à la cause de l'Evangile, l'accueil fraternel qu'il lui avait fait à lui-même et la part qu'il avait prise à son installation comme pasteur de Papeete (livraison de septembre, pages 329 et 330). Le jour même de cette installation, M. Howe avait fait ses adieux à son troupeau et peu de jours après, il s'était embarqué pour Sydney, où il comptait aller chercher un peu de repos et le rétablissement de ses forces épuisées. Aujourd'hui, nous apprenons qu'il a trouvé en effet son re-

pos, mais un repos meilleur que celui qu'aurait pu lui procurer Sydney. Des lettres de Rarotonga annoncent qu'arrivé dans cette île, le vénérable pasteur a senti son état s'aggraver et qu'après quelques jours de maladie, il s'est endormi dans la paix du Seigneur. La mémoire du juste est en bénédiction; celle du rév. Howe restera chère aux chrétiens évangéliques de Taïti et en honneur dans le souvenir de tous leurs amis.

La Société des missions moraves vient de faire une perte sensible. L'un de ses secrétaires, le rév. M. Latrobe, qui, depuis plus de 40 ans, remplissait ces fonctions pour la branche anglaise de la Société, vient de mourir subitement à Bertholdsdorf, à l'âge de 68 ans. C'était un pieux serviteur de Christ, actif, dévoué et qui, tout en servant avec fidélité la Société dont il faisait partie, se montrait animé d'une même affection fraternelle pour les chrétiens évangéliques de toutes les dénominations. En 1843, le synode des frères de l'Unité lui avait offert la dignité d'évêque, mais il l'avait refusée, par délicatesse de conscience, dans la crainte que les fonctions de cette charge n'entravassent la marche de ses travaux en faveur des missions, et ne l'empêchassent peut-être de soutenir avec d'autres Eglises des relations qui lui étaient chères.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié ces missionnaires d'Ibadan, qui, depuis près d'un an, se trouvent comme séparés du monde civilisé, par la guerre dont ce pays est le théâtre, et qui ont eu à supporter toutes sortes de souffrances, y compris celle de la faim. En août dernier, cette situation durait encore, et c'était avec les plus grandes difficultés que les missionnaires de la côte ou d'Ab-

béokuta, parvenaient à faire passer quelques secours matériels à leurs collègues de l'intérieur. On savait que la santé de M. Hinderer, d'Ibadan, était profondément altérée, mais que son courage restait indomptable, ainsi que celui de Mme Hinderer. Un autre missionnaire, sequestré dans la contrée par les mêmes causes, le rév. M. Reid, d'Oyo, écrivait à cette époque : « Malgré tout, nous restonsici, parce que abandonner nos postes nuirait beaucoup à l'œuvre des missions dans le pays. Mais le Seigneur est bon et toujours admirable dans ses voies. Jamais je n'avais su jusqu'à présent ce que la foi du chrétien peut lui inspirer de patience et de résignation. »

MADAGASCAR.

Le rév. Ellis, écrivant quelques mois après les graves événements politiques que nos lecteurs connaissent, s'exprime en ces termes :

« Nos congrégations reprennent leur premier aspect quant au nombre des auditeurs, et dernièrement les Eglises se sont accrues d'un grand nombre de nouveaux membres. Si les nobles et les vrais amis du pays restent fidèles à leurs promesses, je suis persuadé que l'île de Madagascar verra s'ouvrir pour elle une ère de prospérité matérielle et spirituelle bien supérieure à tout ce qu'elle a vu jusqu'à ce jour. Naturellement, les difficultés sont grandes, et beaucoup de gens ne voient pas l'ordre de choses nouveau d'un œil favorable; mais la portion la plus intelligente et la plus influente du peuple est pleine d'espoir, et paraît tout particulièrement désireuse de rester en bons termes avec les pouvoirs étrangers. Quant aux chrétiens, ils se montrent tout à la fois très prudents dans leur conduite vis-à-vis des autorités et pleins d'un zèle plus ardent que jamais, pour répan-

dre la connaissance de l'Evangile, soit parmi les indifférents, soit parmi les païens du pays.

« Ne vous inquiétez pas, ajoute le missionnaire, de toutes les allégations perfides dont j'ai été l'objet. Elles m'ont fait plus de bien que de mal, soit ici, soit à Maurice, et le jour viendra bientôt où ma justification sera complète. »

De son côté, le rév. M. Toy, collègue de M. Ellis, écrit sous la date du 2 juillet dernier, que la marche des œuvres missionnaires est très satisfaisante. Tous les dimanches, la chapelle est comble et le nombre des catéchumènes va toujours en croissant. Malgré cet état de choses, les missionnaires s'attendent à des luttes, peut être très graves; mais ils ont confiance dans Celui qui a déjà donné à cette œuvre des marques si éclatantes de sa protection.

INDE.

Une triste nouvelle arrivait naguère de Calcutta. C'est que la santé du D[r] Duff s'est altérée au point que l'éminent missionnaire a dû prendre le parti de revenir dans son pays natal (l'Ecosse), et qu'il s'est embarqué pour l'Angleterre, dans un tel état d'épuisement, qu'en prenant congé de lui, ses amis de Calcutta n'ont pu conserver l'espoir de le voir venir reprendre au milieu d'eux ses apostoliques et précieux travaux.

Aujourd'hui nous apprenons, par les journaux anglais, que le repos et un voyage en Chine ont produit une amélioration sensible dans l'état du docteur, et que, Dieu le voulant, il pourra servir encore la cause des missions. On annonce qu'il vient d'accepter, dans l'Eglise libre d'Ecosse, les fonctions de *Convener*, c'est-à-dire de secrétaire ou de directeur de cette branche des œuvres de l'Eglise.

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succ[r] de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

UN TEMPLE DE BOUDDHA (voir page 468).

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION FRANÇAISE DU LESSOUTO.

SECONDE LETTRE DE M. JOUSSE, MISSIONNAIRE, *aux amis de l'œuvre des missions évangéliques.*

Paris, 9 décembre 1863.

Bien-aimés frères en Jésus-Christ,

Depuis mon retour dans ma patrie, je jouis abondamment des douceurs de la communion chrétienne unie aux avantages de la civilisation. Pour comprendre ce que peut être un tel bienfait, il faut en avoir été privé pendant longtemps, et avoir senti les dures privations de la solitude immense dans laquelle se meut l'envoyé du Seigneur parmi les païens. Donner, donner encore, donner toujours, telle est la tâche assignée au missionnaire ; il ne reçoit que d'en haut. Cela suffit, il est vrai, abondamment à son bonheur, et, dans l'accomplissement de sa mission sainte, il éprouve une joie d'autant plus pure qu'elle procède directement du Seigneur. Cependant, le missionnaire est un homme et non point un ange, et si les douleurs de l'ennui lui

sont inconnues, son cœur éprouve parfois celles de l'isolement.

Mais, quelque grande que soit ma joie, elle n'est pas sans mélange; les pensées de mon cœur sont constamment tournées vers les chères Églises du Lessouto. Je suis du regard de la pensée les progrès lents, mais sûrs, qu'elles font dans la voie du bien; j'assiste à leurs combats, à leurs triomphes : la chute d'un seul néophyte remplit mon cœur d'amertume. Puis, je parcours, toujours par la pensée, les régions ténébreuses du Lessouto où l'Évangile n'a pas encore pénétré. Il me semble entendre les appels réitérés de chefs qui ont appris à connaître ce que vaut un messager de paix, et qui n'ont jamais pu en obtenir: douze, quinze années de demandes persévérantes n'ont abouti à rien. Ils sont là, nouveaux Macédoniens, nous demandant encore avec instances d'aller à leur secours! Et à ces demandes sans cesse renouvelées, nos Eglises ne répondent que par le silence! Depuis dix ans nous n'avons fondé que trois stations nouvelles dans le Lessouto! Voilà ce qui m'afflige!

Deux causes ont empêché la Société des Missions de répondre aux besoins de l'œuvre dans le Lessouto : le manque d'ouvriers et le manque d'argent.

Eh quoi! serait-il vrai que notre patrie ne pût pas fournir, dans une plus grande proportion, des messagers disposés à aller porter aux païens la bonne nouvelle du salut? Elle, si riche en hommes

de génie, en vaillants capitaines, en soldats intrépides dès qu'il s'agit d'un honneur ou d'un péril national, serait pauvre en hommes de foi quand il faut aller planter l'étendard de la croix dans les régions ténébreuses du paganisme? Quoi! l'homme du monde quitte son pays et sa parenté pour aller demander à une terre étrangère des richesses périssables, et le chrétien serait lâche ou timide quand la voix de son Maître lui ordonne de porter au loin les richesses insondables de la vie éternelle! Voilà ce qui attriste! voilà ce qui humilie! En trente-trois ans la Société des Missions évangéliques n'a fourni que vingt-trois missionnaires pour faire avancer le règne du Sauveur dans le sud de l'Afrique! Et, sur ce nombre, dix-huit seulement sont encore à l'œuvre! Oh! Seigneur, envoie des ouvriers dans ta moisson!

La question d'argent qui nous barre le passage et nous empêche d'avancer est-elle un obstacle insurmontable? Je ne le crois pas. Dieu, qui veut l'évangélisation des païens par son Eglise, lui en fournit les moyens. Lorsque le peuple Juif fut appelé à reconstruire le temple de Jérusalem, le prophète Aggée, parlant au nom de l'Eternel, s'exprima ainsi : « L'argent est à moi et l'or est à « moi, dit l'Eternel des armées! » C'est en effet de lui que nous tenons toutes choses; c'est à sa bénédiction que nous sommes redevables de tout ce que nous possédons; « L'Eternel appauvrit et

« enrichit, il abaisse et il élève. » (1) Nous ne sommes tous que des administrateurs d'un fonds plus ou moins considérable qui nous est confié pour servir à la gloire de Dieu, au bien de nos semblables, et dont nous aurons tous à rendre compte. Du reste, quel que soit l'état de notre fortune ici-bas, nous serons tous assez riches pour donner quand nos cœurs auront véritablement compris le prix des âmes. Ce qui manque au peuple de Dieu, c'est moins la richesse que l'amour qui enfante le renoncement. Ah ! si chacun donnait dans la mesure de ce qu'il a reçu ! Que d'argent qui ne rapporte rien à la banque du Seigneur et dont la rouille dévorera, comme le feu, la chair de ses possesseurs (2) !

Au jour où chaque fidèle donnera ce qu'il peut donner pour avancer le règne de Jésus sur la terre, il ne sera plus nécessaire d'adresser des appels en faveur des œuvres chrétiennes ; l'Eglise sera assez riche pour pourvoir à toutes leurs nécessités. Mais, en attendant ce beau jour, que nous appelons de toute la puissance de nos vœux, nous devons agir, collecter avec zèle l'argent dont la Société des Missions a besoin ; et puisque c'est le cœur qui donne aux biens de ce monde, dont nous sommes les administrateurs, une direction bonne ou mauvaise, efforçons-nous de faire mieux comprendre

(1) I Samuel, II, 7.

(2) Jacques, V, 3.

et surtout mieux aimer cette œuvre, qui a pour but le salut des païens.

Comme j'allais quitter ma chère station de Thaba-Bossiou, un chrétien mossouto prit la parole et me dit : « Quand vous serez arrivé dans le pays de vos frères, dites à vos frères qu'ils se souviennent du Lessouto, qu'ils en aient compassion ! »

Cette requête ne sera-t-elle pas entendue ? Je ne voudrais pas retourner en Afrique sans être accompagné au moins de deux missionnaires ; il en faudrait immédiatement quatre. Mais ici se présente une objection qui m'a déjà été faite plus d'une fois depuis que je parcours les Eglises de ma patrie : « Pourquoi donc ne faites-vous pas de vos convertis « bassoutos des évangélistes, des instituteurs ou « même des pasteurs ? Par ce moyen on épargne- « rait à la France le sacrifice d'ouvriers dont elle « a elle-même besoin, et on diminuerait sensible- « ment les charges de la Société des Missions. »

En présence des résultats obtenus dans les îles de la mer du Sud, dans l'Inde et plus récemment en Chine, je comprends que cette question doive se présenter d'une manière sérieuse à tous les esprits.

Je répondrai, d'abord, que les missionnaires du Lessouto comprennent parfaitement l'importance de former des ouvriers indigènes ; qu'ils ont toujours visé à cela et qu'ils ne cesseront point de le faire. Il suffit de lire nos rapports et nos journaux pour se convaincre que nous n'avons point tenu dans une coupable inaction les dons que nos Bassoutos pos-

sèdent pour l'exhortation et l'enseignement. Qui ne sait que depuis longtemps nous avons pris l'habitude d'envoyer les membres les mieux qualifiés de nos troupeaux annoncer l'Evangile à leurs compatriotes encore païens ? Aurait-t-on perdu le souvenir de ces courses de prédication, où des bandes de chrétiens, sous la direction de M. Arbousset, faisaient ce qu'on pourrait appeler de véritables battues évangéliques parmi les habitants du vaste et populeux district de Morija ? Eh quoi ! prétendrait-on que nos chrétiens bassoutos n'ont rien fait pour leur pays, parce que jusqu'ici ils ont travaillé spontanément, sans titre ni rétribution, sous l'œil immédiat de leurs missionnaires ? Qui dira tout le bien qu'un Zakea Mokanoï, un Nakore, ont humblement accompli ?

Voyez-vous, dans le lointain, ces deux hommes qui, le dimanche matin, s'éloignent de leur village, l'air grave et recueilli. Ils sont parés de leurs plus beaux habits, ils portent sous leur bras leur Nouveau-Testament et leur recueil de Cantiques. Ils arrivent dans un hameau et demandent au chef de vouloir bien réunir ses subordonnés pour assister au culte divin et entendre la prédication de l'Evangile. Le chef commence par s'excuser ; à l'entendre, il n'y a personne au village ; les gens sont dans les champs ou bien à quelque fête païenne dans une localité voisine. Mais les visiteurs chrétiens ne se hâtent point de prendre congé ; pendant qu'on cause, un petit groupe se forme ; les messagers de

la bonne nouvelle entonnent un cantique ; bien des personnes jusque là invisibles font, l'une après l'autre, leur apparition. Alors suivent la prière, la lecture d'une portion des Saintes Ecritures, des explications, de chaleureuses exhortations, et bientôt chacun de reconnaître que nos évangélistes ont raison, que ce qu'ils disent est la vérité. Seulement, on ajoutera le plus souvent qu'il est difficile de renoncer à la terre pour penser avant tout au ciel. Avant de se séparer on prie encore, et les personnes présentes sont exhortées à aller , le dimanche suivant, dans la station la plus rapprochée, entendre le missionnaire lui-même. — Voilà ce qui se passe dans tous les centres dont notre Société a pu jusqu'ici prendre possession. Chacun de mes collègues pourrait citer les noms propres de maints individus chez lesquels l'esprit missionnaire est assez développé pour qu'on puisse les employer d'une manière utile.

Dans l'absence du pasteur , ou lorsqu'il est indisposé, ce sont ces chrétiens qui tiennent les services religieux de la semaine et du dimanche. En général, ils excellent quand il s'agit d'exhortations et de prières ; ils sont moins heureux dans l'explication des Saintes-Ecritures , dans l'appréciation et la solution des cas de conscience , dans la direction des âmes. Aussi les missionnaires ont-ils senti qu'ils devaient travailler à se donner des aides dûment préparés et disposés à se consacrer, d'une manière constante et exclusive, à l'enseigne-

ment. Seulement, ici, ils se trouvaient en présence de difficultés spéciales dans la solution desquelles l'élément du temps et des progrès généraux des indigènes devait entrer pour beaucoup.

La première, et sans contredit la plus grande de ces difficultés, provient du mode d'existence des Bassoutos. C'est un peuple tout à la fois pasteur et agriculteur, chez lequel la domesticité et la division du travail étaient inconnues. Pour vivre, chacun doit cultiver son propre champ et prendre lui-même soin de son troupeau. Le riche, dont les bestiaux foisonnent, et le pauvre, qui ne possède qu'une vache ou quelques chèvres, sont soumis à la même nécessité. Ainsi chaque membre d'une famille a une part importante dans le travail de tous les jours ; distraire l'un de ces membres de l'œuvre commune pour en faire un catéchiste ou un instituteur, c'est considérablement accroître la tâche des autres, et par conséquent provoquer la résistance de tous.

Une autre difficulté provient de l'organisation sociale du peuple. Chaque famille se rattache à un chef, et ce n'est qu'auprès de lui qu'elle peut être parfaitement assurée de jouir des droits nécessaires à son existence et à son bien-être. Ce chef distribue les terres propres à la culture, dispose des matériaux indispensables pour les constructions. Il prête, pour un temps indéfini, et quelquefois sans jamais les réclamer, à celui-ci une vache ou deux, à celui-là un cheval, à cet autre un fusil, et ce sont

autant de liens qui lui attachent tout son monde. Il doit d'ailleurs à ses subordonnés protection et justice. Sortez un Mossouto de son village, transportez-le dans un autre, à quelque titre que ce puisse être, bien qu'il soit encore au milieu de son peuple, il ne sera à maints égards qu'un étranger, et se verra privé d'une foule d'avantages et de priviléges. Ceci doit naturellement décourager beaucoup les indigènes lorsqu'on leur propose de quitter, d'une manière permanente, dans un but d'évangélisation, la communauté à laquelle ils appartiennent. Cette difficulté tend cependant à disparaître à mesure que l'agriculture prend de plus grands développements, et que le commerce des céréales permet aux familles et aux individus de s'assurer une plus grande somme d'indépendance, et de se procurer, avec de l'argent, des choses qu'ils ne pouvaient obtenir precédemment que de la faveur de leurs chefs.

Enfin, tout en rendant justice à la piété des chrétiens Bassoutos, et tout en reconnaissant qu'il ne manque pas parmi eux de gens qui possèdent les dons nécessaires pour en faire des ouvriers dans l'œuvre des Missions, il faut bien se dire qu'en général, leur sens moral n'acquiert que progressivement et avec lenteur cette solidité et cette délicatesse qui doivent caractériser la conscience de tout homme appelé à instruire et à diriger d'une manière officielle et permanente. Ils saisissent rapidement les grands traits du christianisme et savent souvent

les reproduire avec beaucoup de sens, d'originalité et de force; mais ils perçoivent moins facilement les exigences inexorables et les nuances variées du devoir. On observe assez fréquemment chez eux de beaux et nobles élans, des actes d'abnégation ou de dévouement remarquables; mais se montrer toujours conséquent et ferme, dans le cours ordinaire de la vie, est chose plus rare.

Malgré ces difficultés, la Conférence des Missionnaires français a tellement senti la nécessité de préparer des ouvriers indigènes, qu'à une époque déjà assez reculée, ce fut pour fonder une école normale que M. Lemue fut appelé à quitter Motito pour occuper le poste de Carmel. Si, plus tard, cet établissement fut converti en station missionnaire, c'est, avouons-le franchement, parce que les sujets firent défaut. La jeunesse sur laquelle on avait compté fut distraite, pendant plusieurs années, par une de ces guerres injustes où le blanc, profitant de la supériorité que lui donnent ses armes, croit pouvoir disposer à son gré du pays et des destinées des noirs.

Depuis lors, c'est à peine si les fonds de la Société ont suffi pour réparer les désastres survenus aux stations et combler les vides laissés par des missionnaires obligés de se retirer.

Le moment est venu de reprendre le projet forcément ajourné et de l'exécuter ; tous mes collègues en sont convaincus. Mais pour cela il faut que les Eglises-mères nous fournissent encore quelques

hommes. Débordés comme nous le sommes par notre œuvre, voyant dans notre voisinage immédiat des districts très peuplés entièrement privés de moyens d'instruction, quel est celui d'entre nous qui aurait le courage d'abandonner la prédication pour s'enfermer dans une institution, au milieu de quelques élèves ? Comme preuve de leur bonne volonté, je dirais presque de leur impatience, mes collègues peuvent citer un fait tout récent. Ils viennent de placer, dans un quartier fort populeux du Lessouto, à titre d'évangéliste responsable et rétribué, un chrétien mossouto qui, à défaut d'une éducation soignée, possède beaucoup de piété et de droiture, du savoir-faire et de l'expérience dans la direction des néophytes : c'est Esaïa Lééti, l'un des Anciens de l'Eglise de Morija.

Chers coréligionnaires et frères en Christ, j'ai maintenant répandu mon cœur devant vous. Je l'ai fait aussi devant le Comité chargé de diriger la Société. Mais lui, il me montre sa maison de Missions n'ayant que six élèves ; il me dit que parmi ces jeunes gens deux seulement approchent du terme de leurs études, et encore sont-ils disputés au Lessouto par d'autres champs de travail. Il me rappelle aussi que ce n'est que grâce à des legs inattendus qu'il a pu combler momentanément, dans sa caisse, un déficit que de pressants appels n'empêchaient pas de s'accroître indéfiniment.

N'y aurait-il donc parmi vous aucun homme déjà prêt pour l'œuvre du Seigneur, qui fût disposé

à s'adjoindre à nous? Et d'ici au moment de mon départ pour l'Afrique, ne prouverez-vous pas au Comité, par un déploiement tout nouveau de votre libéralité, qu'il peut compter sur vous et que vous n'entendez nullement qu'il ralentisse une œuvre dont Dieu lui-même précipite la marche par les opérations de son Esprit?

Agréez, etc.,

Th. Jousse.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES MISSIONS PROTESTANTES SONT-ELLES DES OEUVRES PROSPÈRES ET BÉNIES?

L'œuvre des Missions évangéliques, entreprise en vertu d'un ordre divin, est une œuvre belle et sainte. Manifestation aussi naturelle qu'obligatoire de la vie religieuse, elle répond également bien, dans l'âme du chrétien, aux besoins du cœur, aux besoins de la conscience, et l'on peut dire, dans le meilleur sens du mot, aux besoins de l'imagination. Pourrait-on, en outre, ne pas admirer la puissance des convictions dont elle émane, le zèle qui la fait vivre et les sacrifices de tout genre qu'elle inspire?

Mais, à tous ces titres au respect et aux sympathies du monde chrétien, les Missions évangéliques en joignent-elles un autre sans lequel rien de ce qui se fait sur la terre ne parvient à conquérir l'estime de tous et à la garder? Ont-elles reçu la sanction du succès? Ont-elles produit,

produisent-elles des résultats qui répondent à la grandeur des efforts tentés ? Sont-elles, en un mot, dignes d'être comptées parmi ces bons arbres dont on reconnaît l'excellence à leurs fruits ?

Ces questions, que des esprits très bienveillants pourraient se poser sans crime, viennent de donner lieu en Angleterre, dans ce pays où l'esprit missionnaire s'est développé avec tant de puissance, à une discussion qu'il peut être utile de faire connaître à nos lecteurs. Le sujet est d'un intérêt aussi général qu'élevé, et ce n'est pas chez nos voisins d'outre-Manche seulement que les adversaires des missions parmi les païens en ont contesté l'efficacité.

C'est un journal très influent, mais assez peu religieux qui a provoqué ce débat. Dans un article sur les missions protestantes de l'Inde, un des habiles écrivains qui rédigent le *Times* a reconnu que le devoir des maîtres actuels de ce vaste pays est bien d'y répandre les lumières et la civilisation chrétienne. Mais il s'est demandé ensuite pourquoi l'Angleterre, si prodigue de ses trésors à tant d'autres égards, ne consacrait pas à l'accomplissement de cette tâche des sommes autrement considérables que les quelques millions dont les Sociétés des missions ont à disposer en faveur des Indous. Et sa réponse à cette question a été précisément le doute formulé plus haut. « Les masses, a-t-il dit, ne répondent « qu'avec froideur et parcimonie aux appels des comités « missionnaires, parce qu'elles ne savent pas si les sacrifices « qu'on leur demande seraient productifs. Montrez-nous, « semblent-elles dire, ce qui a été fait jusqu'ici au prix de « tant de labeurs ; donnez-nous le chiffre de vos convertis ; « apprenez-nous ce qu'ils étaient autrefois et ce qu'ils sont « devenus depuis que vous les avez réunis en Eglise ? « L'opinion générale est qu'à ces questions il ne peut être « fait de réponse satisfaisante, et qu'en somme les efforts « des missionnaires sont jusqu'ici restés stériles. »

Ainsi attaqués dans une des manifestations les plus éclatantes de leur zèle pour l'avancement du règne du Christ, les chrétiens anglais devaient se défendre; et ils n'y ont pas manqué. Un grand nombre de réponses, solidement raisonnées et appuyées sur des faits, ont été opposées aux assertions du *Times*. C'est de celle qui a paru dans une feuille religieuse importante, la *Chrétienté évangélique* (The evangelical Christendom), que nous allons donner la substance.

L'auteur de cette défense commence par signaler une grande différence entre la manière dont on parle aujourd'hui des entreprises missionnaires et le ton qu'on prenait jadis avec elles. Au commencement du siècle présent, la publication périodique qui semblait alors diriger l'opinion publique sur une multitude de sujets, la célèbre *Revue d'Edimbourg*, attaquait sans détour les travaux tentés pour l'évangélisation des Indous; elle se raillait impitoyablement de ces « misé-« rables escouades de fanatiques, de maniaques et de fous « qui s'en allaient, en dépit du sens commun, prêcher Christ « et Christ crucifié aux adorateurs de Sciva et de Jaggernat! » Aujourd'hui l'écrivain qui oserait insulter de la sorte nos missionnaires, devant un public anglais, pourrait être sûr de ne trouver d'écho que dans les bas-fonds de l'impiété la plus vulgaire. Aussi le *Times* s'est-il abstenu avec soin de toute parole injurieuse. Il a, au contraire, parlé des missions avec un tel respect que le commencement de son article, dit le critique, pourrait servir de préambule à un pressant appel en faveur de l'œuvre qu'il voulait déprécier. Cela même n'est-il pas un progrès, un résultat qui a son prix et dont il faut bénir Dieu?

« Mais, continue l'écrivain, n'insistons pas sur cette observation préliminaire. Acceptons plutôt franchement la position que nous fait l'adversaire, et voyons si elle peut supporter un examen sérieux. Nous prétendons, au contraire, nous, que les missions protestantes entreprises parmi les

païens ont remporté déjà de magnifiques triomphes, et à l'appui de cette assertion voici nos preuves :

« L'origine du mouvement missionnaire actuel est encore toute récente. Pendant longtemps les Eglises protestantes, distraites par d'autres préoccupations, ou forcées d'employer toutes leurs forces vives à se défendre chez elles, restèrent à peu près complètement étrangères à l'accomplissement de ce devoir. Quelques-uns de leurs hommes les plus illustres paraissent bien en avoir compris la sainteté. On sait que dès le seizième siècle, les calvinistes de France avaient envoyé plusieurs ministres annoncer le message du salut aux sauvages de l'Amérique, et si l'on en croit les historiens de Cromwell, cet illustre puritain aurait conçu, avec l'incomparable énergie qui le distinguait, un vaste plan d'opérations missionnaires dont la mort seule l'empêcha de commencer la réalisation. Plus tard, au dix-huitième siècle, d'autres chrétiens, comme les Frères Moraves, se mirent à l'œuvre ; mais l'incrédulité avait alors fait de tels ravages dans la plupart des Eglises, que ces pieuses tentatives ne trouvèrent dans leur sein que bien peu de sympathie et d'appui, et ce n'est, en définitive, que vers la fin de ce siècle ou au commencement du nôtre que l'esprit chrétien, se ranimant, éveilla dans les rangs du protestantisme un esprit missionnaire vraiment digne de ce nom.

Or, en tenant compte de cette circonstance, on peut, ce nous semble, affirmer sans crainte que le nombre des âmes amenées du paganisme à la foi chrétienne depuis un demi-siècle, est aussi considérable qu'il était raisonnablement permis de l'espérer. Des tables statistiques, remontant à plusieurs années, évaluaient à plus de 250,000 déjà le chiffre des anciens païens rattachés dès lors aux Eglises missionnaires. Mais depuis lors, la proportion des admissions faites dans les divers champs de mission s'est accrue au point qu'en

les évaluant à *trois ou quatre cent mille*, on ne court aucun risque de dépasser la stricte réalité (1).

Trois ou quatre cent mille âmes passées des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Evangile, c'est déjà quelque chose! Mais ce chiffre n'est qu'une portion des résultats obtenus. En parlant de l'Angleterre on l'appellera volontiers un pays chrétien, et pourtant, en y regardant de près, il se trouvera probablement qu'un dixième de la population, tout au plus, est véritablement en communion spirituelle avec l'Eglise de Christ. Il en est de même des troupeaux rassemblés par les missionnaires. Au chiffre des membres vivants ou effectifs qui en forment le noyau, il faut ajouter celui des personnes qui, sans participer encore aux sacrements, se rattachent aux missionnaires, suivent leur prédication, en ont plus ou moins salutairement subi l'influence; d'après les calculs les moins élevés, ce chiffre s'élève à plus d'un million, quelques uns disent à douze ou quinze cent mille. Or, c'est là la population de plus d'un de nos pays protestants d'Europe, de l'Ecosse, par exemple, ou de telle principauté allemande. Que l'on ose dire, après cela, qu'aucun succès digne de ce nom n'a encore couronné les entreprises des missionnaires de la réforme!

On le pourra moins encore pour peu que l'on tienne compte d'une autre considération non moins importante. En toute espèce d'entreprise ce sont les commencements qui

(1) Le second des chiffres paraît plus vraisemblable que le premier. On verra plus loin qu'à elle seule l'Inde en donne plus de la moitié, et beaucoup d'autres contrées, telles que l'Afrique, la Polynésie, l'Amérique du Nord, comptent aussi leurs convertis par dizaines de milliers.

Il est juste, en outre, de remarquer qu'il ne s'agit dans ces évaluations que de convertis actuellement vivants, et que, depuis une trentaine d'années surtout, bien des milliers d'anciens idolâtres sont morts en chrétiens, dans la joyeuse espérance d'aller rejoindre au ciel le Sauveur que les missionnaires leur avaient appris à connaître.

(*Note des rédacteurs.*)

offrent le plus de difficultés et marchent avec le plus de lenteur. Le général d'armée qui songe à prendre une ville d'assaut, l'ingénieur qui veut jeter un pont sur une rivière, emploient un temps, souvent très long, à des travaux préparatoires qu'un spectateur inexpérimenté regarderait volontiers comme inutiles, mais sans lesquels rien ne se ferait, et qui, au moment donné, assurent le succès de l'entreprise. Ce sont des tranchées à creuser, des batteries à établir, des assises de pierres à jeter. Or, comment l'œuvre des missions aurait-elle échappé à cette inévitable loi ? Avant de pouvoir la pousser avec toute la vigueur qu'elle réclame, il fallait pénétrer dans les pays lointains et encore barbares où le paganisme a ses forteresses, en étudier les mœurs, en apprendre et souvent en fixer la langue, traduire dans tous ces dialectes les livres saints, sur lesquels repose tout enseignement chrétien, etc., etc. Tout cela a été fait, lentement, sans doute, et au prix des plus rudes labeurs, mais avec une admirable persévérance ; et n'est-ce rien que cette précieuse préparation des conquêtes de l'avenir, dont les ouvriers actuels ont à remercier leurs devanciers ?

Ce n'est pas tout. La facilité d'arriver à la conversion des masses s'accroît avec chacune des conversions individuelles qui se produisent, car il n'est pas de nouveau chrétien qui ne devienne immédiatement, à un degré quelconque, un aide-missionnaire au milieu de ses anciens coreligionnaires. Si les premiers messagers de la parole sainte s'étaient découragés et retirés, parce qu'au bout de cinq, dix ou même vingt ans, ils n'avaient encore qu'un nombre insignifiant de convertis à enregistrer, où en serait aujourd'hui cette œuvre à laquelle on ne saurait refuser d'être un des grands évènemens du siècle ? Laissons là les raisonnemens pour citer de nouveau quelques chiffres. En 1816, la grande Société des missions de l'Eglise anglicane, qui comptait alors dix sept ans d'existence, n'avait pu mentionner encore, comme

récompense accordée à ses travaux, que *six* conversions bien constatées, c'est-à-dire, notons bien l'expression, que six *communiants* sortis du paganisme. Mais suivons ses développements de décades d'années en décades. En 1826, elle en comptait 644; en 1836, 1,315; en 1846, 11,714; en 1856, 18,725, et l'année dernière 21,261. Ainsi les six *communiants* de 1816 (nous soulignons de nouveau ce mot) se sont, en quarante-cinq ans, multipliés au point de représenter la population d'une ville importante, et il n'est pas de Société de missions un peu ancienne qui ne puisse se présenter aujourd'hui devant ses amis avec des résultats tout aussi décisifs.

« Ajoutez à cela qu'en plus d'un pays, et notamment dans cette Inde qu'on a osé appeler en cause pour prouver l'insuccès des missions, tous les récits, soit des missionnaires, soit des autres voyageurs, soit des indigènes eux-mêmes, s'accordent à reconnaître, comme « signe des temps », que les esprits s'éclairent, que le crédit des faux dieux tombe, que les idoles s'en vont, et que, depuis quelques années surtout, les idolâtres se tournent vers Christ de manière à justifier les espérances le plus hardies. En dix ans, de 1852 à 1862, l'accroissement du nombre des conversions a été: au Bengale de 40 pour cent; dans les provinces de l'ouest de 113; dans le Punjab de 444, et à Bombay d'environ 200. En somme, des tableaux statistiques récemment dressés, avec le soin le plus scrupuleux, par le révérend M. Mullens, de Calcutta, constatent qu'à la fin de l'année dernière l'Inde seule, en y comprenant le Birman anglais et l'île de Ceylan, ne présentait pas moins de 213,000 communiants, membres effectifs des Eglises protestantes, et qui n'avaient été admis dans leur sein qu'après avoir donné aux missionnaires toutes les garanties qu'on leur a reproché quelquefois d'exiger avec trop de sévérité.

Mais on exprime un autre doute. Que sont, nous demande-

t-on, vos nouveaux chrétiens ? et comment répondent-ils, sous le rapport des idées et des mœurs, à ce beau nom de chrétiens que vous leur donnez ? — A cette question non plus nous ne sommes nullement embarrassés de répondre. Le caractère religieux et moral de ces 400,000 individus arrachés aux ténèbres du paganisme est précisément celui qu'on peut s'attendre à voir se produire dans un milieu pareil. Croire qu'il ne soit resté en eux aucune trace de l'état d'ignorance et de dégradation où ils ont commencé par vivre serait admettre une impossibilité qu'on pourrait presque appeler physique. Non, ces gens n'ont pas été, miraculeusement et tout d'un coup, transformés en autant de créatures entièrement nouvelles, revêtues, en un jour et au degré le plus élevé, de toutes les vertus qui forment l'idéal du chrétien. Ils sont exactement, selon nous, ce qu'ont pu être nos pères, Germains ou Bretons, aux jours de leur conversion à l'Evangile, imparfaits, sans doute, à bien des égards, mais tournés cependant vers la vérité, sincères dans la confession du nom du Christ, et faisant porter à leur foi des fruits réels, très positifs et propres à réjouir le cœur de quiconque s'intéresse au renouvellement des âmes. A ce point de vue, les témoignages sont aussi concluants que nombreux. Qu'on lise, par exemple, pour ne citer qu'un fait, ce que racontent des effets produits aux îles Sandwich, tous les voyageurs impartiaux qui ont visité cet archipel. Il y a là, incontestablement, un peuple chrétien, pourvoyant lui-même à ses besoins religieux, et dont la simplicité, les sentiments pieux et les progrès de toute espèce sont un éclatant hommage à l'efficacité des missions modernes.

Une dernière observation. Bien des gens s'imaginent qu'au temps des apôtres et de leurs successeurs immédiats, le christianisme se répandit avec une rapidité merveilleuse, et que l'on vit des nations chrétiennes surgir comme par

enchantement sur différents points du globe; c'est une erreur manisfeste. Sans doute que, de très bonne heure, le nom de Jésus fut proclamé jusqu'aux extrémités du monde alors connu, et que du vivant même des apôtres, des hommes appartenant à toutes les nations et à toutes les classes de la société reconnurent ce nom pour celui du Sauveur donné à l'humanité. Mais des siècles s'écoulèrent avant que l'élément chrétien eût pris dans l'empire romain une place un peu apparente. Ce fut au commencement du quatrième siècle seulement que Constantin dota la religion nouvelle d'une sanction légale, et l'historien Gibbon, en ceci digne de croyance, a démontré qu'avant le règne de cet empereur un vingtième seulement des sujets de l'empire romain s'était rangé sous la bannière de la croix. Exposer ici tous les arguments qui militent en faveur de cette opinion serait trop long; mais nous croyons pouvoir affirmer que soixante ans après la mort du Sauveur, l'Eglise chrétienne n'était pas plus nombreuse que ne l'est l'Eglise nouvelle recueillie par les missionnaires évangéliques, depuis soixante ans aussi, dans leurs divers champs d'activité. Et, qu'on le remarque bien : cette Eglise moderne a eu, comme l'ancienne, ses confesseurs et ses martyrs, ignorés sans doute de ceux qui affichent le parti pris de la dénigrer, mais bien certainement connus des anges, et qui auront excité dans le ciel cette sainte joie dont on s'y réjouit à la conversion d'un seul pécheur. Que les chrétiens ne se laissent donc ni intimider ni refroidir par l'indifférence ou l'hostilité des hommes du monde ! Qu'ils saluent, au contraire, avec amour, ces progrès de la foi, qui continuent à démontrer avec tant d'éclat la solidité des fondements sur lesquels reposent leurs espérances. Quoi qu'il plaise aux adversaires d'en dire, le christianisme marche; chaque jour de nouvelles portes s'ouvrent devant lui ; le bras de l'Éternel, ce bras puissant et miséricordieux, qui ne s'est jamais raccourci, n'a pas cessé de « faire vertu, »

et en nous appuyant sur lui, soyons certains d'une chose : c'est que le monde verra de plus grandes choses encore que celles du passé. Christ est le « Soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, » et comme tel, il ne cessera de monter que lorsque la consommation des siècles sera venue.



INDE.

HOMMAGES RENDUS AU DOCTEUR DUFF. — UN NOUVEAU VICE-ROI.

Nous avons, dans notre dernière livraison (page 440), dit un mot des profonds regrets qu'a occasionnés à Calcutta le départ du célèbre missionnaire docteur Duff, que le délabrement de sa santé a contraint de revenir en Europe. Un journal de Calcutta, l'*Ami de l'Inde*, annonce que ces regrets vont en quelque sorte prendre corps. Il est question d'élever, non pas à la mémoire, puisque, grâce à Dieu, l'illustre missionnaire vit encore, mais au souvenir de son séjour dans l'Inde, un monument digne de lui. Ce sera une vaste salle en marbre, attenant au collége fondé par le docteur, et qui, portant son nom, sera spécialement affectée à des réunions pieuses ou de philanthropie chrétienne. Bien que le docteur Duff appartienne à l'Eglise libre d'Ecosse, l'évêque anglican de Calcutta est à la tête du Comité qui s'est organisé pour lui rendre cet hommage. On estime que l'édifice coûtera au moins 15,000 livres sterling (375,000 fr.), sans compter la valeur du terrain qui sera donné par le gouvernement. Un détail de ce projet offre un certain intérêt pour des Français. C'est que l'édifice projeté serait une reproduction, aussi fidèle que la différence des climats le permettra, de la célèbre *Maison carrée* de Nîmes.

A l'occasion de ces manifestations, si honorables pour le docteur Duff, un journal indigène intitulé le *Bhaskar*, et qui passe pour le plus chaud défenseur de l'indouïsme antique, a parlé des missionnaires évangéliques dans les termes les plus respectueux. Il a déclaré que « jamais les hommes saints (de l'indouïsme) n'avaient fait autant d'efforts que ces étrangers en vue d'éclairer et de civiliser le peuple de l'Inde; qu'en conséquence, il ne s'était jamais permis contre eux le moindre mot malveillant, et qu'en fait « se montrer hostile « à des hommes qui ont répandu leurs vies comme de l'eau « pour le bien du pays, serait se montrer bien ingrat. »

Puisque nous sommes dans l'Inde, donnons ici une nouvelle qui a vivement réjoui tous ceux qui s'intéressent à l'avenir religieux de ce pays. C'est que la reine d'Angleterre vient d'appeler aux fonctions de gouverneur général ou vice-roi de l'Inde, sir John Lawrence, cet ancien gouverneur de la province du Punjab qui, en maintes circonstances, mais surtout durant la terrible guerre contre les Cipayes, en 1857, a su déployer, dans des circonstances difficiles, des capacités et des sentiments dignes du poste presque royal où l'appelle sa souveraine. Ce nom n'est, du reste, pas étranger aux lecteurs attentifs de nos récits; nous l'y avons mentionné plus d'une fois comme celui d'un chrétien zélé pour l'œuvre des missions, et qui, dans plus d'un cas, n'a pas dédaigné de prendre une part personnelle très décidée et très active aux travaux d'évangélisation dans le nord de l'Inde. Sir John Lawrence a déclaré souvent, soit en s'adressant à des assemblées religieuses, soit dans d'autres occasions, que, dans sa profonde conviction, le premier devoir de l'Angleterre à l'égard de l'Inde est de la rendre chrétienne, et de favoriser ouvertement les entreprises formées en vue de ce résultat si désirable. Le nouveau vice-roi pourra contribuer puissamment à seconder le mouvement missionnaire,

ne fût-ce qu'en l'affranchissant des entraves administratives qui en ont souvent embarrassé la marche, et ses amis chrétiens sont persuadés qu'il s'y emploiera en homme qui sait ce qu'il veut et qui n'a pas honte de l'Evangile de Christ.

Forcé de partir pour l'Inde aussitôt après sa nomination, le nouveau vice-roi n'en a pas moins trouvé le temps de donner une nouvelle preuve de ses sentiments pieux. Un de ses derniers actes à Londres a été d'assister, chez un chrétien bien connu, M. A. Kinnaird, à une réunion de prières, convoquée dans le but spécial d'invoquer la bénédiction divine sur les hautes fonctions dont il a été revêtu, et sur l'usage qu'il en pourra faire dans l'intérêt du règne de Christ.



MADAGASCAR.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

Des événements que nous n'avons pas à discuter ici, paraissent jeter une vive agitation parmi les populations de cette île lointaine et inspirer des craintes aux amis des missions protestantes, dont jusqu'ici l'aspect a été si encourageant. Un bruit étrange, répété par un grand nombre de journaux, tient la première place, peut-être, dans l'ensemble de ces appréhensions. Il est relatif à Radama II, et donnerait à croire que ce malheureux prince n'aurait pas, comme on l'avait dit, péri entre les mains des nobles insurgés contre lui, et qu'échappé, on ne sait comment à la mort, il se serait, ou réfugié à bord d'un bâtiment anglais, ou mis dans les provinces à la tête d'une armée d'indigènes, prête à marcher contre le gouvernement actuel d'Antananarivo. Quoi qu'il en soit de cette rumeur, d'abord affirmée, puis démentie, puis affirmée de nouveau, il est certain qu'au

point de vue politique, la situation du pays n'offre pas en ce moment toutes les garanties que l'on pourrait désirer.

Jusqu'à ce jour, cependant, nous sommes heureux de pouvoir l'annoncer, l'œuvre des missions ne paraît pas s'être ressentie d'une manière fâcheuse de cet état de choses. Une lettre des missionnaires, en date du 14 août, annonce au contraire que la bénédiction du Seigneur repose, d'une manière de plus en plus évidente, sur tout ce qui a pour objet la promulgation de l'Evangile. Les auditoires, un peu diminués à l'époque de la révolution, sont aujourd'hui plus considérables que jamais. On les voit, à chaque service, s'accroître de quelques nouvelles personnes, recrutées souvent parmi les classes les plus influentes de la population. Les chapelles sont constamment encombrées au point que souvent le nombre des auditeurs, restés dehors, devant les portes et les fenêtres, est aussi considérable que celui des privilégiés qui ont pu pénétrer à l'intérieur. La construction de plusieurs des temples projetés est en bonne voie, et l'on espère pouvoir inaugurer bientôt celui d'Ampamerinana, qui contiendra au moins 1,400 auditeurs. Des écoles sont annexées à tous les lieux de culte déjà existants, et prospèrent. Une école normale centrale, destinée à former des agents indigènes, est sur le point de s'ouvrir dans la capitale. Enfin, les livres chrétiens, qu'on a envoyés d'Angleterre, ou qu'a déjà pu produire la presse de la mission, sont recherchés et achetés avec une ardeur qui montre en quelle estime on les tient.

Parmi les nombreuses conversions qui ont eu lieu récemment, il en est une surtout qui a produit une profonde impression. C'est celle d'un officier, qui, durant les dernières persécutions, avait poursuivi, découvert et livré l'un des prédicateurs les plus influents de la capitale. En s'acquittant de cette cruelle mission, l'officier avait plongé son épée à travers une cloison en roseaux et blessé le martyr, qui fut conduit de là en prison, et mourut ensuite lapidé en confes-

sant jusqu'à la fin, comme Etienne, sa foi au Sauveur qu'il avait charge d'annoncer. Des cinq personnes qui avaient pris part à cette œuvre de sang, deux étaient mortes peu de temps après et deux autres étaient déjà devenues chrétiennes; et maintenant cet officier vient de passer aussi à la foi, avec toute sa famille.

Le premier lundi du mois d'août dernier, a eu lieu, à Antananarivo, la première réunion mensuelle en faveur de l'œuvre des missions. Cette assemblée, tenue dans la plus vaste chapelle de la ville, avait attiré un tel concours que plus de 1,500 personnes durent rester dehors, s'asseoir sur l'herbe, et que pour quelles ne fussent pas privées de la part d'édification qu'elles étaient venues chercher, il fallut transporter la chaire en dehors de la porte du temple, et parler de manière à être, aussi bien que possible, entendu des deux côtés. Ainsi, 3,000 personnes s'unirent, en ce moment, pour s'occuper des missions évangéliques et implorer sur elles la bénédiction du Seigneur. Des réunions du même genre, quoique nécessairement moins nombreuses, ont eu et auront régulièrement lieu dans plusieurs villages situés au nord de la capitale.



ANGLETERRE.

Société des Missions Wesleyennes.

Les Églises méthodistes wesleyennes de la Grande-Bretagne célèbrent, en ce moment même, le cinquantième anniversaire de l'organisation de leur Société de missions qui, comme nos lecteurs le savent, tient un des premiers rangs parmi celles qui travaillent à l'évangélisation du monde. Cette fête consiste en assemblées de diverses sortes, tenues successive-

ment suivant les convenances locales, dans les grands centres du Royaume-Uni, pour entendre soit des prédications, soit d'autres communications sur l'œuvre des missions, et pour recueillir des offrandes en sa faveur. Ces réunions sont, d'après tous les rapports, pleines de vie et ne peuvent manquer de donner à la Société qui en est l'objet une impulsion plus énergique encore que par le passé. Quant aux résultats matériels et prochains, les détails suivants, extraits de *l'Evangéliste*, en donneront une idée.

« Les commencements de la souscription, dit cette feuille, sont grandioses. Nos lecteurs savent déjà que la première liste, à Leeds, s'est élevée à 750,000 francs. Quelques dons, payables d'ici à deux ans, sont fort considérables. Nous en avons remarqué un de 50,000 francs, deux de 37,500 francs (l'un des donateurs est notre ami, M. Isaac Holden, qui a pendant plusieurs années habité Saint-Denis, près de Paris), dix de 25,000 francs, et treize de 12,000 à 13,000 francs. Depuis lors, il a été promis plus de 80,000 francs, à Londres, 107,000 francs, à Bristol, 32,000 francs dans le pays de Cornouailles, et ainsi de suite. Les listes de souscriptions déjà publiées sont instructives. A côté des dons considérables dont nous avons parlé, on lit des indications comme les suivantes : Don d'une orpheline, 26 francs ; un pauvre prédicateur local, 6 francs ; ses quatre enfants (leurs petites épargnes), 12 fr. 50 c. Ailleurs il est touchant de voir comment on a tenu à faire figurer sur les listes du jubilé ceux qui ne sont plus, ou à rappeler quelque incident remarquable de la vie du donateur. C'est ainsi qu'un prédicateur-local, anonyme, après avoir donné pour lui-même et pour sa femme, ajoute 125 francs « en souvenir de deux enfants qui sont dans le ciel, et pour remercier Dieu de ce qu'il lui en reste un troisième. » Le rév. W.-M. Punshon, après avoir souscrit séparément pour lui et ses enfants, ajoute 125 francs « en témoignage d'affection pour le rév.

T.-H. Squance, qui l'a reçu prédicateur-local. » Un pasteur donne 25 francs « comme témoignage de reconnaissance envers Dieu, pour avoir appelé un de ses neveux à être missionnaire. » Un ancien missionnaire donne 26 francs en mémoire de ses quatre petits enfants qui « dorment » dans le cimetière de Melbourne. La femme d'un pasteur donne 130 francs en souvenir des soins donnés à son frère, pendant sa dernière maladie, par le pasteur méthodiste de Paris. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions tout citer. Chacun semble avoir fait de son mieux, et les raisons pour donner ne manquent pas. Aussi espérons-nous que l'on obtiendra une somme qui s'élèvera au moins à 5 millions. »

Cette somme de cinq millions une fois trouvée, l'emploi en sera déterminé suivant les besoins, mais selon toute apparence affectée principalement :

1° A fonder en Angleterre une maison spéciale d'études pour les candidats missionnaires;

2° A établir en Afrique et aux Antilles des institutions destinées à former des ouvriers indigènes;

3° A renforcer divers travaux entrepris en Europe même;

4° A donner plus d'extension aux stations missionnaires, établies dans l'Inde, à Ceylan et en Chine;

Et 5° enfin, à fonder une caisse de retraite pour les anciens missionnaires, et pour les veuves et orphelins de missionnaires.

Nous pourrons sans doute, un peu plus tard, indiquer le résultat général de ces collectes, si bien commencées en vue d'un but si excellent.



VARIÉTÉS

UN TEMPLE DE BOUDDHA.

L'Inde païenne a, depuis des siècles, consacré aux légions de faux dieux qu'elle adore, des temples non moins innombrables, et très divers d'aspect, de forme et de richesse.

Il en est dont la belle architecture, les dimensions colossales et la splendide ornementation confondent d'admiration l'étranger qui les contemple ; mais il en est aussi de rustiques et d'humbles, qui n'offrent d'intérêt que comme révélation des idées religieuses ou des pratiques superstitieuses auxquelles ils se rattachent.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'édifice dont la gravure placée en tête de notre livraison de ce jour, nous représente l'intérieur. Ce temple, ou *goumpa*, qui porte le nom particulier de Simonbour, appartient à cette forme de bouddhisme dont le grand Lama du Thibet est le souverain pontife, on pourrait presque dire le dieu. Il est situé tout au nord de l'Inde anglaise, dans la province de Sikkim, que quelques pics de l'Himalaya seuls séparent du Thibet, et qui par conséquent présente plus d'une analogie avec ce pays si curieux et encore si peu connu.

Construit en bois et d'un aspect presque misérable, mais admirablement situé, à une hauteur qui dépasse probablement celle du Mont-Blanc, ce *goumpa* bouddhique n'est autre chose que la chapelle d'une lamaserie, ou couvent de prêtres thibétains. A l'intérieur, il se compose d'une unique salle dont les parois et le plafond sont également en bois,

et qu'éclairent des fenêtres à coulisses pourvues de vitres. Laissons à un voyageur, qui avait reçu l'hospitalité dans la lamaserie de Simonbour, le soin de nous décrire cet intérieur prétendu sacré.

« En face de la porte d'entrée, dit-il, s'élève un autel en bois, dont les soubassements sont grossièrement peints, en carreaux noirs, blancs et rouges. Là sont rangés, d'abord sept tasses en cuivre remplies d'eau sacrée; puis une grande conque ciselée, le lotus sacré, une sorte de jarre de Lassa, en cuivre aussi, mais d'une forme remarquablement élégante, et enfin un fémur humain, creux sur une partie de sa longueur et percé de plusieurs trous.

« Au dessus de l'autel, puis à droite et à gauche, des tablettes supportent plusieurs petites idoles de Bouddha, quelques livres thibétains, soigneusement enveloppés de soie, le modèle en terre d'un célèbre temple bouddhique du Népaul; un « moulin à prières, » des sacs de juniper (sorte de cèdre odoriférant regardé comme sacré), des fleurs de rhododendron, des plumes de paon, plusieurs bouteilles ou verres de fabrication anglaise et, de plus, une multitude de petits objets, déposés probablement comme offrandes par des adorateurs venus en ce lieu, pour y obtenir quelque faveur ou remercier Bouddha de quelque grâce.

« Au milieu de la salle, un peu à gauche de la porte, une sorte d'estrade, à peine élevée au dessus du sol, est chargée de divers objets indispensables à la célébration du culte, des sonnettes ou petites cloches de calibres différents, des bassins pour recevoir les cendres de juniper et surtout le *dorgé*, espèce de foudre à deux têtes que le lama doit tenir dans sa main en officiant. On y trouve encore un de ces fémurs qui paraissent tenir une place importante dans les cérémonies du bouddhisme thibétain. La valeur de ces débris humains paraît s'accroître en raison de leur longueur; mais ceux que l'on estime le plus sont ceux qui proviennent du corps d'un

lama. Aussi les tire-t-on tous, ou à-peu-près, du Thibet, parce que là les lamas sont, après leur mort, jetés à l'eau ou abandonnés aux vautours, tandis qu'au Sikkim leurs cadavres sont presque toujours livrés aux flammes.

« Sur l'estrade, est une chaise basse qui sert de siége au lama, et à côté, sur un pied assez élevé, le grand tambour sacré, muni des baguettes, ou ressorts en fer, qui servent à le faire résonner.

« Deux jeunes gens, sans doute des apprentis-lamas, couchent habituellement dans le temple et sont chargés d'en prendre soin. Leurs lits, qu'on nous montra, sont tenus fort proprement, mais sans qu'il y ait à cela beaucoup de mérite, puisqu'ils consistaient tout simplement en deux planches légèrement inclinées sur le sol. »

Tel est l'ameublement du temple ; voyons maintenant le culte qu'on y célèbre.

« Au point du jour, dit notre voyageur, un bruit véritablement infernal vint tout-à-coup interrompre notre sommeil. C'était le signal des premières cérémonies religieuses de la journée. L'un des deux jeunes gardiens frappait à coups redoublés sur le tambour, tandis que l'autre soufflait de toute la force de ses poumons, d'abord dans une grande conque, puis dans un des fémurs dont j'ai parlé. Ce tapage achevé, le lama fait son apparition. Ses pieds sont nus, sa tête rasée et coiffée d'une mître rouge, son corps est enveloppé d'une grande robe rouge négligemment serrée à la taille. Il s'avance gravement, en murmurant des prières, jusqu'à l'estrade. Là, il prend le dorgé et une sonnette, puis, revenant en face de l'autel, il s'assied sur le sol, les jambes repliées à la façon des Orientaux, et, comptant entre ses doigts les grains d'un chapelet, il récite d'un ton lamentable une longue série de prières qu'interrompt ou accompagne de temps en temps le tintement de la sonnette qu'il tient à la main. Tout-à-coup, enfin, une cloche d'un calibre plus fort se fait en-

tendre ; le lama fait claquer ses doigts les uns contre les autres avec une violence extraordinaire, et jette pendant quelques instants des cris qui n'ont rien d'humain. Ses acolytes s'approchent alors de lui avec un vase plein de braise enflammée, il y jette de l'encens et y brûle du juniper dont il font ensuite voler les cendres dans l'enceinte. Cela fait, tout rentra dans le silence, à notre grande satisfaction, je dois le dire, car nous avions assez de cette scène, non moins assourdissante que désagréable à la vue, et qui par son absurdité faisait peu d'honneur à l'espèce humaine. »

Le lecteur fera de lui-même toutes les réflexions que suggère à l'esprit la curieuse description qui précède. Ajoutons seulement quelques mots sur les célèbres « moulins à prières » dont on aperçoit, dans notre gravure, un spécimen placé au repos contre une des parois du temple. C'est un cylindre creux, dont les dimensions varient, mais qui présente toujours à-peu-près les mêmes dispositions et dont l'usage est toujours le même. Les lamas y attachent à l'intérieur des morceaux de papier où sont écrites des prières ou certaines formules prétendues pieuses. Au moyen d'une sorte de manivelle, ils impriment ensuite à la machine un mouvement aussi rapide et aussi prolongé qu'ils le peuvent, car les prières ainsi agitées sont d'autant plus méritoires qu'elles ont fait plus de tours avee l'instrument qui les contient. Pour simplifier encore davantage cette ingénieuse manière d'adorer la divinité, les lamas ajoutent souvent à leur *mani* (c'est ainsi qu'ils l'appellent) une sorte de petite aile qu'ils présentent au vent, et qui le fait tourner. Quelquefois aussi c'est à un courant d'eau qu'est confié le soin de lui faire faire ses saintes évolutions.

Après ces détails, tout à la fois grotesques et attristants, on n'apprendra pas sans intérêt qu'une mission chrétienne vient d'être fondée au Sikkim, et que dans la ville principale du pays, nommée Dargeling, des messagers de la pa-

role sainte font entendre aujourd'hui d'autres accents que les cris forcenés du lama ou le grincement du moulin à prières. Il y a là une race de montagnards, nommés les Lepkas, qui paraît faire peu de cas des pratiques du bouddhisme et que l'on espère trouver accessible à la prédication de l'Evangile. Notons, comme un fait au moins curieux, que les missionnaires ont retrouvé chez ce peuple une tradition du déluge, d'autant plus remarquable qu'elle est plus isolée, les Lepkas n'ayant, à côté de cela, aucune idée d'un Dieu créateur et encore moins d'une révélation quelconque accordée à l'humanité.



ASPECT GÉNÉRAL D'UNE VILLE CHINOISE.

Un voyageur qui traverse en courant une grande cité, et surtout une cité chinoise, ne saurait avoir la prétention d'en décrire toutes les particularités ou d'en bien faire connaître les mœurs. Mais il peut, mieux quelquefois que par un séjour plus prolongé, en saisir la physionomie extérieure pour la rendre ensuite avec une vivacité qui a son prix. A ce point de vue, la courte relation qu'on va lire nous a paru pouvoir intéresser nos lecteurs. Elle est due à la plume d'un voyageur anglais.

« J'ai passé une semaine à Canton. Je m'y rendis par un de ces paquebots américains, qui sont d'une espèce particulière, et assurément bien supérieurs aux nôtres pour l'agrément et la vitesse. Canton est à un peu plus de 80 milles de Hong-Kong. Nous fîmes le trajet en six heures, partant à huit heures du matin et déjeunant à bord ; mais on paie £1 11*s* 6*d*, (près de 40 fr,) pour un voyage de 80 milles en bateau à vapeur !

« Pendant le trajet, il n'y a rien de particulier à voir,

le pays est bas, avec des montagnes de nuages blancs dans le lointain. Les Européens demeurent sur un côté de la rivière ; la ville de Canton est située sur l'autre. Le lendemain, je passai du côté de la ville. Le mode ordinaire de transport ici est un bateau. Je parcourus le faubourg occidental. La ville, à vrai dire, est presque démolie par suite de notre bombardement. C'est un travail des plus fatigants que de s'y diriger ; car il n'y a pas une rue, si l'on peut employer ce mot, qui ait plus de huit pieds de largeur, et la plupart n'en ont guère que six ; et comme on calcule que la population se monte à 3 millions d'habitants, vous pouvez vous figurer qu'on y circule à peu près aussi aisément que dans Poultry, à Londres, à quatre heures de l'après-midi.

« Indépendamment de la foule, les rues sont pavées en pierres de granit, posées transversalement, et non dans le sens de la voie ; ces pierres sont raboteuses, et, pour peu qu'elles soient mouillées, extrêmement glissantes. A chaque instant, on rencontre des chaises à porteur, et il faut alors se jeter dans une boutique, ou se coller contre la muraille. On peut facilement s'imaginer que tout cela, joint aux couleurs écarlates et éclatantes des enseignes, rend une promenade dans Canton extrêmement fatigante.

« La ville, toutefois, mérite d'être vue. Il serait impossible d'entrer dans le détail de tout ce qu'on y remarque. Je me bornerai à indiquer une ou deux des choses qui m'ont le plus frappé. Dans presque chaque rue, on voit quelque objet qui se rapporte à la passion du jeu, et il y a des maisons de jeu régulières, où l'on passe la journée à un jeu monotone. On sait qu'en Chine les pièces de monnaie se portent enfilées comme les grains d'un chapelet. Eh bien, un homme a une certaine quantité de ces pièces, il en prend une poignée et les compte quatre par quatre, tandis que les spectateurs parient si, les quatre dernières enlevées,

il en restera une, ou deux, ou point. C'est le jeu en vogue en Chine. On rencontre souvent des diseurs de bonne aventure. Quelques-uns ont un serin mécanique, d'autres un serin vivant, qui sautille et va prendre avec son bec une enveloppe parmi une foule d'autres, et cette enveloppe contient votre bonne aventure.

« En outre, il y a des théâtres d'optique et des boutiques de jouets semblables à celles de Londres, où l'on vend des plumes pour souffler dans l'eau, afin d'imiter les cris des oiseaux, et d'autres petits objets. La police que l'on a établie dans la ville est fort bien entendue. Au bout de presque toutes les rues, il y a des barrières que l'on ferme au coucher du soleil, et, pour chaque district, il y a entre ces barrières un homme désigné qui est responsable de tous les désordres qui peuvent avoir lieu, s'il ne peut en trouver les auteurs. Il y a mille choses curieuses à voir dans les boutiques. Dans l'une, où l'on soufflait le verre, je vis faire de petites bouteilles et des cylindres ayant plus de sept pieds de haut. Dans une autre, une boutique de boulanger, construction étroite s'étendant par derrière sur une longueur d'environ cent mètres, je comptai quarante bœufs, par groupes de douze environ, occupés à tourner les meules et à moudre le grain. J'entrai dans la boutique d'un confiseur établie sur le meilleur pied; deux ou trois pièces étaient remplies de gâteaux et de friandises à la portée de toutes les bourses; la liste des prix était appendue aux murailles.

« Les boutiques des prêteurs sur gages sont quelque chose de merveilleux. Ce sont de grandes tours carrées, bâties en briques, plus élevées que toutes les boutiques environnantes, et à l'épreuve du feu à l'extérieur. Il y a différentes sortes d'établissements de ce genre : les uns prêtent de l'argent pour trois mois, d'autres pour huit mois, d'autres pour trois ans. J'en visitai un; l'arrangement des articles engagés était vraiment curieux. Chaque article était

enveloppé soigneusement dans du papier et portait une étiquette. J'entrai dans plusieurs temples; l'un d'eux contenait 500 images de mandarins, chacune avec une expression différente de physionomie. Je vis aussi les étangs remplis de carpes et de poissons d'or. Je jetai un coup-d'œil dans la salle d'exécution, et je vis aux stations de police des cellules où se trouvaient des prisonniers enchaînés, ou ayant autour du cou des blocs de bois carrés. Je regardai peindre des vases de porcelaine, et j'examinai les procédés employés pour teindre la soie, etc.; en un mot, je vis tout ce qu'il y a de curieux à Canton. »

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

SOUFFRANCES ET CHARITÉ.

Nos lecteurs se souviennent-ils de ce missionnaire de la Société des missions anglicanes, le rév. Hinderer que, depuis près de deux ans, si nous ne nous trompons, une guerre effroyable de tribus à tribus retient enfermé dans la ville d'Ibadan, dont ni lui ni ses aides-missionnaires n'ont voulu s'éloigner, parce qu'il y avait là un petit troupeau de chrétiens indigènes confié à leurs soins? Une lettre de ce pieux serviteur de Christ, en date du 20 mars dernier, mais restée longtemps en chemin, annonce qu'à cette époque la situation était toujours la même. Les missionnaires et leurs familles ont souvent été réduits à un tel état de misère qu'ils n'avaient, pour apaiser leur faim, que quelques morceaux

d'igname qu'ils étaient forcés de manger froids ; « mais ce temps d'épreuves, dit M. Hinderer, a été souvent un temps de bénédictions spirituelles dont nous ne saurions trop louer Dieu. »

Les membres du troupeau font ce qu'ils peuvent pour venir en aide à leurs conducteurs spirituels; mais beaucoup d'entre eux sont eux-mêmes ruinés par la guerre, et souvent ce qu'ils destinent à cet usage prend une autre direction. En voici un exemple. Un de ces chrétiens, ayant vendu la récolte de son champ, avait envoyé à M. Hinderer un sac de 20,000 cauries, c'est-à-dire de ces coquillages qui servent de monnaie courante dans le pays. C'était une somme d'environ 100 francs et de quoi pourvoir aux besoins de la maison missionnaire pendant quelque temps. Mais juste à ce moment, arrive à Ibadan la famille d'un évangéliste indigène des environs, réduite en captivité par les soldats du roi d'Ibadan, qui n'ont aucun autre salaire que le produit de leurs vols ou le prix des esclaves qu'ils se procurent ainsi. Les chrétiens du lieu interviennent et, en s'épuisant, parviennent à racheter la famille entière, à l'exception d'une jeune fille de 15 à 16 ans. La malheureuse enfant va être vendue à des traficants de chair humaine et conduite au loin. Que faire? M. Hinderer s'abouche avec le soldat au pouvoir duquel elle est tombée, et moyennant les 20,000 cauries qu'il a reçues de son paroissien, il arrache la pauvre jeune captive au malheur qui la menace. « Cela cependant, écrit-il avec simplicité, nous parut bien dur, car c'était à la lettre nous ôter le pain de la bouche pour racheter cette petite Africaine née à Sierra-Leone. »

Bien dur, en effet, mais héroïque et vraiment chrétien! Pourrait-on mieux se montrer disciple du maître qui disait : *Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé?*

CHINE.

Trois missionnaires de Canton, dont deux anglais et un américain viennent d'éprouver, à leurs dépens, qu'on ne voyage pas avec beaucoup de sûreté dans le Céleste-Empire.

Partis ensemble pour faire une excursion missionnaire dans la province de Canton, ils étaient en marche depuis une semaine, quand une troupe d'environ vingt-cinq bandits se jeta sur eux et les dépouilla de tout ce qu'ils possédaient, sans en excepter la plus grande partie de leurs vêtements. On les conduisit ensuite sur le flanc d'une montagne, à trois ou quatre milles de là, en les forçant à marcher, quand ils étaient fatigués, au moyen de pointes de fer enfoncées dans leurs chairs. Une fois arrivés, ils furent poussés dans une caverne et entendirent les voleurs discuter entre eux les meilleurs moyens de cacher leurs corps quand ils les auraient tués. Les pauvres étrangers attendaient ainsi la mort quand tout-à-coup les voleurs, obéissant à une idée nouvelle dont on n'a su se rendre compte, les abandonnèrent pour reprendre la route par laquelle ils étaient venus. Huit jours après, les missionnaires rentraient à Canton, brisés de fatigue et après avoir souffert des privations inouïes.

L'évêque anglican de Victoria qui raconte ce fait, avait dû être du voyage et n'en avait été empêché que par une indisposition. On voit que de nos jours, comme au temps de saint Paul, les messagers de la Parole sainte peuvent être « *en danger de la part des voleurs.* »

— La Société des Missions anglicanes a maintenant à Pékin deux agents, le rév. M .Burdon, chargé par le gouvernement d'enseigner l'anglais à de jeunes Tartares, et le rév. M. Collins. M. Burdon annonce qu'au moyen d'une souscription spéciale, ouverte dans ce but parmi les résidents anglais de Schangaï, il vient d'acheter à Pékin une maison

qui servira de siége à la mission. Ce pasteur ajoute qu'il n'attend, pour renoncer à ses fonctions actuelles, que l'arrivée d'un instituteur de Hong Kong qui doit le remplacer. Il pourra dès lors s'adonner tout entier au travail de l'évangélisation, qui lui paraît avoir autant d'avenir que d'importance dans cette capitale de l'empire chinois.

JAPON.

L'état politique de ce pays continue à rendre très difficile et très précaire la situation des missionnaires qui ont essayé de s'y fixer. La plupart d'entre eux ont déjà dû changer plusieurs fois de résidence. Dernièrement ceux de Nagasaki se sont retirés à Desima, et ceux de Kanagava ont quitté ce port pour celui de Yokohama. On ne saurait dire encore si les uns ou les autres réussiront à demeurer dans le pays.

Cet état de choses est d'autant plus déplorable que sous beaucoup de rapports le Japon se présente comme un magnifique champ d'évangélisation. Un missionnaire américain qui vient de traduire le Nouveau Testament en langue japonaise, et qui connaît bien le pays, le rév. M. Bagley, s'exprime sur ce sujet en ces termes :

« Trois ans de séjour dans le pays, et des relations très suivies avec ses habitants m'ont pleinement convaincu qu'il n'y a pas sous le soleil une nation plus apte et mieux disposée que celle-ci à recevoir l'Evangile, si son gouvernement la laissait libre. Aussi, souhaité-je de tout mon cœur que cette liberté lui soit accordée sans que l'épée des étrangers ait à intervenir. Mais le gouvernement est armé contre la cause de Christ, d'un pouvoir tellement fort, et Satan vient à son aide au moyen de tant de subtilités et d'artifices qu'à vues humaines, je ne sais de quelles espérances on peut se bercer à cet égard. »

TABLE DES MATIÈRES

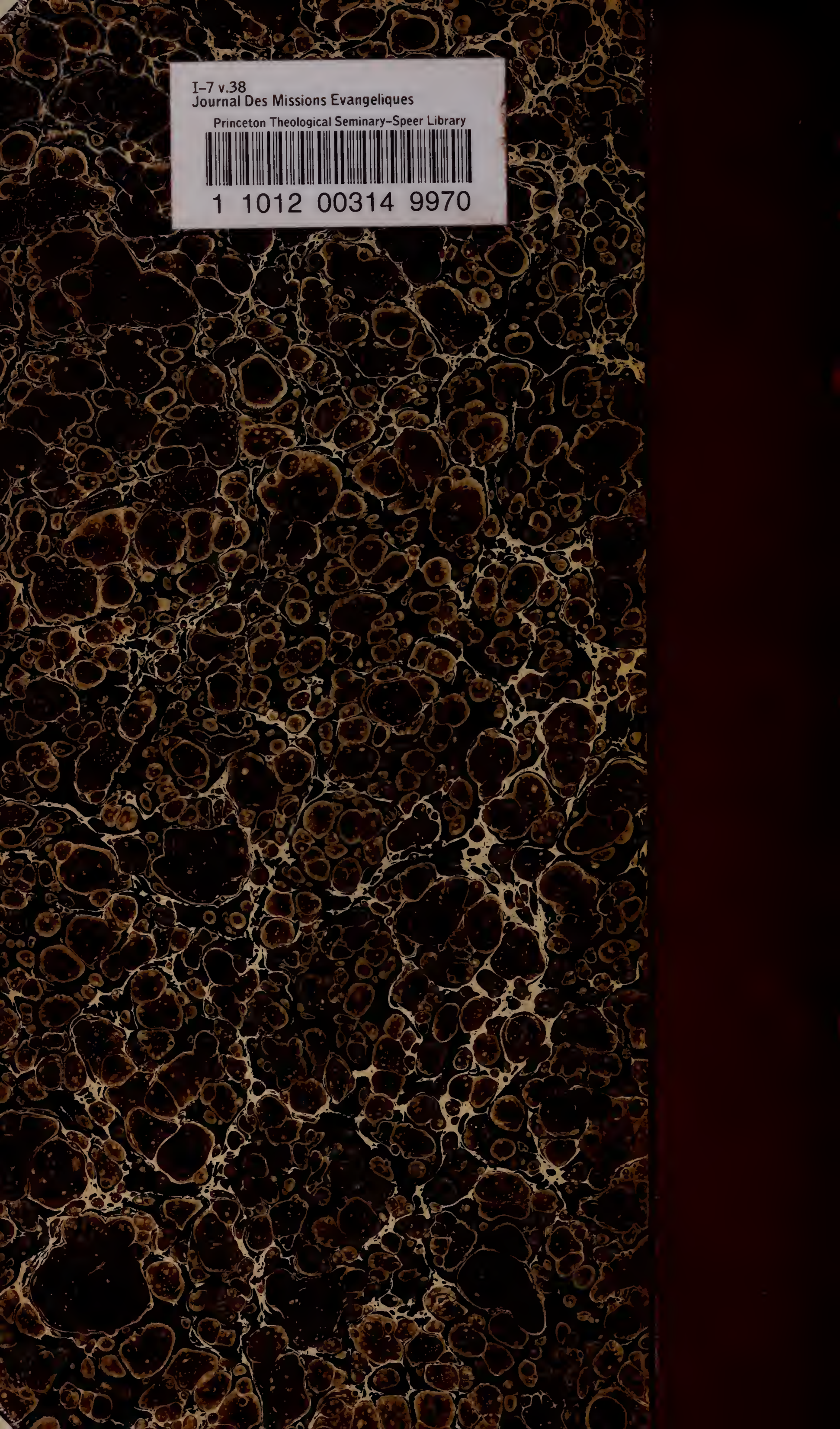
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

Paris. — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.


I-7 v.38
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9970